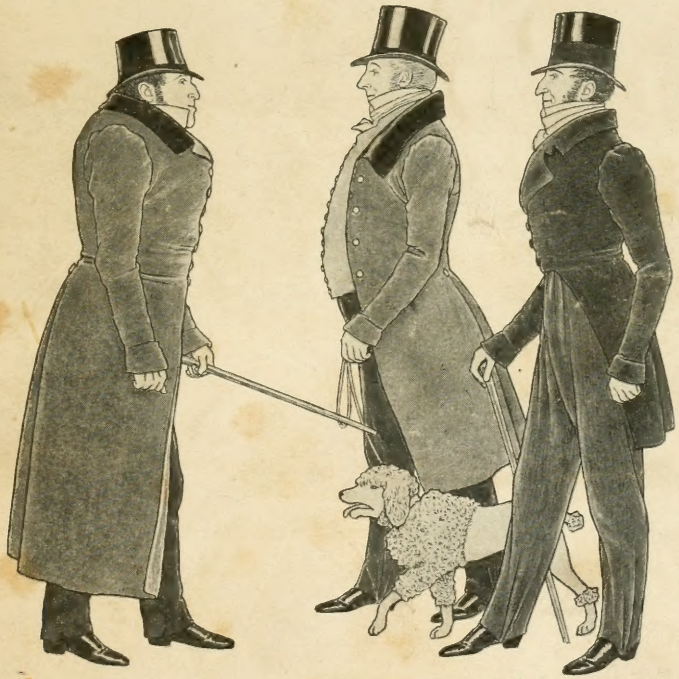
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00877664 3

ROGER BOUTET DE MONVEL

LES ANGLAIS À PARIS

1800-1850



LIBRAIRIE PLON

à M. l'abbé Sarton
hommage de l'auteur
Roger B. de Montf.

LES ANGLAIS A PARIS

1800-1850

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Les Variétés (1850-1870). 2e édition. Un volume in-16.... 3 fr. 50
George Brummell et George IV. Un volume in-16..... 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 15646.

ROGER BOUTET DE MONVEL

LES ANGLAIS A PARIS

1800-1850

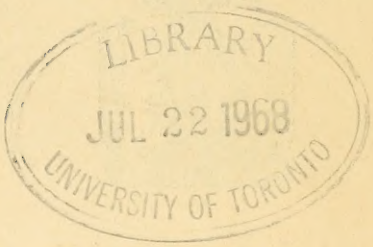
Avec 16 gravures

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

Tous droits réservés

DC
715
B6



Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.
Copyright 1911 by Plon-Nourrit et Cie.

A MON PÈRE

AVANT-PROPOS

« Ce qui me frappe le plus vivement, écrivait Walpole en comparant les Français aux gens de son pays, c'est du grand au petit la différence absolue d'usages qui les sépare de nous. En vingt-quatre heures on ne saurait établir le moindre rapprochement. Cela saute aux yeux, ne serait-ce que pour des bagatelles (1). » Walpole avait raison. Jamais nations plus voisines n'offrirent plus singulier contraste. De l'une à l'autre tout diffère ; et différer n'est pas assez dire, tout y est en opposition directe. On a beaucoup écrit chez nous sur l'Angleterre et parfois merveilleusement. Or si l'on tient pour exactes les observations d'un Taine ou d'un Chevrillon, ces deux races

(1) Horace Walpole, *Letters*, oct. 3, 1765.

d'hommes, l'anglaise et la française, paraissent à ce point se contredire que, même en ignorant tout des mœurs d'Outre-Manche, il suffirait, semble-t-il, de mettre en regard de chacun des traits du caractère français le trait contraire pour obtenir un parallèle véridique.

Et pourtant, fait curieux, malgré ces irrémédiables dissemblances, malgré les conflits sans fin, les haines séculaires, la Grande-Bretagne reste le pays avec lequel de tout temps la France eut les rapports de société les plus courants, les plus faciles. Politique mise à part, il est peu de nations qui, je crois, entretinrent de commerce réciproque plus suivi et sans doute moins encore dont les civilisations réagirent plus activement l'une sur l'autre.

Nous ne parlerons ici que de ce que furent les relations anglo-françaises au XIX^e^ siècle, et précisément il se trouva qu'à cette époque l'influence britannique domina chez nous. Mais il ne serait pas moins instructif de voir ce qu'étaient ces relations cent ou deux cents ans plus tôt, par exemple, et comment, les premiers, nos voisins s'efforcèrent d'adopter les modes parisiennes et de se conformer au goût français. Toute puissante au XVII^e^ siècle, on peut dire qu'en général

notre domination artistique et mondaine s'exerce jusque vers la seconde moitié du siècle suivant. Peu à peu cependant, à mesure qu'on approche de la révolution, les rôles s'intervertissent. Après nous avoir emprunté beaucoup, il est visible que l'Angleterre se met à nous rendre l'équivalent de ce que nous lui avons prêté. Partout, de tous les côtés à la fois, en littérature, en politique, dans les modes, le changement se fait sentir. On s'enthousiasme pour les vers de Thomson, on se croit tenu d'admirer Shakespare ; on prône avec Montesquieu les beautés du régime parlementaire : on inaugure les courses de chevaux et les thés à l'anglaise, on renie la poudre, on endosse le frac. Déjà mille signes avant-coureurs témoignent des progrès de cette anglomanie qui, cinquante ans plus tard, exercera chez nous ses fantaisies tyranniques.

La révolution survint et la guerre. Jamais, à ce qu'il semble, les deux peuples ne s'acharnèrent si furieusement à leur perte réciproque ; jamais encore non plus, phénomène vraiment caractéristique, les deux sociétés ne se touchèrent d'aussi près. N'oublions pas en effet qu'après Valmy Londres devient pour les émigrés le grand centre de ralliement. En

dépit des haines religieuses, des préjugés nationaux, c'est toujours entre Français et Anglais qu'il y a le plus d'idées communes, d'amitiés, de liens de famille. Grâce à leur bon sens naturel, ceux-ci ne tardent point à juger la révolution sous son aspect véritable, c'est-à-dire avant toute chose comme une affaire de biens nationaux. Ils comprennent la spoliation dont les émigrés sont victimes et d'un commun accord ils s'efforcent de remédier à leurs maux. Partout, l'accueil est d'une générosité parfaite et dans les rapports quotidiens, dans les relations chaque jour plus intimes, peu à peu les individus des deux nations apprennent à se connaître et à s'apprécier.

Quand viendra l'époque du retour, plus d'un, sans y prendre garde, se sera laissé gagner par le charme tranquille de l'Angleterre, par le sentiment d'ordre et de bien-être environnant. « Tout en me souvenant de mon pays, avoue Chateaubriand, je n'avais aucun désir de le revoir. » Il le revit cependant et n'éprouva d'abord qu'une immense déception. « Je nourrissais toujours au fond de mon cœur les regrets et les souvenirs de l'Angleterre ; j'avais vécu si longtemps dans ce pays que j'en avais pris les habitudes : je ne pouvais me faire à la saleté de nos maisons, de nos

escaliers, de nos tables, à notre malpropreté, à notre familiarité, à l'indiscrétion de notre bavardage : j'étais Anglais de manières, de goût et, jusqu'à un certain point, de pensées. » (1)

Beaucoup en sont là, les uns parce qu'au retour ils ne retrouvent plus rien de ce qu'ils ont laissé, ni famille, ni foyer, ni fortune, les autres parce qu'obligés de fuir tout jeunes ils se sont de bonne heure attachés à leur pays d'adoption. « Je ne sais trop ce que j'étais, confesse M^me^ de Boigne. Anglaise, je crois, mais certainement pas Française. » La voilà dans son château de Beauregard. « J'y pleurai bien à mon aise pour en prendre possession, le 2 novembre 1804, jour des morts, par un brouillard froid et pénétrant qui ne permettait pas de voir à trois pieds devant soi... J'éprouvais un sentiment d'abandon et de désolation qui me glaça jusqu'au fond de l'âme, et je ne pense pas que je me fusse crue dans un pays plus sauvage sur les bords de la Columbia (2). » Instinctivement devant leurs demeures en ruines, leurs parcs en friches, leurs biens pillés, ces Français songent au pays qu'ils viennent de quitter.

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, vol. II, pp. 227, 234, 235, 238.
(2) Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. I, pp. 205, 413.

Ils comparent ce qu'ils voient avec ce qu'ils ont vu et trop souvent leurs secrètes préférences vont à la terre anglaise. A coup sûr, ils ne forment en France qu'une minorité, mais cette minorité n'en reste pas moins le monde proprement dit et c'est bien dans le monde que, sous Louis XVIII et Charles X, fréquenteront Wellington et ses compatriotes.

L'émigration eut, je crois, une influence très nette sur les rapports des deux sociétés, partant sur la vogue toujours grandissante et l'introduction chez nous des mœurs anglo-saxonnes. Avec elle s'explique l'intimité croissante, les constants échanges de visites entre Parisiens et Londonniens, l'accueil que ces derniers trouvèrent dans notre capitale sous la Restauration, le rôle prépondérant qu'ils jouèrent dans les cercles à la mode, enfin l'aisance avec laquelle beaucoup se fixèrent définitivement chez leurs ennemis de la veille.

Aussitôt la paix conclue, voilà que tous à la fois ils débarquent, ils accourent, ils s'installent. Et je ne parle point seulement de leur empressement à venir en 1815 et 1814, je fais de même allusion à ce qu'il fut dix ans plus tôt, c'est-à-dire à l'époque du traité d'Amiens. Il est vrai qu'en 1804 beaucoup

eussent mieux fait de s'attarder moins complaisamment de ce côté-ei de la Manche et rien n'est inattendu comme la mésaventure dont furent victimes nombre de ces innocents touristes. Aussi bien est-ce leur histoire que nous conterons la première.

R. M.

LES ANGLAIS A PARIS

CHAPITRE PREMIER

LES PRISONNIERS DE NAPOLÉON

I. Rupture de la paix d'Amiens. — Les arrestations. — II. Les captifs de Verdun. — III. 1814. La délivrance.

I

Un Anglais bien étonné fut M. James Forbes (1), archéologue et botaniste, membre de la Société royale de Londres qui, débarquant à Paris, le 24 mai 1803, apprit, à peine descendu de berline, qu'il était prisonnier de guerre de Bonaparte. M. James Forbes s'était mis en route avec l'espoir de s'offrir un voyage d'agrément. Emmenant avec lui sa femme et sa fille dont, chemin faisant, il comptait « parachever l'instruction », il dési-

(1) James Forbes (1749-1819), auteur des *Oriental Memoirs*, partit pour Bombay en 1765 comme correspondant de l'*East India Company*. Il résida principalement à Derbhoy, où il remplit cent cinquante volumes in-folio de croquis et de notes sur la faune, la flore, les usages et les religions de l'Inde. En 1809, sa fille unique, Eliza, épousa Marc-René de Montalembert, que la révolution avait chassé de son pays et qui servait dans l'armée britannique. En 1810 naquit Charles de Montalembert, le futur historien. Dès l'âge de quinze mois, ce dernier fut confié aux soins de son grand-père maternel, qui ne cessa de garder sur lui une grande influence. Après Waterloo, Forbes accompagna sa fille et son mari en France où il séjourna près de deux ans. Il mourut le 1er février 1819, alors qu'accompagné de son petit-fils il se rendait à Stuttgard, où le comte de Montalembert, son gendre, était ambassadeur.

rait, outre la France, visiter la Belgique, la Hollande et la Suisse. Paris devait être sa première étape ; après quoi, sans tarder davantage, il comptait gagner les régions helvétiques, « régions sublimes, où la nature revêt ses hauteurs alpestres d'une majesté sans égale et ses romantiques vallons de tous les charmes d'une beauté mystérieuse ». « L'amour de la liberté, ajoutait sérieusement M. Forbes, joint à une extrême simplicité de mœurs ont toujours été les deux grands traits caractéristiques de la nation suisse, et bien que le premier de ces deux sentiments ne fasse que péricliter depuis qu'hélas ! ici-bas, le démon révolutionnaire s'acharne, en tous lieux, à sa perte, on y voit encore le second tenu en grand honneur parmi les tribus rustiques de ces contrées. »

En toute sécurité, James Forbes s'était donc embarqué à Douvres ; il avait atterri à Calais, et, délivré des soucis quotidiens, oubliant la gazette et la politique, tout aux délices du voyage, il s'était paisiblement acheminé vers la métropole. Rien nulle part, sur la route, n'avait pu lui révéler quoi que ce soit d'anormal ou de suspect. A Paris néanmoins, en entrant à l'hôtel de la Rochefoucauld, il lui sembla que M. Gabé, propriétaire de l'endroit, ne l'accueillait pas avec tout l'empressement ni toute la cordialité voulue. Sans mot dire, M. Gabé l'introduisit dans les salons de l'hôtel et là, quelle ne fut point la stupeur de James Forbes en apprenant que la paix venait d'être subitement rompue entre son pays et le nôtre, que, la veille, Bonaparte avait donné l'ordre express de retenir prisonniers tous les Anglais résidant à Paris et que déjà bon nombre d'entre eux recevaient leurs feuilles de route pour se rendre à demeure dans différentes villes de province (1).

(1) James Forbes, *Letters from France* written in the years 1803 and

***

James Forbes était anéanti. Convenons qu'on eût pu l'être à moins. Depuis plus d'un an, c'est-à-dire depuis le traité d'Amiens, accueilli par les deux peuples avec un enthousiasme qui tenait du délire, ses compatriotes n'avaient cessé de passer en foule le détroit et leurs innombrables relations de voyage attesten' clairement qu'ils prenaient plaisir à se retrouver chez nous. « Je crois, écrit l'un d'eux, qu'il n'y a jamais eu à Paris autant d'Anglais qu'en ce moment (1). » Comme plus tard, en 1815, oisifs, poëtes, savants, hommes d'État, tous accourent à l'envie, tels le grand Fox, dont le secrétaire Trotter a conté le voyage, lord Erskine, qui vint présider la fête de l'industrie, lord Elgin, celui-là même qui devait enrichir Londres des dépouilles du Parthénon, le jeune lord Aberdeen, futur premier ministre, l'historien Makintosh, le poëte Rogers, l'inventeur James Watt, le peintre Opie, l'acteur Kemble. Partout on les rencontre, visitant les monuments, les musées, les jardins publics, emplissant les théâtres, les bals, les maisons de jeu, enfin, le dimanche, vers onze heures, se promenant dans la cour des Tuileries pour voir Bonaparte, « le premier homme de l'Europe » et le héros du jour, passer en revue sa garde consulaire.

Dans le monde, Anglais et Français font assaut de courtoisie. Junot, Cambacérès et M^me^ Récamier ouvrent tout grands leurs salons à la colonie britannique et la colonie britannique, c'est-à-dire M^me^ Concannon, la duchesse de Gordon, lady Cholmondeley, offre à son

1804, including a Particular Account of Verdun and the situation of the British captives in that city. 2 vol. 1806, vol. I, pp. 1, 2, 3, 223, 230.

(1) A. Babeau, *les Anglais en France* après la paix d'Amiens, p. 4.

tour bals et festins. Des deux côtés on rivalise de politesses. Jamais l'on a paru si près de s'entendre (1).

Pourtant, malgré ces témoignages de sympathie, les clauses du traité de paix ne laissaient pas que d'être une source de difficultés interminables. Résolue à ne pas évacuer l'île de Malte, l'Angleterre n'attendait que le moment d'entrer en campagne. L'annexion du Piémont par la France lui servit de prétexte et sans avertissement ni déclaration d'usage, elle mit la main sur tous ceux de nos vaisseaux marchands qui se trouvaient à portée. Force était de répondre à cet acte de violence et sur l'heure Bonaparte ordonna d'emprisonner tous les Anglais qui se trouvaient à Paris. « Je ne veux pas, dit-il à Junot, alors gouverneur de la ville, qu'aucun Anglais se montre ce soir dans aucun théâtre. » Junot objecta qu'au départ de lord Whitworth il avait lui-même répondu de la sécurité des voyageurs britanniques, mais tout ce qu'il put obtenir fut que ceux-ci, à titre de prisonniers sur parole, seraient internés en province (2).

(1) J. Goldworth Alger, *Napoleon's British visitors and captives*, chap. II et III.

(2) A. Babeau, *les Anglais en France*, pp. 84 et suiv. ; J.-G. Alger, *Napoleon's British visitors*, pp. 174 et suiv. ; J.-H. Lawrence, *A Picture of Verdun or the English detained in France*, vol. I, chap. I ; Mme de Staël, *Dix années d'exil* (Plon, 1904), p. 89.

« Un de mes parents d'Angleterre, Henry Cz, cousin issu de germain de mon grand-père, banquier à Londres, vint avec sa famille en France, en avril 1803, dans l'intention de revoir les membres français de sa famille et les correspondants de sa maison. Il n'alla pas bien loin ; le 23 mai, un officier de police se présente à son domicile à Paris, et lui enjoint de comparaître à l'état-major dans les vingt-quatre heures. Un article du *Moniteur* lui indique le motif de cette étrange convocation. « Tous les Anglais liés au service militaire ou susceptibles de servir dans la milice de 18 à 60 ans seront arrêtés et traités comme prisonniers de guerre. » Par l'utile intervention d'un ami influent, le général Junot, chef de l'état-major impérial, exila mon parent et les siens à Genève où ils eurent la joie de retrouver une partie de leur famille... Notre parent ne rentra en Angleterre, après s'être évadé de Genève, que le 16 juillet 1811, c'est-à-dire huit ans après son départ de Londres pour un voyage de plaisir. » *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, année 1902, 1er semestre, p. 419.

Le lendemain du jour où parut le décret du premier consul daté de Saint-Cloud, le 2 prairial an XI de la république, non seulement à Paris, mais dans toute la France, de Bruxelles à Montpellier, de Bordeaux à Genève, tous les Anglais furent déclarés en état d'arrestation, ceux-là même qui se rendaient paisiblement soit en Allemagne, soit en Suisse ou qui n'attendaient sur les côtes qu'une brise favorable pour s'en retourner chez eux. D'après Sturt, sur 7.000 de ses compatriotes résidant alors sur notre territoire, chiffre à coup sûr fort exagéré, 700 d'entre eux seulement parvinrent à regagner leur pays. Macleau élève jusqu'à mille le nombre des fugitifs et sans doute ce dernier compte est-il plus vraisemblable. A Paris, les touristes d'Outre-Manche virent pour la plupart les gendarmes entrer chez eux de grand matin. Ceux-ci leur apportaient à signer une déclaration suivant laquelle ils se constituaient prisonniers sur parole. Enfin, chacun avait ordre de comparaître sans retard devant le gouverneur pour qu'on lui fixât, en province, un lieu de résidence (1).

***

A peine arrivé, le malheureux Forbes eut donc à se rendre à la préfecture de police. Quatre cents de ses compatriotes, venus pour un motif identique, s'y trouvaient déjà réunis. Forbes avait le numéro 218, ce qui lui valut d'attendre trois grandes heures. à la suite de quoi, il fut admis en présence de Junot. Or Junot, paraît-il, n'était point toujours d'une excessive courtoisie et ce matin-là particulièrement, il en sut donner la preuve en expédiant loin de Paris le plus grand nombre possible de détenus. Mais Forbes, à lui seul, dut avoir une mine

(1) J.-G. Alger, *Napoleon's British visitors*, pp. 177 et suiv., 218, 221.

si désolée, si pacifique, il exposa d'un ton si candide et sincère le but de son voyage et comment il se trouvait en France avec le désir bien innocent « de parachever l'éducation de sa fille », que le terrible gouverneur eut quelque peine à garder son sérieux. En fin de compte il autorisa ce tendre père à séjourner dans la capitale et même lui permit d'en sortir, à la seule condition d'y rentrer exactement chaque soir(1).

Forbes pouvait remercier la Providence. Bien peu de ses compatriotes obtinrent une semblable faveur et presque tous durent au plus vite gagner Orléans ou Fontainebleau, qui constituaient, avec Valenciennes, les trois grands dépôts provisoires.

En attendant les décisions nouvelles qu'on pouvait prendre à son égard, James Forbes se met donc à visiter en détail la capitale et méthodiquement, scrupuleusement il nous en décrit l'intérieur comme les environs. Il se promène, il observe, il note ce qu'il voit et cela, malgré le trouble que lui causent parfois certaines chansons, caricatures et bons mots que, sur les ordres de Bonaparte, on répandait alors à foison, au grand détriment de la vieille Angleterre (2). Nous le trouvons encore à Paris au mois d'août, époque à laquelle il sollicite l'autorisation d'aller voir un sien frère qui, malgré les événements, et bien que sujet britannique, résidait en Touraine. Le ministre accorda la permission et tandis que les autres captifs mouraient d'ennui au fond de provinces perdues ou, le long des routes, cheminaient d'une forteresse à l'autre, lui, James Forbes, partait en excursion pour les Châteaux de la Loire. Il fait halte à Blois, il s'arrête à Chenonceaux, il visite Amboise et

(1) James Forbes, *Letters from France*, vol. I, pp. 233, 37; J.-H. Lawrence, *A Picture of Verdun*, vol. I, p. 27; J.-G. Alger, *Napoleon's British visitors*, p. 194.

(2) J.-G. Alger, *Napoleon's British visitors*, pp. 180 et suiv.

finalement parvient chez son frère, dont le domaine le séduit si fort qu'il demande et bientôt obtient une prolongation de séjour.

En novembre cependant, il estima plus sage de regagner Paris. Sa famille et lui comptaient y passer l'hiver, et leur exil, en temps qu'exil, ne s'annonçait point, à vrai dire, comme très pénible. En définitive même, tout eût été pour le mieux si le premier consul ne se fût avisé de régler directement le sort des captifs et s'il n'eût mis un soin jaloux à les éloigner le plus possible de la capitale. Forbes eut beau se tenir coi, il ne put, hélas! longtemps échapper à l'œil du maître et, le 7 décembre, il recevait l'ordre de se mettre en route pour Verdun (1).

II

Ce fut à cette époque en effet que l'on dirigea sur Verdun tous les prisonniers réunis à Valenciennes, Orléans ou Fontainebleau. Plusieurs autres villes devaient également servir de lieux de détention, telles Sarrelouis, Sedan, Bitche, cette dernière destinée de préférence aux captifs les moins dociles. Jusqu'en 1814, il semble d'ailleurs qu'on rencontrât, un peu par tout le Nord de la France, des dépôts de prisonniers anglais, et Richard Langton, qui vint grossir leur nombre en 1809, retrouva tour à tour de ses compatriotes à Cambrai, Dijon, Auxonne, Arras, Langres, et Briançon. Enfin, à mesure que le régime s'adoucit avec les années, pas mal d'entre eux obtinrent l'autorisation de résider ailleurs que dans le Nord. Il y en eut qui furent habiter

(1) James Forbes, *Letters from France*, vol. I, pp. 314, 315, 318; vol. II, pp. 1, 132, 186, 187.

Nîmes, Lyon, Plombières, Barèges, quelques-uns Paris, ceux-ci beaucoup plus rares, à titre de privilégiés hors pairs. La grande majorité choisit la Touraine, séduits par le charme du paysage et la douceur du climat. Quoi qu'il en soit, Verdun resta le dépôt central. De préférence nous insisterons donc sur Verdun. D'abord parce qu'en cette ville se trouvèrent à un moment réunis presque tous les captifs les plus notoires. Ensuite parce que l'existence qu'ils menèrent ayant été partout à peu près la même, une description minutieuse des autres forteresses tournerait promptement à la monotonie. En dernier lieu parce que c'est de beaucoup sur Verdun que nous possédons aujourd'hui le plus de renseignements et de souvenirs curieux (1).

***

Un soir de décembre, à la nuit close, James Forbes et les siens parvinrent donc sous les murs de cette dernière ville. Ensemble ils exhibèrent leurs passeports, puis, accompagnés de gendarmes, après avoir franchi grilles et ponts-levis, ils pénétrèrent jusque dans la citadelle, chez le gouverneur, afin d'y subir l'examen d'usage. Pour la troisième fois depuis qu'ils voyageaient en France, on leur fit gratis leurs portraits : « nez aquilins, bouches moyennes, mentons ronds, etc. »; ensuite on les informa qu'ils pouvaient à loisir prendre l'air sur les remparts de la cité, mais qu'il leur était formelle-

(1) *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, année 1902, 1er semestre, p. 419; Richard Langton, *Narrative of a captivity in France* from 1809 to 1814, vol. I, pp. 30, 50, 79, 157, 168, 239, 244; vol. II; p. 9; J.-H. Lawrence, *A Picture of Verdun*, vol. I, pp. 31, 52; vol. II, pp. 91, 99, 108; J.-G. Alger, *Napoleon's British visitors*, p. 195; Baron Thiébault, *Mémoires*, vol. III, p. 356; J. Ladreit de Lacharrière, *Journal de Madame de Marigny*, augmenté du journal de T. R. Underwood, pp. 95 et suiv.

VERDUN VU DES REMPARTS

(Dessin de J. Forbes).

ment interdit d'en sortir ; enfin qu'à dix heures, chaque matin, ils devaient se présenter à l'hôtel du gouverneur et, chaque soir, regagner leur domicile aux premiers coups de cloche de la cathédrale. Ces instructions données et reçues, on les congédia, et voilà comment James Forbes, sujet de Sa Majesté Britannique, fut, d'un jour à l'autre, définitivement privé de sa liberté et « pour la première fois de son existence, condamné à vivre captif dans une enceinte fortifiée » (1).

Partir en excursion et, bien que la conscience nette, se voir emprisonné dans une forteresse au début même de son voyage est assurément une aventure détestable. Sur ce chapitre Forbes est pleinement de notre avis. Néanmoins, certaines ressources d'ordre pécuniaire pouvaient, en la circonstance, adoucir ce que le sort avait de trop rigoureux et Forbes, paraît-il, jouissait de quelqu'aisance. Mais à côté d'oisifs et de curieux, voyageant uniquement pour leur plaisir, se trouvaient parmi les détenus des gens de condition plus modeste, artistes, savants, médecins, pasteurs et nombre d'industriels, d'artisans, beaucoup d'entre eux accompagnés de leurs familles, qui, venus en France pour tenter fortune ou pour échapper à leurs créanciers, se virent bientôt plongés dans une misère lamentable. Les prisonniers se divisaient en deux catégories : les détenus ou otages, c'est-à-dire les simples particuliers arrêtés au lendemain de la rupture du traité d'Amiens, et les prisonniers de guerre proprement dits, comprenant force aspirants de marine, matelots et capitaines de navires marchands, sans compter les soldats ramenés d'Espagne qui, dans la suite vinrent, s'ajouter aux précédents. Les gradés recevaient bien quelques secours du gouvernement

(1) James Forbes, *Letters from France*, vol. II, p. 213 ; Major général lord Blayney, *Relation d'un voyage forcé en Espagne et en France*, traduit de l'anglais avec notes du traducteur, 1815, 2 vol. in-8, vol. II, p. 130.

impérial, mais les simples soldats et les détenus ordinaires n'avaient régulièrement droit qu'à trois sous par jour, plus une demi-livre de pain. Il y avait juste là de quoi ne pas mourir d'inanition et sans les comités de secours fondés par les captifs eux-mêmes, beaucoup en eussent été réduits au plus cruel dénuement (1).

Pourtant, à s'en fier à divers témoignages, on pourrait généralement s'étonner du calme et de la philosophie des détenus. Lawrence, qui sur Verdun nous a laissé deux volumes de mémoires, n'y cherche guère à dissimuler sa mauvaise humeur, et cela se conçoit. Mais par contre Langton qui, fait prisonnier en 1809, subit une captivité particulièrement rigoureuse, persiste à conserver un sang-froid, une résignation digne d'éloges. Quant à Forbes, il est, à lui seul, un modèle de retenue. Pas une minute, nous ne le voyons se départir de son flegme, de sa belle constance. Patiemment, sagement il examine le pour et le contre, et tant bien que mal, en philosophe, s'accommode des ressources de la province. Il est doux, il est grave, il est têtu; je dis grave et têtu, car visiblement ce père de famille est un homme de méthode, un homme à principes et qui n'en démord point. Or, nous le savons, en fait de principes, il n'en a pour l'heure qu'un en tête : achever l'éducation de sa fille, et malgré les coups du sort, malgré l'humeur fâcheuse du premier consul, cette éducation reste son plus cher souci. « Nous voici, dit-il, commodément installés chez un médecin de la ville et, considérant que nous sommes à Verdun huit cents détenus, cela n'est pas un maigre avantage. Nous avons également pu nous procurer pour ma fille un maître à chanter, un maître à dessiner, un maître à danser. Mais sans doute n'at-

(1) J.-H. Lawrence, *A Picture of Verdun*, vol. I, pp. 58 et suiv., 76, 77 ; Major général lord Blayney, *Relation d'un voyage forcé*, vol. II, p. 144.

tendons-nous point de ces experts de province la science ni les talents que nous aurions trouvés à Paris : Vestris demandait un louis par séance; ici, M. Boriquet, premier professeur de l'endroit, borne ses exigences à dix sous; ayant étudié six ans à Rome, le maître de dessin veut trente sous, et quant à la musique, nous en sommes d'un shilling par leçon. Mons. Harpin, maître de langue française, est professeur de belles lettres au collège. Auparavant, il enseignait la chimie à l'école centrale de Verdun. Prêtre avant la Révolution, mais bientôt délié de ses vœux, il se maria et fit souche d'honnêtes gens.

« Certes, nous pourrions être plus mal que nous ne sommes ; néanmoins il est dur pour un sujet britannique de se trouver dans l'alternative de répondre chaque matin aux appels et chaque soir de regagner sa demeure ou d'être mis en prison (1). »

Ajoutons que cette règle de l'appel quotidien était au besoin susceptible d'accommodements et si les captifs dénués de ressources ne trouvaient pas le moyen de s'y soustraire, d'autres plus fortunés parvenaient rapidement à gagner l'indulgence des autorités. Bientôt, pour sa part, Forbes obtint l'autorisation de ne répondre aux appels que tous les cinq jours et plus tard même celle de parcourir à sa guise la banlieue de Verdun. Le régime devait en effet tour à tour se relâcher ou se faire plus rigoureux suivant la conduite générale des prisonniers. Au début néanmoins, comme plus tard à diverses reprises, en raison des cas d'évasions trop nombreux, il fut pour tous interdit de franchir les remparts (2).

Confiné de prime-abord à l'intérieur de la ville, Forbes, en dépit d'un avenir peu souriant et malgré que

(1) James Forbes, *Letters from France*, vol. II, pp. 215 et suiv.
(2) *Ibid.*, vol. II, pp. 220, 297, 298; J.-H. Lawrence, *A Picture of Verdun*, vol. I, pp. 75, 84 et suiv.; R. Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. I, p. 246.

l'éducation de sa fille lui causât de graves inquiétudes, n'eut garde pour cela d'oublier ses devoirs de touriste. Consciencieusement, nous le voyons explorer son nouveau domaine ; il nous en retrace les origines, il nous en fait le tableau. Et sans doute, vers 1804, ce devait être un curieux spécimen de nos vieilles cités provinciales que Verdun, avec ses vingt églises et ses dix-huit couvents, pour la plupart abandonnés depuis la révolution, avec sa citadelle, sa cathédrale et son évêché qui, du haut de leur colline, dominaient la campagne environnante. La partie basse de la ville était égayée, par des bouquets d'arbres, des ruisseaux, des champs et des jardins. La Meuse y coulait, rapide et bruyante, formant cent cascades, bordée de saules et d'osiers, « un paysage, déclare Forbes, que l'on s'attendrait guère à trouver à l'intérieur d'une forteresse et qui me fait songer à Dhirboy, ce coin des Indes où j'ai si longtemps vécu parmi les pacifiques brahmines (1) ».

Comme distraction, l'unique ressource pour les détenus était la promenade. Chaque jour, vers trois heures, tous venaient prendre le frais sous les arbres ; ils s'y retrouvaient entre amis, liaient conversation, s'informaient des nouvelles. Hélas ! les nouvelles étaient rares. « Nous restons dans une ignorance absolue de ce qui se passe de l'un comme de l'autre côté du détroit, rapporte Forbes ; les journaux français ne nous donnant que des renseignements fort peu authentiques. » Par décret consulaire, les gazettes anglaises étaient en effet rigoureusement proscrites et même la correspondance privée soumise à la censure. L'isolement était donc à peu près complet et l'ennui ne s'en faisait que plus durement sentir, ennui qui se doublait d'inquiétudes bien légitimes. Allait-on rester de la sorte longtemps à Ver-

(1) James Forbes, *Letters from France*, vol. II, pp. 215 et suiv., 223; Pionner, *Verdun*, p. 65.

dun, ou derechef allait-il falloir, à l'improviste, gagner quelqu'autre dépôt ? combien de mois enfin, combien d'années, semblable détention risquait-elle de se prolonger (1)? Telles étaient les questions que ne cessaient de se poser James Forbes et les siens ; et pour eux la monotonie de leur nouvelle existence s'aggravait encore de ce qu'ils ne fréquentaient à peu près personne. Forbes, il est vrai, nous entretient en passant de la marquise de Tweedale, qui, venue en France dans l'espoir de guérir un mal incurable, s'était vue déjà mourante et, sous escorte de gendarmes, reconduite, elle et son mari, de ville en ville, jusqu'à Verdun. La pauvre femme y devait expirer peu après. Mais sauf la marquise de Tweedale et lord Yarmouth, qui lui par contre, ne songeait nullement à rendre l'âme et qui, bien que prisonnier, continuait à se divertir tant et plus, Forbes ne nous cite pour ainsi dire le nom d'aucun autre de ses compatriotes (2). Apparemment s'il était resté plus longtemps captif, se serait-il mêlé davantage à la vie commune, mais par une chance exceptionnelle il se trouva qu'il obtint sa libération au bout de quelques mois. Au surplus, en 1804, la colonie britannique ne s'était pas encore organisée comme elle le fut durant les années qui suivirent.

Forbes vivait donc très retiré et ne se décidait à fréquenter ses semblables qu'après mûre réflexion, « car, dit-il, j'ai mille raisons de croire que, même parmi nos compatriotes, les espions pullulent et je sais trop bien que chacun d'entre nous a comme ange gardien fidèle, un gendarme attaché constamment à ses pas (3). » J'ignore

(1) James Forbes, *Letters from France*, vol. II, pp. 219, 220, 221, 235; Alger, *Napoleon's British visitors and captives*, p. 205.

(2) Forbes, vol. II, pp. 280, 281; Alger, p. 259; Lawrence, vol. II, p. 214; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 190. Arch. Nat., F7., 6339, Dossier 7170.

(3) Forbes, vol. II, p. 244; Alger, p. 199.

si ces craintes étaient fondées ou non; en tout cas, Forbes travaillait à se bien faire juger de la police. Même il y consacrait le plus clair de ses soins. Disons-le de suite. Forbes avait en tête son projet et ce projet consistait à s'en retourner dans son pays. Très pondéré, très circonspect, il semble que le digne homme sut au besoin témoigner de la plus merveilleuse obstination et qu'il poursuivit cette même idée, fermement résolu d'en arriver un jour ou l'autre à ses fins. Nous avons vu comment, dès l'abord, il s'était attiré les bonnes grâces de Junot. Il en fut de même avec le général Wirion, gouverneur de Verdun, homme courtois, nous dit-il, et naturellement enclin à l'indulgence, ce qui, par parenthèses, est en contradiction flagrante avec tout ce que nous apprendrons ailleurs du même personnage (1). N'importe, il agit au mieux pour s'assurer l'indulgence du gouverneur; puis, sentant croître son audace, il entreprend de rédiger un placet détaillé, prouvant qu'au cours de son existence il a bien écrit cinquante volumes, que ces cinquante volumes représentent au moins cinquante-deux mille pages et que dans ces conditions — raisonnement facile à suivre — ni lui, ni les siens n'ont aucun motif sérieux de rester plus longtemps prisonniers. Fort d'un tel argument, il envoie l'épître à Carnot, président de l'institut, et, la conscience tranquille, attend les résultats de sa démarche. Or, quoi qu'en pensât James Forbes, il n'y avait là vraiment rien qui prouvât à l'avance que sa démarche dût réussir. Mais James Forbes était né sous une heureuse étoile. Il attend donc, et voilà que, miracle des miracles! l'Institut prend connaissance de sa demande, que Cuvier la signale au ministre de la Guerre, que le ministre de la Guerre promet de l'examiner, qui mieux est, l'examine, jusqu'au jour où Forbes est appelé chez

(1) Forbes, vol. II, p. 286.

le gouverneur de Verdun et des mains de ce dernier reçoit son passeport (1).

Pour le coup, notre Anglais a grand mal à conserver son flegme. « C'est tout juste, écrit-il, si je puis tenir ma plume ou rassembler deux idées pour vous dire ma joie ; vraiment, ce fut au premier abord une sensation singulière de peine et de plaisir et si vive qu'elle m'en coupait la parole (2). »

***

Forbes pouvait à bon droit se targuer de bonheur. A coup sûr, durant les années qui suivirent, un certain nombre de captifs obtinrent leurs grâces ; ceux-ci, comme la marquise de Donegal, le duc et la duchesse de Newcastle, grâce à de tout puissants amis, ceux-là, surtout les savants, grâce à leurs mérites et leur réputation, tels Shaftesbury, le géographe Pinkerton, le chimiste Hendry, Greathheard, l'inventeur du life-boat, Alexandre Hamilton, le seul Européen qui passât alors pour connaître le sanscrit (3). Quoi qu'il en soit, James Forbes fut un de ceux qui des premiers revirent leur pays. Enfermé dans Verdun au mois de décembre 1803, il quittait cette même ville en juin 1804. D'autres durent patienter jusqu'en 1814.

Curieux au début par le récit qu'il nous fait de son arrestation, ses souvenirs n'embrassent en définitive qu'une période assez courte. Ils n'abondent pas non plus, il faut bien le dire, en détails très significatifs et n'eussions-nous d'autres témoignages à l'appui que nos renseignements sur Verdun se réduiraient à peu de chose. Par bonheur lord Blayney, Richard Langton et surtout

(1) A. Babeau, *les Anglais en France*, p. 90.
(2) Forbes, vol. II, p. 307.
(3) Alger, pp. 54, 58, 89, 94, 158, 166, 224, 225, 226, 231, 236.

Lawrence nous ont longuement raconté l'existence qu'eux et leurs compatriotes menèrent en exil. La rareté de l'aventure valait bien qu'ils prissent la plume.

Singulière et déplaisante aventure en effet que celle de ces Anglais, tous, un beau matin, brutalement arrêtés au saut du lit, contraints de plier bagage et pêle-mêle relégués dans un coin de la France jusqu'à ce qu'il plût au ciel de les délivrer. En même temps, que l'on se figure un peu la vieille cité provinciale, muette, solitaire, avec ses antiques demeures, ses chapelles abandonnées, ses cloîtres en ruine, envahie du jour au lendemain par ce convoi de détenus, près de huit cents étrangers, de tous les âges et de toutes les conditions, riches et pauvres, Irlandais, Anglais, Ecossais, venant s'installer à demeure, eux et leurs familles. Du coup, Verdun prit un aspect d'animation qui tenait du merveilleux ; les rues se peuplèrent de visages nouveaux, les cours d'auberge retentirent du fracas des berlines, les maisons vacantes regorgèrent d'hôtes inattendus. Cependant, jusqu'au moindre boutiquier, chacun s'évertuait à répondre aux exigences de cette clientèle magnifique ; les hôteliers repeignaient à neuf leurs façades, des cafés, des magasins s'ouvraient de toutes parts, étalant leurs articles d'orfèvrerie, de bijouterie, de lingerie, merveilles ignorées jusqu'alors. De Paris enfin arrivèrent bientôt les dernières nouveautés, livres, gazettes et colifichets à la mode. Mais principalement les traiteurs témoignèrent d'un zèle infatigable. « Tous les comestibles les plus chers et les plus délicats des provinces les plus éloignées de l'empire se trouvaient chez eux ; on y voyait réunis les pâtés de foies gras de Strasbourg, les poulardes aux truffes de Paris, les huîtres de Cancale, le turbot et le cabillaud de l'Océan, et le thon de la Méditerranée (cela est si vrai que les conducteurs de diligences attestent qu'à une demi-lieue de Verdun ils

rencontraient déjà des émissaires qui, pour être les premiers venus, accouraient enlever les bourriches à tous prix) (1). »

Car non seulement la ville s'anima de la façon la plus imprévue, mais elle eut subitement un air d'opulence et de prospérité qui la changea du tout au tout. Encore une fois, il n'y avait point que des indigents parmi les détenus; beaucoup jouissaient de fortunes considérables. Ils étaient venus en France, emmenant leurs chevaux, leurs équipages, leur valetaille et, bien que prisonniers, continuaient de mener grand train. Sauf quelques nobles, dépouillés sous la république, la population de Verdun se composait exclusivement de petits bourgeois moroses, parcimonieux à l'excès. L'arrivée des captifs changea tout; au silence, à l'inertie succéda l'agitation, la prodigalité, un bruit perpétuel de fêtes et de festins. Bientôt à Verdun les Anglais seuls comptèrent pour quelque chose; on ne vit plus qu'eux, on ne parla plus, on n'entendit plus parler que de leurs clubs, de leurs bals, de leurs sports. La vie matérielle doubla, tripla de valeur et tant d'étrangers réunis à la fois dans ce coin perdu de la province, tant de luxe au milieu de la simplicité traditionnelle donna, comme par enchantement, à la vieille cité je ne sais quel aspect cosmopolite, un peu de la physionomie d'une plage à la mode, ou mieux, d'une ville d'eau pendant la belle saison (2).

« Prisonniers ou chez eux, écrit G. Call, nos jeunes Anglais sont bien toujours les mêmes, jouant, conduisant, et se massacrant à coups de pistolet (*sic*)... On se croirait à Londres. » Et Langton ajoute : « Vers trois heures de l'après-midi, la grande rue présentait le plus curieux spectacle. On y rencontrait force équipages de

(1) Lawrence, vol. I, pp. 67 et 68; Forbes, vol. II, pp. 236, 238, 240; Blayney, vol. II, pp. 144 et suiv.
(2) Alger, p. 195; Lawrence, vol. I, pp. 72 et 226.

tous genres appartenant à des Anglais ; d'autres se promenaient à cheval suivis de leurs grooms ; jamais on eût pensé que ce fussent là des captifs. Il y avait également des magasins, des restaurants, des clubs, des écuries de louage tenus par des Anglais, et même un temple protestant. La suite des fidèles quittant le sanctuaire frappait étrangement les regards... et lorsqu'on voyait les femmes réunies autour de l'autel, on pouvait à nouveau se croire dans son pays (1). »

En effet, la plupart des Anglaises qui se trouvaient en France au moment de la rupture du traité de paix demeurèrent auprès de leurs époux cependant que d'autres, restées en Angleterre, n'hésitèrent point à venir partager leur exil. Enfin l'exil en question menaçant de se prolonger outre mesure, on les vit délibérément prendre leur parti de la chose et, s'arrangeant au mieux de leur nouvelle résidence, s'installer et prendre leurs aises, en personnes qui malgré tout tiennent à se sentir chez elles. A Verdun, l'on compta donc quelques familles britanniques riches et considérées telles que les Clive, les Clarke, les Aufrere, les Fitzgerald, les Watson, les Cadogan dont les salons toujours ouverts à leurs compatriotes servirent de centres de réunion (2).

Rapidement la société s'organise et le premier soin des détenus est de se venir en aide les uns aux autres. Dès les premiers mois, se fonde un bureau de secours, correspondant avec l'Angleterre, recevant les souscriptions provenant des deux côtés du détroit, distribuant les sommes recueillies dans tous les différents dépôts du Nord de la France. Soit avec son argent, soit avec son travail, chacun participe à l'œuvre commune. Lorsqu'en 1810, lord Blayney (3) se rend à Verdun, il y trouve les

(1) Alger, p. 196 ; Langton, vol. I, p. 245.
(2) Lawrence, vol. I, p. 87 ; Arch. Nat., F. 7, 6461. Dossier 9905.
(3) En 1789, Andrew-Thomas Blayney débutait au 32e régiment avec le grade d'enseigne. Capitaine, puis major, il débarquait à Ostende en

soldats prisonniers dans un état lamentable, manquant à la fois de nourriture et de vêtements. Aussitôt, par lettre, il expose leurs misères au gouvernement britannique et finalement obtient de quoi pouvoir leur remettre la moitié de leur solde, plus une gratification pour se vêtir. Lord Blayney s'était dévoué aux intérêts des armées de terre, sir Thomas Levie prit sur lui de s'occuper du sort des matelots. Une école fut fondée à l'usage des aspirants de marine où ceux-ci purent achever leurs études. D'autre part, on ouvrit une école destinée aux enfants ; des pasteurs se chargèrent de leur éducation religieuse et « c'était plaisir de voir chaque dimanche les petits garçons en jaquettes bleues et culottes blanches s'en aller ensemble à la messe, ce qui ne pouvait, aux yeux des Français, qu'honorer grandement leurs protecteurs » (1).

Rien de plus caractéristique, de plus curieux que l'aisance avec laquelle chacun reprend en exil les habitudes de son pays, coutumes familiales, usages mondains, traditions religieuses ou divertissements de plein air. C'est ainsi que, dès le début de leur séjour, les gentlemen se groupent ensemble, se réunissent entre hommes. Ils ouvrent des cercles sur le modèle de leurs clubs de Saint-James et comme chez eux s'y rendent avec la plus édifiante ponctualité. On ne comptait pas

1794 et, sous les ordres du duc d'York, prenait part à la campagne de Hollande. De là Blayney se mit en route pour les Indes, revint en Angleterre, s'y maria, puis, en 1798, achetant une commission de lieutenant-colonel, alla servir en Irlande. En 1799, il prit part à la campagne de Malte, puis à la campagne d'Egypte, visita Paris durant la paix d'Amiens, enfin suivit le général Whiteloke dans sa malheureuse expédition contre Buenos-Ayres, jusqu'à ce que, en 1810, ayant obtenu de partir pour l'Espagne avec le grade de major-général, il fut fait prisonnier par Sébastiani. De retour en Angleterre en 1814, il publia son journal, lequel obtint un grand succès. Il mourut subitement à Dublin, le 8 avril 1834, ne laissant qu'un fils, Cadwallader-Davis Blayney, avec lequel la pairie s'est éteinte en 1874.

(1) Alger, p. 197 ; Langton, vol. I, pp. 245, 249 ; Lawrence, vol. II, p. 15 ; Blayney, vol. II, p. 149, 200.

moins de cinq principaux clubs à Verdun, le Caron Club, l'Upper Club, le R**'s Club, le Créanges Club, enfin celui qui pour asile avait choisi le palais épiscopal, désert à l'époque.

Le plus considérable était le Caron Club, primitivement inauguré à Fontainebleau. Le chiffre des membres s'élevait à cent-vingt et, grâce à cette clientèle nombreuse, les cotisations mensuelles n'étaient que de six livres au lieu de douze, comme ailleurs. On y profitait de commodités de toutes sortes et la bibliothèque offrait aux curieux des livres, cartes, pamphlets et gazettes. Les joueurs de whist, hommes d'un certain âge, y donnaient le ton, ton éminemment grave et respectable. A l'Upper Club, ainsi désigné parce qu'il était situé dans la partie haute de la ville, on trouvait de même une bibliothèque bien fournie, louée pour la circonstance à un ci-devant abbé. Les bénéfices de ce dernier cercle étaient consacrés à pourvoir aux besoins d'un commerçant anglais sans ressources lequel en retour s'acquittait des fonctions de trésorier. Le R**'s Club et le Club dit Club épiscopal étaient l'un et l'autre surtout fréquentés par les pères de famille. On y donnait des réunions mixtes, des bals chaque semaine, des dîners à Noël ou pour fêter l'anniversaire du Roi ; on organisait des piques-niques, des loteries, des représentations théâtrales, le tout au bénéfice des captifs dans la détresse. Restait le Créanges Club. Celui-là ne comptait guère plus d'une quarantaine de membres, mais ces quarante membres faisaient à eux seuls plus de tapage que tous ceux des autres cercles réunis. Là se donnait rendez-vous la jeunesse turbulente et prodigue. On y jouait fort cher ; on y mangeait fort bien et les comptes étaient tenus de manière si fantaisiste que ce club magnifique n'eut qu'une existence des plus éphémères (1).

(1) Lawrence, vol. I, p. 97 ; Alger, p. 196.

Enfin, en dehors des cercles honnêtes, ne tardèrent pas à s'ouvrir de louches tripots où seuls furent autorisés les jeux de hasard. L'arrivée des Anglais à Verdun n'avait point manqué d'attirer en cette ville toute une nuée de parasites, d'aigrefins et d'entremetteuses, lesquelles, à juste titre, espéraient tirer bon parti de l'oisiveté des captifs. Il était à présumer que les tables de pharaon allaient être pour eux d'un secours puissant et, de fait, l'ennui et le désœuvrement valurent tout de suite aux croupiers une abondante clientèle (1).

Nuit et jour, on pouvait chez Balbi tenter fortune. Bien peu résistaient à l'appât, ceux-là même qui de leur vie n'avaient touché des cartes, et quotidiennement autour du tapis vert se pressaient pêle-mêle les détenus les plus riches et les plus misérables, lieutenants et capitaines, jouvenceaux accouplés à des filles publiques, lesquelles foisonnaient alors dans Verdun et qui, soudoyées par les banquiers, agissaient au mieux pour faire monter la partie. Il est vrai que l'entrée des maisons de jeu était rigoureusement interdite aux Français. Seuls les Anglais avaient droit de s'y ruiner. Lord Blayney prétend que ses compatriotes y laissaient annuellement 1.200.000 francs. De toute manière, bon nombre y compromirent sans retour leur fortune. « Mais, ajoute-t-il, on ne regardait pas à la dépense, car Verdun était rempli de juifs accommodants qui prêtaient de l'argent sur un simple billet à cent pour cent d'intérêt. » De Paris, mais surtout de Strasbourg, ils étaient accourus en hâte et fourmillaient par toute la ville, dans les rues, dans les couloirs du théâtre, autour des corps de garde où les détenus chaque jour venaient répondre à l'appel, aux environs des tripots où, las de perdre et de veiller, les joueurs signaient sur place les billets les plus onéreux. Unis secrètement les uns aux autres, ils parvenaient de

(1) Lawrence, vol. I, p. 116 ; Alger, p. 199.

la sorte, grâce aux ruses classiques, à tirer de leurs victimes des sommes exorbitantes. Celles-ci oubliaient-elles de s'acquitter au jour dit, la contrainte par corps venait leur remettre en mémoire les engagements pris, mesure d'autant plus sévère que, si nous en croyons Lawrence, les Anglais, eux, ne jouissaient nullement à Verdun du droit de poursuivre leurs débiteurs (1).

***

Quoi qu'il en soit, la plupart des riches détenus continuaient à répandre l'or d'une main prodigue, faisaient bonne chère et d'un commun accord se liguaient pour chasser l'ennui. De 1804 à 1814, on dansa beaucoup à Verdun. Dans cette morne forteresse on donna des fêtes splendides, de folles mascarades, des spectacles aptes à satisfaire même un public difficile. Tout de suite arrivèrent de Metz des acteurs et des cantatrices qui journellement donnèrent des représentations de comédies ou d'opéras. La salle était élégante et la troupe des plus acceptables (2).

Mais le grand divertissement fut les représentations d'amateurs, imaginées par Mr. Concannon. Secondé par Mr. Halpin, admirateur enthousiaste et disciple de Kemble, Mr. Concannon ne cessa d'être l'âme et la joie du petit groupe d'artistes mondains. Sa demeure servait de foyer. On y distribuait les rôles, on y répétait les scènes, on y fabriquait les costumes. Tour à tour, sous sa direction, le théâtre de Verdun donna « The Revenge », « Douglas », et « The Beaux Stratagem » laquelle, pièce réussit particulièrement. La petite salle était ce jour-là

(1) Blayney, vol. II, pp. 146, 147; Alger, p. 197; Lawrence, vol. I, p. 271.
(2) Forbes, vol. II, p. 222; Lawrence, vol. I, p. 230.

bondée, tous les fauteuils retenus d'avance et le parterre loué au prix habituel des loges. « Le prologue, ouvrage de Mr. Concannon, fut récité par M. Halpin et, rapporte l'Argus, accueilli par des applaudissements dus à la fois aux mérites de l'auteur et de l'acteur. On y faisait des allusions répétées au sort des captifs ainsi qu'à l'espoir d'une prochaine délivrance... Le personnage d'Aimswell était parfaitement rendu par Sir Wm. C..., lequel bien que débutant sur les planches, joua son rôle avec aisance et dignité. Mr. Halpin, comme à son ordinaire, fut le héros de la soirée, à tel point que le public ne saurait dire à présent s'il excelle davantage dans le drame ou dans la comédie. Le colonel T.wd. était inimitable dans Scrub et son accoutrement d'un grotesque achevé ; Mr. P. sc. h. plein d'humour dans son rôle d'aubergiste et Mr. L. sf. intraitable et brutal à souhait comme doit l'être un Gibbet. M. Kinston offrait un Sullen des plus respectables, tant par son allure que par sa mise et, la jeunesse étant le moindre des défauts, si Mr. H. ch. ls. se trouvait être effectivement un peu jeune pour le rôle de Charles Freeman, le public ne lui marchanda pourtant point sa sympathie. Les préférences toutefois allèrent à Mr. Concannon ; sa perruque, sa tabatière et son patois lui valurent le suffrage des galeries cependant que les critiques du parterre et des loges convenaient que ce type de prêtre irlandais n'avait jamais été si fidèlement rendu soit à Drury Lane, soit dans Smock Alley. Avant de passer aux dames, signalons encore Mr. T. mp. l. qui, fort à l'aise en paniers et jupons, nous représenta l'épouse d'un gentilhomme campagnard d'autrefois, eut assez de goût pour ne point charger son rôle outre-mesure et fut ridicule sans exagération déplacée.

« L'épilogue était l'œuvre du chevalier Lawrence, dont certains poèmes ont déjà vu le jour et dont la

plume satirique a depuis notre établissement en cette ville contristé les uns et diverti les autres (1). »

En même temps que des représentations théâtrales, les détenus organisèrent des réjouissances dont l'éclat ne laissa point que d'ébahir les paisibles Verdunois et qui, si nous en croyons les témoins, eussent fait grand bruit jusque dans les capitales les mieux famées du Continent. « Dans trente ans d'ici, rapporte Lawrence, chaque mère entretiendra sa fille des beaux jours de Verdun qu'elle regrettera sans doute en songeaut à ses propres beaux jours. Elle se souviendra de la soirée chez Mme Concannon, où nous célébrâmes l'anniversaire du Prince héritier, de son indigestion qui fut le résultat de la fête au Palais épiscopal, de son arrivée triomphante au bal masqué, car, en fait de mascarade, celle qu'on offrit à Verdun en fut une comme on en voit peu (2). »

En date du 26 septembre 1805, les gazettes publiaient le compte rendu suivant : « Le 12 de ce mois, une grande fête eut lieu chez Mme Concannon en l'honneur du Prince de Galles. On ne lança pas moins de cent vingt invitations, exactement suivant les règles de l'étiquette londonnienne. La compagnie se réunit d'abord autour de tables à thé; puis alla prendre place dans une vaste salle transformée en théâtre. Nos amateurs y jouèrent

(1) Lawrence, vol. I, pp. 233, 235. Ce Lawrence, né en 1773 et mort en 1840, est l'auteur de différents poèmes, tels que *l'Ami de cœur* et *l'Amour*, ce dernier tout d'abord publié en allemand dans une revue allemande sous le titre d'*Irène*. Lawrence paraît avoir beaucoup séjourné sur le continent. En 1804, retournant en France avec son père, il fut, bien entendu, fait prisonnier et interné à Verdun. S'étant évadé, il revint à Londres, où il publia *A Picture of Verdun, or the English retained in France*, ouvrage en deux volumes qui de tous ses ouvrages est de beaucoup le plus intéressant. En 1824, il publia un nouvel écrit assez bizarre, *On the nobility of the British gentry* (4e édition, 1840, où il prouvait, clair comme le jour, qu'un simple « gentleman » britannique était l'égal de n'importe quel gentilhomme étranger. Il se plaisait également à dire qu'il était chevalier de Malte et s'intitulait en conséquence le chevalier Lawrence, voir *Dictionary of National Biography*.

(2) Lawrence, vol. I, p. 245.

une petite pièce de circonstance ; vint ensuite un spectacle français joué par la troupe de Verdun, le tout couronné par un épilogue humoristique dû à la verve de M. Concannon lui-même. La représentation dura jusqu'à minuit, heure à laquelle on soupa. Les tables étaient chargées de tous les produits de la saison et des vins français les plus renommés. Vers deux heures du matin, la salle de bal se trouva prête et jusqu'à six heures se succédèrent les rondes villageoises, les valses écossaises et les cotillons. Ceux des convives préférant demeurer à table poursuivirent le cours de leurs libations et de leurs chants, sauf un petit nombre, qui se réunit autour du tapis vert. Le capitaine Prescot donna le signal des chansons en entonnant une ariette fort divertissante dont le refrain chanté en chœur était comme suit :

Puissions-nous sous peu regagner les rives du Shannon.
Ainsi donc buvons à la santé de Madame Concannon !

A six heures, tout le monde fit honneur au petit déjeuner, lequel dura bien jusqu'à sept heures, à la suite de quoi chacun alla se coucher afin d'être sur pied pour les courses, à deux heures de l'après-midi. »

Quant aux toilettes, elle surpassèrent en luxe tout ce qu'on avait pu voir jusqu'ici. « Un mois à l'avance, s'écriait un chroniqueur enthousiaste, les dames ne songeaient plus qu'à leurs robes et mettaient à contribution toutes les villes de France et d'Allemagne. Parmi les plus élégantes on remarqua Mme Clive, qui portait un diadème à la Van Dyck chargé de pierres merveilleuses, et l'honorable Mme Annesley, dont la robe venue de Paris n'avait pas coûté moins de cent cinquante guinées. Mme Concannon pour sa part était coiffée d'un oiseau de paradis magnifique, lequel valait bien à lui seul vingt-cinq guinées (1). »

(1) Lawrence, vol. I, pp. 246, 2 7.

De leur côté, les célibataires, désireux de répondre aux politesses qui leur étaient faites, organisèrent, en mars 1806, une grande fête dans l'Ancien palais des évêques. « L'ensemble offrit un spectacle enchanteur ; on eût dit une cérémonie destinée à célébrer quelque victoire beaucoup plus qu'un divertissement imaginé par des reclus. De nombreux officiers français résidant à Verdun se mêlèrent à la colonie britannique et festoyèrent au compte de ces mêmes détenus qui, s'ils avaient été dans la gêne, n'eussent reçu de la Grande Nation que trois sous par jour plus une demi-livre de pain. Quantité d'autres Français avaient de même été conviés; mais sachant que la femme du gouverneur devait assister à la fête, aucun membre de l'ancienne aristocratie n'accepta d'invitation (1). »

L'hiver suivant, il est vrai, MM. Delyel et Innes, officiers de marine, ayant offert un bal, mais cette fois en oubliant d'inviter Mme Wirion, quelques-unes des vieilles familles françaises ne craignirent plus d'y venir figurer. L'absence du gouverneur et de son épouse ne contribua pas médiocrement à la bonne humeur générale. On dansa jusqu'au jour et si vers neuf heures les hommes durent interrompre leurs quadrilles afin de se rendre à l'appel, tous, aussitôt après, regagnèrent la salle de danse où les attendait une collation matinale.

En 1807, nouvelle grande réjouissance en l'honneur de saint David, patron des Gallois, puis anniversaire de saint Patrick, célébré par les Irlandais. On retint pour ce jour les salons d'une des auberges de la ville et l'on y dressa une table immense en forme de double T. A l'une des extrémités siégea M. Watson, sous un dais de couleur verte, orné de la harpe irlandaise et de l'antique devise, « Erin go Bragh », le tout élégamment exécuté par Mr. Halpin. A grands frais l'on fit venir de Bor-

(1) Lawrence, vol. I, p. 253.

deaux les vins les plus capiteux, dit-on ; la gaieté la plus franche régna toute la nuit (1).

Pourtant rien n'égala certaine mascarade offerte la même année par quatre des prisonniers de guerre. A combien s'élevèrent les frais de cette inoubliable soirée, Lawrence préfère n'y point songer ; mais, à l'entendre, aucune des fêtes données à Wargrave par lord Barrymore n'eut autant de rentissement que ce bal de Verdun. On avait loué pour la circonstance un hôtel particulier, on l'avait décoré de fleurs, égayé de lumières, de devises. Tous les Français notoires avaient été conviés. Il y eut profusion de masques et de costumes, un souper quasi royal et lorsqu'au petit jour, Colombine et Pierrot s'en retournèrent chez eux, les paysans qui revenaient du marché se demandèrent, ébahis, si, en cette année 1807, le carnaval n'avait pas lieu deux fois au lieu d'une.

Avec le théâtre et la danse, il va de soi que le passe-temps favori de nos Anglais était les sports. Chasse-à-tir, chasse-à-courre, steeple-chases et combats de coqs, ils mettent tout en œuvre pour échapper à l'ennui. Les bois proches de Verdun offraient asile aux animaux les plus divers ; les loups entre autres y foisonnaient, s'aventurant en janvier dans les villages et parfois même gagnant les faubourgs de la cité. Quelle aubaine pour les veneurs ! En même temps ceux-ci formaient une meute pour courre le lièvre et fondaient le *Tally-ho-Club*, dont les membres, après chaque rendez-vous, au besoin avant, se retrouvaient dans quelque taverne campagnarde afin d'y célébrer leurs prouesses. Mais le sport qui réunit le plus d'adeptes fut sans contredit les courses de chevaux. De suite on s'occupa de tracer une piste et de créer un Jockey-club sur le modèle de la société de Londres. Ceux-là même qui jamais aupara-

(1) Lawrence, vol. I, p. 254

vant n'avaient songé à se mêler d'élevage, se sentirent pris d'un goût irrésistible pour les spectacles équestres; chaque aspirant de marine se transforma en un jockey de profession, chaque matelot en un groom expert et tout le monde ne songea qu'à faire valoir ses connaissances en matière chevaline (1).

On parla de ces courses dans tout l'empire ; mais à Verdun particulièrement la nouveauté de l'exercice attira force curieux, habitants de la ville et de la campagne, bourgeois et châtelains qui, ne manquant aucune réunion, venaient autour de la piste aligner leurs mail-coaches, leurs cabriolets et leurs charrettes. « Chaque volontaire de l'armée galante, arrivant de Paris, trouvait une occasion d'y faire valoir l'élégance de sa toilette, le luxe de sa garde-robe et tandis que l'honnête Mr John Bull s'en allait avec Mme Bull cahin-caha dans sa modeste charrette, quelque Phryné du Palais-Royal roulait à grands fracas dans son équipage à quatre ou filait à toute allure dans le carrosse de son bon ami. Chaque véhicule faisait emploi de garde-manger, les beaux ne se gênant guère pour passer de l'un à l'autre, acceptant par ci une aile de poulet de Mlle A*** ou de Mlle B**, par là une tranche de pâté des mains de Mme l'Ambassadrice ou de Mme la Princesse. Il n'en fallait pas davantage pour tourner la tête à la moitié des petites bourgeoises de Verdun. Qu'on se figure les pauvrettes cheminant à pied vers le champ de courses et se voyant à

(1) « Lorsque je revins à Verdun, désirant égayer l'uniformité et l'ennui qui régnaient dans le dépôt, je fis recommencer nos courses de chevaux. Les premières familles du département y assistèrent. Afin de rendre au préfet de Metz les attentions qu'il avait eues pour moi, je l'invitai, ainsi que sa famille, à un dîner où je réunis cent dix de mes compatriotes et plusieurs français qui tous parurent satisfaits de ma réception. Parmi ces derniers, se trouvait le chevalier de la Lance, excellent musicien, compositeur et poète. Il invoqua sa muse et fit, de jolis vers de circonstance ». Blayney, vol. II, pp. 191 et 208; Forbes, vol. II, pp. 244 et 246 ; Lawrence, vol. I, p. 133.

toute minute couvertes de poussière par une sœur de mœurs plus fragiles qui sans doute naguère traînait une existence obscure et qui, maintenant triomphante et parée de dentelles bruxelloises, s'en allait roulant carrosse (1)! »

***

Un des traits non moins curieux et typiques de cette colonie d'exilés fut en effet le plus extraordinaire mélange du monde et du demi-monde qui se soit jamais vu, et les rapports véritablement surprenants qui ne tardèrent pas à s'établir entre les deux sociétés. Etant donnés d'une part le nombre des habitants, de l'autre l'exiguïté de la forteresse, il va de soi que les ménages réguliers se trouvèrent en contact fréquent avec ceux qui ne l'étaient point. Or ces derniers foisonnaient. Beaucoup de milords faits prisonniers en 1803 avaient assez l'habitude de vivre à Paris dans une débauche quotidienne. Expédiés à Fontainebleau, ils n'eurent garde de laisser derrière eux leurs maîtresses. Avec eux, celles-ci émigrèrent de Fontainebleau à Verdun, où leurs amours, leur faste, leur dépense éblouirent et stupéfièrent les indigènes (2).

« Quelques-unes d'entre elles, poursuit Lawrence, menaient grand train, entretenues par ceux de nos compatriotes les plus fortunés qui, pour nous exprimer en français, vivaient avec elles maritalement. La garderobe de ces beautés eût suffi à pourvoir les magasins d'une couturière et régulièrement ces dames consultaient les journaux de mode afin de varier leurs mises. Au théâtre, leurs châles des Indes et leurs écharpes de

(1) Lawrence, vol. I, pp. 125 et suiv.
(2) Alger, p. 201.

Bruxelles pendaient négligemment sur le rebord des loges au grand dépit des bourgeoises de la ville et de leurs filles. Nos Anglaises mêmes se voyaient éclipsées tant pour le luxe que pour l'élégance. Quoi qu'il en soit, un séjour loin de son pays atténue bien des préjugés vulgaires. Les deux tiers des loges appartenaient donc aux épouses de Fontainebleau — c'est ainsi qu'on les désignait habituellement — ; le reste était occupé par des femmes de meilleure vie. Néanmoins, à tout instant les gentlemen passaient de cette loge-ci dans celle-là et présentaient indifféremment leurs hommages aux unes comme aux autres, ou bien encore, pris entre une dame comme il faut et une « dame comme il en faut », se bornaient à tourner la tête afin de s'entretenir successivement avec la première et la seconde. Tout d'abord, nos Anglaises poussèrent les hauts cris. Mais enfin, que voulez-vous !... ces Aspasies obtenaient des succès contre lesquels on ne pouvait lutter. Même des hommes d'âge respectable ne se faisaient pas scrupule de paraître ouvertement en compagnie de leurs maîtresses, au besoin avec celles de leurs amis (1). »

Tel était le beau monde, mais ailleurs, à la nuit close, dans les tripots et guinguettes, dans la rue, fourmillait tout un peuple de basses prostituées. A côté de certaines courtisanes, jadis habituées des petites maisons de Philippe-Egalité, qui, poursuivant à Verdun le cours de leurs prouesses, réunissaient chez elles force adorateurs et pour eux, grâce à de toutes puissantes relations, obtenaient les plus exceptionnelles faveurs, l'on rencontrait cent misérables créatures venues de Metz ou de Nancy dans l'espoir d'exercer avec plus de profit leur triste métier (2).

Un libertinage aussi publiquement étalé acheva de jeter le désordre au sein de la population verdunoise.

(1) Lawrence, vol. I, pp. 134 et suiv.
(2) *Ibid.*, vol. II, p. 93.

Grâce à l'appât du lucre, on vit plus d'une mère s'efforcer de mettre aux encans la vertu de sa fille, « élevant ou baissant les prix selon que le surenchérisseur témoignait plus de hâte ou plus de froideur; et comme en pareille matière les plus fins se laissent aisément duper, il advint que tour à tour on offrit le même sujet à différents amateurs (1) ».

Les premiers à voir d'un bon œil ces sortes de choses furent les jeunes aspirants de marine qui, délivrés de la tutelle familiale, en profitèrent pour s'en donner à cœur joie. Vainement quelques âmes charitables essayèrent de remédier à leur inconduite en fondant une école qui les mît à même d'achever leurs études; ces messieurs préférèrent occuper leurs loisirs plus gaiement. Aussi bien, les exploits bruyants de la jeunesse à la mode étaient-ils du plus pernicieux exemple et les tentations de tout genre trop fréquentes et trop fortes (2).

Si l'on en croit certains mémoires anglais, le gouvernement impérial aurait favorisé le séjour des courtisanes à Verdun dans l'intention bien évidente d'amollir et de corrompre à jamais ses ennemis prisonniers. A vrai dire, ce concours inattendu de femmes galantes était une source d'embarras perpétuels. Pour s'en convaincre il suffit de jeter un coup d'œil sur les rapports du gouverneur au ministre de la Police. Wirion ne cesse d'en revenir aux filles publiques et toujours afin d'obtenir leur éloignement. Dans un style de portefaix, il expose tout au long les discordes résultant de la présence de ces dames et réclame à grands cris l'autorisation de les chasser. Quand donc, mon Dieu! quand donc sera-t-il délivré de la femme Deville « qui a menacé de faire conduire à Bitche un Anglais d'une haute considération par le moyen de M. Patrick, employé de la Police

(1) Lawrence, vol. I, p. 137.
(2) Langton, vol. I, p. 253.

générale, dont elle se flatte hautement d'être protégée..., de la femme Saint-Amand qui demeurait avec lord Yarmouth et qui l'a quitté depuis pour passer avec un de ses ennemis et a excité entre eux des querelles qui se renouvellent (*sic*) tant qu'elle restera à Verdun et qui causent toujours de l'embarras à la Police militaire, de la femme Paulin Delahaie qui reste avec M. Don..., de la femme Fabre, épouse divorcée du général de ce nom, qui reste avec le colonel Tyndale » (1).

Ailleurs c'est une Madame Montangerond, « Montangerond (Fanny), maîtresse de l'Anglais Willcox, renvoyée de Verdun à Paris »; puis Anne Dupont, « se disant femme Mortier et qui a été arrêtée à Metz et conduite à Verdun comme prévenue d'avoir favorisé l'évasion du nommé Elisé Robinson, aspirant de marine anglais, prisonnier de guerre avec lequel elle vivait ». Enfin, il insiste particulièrement sur le compte d'une certaine La Garancière, née de Marguerye, laquelle « est venue il y a quelque temps de Paris s'établir à Verdun. (Elle a pris son logement chez un ex-gendarme nommé Brouard, réformé pour mauvaise conduite, violemment soupçonné d'avoir favorisé l'évasion de Mr Brown, prisonnier anglais, qui demeurait chez lui et de lui avoir tracé sa route pour aller à l'étranger) ».

« La conduite mystérieuse de cette femme, poursuit élégamment le général gouverneur, ses démarches auprès de plusieurs prisonniers de marque ont excité mon attention, et j'ai appris qu'elle avait proposé à quelques-uns d'entre eux de leur procurer, à prix d'argent, soit des passeports, soit leur liberté. Thomas Elde Darby, qui s'est évadé du dépôt de Verdun, la nuit du 15 au 16 de ce mois, a eu des entrevues avec cette femme, et j'ai tout lieu de soupçonner qu'elle leur a facilité les moyens de s'enfuir. » Aussi bien la saisie d'une lettre venait-

(1) Arch. Nat. F^7 6461. Dossier 9905.

elle pleinement confirmer les soupçons du gouverneur, « lettre écrite dernièrement à la femme La Garancière et qui annonce des écrevisses qui ne sont pas encore toutes prêtes, mais qui le seront incessamment et dont on fera l'envoi. Ce sont des chevaux de relai disposés pour l'évasion de quatre ou cinq des principaux personnages qui ont résolu de s'enfuir de Verdun et qui ont déjà, assure-t-on, des passeports étrangers (1) ».

Les évasions surtout constituaient pour le gouverneur un sérieux motif d'inquiétudes. Malgré les appels répétés, l'éloignement des frontières, la rigueur des châtiments, les difficultés de toutes sortes à circuler en un pays dont souvent ils ignoraient la langue, les captifs ne manquaient pas une occasion de prendre le large. Sans doute, la police offrait-elle d'honnêtes récompenses à ceux qui par leur zèle aidaient à la poursuite des fugitifs. Mais, de leur côté, les fugitifs usaient de moyens analogues pour intéresser les habitants à leur cause. Chacun luttait d'astuce. « Dale et Darby, gentilshommes, lisons-nous, ont franchi de jour, et à la vue de plusieurs habitants, les remparts de la place et aucune révélation n'a été faite au général. Des déguisements sont fabriqués à Verdun et vendus aux prisonniers. Mulvey et Clarke, médecins, se sont échappés déguisés en savoyards; un conducteur de diligence avait caché dans sa voiture John H**; un courrier de dépêches a pris dans sa malle les nommés Owen et Light (2). »

A Valenciennes, « chaque matin, écrit Lawrence, la première chose dont nous nous informions était le nom du prisonnier qui s'était sauvé pendant la nuit ». Lui-même, après avoir fait le récit d'évasions plus audacieuses les unes que les autres, relate au prix de quelles

(1) Arch. Nat., F7 6461. Dossier 9905.
(2) Arch. Nat. F7 6462. Dossier, 9935. — F7 6598, Dossier, 4020². Alger, pp. 208, 248 et 257; Lawrence, vol. II, pp. 179, 184; Langton, vol. I, pp. 60, 246.

ruses il obtint un passeport et comment, se donnant pour un sergent autrichien, traversant Bade, Stuttgard, Ulm, Augsbourg, il parvint jusqu'à Vienne. Il faut avoir lu son livre pour se rendre compte à quel point, par toute l'Europe, les hommes de Fouché faisaient alors bonne garde et, même à Vienne, combien l'ambassadeur de France mettait d'empressement à rentrer en possession des fugitifs (1). Langton également raconte son évasion. « A cette époque, nous dit-il, la France était couverte de gendarmes, d'officiers de police, d'espions de tous les grades et de toutes les sortes ; même pour un Français, il semblait impossible de se rendre sans passeport d'un département dans l'autre; encore le voyageur était-il perpétuellement exposé à des interrogatoires et visites domiciliaires. » N'importe; comme beaucoup d'autres, Langton finit par perdre patience. Détenu dans Auxonne, il se résout, une belle nuit, à franchir les murailles du fort, s'esquive à la barbe des sentinelles et rejoint en hâte le paysan qui doit le guider jusqu'à la côte. Alors commence en charrette, le long des routes, une course folle qui dès le début manque de se terminer assez brusquement dans le voisinage d'Arras. Reconnu, Langton parvient sans trop d'effort à corrompre la police et, de nouveau, le voilà fuyant à travers la campagne. Il gagne enfin les Pays-Bas, il aperçoit la mer, frète une barque, se croit sauvé pour de bon lorsque, à la minute dernière, il est repris, traduit en justice et sur le point d'être exécuté militairement comme espion de l'Angleterre (2).

Réflexion faite, on se contenta de l'expédier à Bitche, où notre homme alla grossir le nombre de ceux d'entre les détenus qui témoignaient d'un trop vif désir de revoir leurs foyers. Bâtie au haut d'un roc inaccessi-

(1) Lawrence, vol. I, p. 44; vol. II, p. 188.
(2) Langton, vol. I, chap. III, IV et V.

ble, isolée du reste de l'univers, cette forteresse était la terreur des prisonniers, le châtiment suprême, la menace perpétuelle ; tous y font allusion dans leurs mémoires et les uns pour l'avoir vu, les autres par ouï-dire, ils nous décrivent ses murailles infranchissables, ses cours étroites, privées de lumière, ses caveaux sinistres où vivaient entassés matelots, soldats et récidivistes de toutes provenances. Le régime était effectivement des plus rudes et, malgré qu'il fît bonne contenance, Langton ne dissimule point que son exil à Bitche lui laissa d'abominables souvenirs (1).

***

Certes, était-ce une mission difficile et peu enviable, une lourde responsabilité que la garde de tant de prisonniers sur parole. Comme de raison, avant toute chose, il importait qu'ils restassent prisonniers et certaines mesures vexatoires, ou qu'ils jugeaient telles, n'étaient en somme que des mesures préventives. Il semble bien néanmoins que, parmi les fonctionnaires chargés de veiller sur eux, plus d'un abusa grossièrement de ses pouvoirs. James Forbes n'a que des paroles flatteuses à l'endroit du général Wirion, gouverneur de Verdun. Mais Forbes est seul de son avis. Au reste, les faveurs exceptionnelles qu'il obtint coup sur coup et sa propre libération le disposaient naturellement à l'indulgence (2). Quant aux autres détenus, ils nous font du même personnage un portrait très différent. Leurs griefs contre lui sont innombrables et comme en général nul d'entre eux n'hésite à rendre justice aux officiers qui le remplacèrent, je ne pense point qu'il y ait lieu de nous défier

(1) Forbes, vol. II, p. 258 ; Langton, vol. I, chap. VI ; Lawrence, vol. II, pp. 126, 169, 175, 243 ; Blayney, vol. II, pp. 154 et suiv.
(2) Lawrence, vol. II, p. 56.

outre mesure de leurs témoignages. Enfin, la brusque disgrâce de Wirion, son rappel, mieux que tout, son suicide, suffirait à prouver très nettement qu'il n'avait point la conscience en repos (1).

Ce général Wirion, rapporte Lawrence, était fils d'un boucher de Picardie et, devant que d'être général, avait longtemps vécu de l'emploi de petit clerc chez un avoué. Fils de boucher ou non, Wirion n'en avait pas moins les allures et l'accent d'un goujat, tour à tour brutal et sournois, rapace et grossier, d'une impudeur sans bornes. D'instinct, tout honnête homme eût éprouvé quelque gêne à faire de la sorte métier de garde-chiourme. Or, non seulement Wirion se sentit de suite fort à l'aise dans son emploi, mais il agit au mieux pour en tirer profit, tant et si bien que, sous son règne, les plus minces faveurs comme les fautes les plus légères lui servirent de prétextes à rançonner impitoyablement les captifs.

Apprenait-il qu'une femme galante était la maîtresse d'un Anglais fortuné? Aussitôt celle-ci se voyait contrainte de verser à la police une somme importante afin de pouvoir légalement résider à Verdun. Les détenus faisaient-ils à grands frais aménager un champ de courses, que sans plus tarder la ville exigeait des droits exorbitants. Il est vrai que si la ville organisait une loterie fictive, le gouverneur obligeait les détenus à se munir de billets et qu'en ces sortes d'affaires il avait grand soin

(1) « Pendant assez longtemps, les plaintes des prisonniers sur la conduite du général Wirion ne furent pas écoutées. Sir T. Laire, le doyen des officiers de marine, fut arraché de son lit et envoyé à la forteresse de Montmedy, où on le retint pendant plusieurs mois, étroitement enfermé comme un prisonnier d'Etat, sans papier ni plumes. Toutefois lorsque le général Clarke parvint au ministère de la Guerre, les prisonniers renouvelèrent leur instance, et le commandant fut appelé à Paris pour rendre compte de sa conduite. Les explications qu'il en donna ne l'ayant pas disculpé, il paraît qu'il fut envoyé devant un conseil de guerre; et pour éviter le procès, il se brûla la cervelle au Bois de Boulogne. Le lieutenant de gendarmerie qui l'avait si bien secondé fut dégradé ». Blayney, vol. II, p. 141; Alger, p. 203; Arch. Nat., F^{7} 3767.

de s'adjuger la part du lion. Enfin, s'obstinait-on à ne point comprendre certaines avances malhonnêtes qu'à l'improviste, on voyait arriver chez soi les gendarmes en même temps que l'ordre de partir sans retard pour la forteresse de Bitche. Perdant la tête, on demandait à s'expliquer avec le gouverneur et, le plus souvent accordé, tretien se terminait à l'amiable, c'est-à-dire l'en moyennant la remise d'une forte somme (1).

Le plus dur était qu'après avoir payé il convenait de faire bonne figure. L'ancien clerc exigeait des égards ; qui mieux est, entendait par tous les moyens profiter du luxe de ses détenus. Point de dîner, point de fête sans lui, point de réjouissance à laquelle il ne se crût en droit de prendre part. Il aimait les cartes, mais se refusait à perdre et, pour des raisons faciles à saisir, nul ne songeait à le contrarier sur ce chapitre, de telle sorte que non content de toucher une part sur les bénéfices des maisons de jeu, Wirion trouvait encore chaque soir le moyen de se créer des ressources appréciables.

Cet élégant personnage était muni d'une épouse — on la disait ancienne blanchisseuse — qui par ses allures de poissarde et son langage de fille à soldats ne le lui cédait sur aucun point. A vrai dire, sa trivialité dépassait toute prévision et ses gaillardises avaient de quoi surprendre les moins timides. C'est ainsi que répondant un jour à certain indiscret qui lui touchait un mot de la rapide fortune de son mari : « Ma foi, s'écria-t-elle, croyez-vous que le général soit ici pour se gratter les puces ! » Et toute la philosophie de la bonne femme tenait en ces paroles : « A quoi bon se fâcher. Je ne suis pas si bête, moi. Je fais venir une bouteille de champagne. Je fais sauter le bouchon. Je l'avale d'un trait et me voilà en état de me moquer de tout le monde. » On

(1) Langton, vol. I, pp. 248 et suiv. ; Lawrence, vol. I, p. 172 ; vol. II, p. 57 ; Blayney, vol. II, pp. 138 et 139.

conçoit que d'honnêtes gens évitassent d'avoir à faire à pareille espèce. Quelques Anglaises lui tournèrent obstinément le dos ; mais, craignant pour leurs époux les cachots de Bitche ou quelqu'autre mésaventure, la plupart se résignèrent à frayer avec elle, l'invitant à leurs soirées, même au besoin, sur sa demande, mettant leurs équipages à son service. Le moyen de lutter contre un Wirion (1)!

Comme chaque hiver, en 1808, quelques détenus offrirent un bal. En la circonstance, bon nombre de Français assistèrent à la fête et tout promettait de se passer le plus gaîment du monde, lorsque soudain les gendarmes firent irruption dans la salle, jetant le désordre parmi les quadrilles et signifiant aux uns comme aux autres d'avoir à vider les lieux s'ils ne voulaient être conduits en prison. L'ordre émanait du gouverneur dont on avait négligé de convier l'épouse. Encore une fois, il ne restait qu'à se soumettre. Mais les Français présents furent à ce point révoltés que, chacun à leur tour, ils résolurent d'offrir un bal aux prisonniers anglais. Le général, pour le coup, se trouva réduit à l'impuissance et bien entendu qu'on se fit un point de le tenir à l'écart, lui et sa digne épouse, M^me^ Angot. Tel était le surnom dont l'avaient gratifiée les ci-devants de l'endroit (2).

De ci-devants, sauf MM. de Chardon, de la Lance et de Larminat, M^mes^ de la Roche et d'Astier, il n'en restait pourtant guère à Verdun, familles réduites à la portion congrue et qui, depuis les mauvais jours, vivaient cloîtrées au fond de leurs demeures. Là néanmoins, et là seulement, les Anglais trouvèrent un accueil facile et bienveillant. Nul doute que les souvenirs de l'émigration n'y fussent pour quelque chose; nul doute non plus que chez ces partisans de l'ancien régime on ne fût bien aise de trouver

(1) Lawrence, vol. I, p. 154.
(2) *Ibid.*, vol. I, p. 270.

un prétexte afin de narguer l'usurpateur. De toute manière, si des rapports amicaux s'établirent entre Anglais et Français, comme toujours ils ne se manifestèrent exclusivement que dans la société. Ailleurs, nulle entente véritable, nulle réelle sympathie et bien vus dans le monde à titre d'adversaires de Bonaparte, les Anglais pour ces motifs mêmes devaient logiquement rester en butte à la méfiance et l'hostilité du plus grand nombre.

III

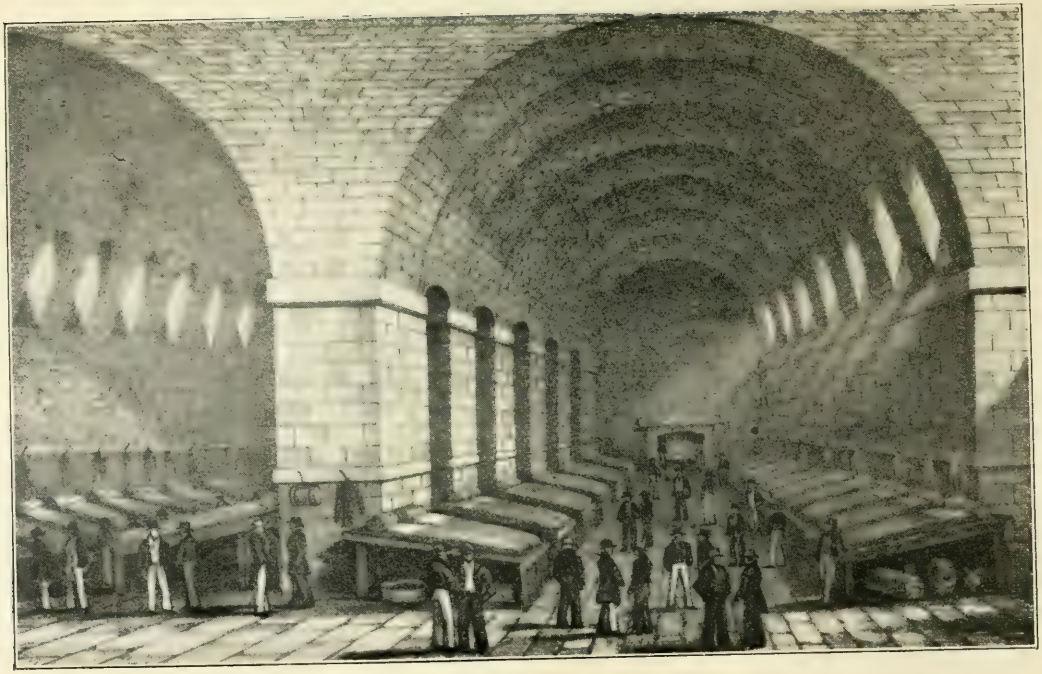
Comme nous l'avons signalé déjà, de nombreux captifs eurent la bonne fortune de regagner leur pays avant la chute de l'empire et si, pour hâter leur délivrance, il n'en manqua point qui se fièrent aux chances d'une évasion, d'autres, comme Forbes, parvinrent au même but grâce à des procédés moins hasardeux. Demandes et pétitions affluaient au ministère dans lesquelles, pour en arriver à leurs fins, les détenus alléguaient les plus touchants motifs, raisons de famille ou de santé, les affaires ou le grand âge. Or, il arriva qu'à force d'insistance, ou par une grâce du ciel, quelques-uns obtinrent de la sorte un congé de plusieurs mois, au besoin même une libération définitive. En mai 1806, nous voyons s'embarquer ainsi le capitaine Leveson Gower, le général Abercromby, Elgin et Yarmouth. Ces deux derniers, il est vrai, secrètement chargés de missions diplomatiques, s'engageaient à revenir six mois plus tard. Effectivement ils revinrent ; mais bien que les négociations n'eussent donné aucun résultat, l'un et l'autre n'en furent pas moins autorisés, peu après, à rentrer chez eux. Sir Grenville Temple, le capitaine Walter

Stirling, le colonel Molesworth et bien d'autres se virent l'objet de faveurs analogues (1).

Peut-être le moyen le plus efficace d'attirer l'attention du souverain, car lui seul se réservait le droit d'approuver ou de rejeter les demandes, était-il encore de s'adresser directement à lui, ou mieux à l'impératrice, qui volontiers intercédait au nom des captifs. Souvent d'ailleurs une rencontre fortuite, une démarche hardie servait plus que toutes les protections du monde. C'est ainsi qu'au cours d'une chasse Mme Tuthill aborda l'empereur et, de vive-voix, implora la grâce de son mari. Mme Tuthill était fort belle et Napoléon n'eût garde de lui rien refuser. Une autre fois, la police mit la main sur un prisonnier du nom de Mogg, alors que ce dernier s'apprêtait à faire voile pour son pays. Echappé d'Arras et réfugié dans un bois proche de la côte, il avait trouvé le moyen de se confectionner une embarcation capable de traverser la Manche. L'empereur eut vent de l'histoire ; il fit comparaître Mogg et, pour prix de son travail, lui rendit sa liberté, non sans l'avoir au préalable muni de quelque argent. On multiplierait sans peine les exemples de ce genre (2).

A défaut d'entière liberté, ce que les détenus réclamaient avec insistance était l'autorisation de vivre hors des enceintes fortifiées, dans une ville de leur choix. Jusqu'en 1814, on en rencontra donc un peu par toute la France, qui, eux et leurs familles, avaient pris le parti de s'installer commodément et semblaient se résigner d'assez bonne grâce aux misères de l'exil. A Tours, on citait Mr Cramer, lequel avait choisi pour femme une jeune personne de l'endroit et qui devint plus tard l'ami de Paul-Louis Courier ; à Orléans, sir Thomas Clavering,

(1) Lawrence, vol. II, p. 49 ; Alger, pp. 218, 263 ; Langton, vol. I, p. 274.
(2) Alger, pp. 184, 194, 215, 228.



LES CAVEAUX DE BITCHE

(Croquis de Richard Langton).

épousait de même une Française, ce qui d'ailleurs ne l'empêchait point de fréquenter, assidûment chez Mlle Raucourt, l'ancienne actrice, devenue châtelaine aux environs (1). Mac-Nab achevait à Montpellier ses études de médecine et lord Beverley, suivi de ses quatorze enfants, allait s'établir à Moulins. Il y vivait grandement, chassant, recevant, répandant l'aumône, adoré des villageois et lui-même, peu à peu, s'attachant si fort à cette campagne de l'Allier qu'il y demeura bel et bien longtemps après la chute de l'empire (2).

Enfin jusque dans les dépôts, à mesure que l'exil se prolongeait, et particulièrement à Verdun, les captifs obtenaient à leur régime de sérieux adoucissements. Tous les gouverneurs ne furent point de l'école de Wirion. Langton rend volontiers justice au major Meulan et de son côté lord Blayney nous entretient d'un baron de Beauchêne dont le seul tort, paraît-il, fut de mourir, à l'improviste, victime d'une fièvre maligne, « causée par un trop grand usage d'aliments succulents ». Ajoutons que ce tort, le baron l'avait, sur terre, pleinement racheté en transformant pour les captifs l'appel quotidien en appel hebdomadaire, puis en appel mensuel.

(1) « Le chevalier de Clevering avait épousé une Française, et c'est grâce à cette considération qu'il avait obtenu de rester à Orléans, quand tous les Anglais avaient été exilés de l'intérieur de la France pendant le blocus continental. Il avait beaucoup d'amitié pour moi et ma mère me permettait d'aller quelquefois me promener dans son phaéton avec lui. Il conduisait sa voiture lui-même et avait les plus beaux chevaux anglais. Un jour que j'étais avec lui, il me dit en sortant de la ville : « Ah! cela! Hippolyte, vous ne direz pas à Madame votre mère où je vais vous conduire? » Nous arrivons dans une espèce de petit château sur le bord de la Loire, à peu de distance de la ville. Entrés dans un beau salon, nous trouvons nombreuse compagnie de belles dames et de beaux messieurs. Nous arrivons à la maîtresse de maison à laquelle je suis présenté; elle avait l'air si majestueux qu'elle inspirait le respect : on aurait pu croire que c'était une impératrice au milieu de sa cour... Nous étions chez Mlle Raucourt, au château de la Chapelle, et c'était tout le théâtre français qui ornait son salon. » Général marquis de Bonneval, *Mémoires*, pp. 6, 7, 8.

(2) Lawrence, vol. II, pp. 91, 99; Alger, pp. 224, 233, 234; comtesse Dash, *Mémoires des Autres*, vol. II, p. 83.

Blayney, pour sa part, emploie donc ses heures de liberté à « faire de petits voyages dans le département ». De Verdun il se rend à Clermont, de Clermont à Varennes, à Metz, à Nancy, à Pont-à-Mousson, de préférence à Saint-Mihiel dont il nous décrit les monuments et visite la bibliothèque, riche en volumes de toutes espèces (1). Prisonnier de guerre, sans nouvelles d'aucune sorte, réduit à l'inaction la plus fastidieuse, Blayney, tout comme les autres, ne cesse de témoigner, au cours de sa mésaventure, d'un flegme véritablement exemplaire. Sans doute, là-bas, en Espagne, la lutte se poursuit-elle avec fureur; on échange des coups, son régiment livre bataille; mais lui, Blayney, reste calme, très calme et très digne. Il se promène, il excursionne, étudiant les questions agricoles, s'intéressant aux essais nouveaux, calculant minutieusement les bénéfices possibles, en homme d'expérience et soigneux de sa fortune. Cet officier de profession, ce major général demeure bien malgré tout le type du propriétaire anglais; il en conserve intacts les allures, les habitudes et les goûts. Enfin, il aime la campagne pour elle-même et lorsque reviennent les beaux jours, il s'en va loger dans un hameau proche de Verdun, « variant par là le lieu de la scène et s'instruisant de la vie, des occupations et des mœurs du paysan français ». Beaucoup faisaient de même. « Le commandant, sachant que le meilleur moyen d'empêcher la désertion était d'accorder aux prisonniers autant de liberté que permettait la situation, suivit entièrement un plan dicté par la sagesse; il leur accordait la permission de résider non seulement dans les villages situés dans la limite prescrite de deux lieues, mais encore à Bar, à Saint-Mihiel et dans d'autres endroits du département beaucoup plus éloignés. Il n'y a

(1) Langton, vol. I, pp. 80, 242, 247; Blayney, vol. II, p. 163, chap. XXXIX, XL.

pas d'exemple qu'on ait abusé de cette liberté pour s'échapper (1). » Libre à Blayney d'affirmer que ses compatriotes ne cherchaient point à s'enfuir, et d'ailleurs il est possible que certains privilégiés se soient arrangés de leur exil ; mais, d'une manière générale, on peut tenir pour certain que les tentatives d'évasion se renouvelèrent constamment jusqu'en 1814. Les témoignages abondent sur ce point (2).

***

En effet, malgré la liberté relative dont jouissaient les prisonniers, malgré les divertissements auxquels se livraient les plus riches et les subsides que recevaient les plus pauvres, pour tous l'exil se prolongeait d'une manière désespérante. Les années succédaient aux années sans changement appréciable, sans nulle perspective de délivrance. En 1812, il ne semblait point qu'on fût plus avancé qu'au premier jour. Souvent, très souvent, on avait vu des régiments interminables qui, l'arme au bras, musique en tête, avaient traversé Verdun de leur pas régulier, se dirigeant vers l'Allemagne ou la Pologne. D'autres fois, la ville entière avait été réveillée par des salves d'artillerie et par les cloches de la cathédrale sonnant à toute volée. C'était l'empereur qui s'en allait en Prusse rejoindre son armée ou qui, vainqueur, maître de l'Europe, revenait de Tilsitt, salué par des acclamations frénétiques. Certes, en pareil cas, les infortunés détenus ne savaient que trop à quoi s'en tenir. Mais, d'ordinaire, ils avaient toute liberté pour se perdre en conjectures. Interceptées ou censurées, les lettres du dehors n'apportaient que de vagues renseignements, les gazettes anglaises étaient formellement

(1) Blayney, vol. II, pp. 193, 201, 202, 218.
(2) Voir pp. 32 et 33 (notes.)

interdites et bien entendu le *Moniteur* n'annonçait que triomphes et conquêtes. Que croire ? à qui se fier ? Longtemps néanmoins, il fallut bien admettre que le *Moniteur* n'exagérait pas les succès de la France. Tout chez nous le prouvait aisément (1).

Ce ne fut qu'en octobre 1812 que les bulletins officiels commencèrent de trahir quelqu'incertitude. Triomphantes jusqu'alors, peu à peu « les nouvelles de la grande armée offrirent de grandes contradictions et quoique le *Moniteur* continuât d'exalter ses succès prodigieux et ses immenses avantages, on s'apercevait aisément de la fausseté de ces nouvelles par leur diversité et par l'impossibilité des mouvements rapides qu'on faisait faire aux armées ». Il s'agissait effectivement de la retraite de Russie, bientôt suivie de la campagne de Prusse et des combats fameux, Lutzen, Bautzen, Dresde, puis, hélas ! Leipzick. « Vers la fin d'octobre, poursuit Blayney, les nouvelles, tant au Nord qu'au Midi, devinrent très satisfaisantes et, quoique les gazettes cherchassent encore, comme de coutume, à colorer les désastres des Français, les nouvelles particulières ne nous laissaient aucun doute à cet égard. Enfin parurent les nouvelles officielles de Mayence et peu de temps après, Napoléon quitta de nouveau son armée et passa incognito par Verdun (2). »

Cette fois l'arrivée du souverain ne fut le signal d'aucune réjouissance. En hâte et sous un nom d'emprunt, il descendit à l'auberge des Trois-Maures, où l'attendait un souper d'occasion. Par hasard, le même jour, un Anglais, Richard Langton, dînait à l'hôtel. Il se préparait à sortir et traversait l'antichambre lorsque, brusquement, il se trouva nez à nez avec un voyageur dont les allures et le costume ne souffraient point de confu-

(1) Lawrence, vol. I, pp. 284, 285, 286 ; vol. II, pp. 13 et 14.
(2) Blayney, vol. II, pp. 197, 226. *Moniteur*, 12 décembre 1812.

sion. Posté au bas de l'escalier, ledit voyageur attendait un personnage également en uniforme qui, victime d'une crise de goutte, descendait les marches à grand' peine et n'était autre que le duc de Vicence. Pas une minute Langton ne s'y trompa ; c'était bien l'empereur, tel exactement qu'on le représentait sur les images et gravures populaires. En un clin d'œil Langton reconnut le petit chapeau, les fortes épaules et la redingote grise qui, déboutonnée, laissait voir l'uniforme rouge et vert des chasseurs de la garde. Devant le perron de l'auberge, on apercevait une chaise de poste avec, sur le siège de derrière, un mameluck enveloppé de fourrures. Au moment de repartir, Napoléon demanda si beaucoup de prisonniers habitaient les environs et, sur une réponse affirmative, il ordonna que tous réintégrassent immédiatement la forteresse. Puis il prit place dans sa voiture, traversa la ville escorté d'un peloton de gendarmes et, brûlant les étapes, s'éloigna dans la direction de Paris. En tout, il n'avait pas séjourné plus d'une heure à Verdun. Peu de curieux furent le voir quitter l'hôtel des Trois-Maures, peu d'acclamations le saluèrent au passage et, malgré le zèle du maire et du sous-préfet, les illuminations n'aboutirent qu'au résultat le plus mélancolique.

L'ère des victoires et des fêtes était bien définitivement close. Sur toute la ligne, les troupes de Napoléon battaient en retraite cependant qu'au Nord s'avançaient les Russes et les Prussiens, à l'Est, les Autrichiens, au Sud, les Anglais. L'empereur néanmoins s'apprêtait à tenter un dernier effort ; mais, en dépit de ses héroïques proclamations, nul ne pouvait ignorer l'état d'épuisement de la France. Chez nous comme chez nos ennemis, l'on commençait à comprendre que Napoléon pouvait être vaincu (1).

(1) Langton, vol. I, pp. 256 et suiv.

A Verdun, ville de frontière, l'angoisse croissait d'heure en heure et pour des motifs contraires, les Verdunois par crainte du pillage, leurs prisonniers dans l'espoir d'une délivrance imminente, chacun s'informait anxieusement de l'approche des alliés. En attendant, signes précurseurs de la débâcle, Verdun servait de passage aux convois de blessés et de captifs, aux survivants de Leipzick, qui tous, à la suite, repassaient la Meuse pour gagner les provinces de l'intérieur. Cela commença par un détachement de quinze cents Autrichiens, pris à Dresde, qui vinrent, un soir coucher à la belle étoile entre la citadelle et les remparts. « Impossible, écrit un témoin, de se faire une idée de l'état de ces malheureux, exténués par les marches continuelles, le besoin de nourriture et plus encore le manque de vêtements ; la plupart étaient semblables à des spectres.» Dans le nombre se trouvaient force officiers que s'empressèrent de recueillir les détenus anglais. Blayney, pour sa part, en invita plusieurs à sa table, entre autres un colonel de cosaques, lequel divertit grandement son hôte par ses goûts bizarres. « Lui ayant servi d'un plat accommodé à la française, il fit des grimaces horribles. Je l'engageai par signe à renvoyer son assiette et je lui fis passer une bonne tranche de lard bien gras. A cette vue, il passa plusieurs fois la main sur sa poitrine en signe d'approbation; je lui en servis à diverses reprises et il finit par avaler une quantité de graisse que l'estomac d'un cosaque pouvait seul supporter (1). »

Aux prisonniers ne tardèrent pas à succéder les restes de la grande Armée, débris de ces corps d'élite que naguère on avait vu partir en campagne, musique en tête, sous leurs uniformes battant neuf : infanterie de ligne et soldats du train, houzards et dragons, gardes

(1) Langton, vol. I, p. 60; Blayney, vol. II, pp. 210, 226, 227.

d'honneur et lanciers polonais ; ceux-ci diminués de moitié qui, chevauchant sur des bêtes étiques, s'en revenaient escortant la voiture de leur général mort. Un obus avait emporté le toit de l'équipage, mais sur les panneaux on lisait toujours : *S. A. R. Prince Poniatowski, 7e corps de la Grande Armée?* (1), Enfin, après les soldats valides survinrent les malades et bientôt, par la porte de Metz débouchèrent d'interminables convois, des files de chariots ramenant d'Allemagne les blessés et les moribonds. Quinze, parfois vingt de ces misérables se trouvaient entassés dans le même véhicule. Les chevaux avançaient à grand'peine en raison de la neige et du verglas et si, pendant la marche, on n'entendait que le bruit des roues et la voix des conducteurs, à la moindre halte, s'élevait un concert de gémissements, de cris et de jurons tandis que des mains désespérées se tendaient hors de chaque voiture. Jamais Anglais ni Français n'avaient assisté à plus douloureux spectacle et durant près de six semaines le spectacle se renouvela sans arrêt. Quantité de malades durent être recueillis à Verdun ; malheureusement tout manquait, les hôpitaux, les remèdes et les chirurgiens. Une épidémie se déclara et le nombre des morts atteignit rapidement des proportions effrayantes. Véritablement, s'écriait un détenu, « il semblait que la Providence voulût punir la France de tous les maux qu'elle avait déversés sur l'Europe pendant vingt-quatre ans (2) ».

Mais ce qui bien davantage encore semait l'épouvante et le désespoir était l'approche de l'ennemi, de jour en jour plus menaçant. Devant l'invasion certaine, les populations fuyaient terrifiées, couvrant les routes et traînant à leur suite, empilé sur des charrettes, tout ce qu'ils avaient pu sauver de leurs ustensiles domes-

(1) Langton, vol. I, pp. 263, 269.
(2) Langton, vol. I, pp. 264 et suiv. ; Blayney, vol. II, p. 229.

tiques. De leurs fenêtres les Verdunois surveillaient les progrès de cette panique indescriptible. « Ce n'était qu'un passage continuel de familles qui se sauvaient de Metz, de Nancy et d'autres villes situées dans la direction des armées. Leur fuite était si rapide et le temps si rude que plusieurs d'entre elles se trouvaient dans une situation vraiment déplorable. Je vis une mère avec plusieurs enfants dans une petite charrette traînée par une vache et une chèvre. Une autre voiture était attelée d'un âne avec un gros chien. Mais bientôt la confusion la plus complète régna dans la ville par l'évacuation soudaine des dépôts placés à Metz. Les rues ne désemplissaient pas, jour et nuit, de pièces de canons, de caissons et de chariots chargés d'habits et de munitions; après quoi venaient de petits détachements de cavalerie, accablés par la maladie, la fatigue et le besoin. En un mot, tout offrait l'apparence des restes malheureux d'une armée en déroute, et il semblait que la terreur, la famine et leurs suites désastreuses se préparaient à achever tout ce qu'avait épargné le fer des ennemis (1). »

***

Or, voilà qu'au milieu de l'anarchie grandissante arriva pour les détenus l'ordre de quitter au plus vite leur dépôt et de se rendre à Blois. Depuis quelque temps d'ailleurs, voyant les prisonniers des forteresses voisines se mettre en marche pour gagner les provinces de l'intérieur, ceux de Verdun n'avaient pas été sans s'inquiéter de l'avenir. Toutefois aux demandes de renseignements le gouverneur n'avait cessé de répondre qu'il manquait d'instructions. Au vrai, lui-même ne

(1) Blayney, vol. II, pp. 234 et 235.

savait à quoi s'en tenir. Malgré ses lettres successives l'on persistait, en haut lieu, à négliger le dépôt de Verdun. Pour tardif qu'il fût, l'ordre de départ n'en devenait donc que plus pressant et l'embarras des Anglais s'accrut en proportion.

Du jour au lendemain, il leur fallut se préparer à quitter une ville où beaucoup d'entre eux habitaient depuis bientôt dix ans. Cantonnés dans une enceinte fortifiée, réduits à l'existence la plus sédentaire et la plus indolente, ils n'avaient pas manqué d'y contracter des habitudes de paresse excessive. La brusque nouvelle de ce changement de résidence fut chez eux le prélude d'un affolement général dont seul pouvait approcher le désordre qui régnait alors dans le camp français. Les moyens de transport faisaient défaut, l'argent de même. L'hiver en outre se montrait particulièrement rigoureux et la perspective d'accomplir un si rude voyage le long de routes défoncées, à travers un pays couvert de neige et qui déjà logeait et nourrissait des armées innombrables n'avait rien qui pût séduire. Cependant, quelque pénible et difficile que promît d'être un semblable trajet, on n'en dut pas moins plier bagage et, le 12 janvier 1814, un premier détachement quitta Verdun, détachement en majeure partie « formé par les aspirants de marine, les patrons de vaisseaux marchands et autres personnes des classes inférieures ». « Les aspirants, conte assez drôlement Blayney, avaient un air bizarre et grotesque par la singularité de leurs costumes et de leurs équipages ; ce qui donnait à toute la scène plutôt l'air d'une mascarade que d'un convoi militaire. Ces jeunes messieurs, pour faire usage d'une de leurs propres expressions, étaient « faits à tout ». Ils avaient eu d'ailleurs de si grands succès auprès du beau sexe que la plupart d'entre eux avaient des compagnes françaises à leurs côtés : je fus surpris des progrès que ces femmes avaient

faits dans la langue du bas peuple de l'Angleterre. Elles employaient avec beaucoup de justesse un choix exquis de jurons et de bons mots marins ; elles leur donnaient l'accent traînant usité par nos matelots; et, à les entendre, on les aurait crues élevées sur le port, à Portsmouth. Tous les petits bourgeois de la ville se réunirent à la porte, les uns pour prendre congé de leurs amis, les Anglais, les autres pour faire une dernière tentative afin d'obtenir ce qui leur était dû par les jeunes prisonniers. Malheureusement ils eurent peu de succès : ceux qui possédaient quelqu'argent avaient l'audace de le montrer à leurs créanciers, comme pour les narguer, et, le remettant dans la poche, leur disaient que les cosaques les paieraient (1). »

Le lendemain, un second détachement quittait Verdun, composé des officiers et de leurs familles. Cabriolets ou berlines, tout ce qui restait d'équipages avait été mis en réquisition et dans ces véhicules hétéroclites, au milieu des bagages, avaient pris place les enfants, les femmes et les vieillards ; la jeunesse valide marchait à pied. Témoins naguère de l'exode des paysans français devant l'invasion, les captifs se voyaient maintenant réduits au même sort. Escortée de gendarmes, la singulière caravane cheminait sous un ciel bas et terne, à travers une campagne déserte, toute blanche de neige. Seuls, les chemins restaient visibles grâce aux traces qu'avaient laissées les armées en marche, aux cadavres de chevaux et d'hommes qui gisaient dans les ornières, morts de fatigue ou de froid. Parfois on distinguait au loin, dans la plaine, des patrouilles de cavaliers s'en allant rejoindre leur corps ; souvent même, ces derniers se trouvaient suivre un itinéraire analogue à celui des détenus. Bien qu'ennemis, l'on se demandait alors les nouvelles, on liait conversation ; enfin, mettant pied à terre,

(1) Blayney, vol. II, pp. 236 et 237.

il arrivait que les soldats offrissent leurs montures aux prisonniers à bout de forces et de la sorte Anglais et Français faisaient route ensemble jusqu'à l'étape. Mais là, point de logement ; neuf fois sur dix tout était occupé par la troupe (1).

Le premier soir, le convoi presque en entier fut réduit à s'entasser dans une grange. « Le propriétaire, un paysan, se tenait à la porte afin d'annoncer à chaque nouveau venu qu'il n'y avait point d'autre gîte et que l'entrée en coûtait cinq sous. Deux lanternes suspendues à une poutre montraient que le chiffre de ses pensionnaires s'élevait à près d'une centaine, tous anglais. » Et malgré l'ennui du voyage, les fatigues de la journée, la perspective de coucher dans la paille, voilà qu'à nouveau se trouvant réunis et les uns comme les autres victimes d'une mésaventure semblable, chacun sent renaître sa bonne humeur. « L'aspect de cette grange ne laissait point en effet que d'être passablement comique, poursuit Langton. Dans un coin s'étaient réfugiées plusieurs dames anglaises tandis que l'épouse d'un officier et ses trois filles avaient également dû chercher asile sous ce même toit, leur voiture s'étant brisée le long du chemin. J'ajoute qu'en la circonstance tous les égards désirables leur furent prodigués. Pendant le reste de la nuit, d'autres voyageurs se présentèrent, annonçant qu'ils avaient laissé derrière eux nombre de leurs compagnons hors d'état d'avancer. Bien que tous épuisés, il n'y en eut guère parmi nous qui réussirent à fermer l'œil... » Il est vrai que « notre logement foisonnait en rats et souris auxquels nous laissâmes peu de tranquillité. En dépit d'une extrême lassitude nous ne sûmes point résister à la tentation de leur donner la chasse et, secondés par nos chiens, nous en fîmes un prodigieux massacre. Mais les dames se

(1) Langton, vol. II, pp. 1 et 2.

déclarèrent fortement incommodées à la pensée d'avoir comme hôtes ces bêtes à quatre pattes... Trouvèrent-elles pour leur part sommeil et repos? voilà ce que je ne saurais affirmer; toujours est-il que le lendemain elles étaient debout les premières et s'apprêtaient à braver les fatigues d'une nouvelle journée de voyage (1) ».

Quant à lord Blayney, bien qu'avant son départ, cédant à de généreux motifs, il eût tiré d'embarras plus d'une famille anglaise, il se réserva de quoi voyager noblement et selon ses aises. Il fit donc l'acquisition d'une « élégante charrette, attelée de deux bons chevaux normands », laquelle charrette « contenait, outre ses habits, tout un petit nécessaire, savoir quatre douzaines de bouteilles de vins choisis et de provisions pour huit jours de telle sorte qu'il n'était plus besoin que d'un lit dans les auberges où l'on passait ». Ainsi pourvu, notre major entre en campagne, suivant ou précédant le gros du convoi, et de sa portière observant l'horizon, tantôt croisant sur sa route un détachement de hussards qui s'émerveillent de la beauté de ses chevaux, tantôt, hélas! les débris d'un véhicule, naguère la propriété de quelque compatriote et compagnon d'infortune. Blayney ne dissimule point le plaisir que lui causent les louanges dont son équipage est l'objet et, d'autre part, il ressent une peine très vive à la vue de ces charrettes en morceaux. Mais le moyen de remédier à de semblables infortunes? Lord Blayney n'en voit point, et, philosophe, il parvient à se résigner aux malheurs d'autrui en songeant que sa propre voiture est d'une résistance à toute épreuve. Se conformant à l'itinéraire fixé d'avance, il traverse Châlons, Melun, Fontainebleau, Pithiviers. Partout c'est le même désordre, la même confusion, le même va-et-vient de troupes de toutes espèces, un encombrement inextricable de prisonniers russes, autri-

(1) Langton, vol. II, pp. 4, 5 et suiv.

chiens, anglais, espagnols, en train de changer de dépôts et pour la plupart déjà moribonds (1).

Quittant Pithiviers, les détenus de Verdun gagnèrent Orléans. « Là, conte Blayney, je me divertis beaucoup à la vue des gardes nationaux et de la levée en masse que l'on s'occupait d'organiser, et dont un tiers devaient sans délai recevoir leurs armes. Chacun apportait ce qu'il avait pu trouver, et l'on voyait reparaître au jour de vieux fusils de chasse qui, depuis plusieurs générations, servaient d'ornement aux cheminées de campagne. Aux uns les chiens étaient rouillés et hors d'état de servir, aux autres ils manquaient tout à fait... Le reste de cette troupe bizarre portait des bâtons, de vieilles bêches ou des fourches cassées. Après qu'on les eût passés en revue et qu'on eût appelé leurs noms avec une gravité surprenante, ils se mirent en marche, précédés d'un vieux tambourin, portant un uniforme déchiré, un chapeau à cornes, des sabots et une caisse cassée. Si l'intention de Napoléon avait été de jeter le ridicule sur la grande nation, il n'aurait pas pu s'y prendre plus efficacement qu'en envoyant à l'armée cette troupe couverte de haillons, portant des chapeaux à larges bords et des sabots et où, parmi des hommes de toutes les tailles, on rencontrait même quelques bossus (2). » Lord Blayney se trompait. Tandis que, plein d'un louable optimisme, il s'égayait à l'endroit de ces conscrits en sabots, une poignée de leurs semblables encadrée de vieilles troupes, tenait en échec les armées russes et prussiennes. Mais je serais tenté de croire que le major avait de la guerre une conception très spéciale. La vue de soldats *de toutes les tailles* le combla d'une joie démesurée et ce fut, gagné par le plus bel espoir, qu'il reprit sa course à travers la ville. Il était

(1) Blayney, vol. II, pp. 238, 240, 247, 257.
(2) *Ibid.*, vol. II, pp. 272-273.

arrivé sur les bords de la Loire et se disposait à franchir le pont lorsqu'il aperçut, venant vers lui, « une voiture de poste attelée de six chevaux gris pommelés et deux autres à quatre chevaux chacune. On me dit que c'était le pape qui, avec les cardinaux et les autres personnes de sa suite, avait été forcé de partir en hâte de Fontainebleau. Une grande foule suivait la voiture et tandis qu'elle montait lentement le pont, je vis distinctement la figure de Sa Sainteté. Elle est pâle et ses traits sont délicats et doux ; les portraits qu'on vend d'elle en Angleterre et en France sont assez ressemblants. Le pontife portait un manteau fourré d'hermine ainsi qu'il est représenté dans les estampes. Le peuple s'était mis à genoux pour recevoir sa bénédiction ; l'air de bonté et de bienveillance avec lequel il la leur donna fit sur moi une impression que je n'oublierai jamais ; il me semble encore aujourd'hui l'avoir devant les yeux (1). »

Le 28 janvier, les prisonniers de Verdun atteignirent Blois, qui devait servir de terme à leur voyage et là, pour la plupart hébergés aux frais des citadins, ils se remirent à attendre l'issue des événements. Or, il advint que tout d'abord les événements ne répondirent en rien à leur attente. L'approche des alliés avait été pour eux comme la promesse, la certitude d'une délivrance immédiate et voilà qu'en dépit de leur nombre ces mêmes alliés se laissaient battre indignement, voilà que, coup sur coup, arrivaient des nouvelles de défaites. Les murs de Blois se couvraient d'affiches relatant les journées de Champaubert, de Montmirail et de Vauchamps, tandis qu'au théâtre, chaque soir, la pièce terminée, les comédiens revenaient sur la scène afin de lire au public des bulletins victorieux. L'on imagine quel enthousiasme ce fut parmi les Français et quelle amère déception chez leurs prisonniers. Le *Moniteur* avait beau grossir

(1) Blayney, vol. II, p. 274 ; Langton, vol. II, pp. 20, 21.

les faits à notre avantage et les nouvellistes répéter que pas un envahisseur ne repasserait la frontière, toute exagération mise à part, on était bien obligé de reconnaître qu'avec sa poignée de soldats l'empereur tenait bon. Décidément, les conscrits que Blayney raillait naguère témoignaient, à l'occasion, de quelque valeur. « Ici même, avoue Langton, beaucoup de nos officiers déclaraient que, si Napoléon avait eu sous la main trente mille hommes de troupe disponibles, les alliés eussent été dans l'obligation de repasser le Rhin ». Malheureusement, Napoléon n'avait pas sous la main trente mille hommes disponibles. Bientôt, à leur tour, les alliés reprirent l'offensive et ceux qui les premiers en subirent le contre-coup furent les détenus. Effectivement, pour eux arriva l'ordre de quitter sans retard Blois pour Guéret et quelques heures après l'arrivée du message, toute la colonie britannique s'était remise en campagne, les uns à pied, les autres en voiture, y compris lord Blayney, lequel derechef eut ainsi l'occasion d'utiliser son « élégante charrette (1) ».

Bien entendu que l'obligation de changer à nouveau de domicile fut parmi les détenus accueillie sans nul enthousiasme; mais Blayney, pour son compte, avait résolu d'accepter les choses en philosophe, et tant qu'à faire métier de juif errant, mieux valait encore, selon lui, tirer du dit métier tous les agréments dont il était susceptible. Au trot de ses deux bêtes, laissant loin derrière lui ses compagnons d'infortune cheminer dans le rang, le voilà donc poursuivant le voyage en amateur. La Touraine l'enchante et Tours lui semble une jolie ville. Un à un, il admire les châteaux et les sites, il observe le paysage, il étudie la culture, questionne les villageois, çà et là notant au passage les détails pittoresques, comme lorsqu'il décrit ce café de Châteauroux

(1) Blayney, vol. II, pp. 277, 278; Langton, vol. II, pp. 22 et suiv.

où, par un jour de fête, « on voyait le plus singulier mélange de paysans, de postillons, de coiffeurs, de simples soldats et d'officiers décorés, tous, pêle-mêle, jouant aux dominos, au tric-trac ou au billard, à deux ou trois sous la partie ». Peu à peu cependant, la campagne change d'aspect. Blayney s'engage dans la Creuse. « Le pays, déclare-t-il, devient de plus en plus pittoresque ; à côté du chemin s'ouvre un précipice au fond duquel coule la Creuse. Je n'ai jamais vu, même en Irlande, de site plus remarquable. » Enfin il arrive à Guéret (1).

***

Ses compatriotes s'y trouvaient déjà rassemblés, en proie au découragement le plus regrettable. Cette étape finale avait été pour eux le coup de grâce : des pluies torrentielles, des ornières où chevaux et piétons avaient manqué de rester embourbés, des gendarmes qui, chargés de veiller sur le détachement, avaient rivalisé de mauvaise humeur, tels avaient été les agréments de ces derniers huit jours de marche. La ville de Guéret n'offrait d'ailleurs que peu de ressources et comme aux prisonniers anglais étaient venus s'adjoindre les prisonniers espagnols, autrichiens et russes, la plupart avaient dû se loger au petit bonheur, dans les hameaux voisins du chef-lieu. Enfin parmi les détenus la détresse était maintenant à son comble. Bon gré mal gré, les habitants se virent dans l'obligation de pourvoir à leurs besoins et cette obligation n'était nullement faite pour adoucir les rapports entre paysans et captifs. Mais le plus dur pour ceux-ci était l'isolement, l'ennui, la perpétuelle incertitude, l'attente fiévreuse. Comme à Blois, comme

(1) Blayney, vol. II, pp. 285, 289, 293, 302, 311, 316.

CONVOI DE PRISONNIERS ANGLAIS

(Croquis de Richard Langton).

à Verdun, l'on se remit à guetter les nouvelles et ces nouvelles, hélas! continuaient de n'apporter rien de bien satisfaisant. Toujours à la veille du triomphe, jamais les alliés ne se décidaient à triompher une fois pour toutes. « Notre délivrance, écrit Langton, paraissait aussi lointaine que lorsque nous étions à Verdun (1). » L'année nouvelle commençait, le printemps allait éclore et nul n'osait plus émettre aucun espoir. Les moins pessimistes eux-mêmes perdaient courage lorqu'au début d'avril, plusieurs jours de suite, le courrier n'arriva point. Tout aussitôt, le bruit se répandit que les alliés étaient maîtres de la capitale. Grand émoi chez les captifs comme dans le monde officiel. Il était évidemment fort mal commode de justifier un semblable retard et des deux côtés l'impatience allait grandissant. Enfin, le 8 avril, tous les doutes se dissipèrent. Déjà, depuis une semaine, le sort en était jeté et la poste arrivant de Blois publia la nouvelle que les souverains venaient de faire leur entrée dans Paris (2).

Alors, parmi le peuple des prisonniers, ce fut un va-et-vient de gens qui ne se possédaient plus, des mots sans suite échangés en courant, une rumeur joyeuse, une mêlée générale afin de se procurer le *Moniteur*, chacun voulant à toutes forces et tout de suite lire de ses yeux la nouvelle miraculeuse. Les alliés maîtres de Paris, les alliés victorieux!..... Lui-même, le *Moniteur* se rendait à l'évidence. Atténuant ses aveux, l'organe officiel exhortait les citoyens au courage, démontrant qu'un peuple n'est point vaincu de ce que sa capitale est au pouvoir de l'ennemi, que Napoléon s'apprêtait à fondre sur l'envahisseur et que « les barbares trouveraient dans Paris leurs tombeaux ». Mais ces tirades de circonstance ne leurraient personne et si

(1) Langton, vol. II, p. 41, voir chap. III.
(2) *Ibid.*, vol. II, pp. 62 et 63.

devant leurs gardiens les captifs n'osaient encore trop ouvertement faire parade de leur triomphe, entre eux ils savaient maintenant à quoi s'en tenir. Que l'empereur s'obstinât à continuer la lutte, ou qu'à bout de forces le pays refusât de le seconder, leur délivrance n'en était pas moins imminente et certaine.

Cette fois, l'attente ne fut pas de longue durée. Le 12 avril, un gendarme à franc étrier entrait dans Guéret, annonçant que Louis XVIII remontait sur le trône et que les captifs de Bonaparte étaient rendus à la liberté. De proche en proche, la nouvelle fit le tour des environs, gagna chaque village, pénétra dans chaque masure ; un à un, tous les hameaux se dépeuplèrent et la grande place du chef-lieu se couvrit d'une foule tumultueuse, d'hommes et de femmes qui se pressaient les mains, s'embrassaient, acclamaient le régime libérateur et spontanément arboraient la cocarde blanche. Libre ! On était libre ! Au milieu des chants et des cris d'allégresse, les prisonniers de Napoléon se livrèrent, en l'honneur de sa chute, à quelques minutes de joie sans bornes et de folle ivresse. « On peut affirmer délibérément, avoue l'un d'eux, que, pour les Anglais présents, ce fut le plus beau jour de leur vie ; du moins le fut-ce pour moi (1). »

Le soir, écrit un autre, « nous fîmes la partie d'aller tous au spectacle. Les comédiens étaient bourbonnistes et prirent la cocarde blanche, qui fut aussi arborée sur le théâtre. Un des acteurs, qui jouait le rôle respectable d'un vieil officier français, avait mis une large croix de Saint-Louis ; il fut fort applaudi. On demanda l'air de *God save the King*. Les musiciens, qui apparemment n'en avaient jamais entendu parler, ne purent le jouer et l'on commença à leur jeter de toutes parts des pommes cuites qui les forcèrent d'évacuer l'orchestre.

(1) Langton, vol. II, pp. 66, 68 et suiv. ; Blayney, vol. II, p. 337.

Toute la salle devint alors une scène de rébellion amicale, de confusion et de bruit. Les habitants et leurs hôtes se saluaient mutuellement par les cris de *Vivent les Anglais*, *vivent les Français!* Les spectateurs étaient devenus acteurs et les acteurs à leur tour s'amusèrent du spectacle qu'offrait le parterre.

Tout à coup on vit entrer un officier irlandais, et tous les regards se tournèrent vers lui. Les premiers mots qu'il prononça furent : « Nous sommes libres, b.... ; allons, mille bombes ! mes enfants, n'y a-t-il pas un seul d'entre nous qui sache chanter *God save the King?* Il fit une courte pause, puis s'écria : « Par Jésus ! puisqu'il en est ainsi, il faudra donc que je le chante moi-même. » Aussitôt, du rang de loges le plus élevé, il s'élança sur le théâtre et avait déjà commencé sa chanson, quand soudain il disparut dans le trou du souffleur, au grand amusement de toute la salle. Heureusement qu'il ne fut point blessé et bientôt, ayant reparu, il acheva l'air, accompagné par une foule de voix si discordantes que les musiciens français auront eu bien de la peine à se faire une idée de la composition anglaise (1). »

***

Une fois définitivement rendus à la liberté, nos Anglais ne songèrent qu'à regagner au plus vite leurs foyers. Mais cela ne se passa point sans encombre. Les autorités, ou mieux ce qui subsistait des autorités entendit que le départ s'effectuât méthodiquement et selon les règles. Le seul embarras était qu'à la veille du retour de Louis XVIII on ne savait au juste où résidait le pouvoir. L'ignorant eux-mêmes, les fonctionnaires perdaient

(1) Blayney, vol. II, pp. 339 et suiv.

confiance et chacun profitait du désordre pour en user à sa guise. D'autre part, si le peuple des campagnes avait appris avec indifférence la nouvelle d'un changement de régime, tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient à l'armée ne pouvaient se résigner à la défaite et moins encore aux insolences de leurs prisonniers de la veille. Il en résulta force querelles, rixes et vitres brisées (1). Enfin, un convoi se forma qui se mit en route pour le fort le plus proche. Mais beaucoup préférèrent voyager isolément et, cédant au désir de jeter un coup d'œil sur Paris, ceux auxquels il restait quelque argent furent s'embarquer à Calais ou Boulogne. Pour d'autres que les vaincus en effet, le spectacle s'annonçait comme inédit et brillant. La ville « était tellement encombrée d'étrangers, écrit Blayney, que j'eus de la peine à me loger; j'y parvins à la fin dans mon ancien quartier, rue du Helder. On ne voyait partout que des Autrichiens, des Prussiens et des Cosaques, auxquels se joignaient quatorze mille Anglais, étonnés des scènes étranges qui s'offraient à leurs regards. Qui se serait imaginé qu'on verrait des Russes monter la garde à Paris et des cosaques patrouiller dans les rues ! Les costumes les plus étranges et les plus bizarres frappaient partout les yeux. Les théâtres étaient tous les soirs si remplis de monde qu'il n'y avait pas moyen de trouver à s'y placer; on n'y entendait que les cris de « Vive Henri IV! vivent les Bourbons ! » Il y avait foule dans tous les cafés, et le séjour de Paris me devint insupportable, après que ma première curiorité fut satisfaite » (2).

Car, pour nombreux que fussent les touristes étrangers, ces touristes n'appartenaient point toujours à la société la plus choisie, du moins Blayney nous l'affirme, et se voir confondu parmi des gens de rien, cela n'en-

(1) Blayney, vol. II, p. 342; Langton, vol. II, pp. 71.
(2) *Ibid.*, vol. II, pp. 349 et 350; Langton, vol. II, chap. VI.

trait nullement dans les vues du major. Il estima plus digne de battre en retraite. Exilé depuis quatre longues années, tout homme à sa place ne se fût point senti d'aise à la seule idée de rentrer dans son pays et certes lord Blayney dut en concevoir une juste satisfaction. Mais cela ne faisait point qu'il en perdît la tête ou qu'il oubliât de modérer son impatience. Très calme, sans hâte, il reprit donc le chemin de Boulogne, lorsqu'en vue des côtes britanniques, la veille de s'embarquer, subitement, il éprouva le besoin de visiter la Belgique et avant que de visiter la Belgique, de passer par Verdun. Jusqu'au bout, cet Anglais nous ménage les surprises les plus divertissantes. « En quittant Paris, écrit-il, j'allai faire un voyage à Verdun, pour jeter les yeux sur les propriétés que j'y avais laissées : elles consistaient en deux maisons, une cave bien fournie et des meubles. » Vraiment il est sans rancune et, toute réflexion faite, en dépit des souvenirs de captivité, l'aspect des lieux n'a rien qui le rebute. Même il est si peu rebuté que bientôt il s'adjuge une troisième demeure. « Je fis l'acquisition du château d'Arummon, nous dit-il, que j'avais précédemment habité. C'est un ancien édifice, dans une situation charmante, sur les bords de la Meuse : les murs en sont si épais que l'architecte a, dans quelques endroits, pratiqué de petites chambres dans l'épaisseur même. Les jardins sont très considérables, et j'ai encore acheté plusieurs arpents de terre. J'ai le droit de chasse et je puis couper annuellement plus de bois qu'il ne m'en faut pour mon usage. Je me baigne et je pêche à mon gré dans la Meuse, et j'espère que cette terre m'offrira souvent une retraite agréable pendant quelques mois de l'été (1). »

Tels sont les derniers mots sur la France d'un prisonnier de guerre de Napoléon.

(1) Blayney, vol. II, pp. 357 et 361.

CHAPITRE II

L'INVASION ANGLAISE APRÈS WATERLOO

I. Les Anglais en France, pendant la première Restauration. — II. Retour des Anglais en 1815. Aspect des rues. — III. Aspect de la société. — IV. Les maisons de jeu. Le foyer de l'Opéra.

I

« Après avoir parcouru l'Europe, de Naples à Stockholm, je déclare que rien ne saurait égaler Paris pour les divertissements de toutes sortes. C'est là qu'il faut vivre; soyez-en bien convaincu (1). » Ainsi discourait Brougham en novembre 1814, et ce ton joyeux, cet air de contentement d'un homme qui semble enfin rendu à la liberté, nous le retrouvons alors dans les lettres, les mémoires de ses compatriotes et leurs innombrables relations de voyage (2). Rappelons-nous que, sauf durant les quelques mois de la paix d'Amiens, les Anglais, j'en excepte les prisonniers, n'avaient eu depuis 1792 la moindre occasion de pénétrer en France. Toutes ces côtes picardes et normandes, qui jadis leur

(1) *The Creevey Papers*, vol. I, p. 208 (lettre de Brougham à Creevey, 24 novembre 1814).

(2) G. Pariset, *Témoignages anglo-français sur 1814 et 1815* (Journal des Savants, nov. 1906, n° 11); Lacombe, *Bibliographie parisienne* (1887); Alb. Lumbroso, *Bibliographia del bloco continentale*; A. Babeau, *les Anglais en France après la paix d'Amiens*; J. Goldworth Alger, *Napoleon's British visitors et captives*.

étaient si familières, tous ces ports du littoral, Dieppe, Calais, Boulogne, où d'ordinaire ils avaient coutume de se donner rendez-vous, leur avaient été brusquement et pour longtemps interdits; enfin Paris surtout leur manquait, Paris, la ville qu'ils fréquentaient de préférence à toute autre et que pour rien au monde ils n'eussent manqué de visiter lorsque de Londres ils partaient faire leur « grand tour (1) ». Mais le pis était que ce « grand tour » traditionnel se trouvait lui-même fortement compromis. Grâce au blocus continental, ce n'était plus seulement la France, mais toute une partie du continent dont Napoléon avait prétendu les exclure, tant et si bien que la plus voyageuse et la plus entreprenante des nations européennes s'était vue reléguée, et pour ainsi dire prisonnière dans son île, vingt-deux années durant.

***

Qu'on juge de l'entrain qu'ils mirent à passer la Manche, une fois les Bourbons remontés sur le trône. Ce fut un départ, un exode général, une sorte de joyeux pèlerinage. *Tout le monde à Paris!* disait une chanson anglaise. Et pour justifier le couplet, nos ennemis d'hier débarquaient à la hâte, arrivaient en foule, diplomates et capitaines, pairs du royaume et dames de la cour, fashionables de Bond-Street, négociants, artistes, gens de lettres, comédiennes, touristes paisibles et force coquins venus pour chercher aventure aux abords du Palais-Royal (2). A côté de Wellington et de sir Charles Stewart figurait dans nos salons James Makintosh,

(1) Ce qu'au XVIIIe siècle les Anglais appelaient « The Grand Tour » était un voyage à travers le continent avec itinéraire presque invariable, comprenant en général la France, l'Italie, la Suisse et les bords du Rhin, voir A. Babeau, *les Voyageurs en France depuis la Renaissance jusqu'à la Révolution*.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 90; Comtesse de Boigne, *Mé-*

l'historien célèbre; à côté de lady Charlemont et de la duchesse de Rutland, mistress Siddons, la tragédienne fameuse. Des voyageurs, revenant du bout du monde, s'arrêtaient chez nous avant que de regagner leur pays; tel M. Bruce, lequel arrivait de Palmyre, tel James Rich, qui, après avoir visité Bagdad (1) et l'Asie, terminait ses courses lointaines par un séjour à Paris. Tous ils veulent avoir vu ou revu la France. Une insatiable, une invincible curiosité les pousse à considérer de près cette nation que de loin ils ont tant et si longtemps haïe, contre laquelle ils ont mis leur orgueil à lutter jusqu'au bout, sans fléchir. Mais la France ne leur suffit pas; ils veulent voir l'homme qui l'a faite un instant la souveraine de l'Europe, celui qui s'est posé en adversaire acharné de la Grande-Bretagne, leur ennemi personnel, Bonaparte. En dépit des préjugés absurdes qu'ils nourrissent contre lui, sa fortune extraordinaire, son fabuleux génie ne laissent point que de les émouvoir profondément. Et d'ailleurs, eux-mêmes sont d'instinct trop admirateurs de la force et du succès pour échapper au prestige de celui qu'ils décrient publiquement. Dès qu'ils parlent de l'empereur, ni vérité, ni bon sens; Napoléon est le dernier des hommes, un criminel vulgaire, digne du gibet. Néanmoins quelque violents que soient leurs discours, bon nombre d'entre eux cèdent à la tentation d'aller croiser autour de l'île d'Elbe et bientôt, la mode s'en mêlant, c'est à qui pourra se vanter de connaître le nouveau royaume (2).

moires, pp. 401 et 418; M^me^ de Chastenay, *Mémoires*, vol. II, pp. 454 et 455; Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. II, pp. 124, 132, 213, 238; W. Beattie, *Life and letters of Thomas Campbell*, vol. II, chap. IX; Général Major, lord Blayney, *Relation d'un voyage forcé*, vol. II, p. 349; *Crabb Robinson's Diary*, vol. I, p. 439; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris*. July 1814.

(1) M^me^ de Chastenay, *Mémoires*, vol. II, pp. 456 et suiv.

(2) « J'ai vu lord Bentick irrité de cette dangereuse manie qui s'em-

A Paris, les touristes qui reviennent de Porto-Ferrajo sont à l'instant la proie des curieux, assaillis de questions et pressés de fournir cent détails. Plus heureux que d'autres, un M. Douglas occupa quelques semaines toute la ville de ses récits. Il avait approché *l'Ogre de Corse;* il avait pu longuement s'entretenir avec lui. A l'entendre, *Boney* « était un livre qu'on lit avec fureur et qu'on jette quand on l'a lu ». Celui-ci témoignait, paraît-il, de la plus flatteuse admiration pour la Grande-Bretagne; mais quand on lui parlait de la France, il déclarait sur un ton pensif qu'une guerre sans doute terrible allait s'y déchaîner à nouveau. Il ajoutait : « Cela me touche assez peu, car je ne suis plus de ce monde (1). »

Tout cela dura jusqu'au jour où Napoléon surgit brusquement en Provence, réalisant ainsi la prophétie que M. Douglas s'était plu à répandre d'un ton léger. Bien entendu ses compatriotes évitèrent cette fois de s'exposer à la mésaventure dont tant des leurs avaient été victimes lors de la rupture du traité d'Amiens. A l'exception de quelques originaux, dont un certain Francis Hare, qui, le lendemain du retour de l'usurpateur, réussit à s'introduire auprès de ce dernier afin, comme il le dit lui-même, de voir de ses yeux « l'homme le plus extraordinaire de l'Europe », nul ne se fit faute de gagner la frontière au plus vite. Mais, à trois mois de là, tous revenaient avec une égale précipitation. Aux premiers

parait de ses compatriotes : « Ces fats, s'écriait-il, croient avoir fait causer l'homme qui a gouverné l'Europe, et c'est lui qui les interroge, lui qui tire d'eux ce qu'il veut savoir, lui qui fait d'eux ses jouets et ses trompettes. » Madame de Chastenay, *Mémoires*, vol. II, pp. 461 et 462 : Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. II, p. 155 ; H. Houssaye, *1815*, p. 154 ; J. Goldworth Alger, *Napoleon's British visitors and captives*, pp. 293 et suiv. Appendice. C. ; lord Broughton, *Recollections of a long life*, vol. I, pp. 175 et suiv.

(1) Mme de Chastenay, *Mémoires*, vol. II, pp. 462 et 463 : T. de Wyzewa, *les Pèlerinages napoléoniens d'un pasteur anglais* (Revue des Deux Mondes, 15 mars 1908, pp. 467 et 468).

bruits du désastre de Waterloo, voilà que pêle-mêle ils débarquent à nouveau sur nos côtes et leur empressement est tel que, ne sachant encore à quoi s'en tenir sur les résultats de la bataille, les autorités de Boulogne songent dès l'abord à mettre purement et simplement en prison les touristes britanniques (1).

Cependant Wellington arrivait par les Flandres, et derrière lui, tout le beau monde cosmopolite qui, durant les Cent Jours, avait émigré de Paris à Bruxelles. Là comme ailleurs dominait la société anglaise, à la fois venue de France et de Grande-Bretagne pour surveiller de près les opérations. Bals et courses de chevaux s'étaient succédé sans trêve au quartier général et la veille de Ligny, les officiers du généralissime dansaient chez la duchesse de Richmond, au son des musiques militaires. Les princes d'Arenberg, Pozzo di Borgo, lady Seymour, lady Fitz-Roy Somerset, M^mes^ d'Oultremont et de Mercy-Argenteau, le duc et la duchesse de Beaufort assistaient à la fête. Comme jadis, en 1792, on célébrait la rentrée prochaine à Paris, avec cette différence toutefois qu'en 1815 l'on y rentra (2).

II

Ce fut le 7 juillet que les alliés franchirent les barrières de la ville et, de suite, l'infortunée capitale reprit son

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, pp. 89 et suiv., J. Goldworth Alger, *Napoleon's Bristish visitors and captives*, p. 303: *The Croker Papers*, vol. I, p. 130; lord Broughton, *Recollections of a long life*, vol. I, pp. 217, 242, 249, 250, 316; John Cam Hobhouse, plus tard lord Broughton, fut également un de ceux qui séjournèrent à Paris durant les Cent Jours. Il y vint même exprès d'Angleterre en dépit des objurgations de tous les siens afin, lui aussi, de voir de près Napoléon. Il a laissé de son séjour en France les *Lettres* bien connues.

(2) Woodberry, *Journal* (traduct. Georges Hélie), pp. 267, 269, 274, 290, 297, 299; H. Houssaye. *1815* (Waterloo), pp. 146 et suiv.; lord Broughton, *Recollections of a long life*, vol. I, p. 310; J. Scott, *Paris revisited in 1815*, p. 39.

aspect de cité militairement envahie et conquise qu'elle avait offert déjà neuf mois auparavant. Les rues s'emplissent de troupes en marche qui s'avancent par échelons tactiques, fusils chargés et mèches allumées; les avenues, les quais, les jardins publics se garnissent de bivouacs ennemis. Au Luxembourg, place de la Concorde, aux Tuileries, au Louvre campent les Prussiens, aux Champs-Elysées les Anglais, puis, en face, au Champ de Mars encore des Prussiens. Enfin, à chaque tête de pont, devant l'Arc de Triomphe et sur le Carrousel, deux pièces de canon restent perpétuellement en batterie, avec leurs servants tenant à la main écouvillons et boute-feu (1).

Devant cet appareil de guerre formidable, ces préparatifs menaçants les Parisiens demeurent stupides et comme anéantis. Dans les rues, à peine quelques passants; des visages mornes, des boutiques fermées, des logis clos ; sur toute la ville un silence de plomb (2).

On ne se reprend à vivre que le lendemain. Bien vite la nouvelle s'est répandue que le Roi devait arriver dans l'après-midi et tandis que, aux Tuileries, aux Invalides, à l'Hôtel de Ville, on remplace les trois couleurs par le drapeau blanc, chacun remet le nez à sa fenêtre. On sort, on s'informe, on va voir. Peu à peu, le long des boulevards, à mesure qu'on approche du Faubourg Saint-Denis, les groupes se font plus nombreux, plus compacts. C'est par là que vers trois heures débouche le cortège royal ; en tête marchent quelques centaines de gardes nationaux avec des lys au bout de leurs fusils, puis les uns à cheval, d'autres à pied, faute de montures, des gardes du corps, des chevau-légers, des mous-

(1) H. Houssaye, *1815* (III), p. 326 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, pp. 31 et 41 ; *The Croker Papers*, vol. I, p. 61.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 80 et suiv. ; lord Broughton, *Recollections of a long life*, vol. I, pp. 297, 302, 305.

quetaires gris et rouges, des grenadiers de La Rochejacquelin, hâtant le pas et défilant pêle-mêle avec plus d'entrain que de solennité. « Je sais que certains ont trouvé le spectacle magnifique, écrit un Anglais ; pour moi, je n'ai jamais vu de plus sales va-nu-pieds que ceux qui précédaient le Roi et s'intitulaient son armée. » Il règne en effet dans le cortège quelque confusion et derrière l'équipage du souverain, se pressent des véhicules de toutes formes, cabriolets, fiacres, berlines, diligences, enfin toute une cohue disparate de piétons, bourgeois, femmes, enfants, soldats anglais permissionnaires, qui sont allés au-devant du monarque et reviennent blancs de poussière et suant à grosses gouttes (1).

Seul, au milieu de la cohue, dans son vaste carrosse fermé, attelé de chevaux blancs, Louis XVIII, obèse, impotent, garde sa mine sereine, « sa dignité calme, son coup d'œil caressant ». Il paraît heureux, sourit, salue tout le monde. Rares d'abord, les acclamations se multiplient aux abords de la place Vendôme. Dans le jardin des Tuileries, c'est du délire. On crie, on s'embrasse, « on pleure de joie ». Hommes et femmes dansent en rond en chantant *Vive Henri IV!* et le refrain à la mode : *Dieu nous rend notre père de Gand* (2).

Les étrangers n'en reviennent point de ce changement d'opinion subit, de ce brusque saut d'humeur. Hier, la ville entière était plongée dans le deuil ; aujourd'hui, sauf chez le peuple des faubourgs, règne partout la joie la plus folle. Enfin, où quelques heures auparavant flottaient les trois couleurs, se déploie maintenant

(1) Houssaye, *1815* (III), pp. 333 et suiv. ; Woodberry, *Journal* (traduct. Georges Hélie), p. 342 ; W. Lawrence, *Mémoires d'un grenadier anglais* traduct. Gauthier-Villars), p. 250 ; comte de Semallé, *Souvenirs*, p. 271 ; Général de St-Chamans, *Mémoires*, p. 304.

(2) Miss H. Williams, *Relation des événements*, pp. 233 et suiv. ; d'Haussonville, *Ma Jeunesse*, p. 109 ; capitaine Mercér, *Journal of the Waterloo campaign*, vol. II, p. 85 ; chevalier de Cussy, *Souvenirs*, vol. I, p. 60 ; lord Broughton, *Recollections*, vol. I, pp. 306 et suiv.

le drapeau fleurdelisé. Mouchoirs et cocardes blanches surgissent comme par enchantement et, faute d'étendards royaux, on pavoise avec des nappes et des serviettes. Telle est l'action toute-puissante du fait accompli qu'outre la grande masse des indécis qui jugent les événements d'après leurs intérêts immédiats et ne souhaitent au fond qu'une prompte reprise des affaires, ceux-là mêmes qui, la veille, juraient par Napoléon se montrent dès lors parfaitement satisfaits du retour de Louis XVIII. Après les craintes de pillage, les incertitudes et les angoisses des jours précédents, il semble dans l'esprit de beaucoup que la présence du Roi soit comme un gage d'apaisement et de sécurité. Sécurité relative, car si Louis XVIII réside bien en son château, les alliés n'en font pas moins durement sentir leur joug de vainqueurs.

Quoi qu'il en soit, pour l'entrée du roi de France dans sa capitale, ils ont jugé convenable de s'abstenir de toute parade militaire. Voilà nos badauds un instant rassurés et tout le monde par les rues. Il y a foule au Palais Royal, foule sur les boulevards et bientôt cent curieux rôdant aux Champs-Elysées autour des bivouacs ennemis. La campagne alors que ces Champs-Elysées, avec des routes où, par les mauvais temps, l'on risque d'enfoncer jusqu'à la cheville ; ici des cabarets en plein vent, plus loin des masures solitaires, quelques potagers et force terrains vagues. C'est là que sont campées les troupes anglaises. Tout au long de l'allée médiane, jusqu'à la Porte Maillot, les faisceaux, les tentes et les huttes faites de branchages s'alignent à la file. Sous les arbres, résonnent des appels de *bugle*, tandis que les hommes vont et viennent, courant aux ordres, déchargeant les voitures de fourrage, allumant les feux, ramenant leurs chevaux de la Seine. On est en plein été, l'air est doux et, revenant en calèche avec

lady Granville de sa promenade au Bois, Madame de Coigny ne peut s'empêcher de murmurer : « Cela ressemble tant à une fête que c'est dommage que ce soit une conquête (1). »

***

Officiers et soldats prussiens se chargent en effet journellement de le rappeler à la France. Depuis qu'ils ont passé la frontière, c'est un pillage continu, une suite de meurtres, de viols et d'incendies, « la destruction pour le plaisir ». A Paris, mêmes violences. Un de leurs divertissements préférés est d'assommer les cochers de fiacre ou, pénétrant en nombre au Palais Royal, d'insulter les femmes, de rosser les hommes et de mettre à sac les étalages (2).

« Les Bavarois et les Wurtembergeois se conduisent particulièrement mal, écrit Castellane; les Russes et les Anglais observent une meilleure discipline. » Et ailleurs : « On loue beaucoup les Anglais... Notre maison de Paris est occupée par vingt-cinq Anglais. Leur conduite est parfaite. » Sur ce point tous les témoignages concordent, tant et si bien que, par crainte d'avoir à loger des Allemands, on en vient à se disputer les volontaires de Sa Majesté britannique. Les Français considèrent avec surprise ces grands hommes blonds, imperturbables qui, bien que maîtres de la ville, ne songent point,

(1) Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 70 ; *The Croker Papers*, vol. I, pp. 61 et 63; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 80 et suiv.; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 117, 128 et 153; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July, 1815*, p. 15.

(2) H. Houssaye, *1815* (III), livre II (chap. VII, p. 337), livre III (chap. III); Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 98, 130 et 131, 203 et 206; vol. II, p. 18; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 98 et 99, 110 et 111; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris during the summer of 1815*, pp. 28, 42, 44 et suiv.; J. Scott, *Paris revisited in 1815*, pp. 246 et suiv.; lady Morgan, *France*, vol. I, pp. 35 et suiv.

semble-t-il, à trop lourdement abuser de leur victoire, qui respectent les femmes, payent ce qu'ils prennent et, dignes, raides, placides, s'en vont, déambulant par groupes, sanglés dans leurs pantalons collants et leurs vestes rouges écourtées. Les Ecossais surtout font sensation par leur stature colossale et leur uniforme extraordinaire. Quelques-uns sont flanqués d'une épouse, parfois d'un marmot ainsi que les représente Carle Vernet, et les Parisiens n'en reviennent point de voir ces pères de famille au visage candide, coiffés du bonnet à poil et se prélassant les jambes à l'air. L'on chuchote fort sur leur passage, on rit sous cape et, lorgnant avec inquiétude leurs petites jupes, les belles dames se confient leurs craintes à l'oreille : « Mon Dieu, s'il allait faire du vent (1) ! »

Tous, l'après-midi, se répandent dans la capitale, ce Paris dont on les entretient depuis tant d'années, qu'ils souhaitent si fort de voir, et tandis que leurs officiers vont tenter fortune au Palais Royal ou danser à Tivoli, eux, les simples soldats, gagnent la promenade à la mode, les boulevards, où l'on se divertit gratis, où partout la ville inconnue étale ses merveilles, où, de chaque côté, se succèdent des jardins particuliers, de petites maisons du temps de Louis XV aux terrasses fleuries et des constructions saugrenues telles que ces *Bains chinois* alternant avec les minarets de quelque soi-disant kiosque oriental, « où cafés, vaux halls, magnifiques hôtels et tavernes se présentent en suite ininterrompue,

(1) Castellane, *Journal*, vol. I, pp. 295 et 298, *The Croker Papers* vol. I, p. 61 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 63, 73 : J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 102, 136 et 137, 144 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, pp. 124 et 125 ; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a short trip to Paris during the summer of 1815*, pp. 10 et 11, 20 : J. Scott, *Paris revisited in 1815*, pp. 122 et 151 ; Cyrus Redding, *Fifty year's Recollections*, vol. I, pp. 299 et 300 : Michelet, *Ma Jeunesse*, pp. 139, 146 et 147 : lord Broughton, *Recollections of a long life*, vol. I, p. 309.

où des musiques charment les oreilles et des théâtres de marionnettes, des bateleurs innombrables divertissent les yeux ». Quatre rangées d'arbres superbes, quelques-uns séculaires, y forment trois allées, celle du milieu pour les voitures, les deux autres pour les piétons.

Bien différents des nôtres ces boulevards. Pourtant, comme aujourd'hui, malgré les catastrophes publiques, tout un monde de promeneurs s'y donne rendez-vous, beaux jeunes hommes en escarpins et bicornes, élégantes enfouies sous leurs capotes à l'invisible et petits bourgeois musards venus là pour prendre le frais. Devant Tortoni force chaises obstruent le passage où, nonchalamment assis, les oisifs dégustent leurs sorbets, s'entretiennent du sort de Bonaparte et lorgnent les familles anglaises nouvellement débarquées; les hommes en pantalons trop courts avec des pans d'habit leur battant les talons, les femmes emprisonnées dans leurs robes fourreaux et coiffées de bonnets minuscules, suivant les modes d'Outre-Manche, toutes choses qui ne laissent point que de grandement divertir les habitués de l'endroit. Puis c'est un défilé baroque, une extraordinaire confusion de casques, de plumets et de shakos militaires; d'uniformes venus des quatre coins de l'Europe, vestes écarlates des armées britanniques, redingotes bleues des généraux prussiens auxquelles se mêlent bientôt la tunique autrichienne, blanche à parements rouges, et l'habit vert des officiers russes; ceux-ci, la poitrine fortement rembourrée et leurs cheveux blonds tout ébouriffés sous le chapeau à plumes. L'on passe, on repasse, l'on se dévisage avec attention cependant qu'au milieu du boulevard, sonore, poudreuse, débouche parfois, à grand bruit de grelots et de coups de fouet, une chaise de poste amenant des Flandres quelque milord opulent (1).

(1) *The Croker Papers*, vol. I, pp. 64 et 65; Woodberry, *Journal*,

SOLDAT ÉCOSSAIS ET SA FAMILLE

(Bibliothèque Nationale).

Mais pour les soldats alliés, le grand lieu de réunion c'est le boulevard du Temple, vaste esplanade où, toute envahie que soit la métropole, continue de régner une foire perpétuelle, étourdissante de mouvement et de gaieté, avec ses chevaux de bois, ses marionnettes, ses ombres chinoises et ses mille autres attractions diverses. Qu'on se figure un peu ces soldats de Wellington, arrivant des plaines de Belgique, ayant durant de longs jours cheminé, sac au dos, le long des grandes routes, et tombant soudain au milieu de cette immense fête en plein vent, parmi les baraques aux enseignes multicolores, les jocrisses en train de parader sur leurs tréteaux, les jongleurs, danseuses de cordes, diseuses de bonne aventure, chanteurs de ballades, chiens savants et lapins qui battent du tambour ; parmi les petites bouquetières offrant aux acheteurs leurs violettes ou leur lys, les marchands d'eau de groseille et de gâteaux de Nanterre qui mêlent leurs cris et leurs refrains au son des trompes, au tintamarre des grosses caisses, des cymballes et des cornets à piston. Quel paradis ! Moyennant une bouteille de bière, on s'assied au *Café d'Apollon*, on entend des ariettes, on voit des scènes à deux et trois personnages ; plus loin, c'est le *Théâtre des Patagons*, le *Théâtre des Troubadours*, le *Théâtre de la Malaga* où, simulant une chandelle, Mlle Rose paraît, tête en bas et pieds en l'air, en équilibre sur un chandelier, puis le *Café de la Colonne de Rosbach*, le *Café de l'Epi-Scié*, le *Monde en miniature* où s'immortalisèrent Bobèche et Galimafré, enfin le *Jardin Turc* avec ses toits pointus, ses bosquets mystérieux, ses échoppes à l'orientale (1).

pp. 243, 343, 350; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 73 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 111 et 143 ; William Shepherd, *Paris in 1802 and 1814*, pp. 198 et 199 ; Montigny, *Le Provincial à Paris*, vol. I, p. 236 ; W. D. Fellowes, *Paris, during the interesting month of July 1815*, pp 26, 31, 66, 71.

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 15 ; Th. Faucheur, *Histoire du*

***

Tous les Parisiens se rendaient boulevard du Temple et des Parisiens de conditions les plus diverses. Pourtant les petits bourgeois dominaient, boutiquiers et grisettes, et aussi le peuple des faubourgs, celui qui jusqu'au bout resta fidèle à Bonaparte et sur qui l'occupation pesa le plus durement. Néanmoins, entre Anglais et Français, les disputes sont relativement assez rares. Sans doute, Carle Vernet ne se gêne-t-il guère pour étaler ses caricatures aux vitrines des marchands d'estampes, les paillasses pour chansonner le vainqueur et les gavroches pour décocher au passage des *Monsieur Godam*, ou *Monsieur Bif-tick* ; sans doute, un soir, aux Variétés, la pièce de Sewrin, *les Anglaises pour rire* où Brunet et Potier, déguisés en miladies extravagantes, dansent la gigue avec une telle frénésie qu'ils en perdent leurs jupons, est-elle bien la cause de quelque désordre. Mais là se bornent les échauffourées, neuf fois sur dix inoffensives et sans suite (1).

« Il faut bien se souvenir, admet Gronow, que pour les Français la seule revanche possible consistait à nous tourner en ridicule; à l'ordinaire, nous prenions donc les choses en bonne part et les premiers, nous convenions de rire de la drôlerie des caricatures. » Ailleurs, il ajoute que, durant toute l'occupation, il ne fut découvert dans les rues qu'un seul cadavre de soldat anglais; encore nulle trace de blessure n'ayant été relevée sur lui, n'est-on pas certain qu'il ait péri assassiné. Peut-

Boulevard du Temple, pp. 39 et suiv. ; lady Morgan, *France*, vol. II, pp. 132 et 133; Ed. Géraud, *Journal*, pp. 281 et 282.

(1) Cyrus Redding, *Fifty year's Recollections*, vol. I, p. 306; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 92 et suiv. ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 106, 109, 116, 198 ; Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. II, p. 124.

être Gronow, qui rédigea ses mémoires longtemps après 1815, et qui de plus ressentait pour la France une vive sympathie, embellit-il un peu les choses. Quoi qu'il en soit, il est indiscutable que les Parisiens considéraient sous un jour très différent les soldats de Wellington et ceux de Blücher. Devant les violences quotidiennes de ces derniers, leurs pillages méthodiques, l'exaspération devient telle qu'insensiblement on se révolte, on se défend, on attaque. A toute heure, éclatent des rixes sanglantes entre habitants et Prussiens. Le jour, ceux-ci finissent par avoir le dessus, car ils sont armés et leurs patrouilles font bonne garde. Mais la nuit, chacun, se venge. Malheur au soudard pris de vin qui s'attarde sur les quais déserts ou dans les ruelles écartées. Le lendemain, on retrouve son cadavre dans la rivière ou pourrissant l'eau d'un puits. « Je tiens aujourd'hui de source certaine, note un voyageur, qu'hier cinq Allemands ont été retirés de la Seine, tous horriblement mutilés ; il en est chaque soir de nouveaux qui manquent à l'appel. Les faits de ce genre sont très soigneusement cachés au public (1). »

Mais le plus curieux est d'observer ce que les Anglais pensent de leurs alliés, « nos braves alliés », comme ils les nomment par dérision. La plupart ne peuvent dissimuler l'aversion qu'ils ressentent à leur endroit. Aucun d'eux ne manque de signaler leurs exactions, leurs brutalités, qu'il s'agisse du maraudeur qui pille dans la campagne ou du vieux Blücher qui bauge à Saint-Cloud et fait « bivouaquer » son chien sur les sofas de Marie-Louise. Là encore, les témoignages concordent de manière significative. Voyageur ou soldat, nul parmi nos ennemis anglais qui ne finisse par s'indi-

(1) W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, p. 31 : Hobhouse, *Lettres*, vol. II, pp. 206 et 207 : Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 106.

gner des sauvageries prussiennes. « Aujourd'hui, écrit un jeune cornette de hussards, nous passâmes près d'un superbe château. Voyant les portes et les fenêtres ouvertes, je m'y rendis avec plusieurs de mes camarades et j'y trouvai le plus grand désordre. Toutes les armoires avaient été forcées. Notre curiosité et notre compassion étant excitées, nous trouvâmes dans une chambre un vieux monsieur et deux belles jeunes filles. Quelle fut notre horreur et notre indignation en apprenant du vieillard qui pleurait que ses deux filles avaient été violées sous ses yeux et que les Prussiens l'avaient battu et attaché à la fenêtre pendant le temps qu'ils commettaient cet outrage. Pauvres misérables! Que j'ai pitié de ce malheureux pays? Puissent les Prussiens souffrir cruellement. Que ma prière soit exaucée et que les hommes qui ont commis ce crime tombent dans la première escarmouche (1). »

Entre officiers anglais et prussiens, on s'en tient strictement aux rapports de service et pour le reste on en arrive à un tel degré de froideur que bientôt l'Allemand « n'épargne pas plus ses grossièretés aux Anglais qu'aux Français ». C'est encore un Anglais qui parle. « Ils oublient, dit lui-même Wellington, qu'avec eux il y a ici l'armée anglaise. » On sait que ce ne fut qu'à grand'peine que le généralissime dissuada Blücher de fêter l'arrivée de Louis XVIII par l'explosion du pont d'Iéna. Il ne s'agissait là que d'un simple épisode. Blücher avait d'autres desseins plus grandioses et l'on n'ose imaginer ce qui serait advenu de Paris sans la présence du duc et si celui-ci, par un juste sentiment de mesure, et cédant à une certaine générosité natu-

(1) J. Simpson, *Paris after Waterloo*, p. 141 : Woodberry, *Journal* (trad. Georges Hélie), pp.319, 321, 327, 330 ; Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, vol. I, pp. 184 et suiv.

relle, n'avait cru devoir se poser en protecteur de la France (1).

Au surplus, cette modération, qui vaut bien que nous y prenions un peu garde, nous la retrouvons, semble-t-il, à tous les échelons de l'armée britannique, depuis le général jusqu'au simple soldat. Ces adversaires, qui luttent contre nous depuis tant d'années et de loin nous détestent si cordialement, aussitôt que prennent fin les hostilités ou dès qu'ils entrent en contact avec nous ailleurs que sur un champ de bataille, paraissent oublier tout sentiment de violence. Lisons la relation du major général lord Blayney, les souvenirs du capitaine Gronow, le journal du lieutenant Woodberry ou encore l'autobiographie du grenadier Lawrence, nulle part nous ne relèverons contre leurs ennemis de diatribe haineuse. Evidemment à leurs yeux, nous avons le tort immense de n'être pas nés Anglais ; mais, ceci posé, il ne leur en coûte guère de nous rendre pleine justice alors que par contre ils ne se gênent en rien pour mépriser bien franchement leurs alliés, belges, espagnols ou prussiens (2). Parmi ces hommes d'origines si diverses que le hasard des guerres concentre en un même pays, durant ces années 1814 et 1815, à coup sûr c'est entre Anglais et Français qu'individuellement les inimitiés s'apaisent le plus vite. Il faut suivre Wellington durant sa marche à travers la France, il faut entendre jusqu'à ses moindres subalternes s'extasier à la vue de nos campagnes couvertes de vignes et d'arbres fruitiers,

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 81, *The Croker Papers*, vol. I, p. 62 ; H. Houssaye, *1815* (III), pp. 337, 348, 487 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, p. 159 ; Woodberry, *Journal*, p. 344 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, p. 115 ; duchesse de Gontaut, *Mémoires*, pp. 146 et 147 ; Lord Broughton, *Recollections of a long life*, vol. I, pp. 310 et 311.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 5, 78, 79, 191 ; vol. II, pp. 186 et suiv. ; Woodberry, *Journal*, pp. 94, 143, 146, 154, 194, 195, 221. Général Major lord Blayney, *Relation d'un voyage forcé*, vol. I, pp. 94 et suiv., pp. 340 et 390.

admirer le luxe et le bien-être des fermes, la politesse des habitants. Car devant la discipline rigoureuse qu'observent généralement les envahisseurs, le paysan s'adoucit peu à peu, s'humanise, parfois même, ne pouvant tolérer le spectacle du fouet, intercède en faveur des coupables. Je ne parle point des familles légitimistes où fréquemment, par suite de l'émigration, les officiers se retrouvaient en pays de connaissance et, la politique aidant, recevaient l'hospitalité la plus courtoise (1).

En vérité, lorsqu'on y songe, rien de plus différent de notre armée que cette armée britannique. Tandis que nos hommes font la guerre pour la guerre avec violence et passion, qu'ils y mettent tous leurs espoirs d'avenir et finalement tiennent leur existence aventureuse pour la condition normale du genre humain, le soldat anglais, lui, garde tout son calme, tout son sang-froid. Point de haine, mais aussi point d'enthousiasme, point d'attitudes héroïques, nulle forfanterie. Très consciencieusement il s'acquitte de sa tâche ; mais s'il tue, c'est par devoir professionnel ou pour se défendre et dès qu'il n'a plus à faire le coup de feu, ses goûts pacifiques reprennent le dessus. « J'eus bientôt fait de clouer mon homme à terre, conte Lawrence, et le pauvre diable expira peu après. Je regrettai ensuite de ne pas

(1) General major lord Blayney, *Relation d'un voyage forcé*, vol. II, p. 242 ; J. Scott, *Paris revisited in 1815*, pp. 255 et suiv. ; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a short trip to Paris*, pp. 10 et 11 ; Woodberry, *Journal*, pp. 179, 182, 183, 206, 209, 212, 219, 220, 226, 227, 229 ; Maréchal Canrobert, *Souvenirs*, vol. I, pp. 102 et 103 : « A onze heures et demie, la fusillade cessa et une trêve fut conclue pour permettre aux deux armées de relever leurs blessés et les transporter derrière les lignes où, comme ils se trouvaient mêlés, des rapports de bonne camaraderie s'établirent entre eux, et même l'on pouvait voir parfois Français et alliés se donner des poignées de main » ; W. Lawrence, *Mémoires d'un grenadier anglais* (traduc. Gauthier-Villars), p. 61. « Nous étions si près de l'ennemi que souvent nous flânions dans les mêmes vignobles et nous souhaitions le bonjour avec des poignées de mains. » *Ibid.*, p. 79, voir également pp. 167 et 199.

l'avoir fait prisonnier au lieu de le tuer, mais à ce moment nous étions dans le fort du combat, et l'on n'avait pas beaucoup de temps à perdre à réfléchir. Et puis, c'était un homme d'apparence très robuste, large et de haute taille, avec une moustache et une barbe qui couvraient presque toute la face, enfin un des plus beaux soldats français que j'aie vus. Si je l'avais laissé se remettre sur ses pieds, j'aurais pu mal m'en trouver; donc j'avais peut-être, vu les circonstances, agi pour le mieux; tuer ou être tué, c'est la guerre (1). » Ces quelques lignes en disent long si nous les comparons à certain passage où Coignet relate sa première affaire : sept Autrichiens embrochés à tour de rôle! Ce fut un des beaux jours de Coignet et tandis que le sergent de Wellington reste mélancolique au souvenir de son ennemi tué, l'ancien conscrit de Bonaparte se délecte chaque fois qu'en imagination il revoit sa baïonnette ouvrant la poitrine des *Kaiserliks*.

Même flegme, même réserve chez les officiers. Tous, ils sont aussi valeureux, aussi ardents que les nôtres ; mais rien du métier militaire qui leur fasse perdre leur physionomie de gentlemen. Dès qu'ils ont une journée libre, entre deux escarmouches, ils paraissent oublier qu'ils font campagne et ne songent plus qu'à se livrer à leurs passe-temps, à leurs sports favoris, chasse à tir ou chasse à courre. En attendant Waterloo, ils entraînent et font courir leurs pur-sangs et, l'année précédente, lorsqu'après avoir franchi la Bidassoa ils se trouvent cantonnés dans un pays favorable au steeple-chase, plusieurs font venir leurs meutes d'Angleterre et chassent le renard avec autant d'ardeur que s'ils étaient encore à Melton (2). Enfin, durant leur séjour à Paris, nous les

(1) W. Lawrence, *Mémoires d'un grenadier anglais*, pp. 120 et 180.
(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 200: Woodberry, *Journal*, pp. 217, 218, 220, 221.

voyons se promener dans la capitale avec la curiosité de voyageurs ordinaires ; ils visitent ses monuments, inspectent ses musées, parcourent ses environs et, çà et là, comme dans le journal de Woodberry, nous tombons sur une citation poétique, la description minutieuse d'un portail d'église, la peinture de quelque paysage, lieu fortuné où l'auteur souhaiterait de venir terminer ses jours. On dirait un touriste qui fait la guerre en amateur, à l'occasion, et parce qu'en route il faut bien s'occuper à quelque chose. « Pascon, officier de cuirassiers dans l'armée de Suchet, écrit-il quelque part, m'affirme que son régiment a battu notre 20e de dragons légers en Catalogne, pendant la dernière campagne. C'est possible, bien que la chose me paraisse invraisemblable. Mais peu importe, nous sommes tous amis maintenant. Puissions-nous rester ainsi longtemps ! Je suis las de la guerre (1). » Chose véritablement stupéfiante, ce lieutenant de vingt ans n'aspire qu'à la paix !

***

Et pourtant, si le soldat anglais vit le plus souvent en bonne intelligence avec l'habitant, entre officiers des deux nations qui se coudoient chez Tortoni ou Beauvilliers, les disputes sont fréquentes. Comme dans la rue, c'est chez les restaurateurs l'assemblage le plus étrange, le plus disparate, le mieux fait pour porter l'exaspération à son comble parmi royalistes, alliés et demi-soldes. Or ceux-ci, et leurs colères ne sont que trop légitimes, en veulent autant aux Français revenus avec Louis XVIII qu'aux ennemis d'Outre-Rhin, autant à leurs adversaires politiques qu'à leurs adversaires de Waterloo, autant aux hommes de Wellington qu'à ceux

(1) Woodberry, *Journal*, p. 213. Voir également p. 190.

de Blücher. Malgré les ordonnances de police et les mouchards occupés à faire bonne garde, Napoléon ne laisse point de toujours compter à Paris des serviteurs fanatiques, officiers et sous-officiers de l'armée de la Loire, qui journellement désertent leurs corps et gagnent la métropole afin d'y conspirer plus à leur aise. Ils ont quitté l'uniforme, mais se distinguent aisément grâce à leurs castors à larges ailes, leurs redingotes à longs pans, leurs visages tannés, leurs allures de fiers-à-bras. Beaucoup épinglent à leur boutonnière un œillet rouge, quelques-uns même portent ouvertement le ruban tricolore. C'est, en attendant mieux, leur façon de narguer le pouvoir et comme cette fois la guerre paraît terminée pour quelque temps, les demi-soldes se vengent de leur défaite en champ clos (1).

Aussi de quel œil ils observent les envahisseurs ! — Un mot de la part de ces derniers, un geste, un regard, tout pour eux devient motif à provocation. Jamais, je crois, époque ne fut plus fertile en rencontres, j'entends en rencontres mortelles, car les étrangers n'ayant point notre expérience à l'arme blanche, généralement on choisissait l'arme à feu. J'ajoute qu'on chargeait les pistolets tout autrement qu'aujourd'hui. « Les Français, dit Gronow, ne manquaient point une occasion de nous insulter. » Pour ma part je ne vois rien là d'invraisemblable, d'autant moins que, peu après, il conclut modestement : « Je dois avouer que très souvent les insultes en question n'étaient point reçues de manière à nous faire honneur. »

En effet, bien que chez nos voisins le duel fut alors

(1) *The Croker Papers*, vol. I, p. 65 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 126, 156 ; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris*, p. 17 ; Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. II, pp. 159 et 160 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interlesting month of July 1815*, pp. 76, 78, 110, 111, 161 ; Chateaubriand, *Mémoires* (édit. Biré), vol. III, p. 447 ; Castellane, *Journal*, vol. I, p. 257 ; Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, p. 232.

chose admise, on était loin d'en faire un aussi libre usage que chez nous. De toute façon, l'on y regardait à deux fois avant d'envoyer ses témoins. Enfin, si les Anglais se tuaient à l'occasion fort proprement, jamais ils ne furent comme nous susceptibles, délicats et chatouilleux à l'excès sur beaucoup de points. A Paris, provoqués à tout bout de champ, ils ne comprennent d'abord pas, ou, jugeant par trop vains et futiles les motifs de querelles, ils ignorent ou dédaignent. Néanmoins, si pacifique que l'on soit, on ne peut se méprendre sur la qualité de certaines injures. Tel fut le cas entre un ami de Gronow et le capitaine D**, officier en demi-solde. Il est vrai que le Français avait provoqué son homme en lui crachant au visage. La scène se passait au Palais Royal. Une bataille s'ensuivit, des cartes furent échangées et la rencontre eut lieu à Passy. « Mon petit, déclara le demi-solde avant que de gagner sa place, tu auras bientôt ton compte, car je tire fort bien. » Tranquillement l'Anglais répondit : « Je ne tire pas mal non plus », et d'une balle au cœur il tua net son adversaire. Tout vainqueur qu'il fût, il n'était cependant pas au bout de ses peines et, dès le lendemain, il se voyait de nouveau provoqué par un des témoins de sa victime. Cette fois il se contenta de briser la jambe de son antagoniste. Aussitôt dix, douze officiers français envoyèrent à la fois leurs seconds chez ce tireur émérite. Il fallut que le ministre s'en mêlât et le prît sous sa garde. Je cite l'exemple entre mille autres. A lui seul, Gronow dresse de ces sortes de rencontres une liste interminable où les motifs de provocation sont toujours également futiles, mais où presque invariablement un des deux adversaires est bel et bien laissé pour mort (1).

(1) Woodberry, *Journal*, p. 348 : Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 104, 115; vol. II, pp. 22, 29.

III

Mais tandis que l'on se provoque et que l'on s'entretue, tandis qu'officiers et soldats emplissent les boulevards, les cafés, les théâtres, que les Prussiens incendient le bois de Boulogne et que, malgré le pillage, les coups échangés, les arrestations, la vie des rues poursuit son cours habituel, que se passe-t-il en haut lieu, que dit-on dans le monde, où en est la société parisienne?

Aux Tuileries, Louis XVIII était revenu; les gentilshommes de la Chambre, les officiers de la Bouche, les gardes de la Manche avaient repris leurs fonctions. Empressées, respectueuses, les visites se succédaient, visites de souverains, d'ambassadeurs, de maréchaux. Tantôt le roi de France recevait le czar, tantôt l'empereur d'Autriche, une autre fois le roi de Prusse. Puis, c'étaient des députations d'officiers russes et l'état-major de Wellington qui briguait l'honneur d'être introduit près de l'auguste monarque, enfin quantité de seigneurs anglais qui naguère, l'ayant reçu chez eux pendant son exil, accouraient maintenant déposer à ses pieds leurs hommages et leurs vœux (1). Tour à tour, défilaient les lords Stewart, Clive et Clancarty, Sir W. Colthurst, Sir John Shelley, jusqu'à lord Alvanley, un membre du Watier's, bel esprit et fashionable de marque (2). Louis XVIII accueillait avec sérénité leurs compliments. « Messieurs, disait-il, je suis heureux de vous voir tous ici. » Doué d'une bonne mémoire, il reconnaissait promptement ceux qu'il avait déjà vus, et, clopi-

(1) *The Croker Papers*, vol. I, pp. 64, 66, 67 : J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 130, 144.
(2) Voir plus loin.

nant de l'un à l'autre, s'enquérait de l'état de leurs affaires et leurs familles. C'est ainsi qu'un jour, apercevant lord Westmorland, il s'informa de la santé de sa femme. Or, lord Westmorland venait précisément de divorcer. Il prit donc un air sombre et se renferma dans un mutisme têtu jusqu'à ce que, de nouveau pressé par les questions du Roi, il se mit à crier bien fort avec un accent détestable : « Je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas ! » — « Assez, milord », déclara péremptoirement son interlocuteur et, passant outre, il continua d'inspecter le reste de ses hôtes (1).

Sans doute, en son château, Louis XVIII était-il bien chez lui ; sans doute lorsqu'il accordait aux monarques alliés, *ses bons frères*, la faveur de dîner à sa table et que sans façon il passait le premier devant eux, était-il bien le seigneur suzerain, le représentant de la plus antique dynastie de l'Europe. Ce vieillard impotent, malgré sa goutte et ses vingt-trois années d'exil, malgré la gêne et les difficultés du moment, conservait un air de grandeur singulier, une majesté naturelle qui de prime abord en imposait aux mieux avertis. Sa dignité de Bourbon ne faisait cependant point qu'il fût le maître en son royaume et moins encore que ses loyaux sujets se sentissent parfaitement en sécurité durant cette longue et pénible occupation. « Moi et Wellington », avait dit Blücher en entrant dans Paris. Quant à Louis XVIII, il n'avait guère plus de valeur à ses yeux qu'un zéro. Et les alliés de brocarder entre eux le roi de France. Ils le surnomment *Louis deux fois neuf*, puis, le traité conclu, déclarent plaisamment *qu'il n'a rien laissé à Désiré*. Toutefois, le feld-maréchal aurait dû mentionner avec le nom de Wellington et le sien celui de l'empereur de Russie qui, d'accord avec les

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 125.

plénipotentiaires anglais, parvint à mettre une borne aux convoitises allemandes (1).

Sous la première Restauration, Alexandre, comme il le disait lui-même, n'était point venu « en ennemi, mais pour apporter la paix ». On se souvient des acclamations bruyantes, et d'ailleurs singulièrement déplacées, dont il avait été l'objet lorsqu'il avait paru sur les boulevards, à la tête de sa garde. On l'avait ensuite vu se promener par la ville, à cheval ou à pied, presque toujours seul, visitant les monuments et partout marquant tant de douceur, d'affabilité, de bonhomie que, d'un commun accord, tous les Parisiens s'étaient enthousiasmés pour l'autocrate. Après Waterloo, bien qu'à différentes reprises, blessé par l'accueil hautain de Louis XVIII, il avait continué de manifester pour la France des sentiments amicaux. Néanmoins, durant son second séjour, il vécut très solitaire et désireux, semble-t-il, d'échapper à la curiosité publique. « Il n'a paru que trois fois dans le monde, écrit lady Granville; il adopte une ligne de conduite nouvelle, la ligne grave; se promène dans son jardin et seulement avec les laids et les vieux. » Résidant à l'Elysée-Bourbon, Alexandre vivait presque exclusivement en l'intimité de Madame de Krüdener, laquelle habitait elle-même, non loin de là, un hôtel du Faubourg Saint-Honoré. Le czar jeûnait, priait, écoutait des voix et par bonheur, grâce à l'intermédiaire de sa toute puissante amie, ces voix lui prêchaient la générosité (2).

(1) Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. I, chap. XXIII ; Général marquis de Bonneval, *Mémoires*, p. 136 ; Chateaubriand, *Mémoires* (édit. Biré), vol. III, p. 513 ; Daniel Stern, *Souvenirs*, p. 262 ; H. Houssaye, *1815* (III) p. 337 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 72, 86 ; Géraud, *Journal*, pp. 261, 307, 319, 320 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July, 1815*, pp. 36, 114 ; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris*, p. 37 ; Woodberry, *Journal*, p. 343 ; Lawrence, *Mémoires d'un grenadier anglais*, pp. 250 et 252.

(2) Chateaubriand, *Mémoires* (édit. Biré), vol. III, p. 390 ; Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris* (Revue Hebdomadaire, 11 septembre 1909, p. 253), *Travels in France during the years*

Cependant, quelque bienveillantes que fussent ses dispositions à l'endroit des Parisiens, ceux-ci, ne le voyant plus, l'oubliaient. Enfin, d'accord avec l'empereur de Russie, deux hommes, qui eux au contraire ne faisaient rien pour passer au second plan, se montraient de même favorables à Louis XVIII, Wellington et Castlereagh ; Wellington parce qu'il était ami personnel du roi de France, Castlereagh parcequ'il ne voulait point laisser au czar seul l'avantage de la modération. Et, pendant qu'Alexandre vivait dans la retraite, que l'empereur d'Autriche demeurait invisible, que le roi de Prusse errait incognito, les deux Anglais occupaient aux yeux du public une situation prédominante, attiraient la curiosité générale, se posaient en arbitres (1).

***

C'est à l'hôtel Borghèse, aujourd'hui devenu l'Ambassade d'Angleterre, qu'était venu s'établir Castlereagh. Il y donnait force réceptions et tenait pour ainsi dire table ouverte. « Ses manières sont excellentes, écrit lady Granville, et faites pour plaire ; mais qu'il parvienne à se tirer de son français, voilà ce que je ne m'explique point. » Lord Castlereagh en effet s'exprimait en un langage qui tenait du galimatias (2). Quoi qu'il en soit, on ne riait

1814 and 1815. (Edinburgh), vol. I, pp. 25 et suiv ; Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. II, pp. 143, 151, 193 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, p. 28 ; Duke and of duchess Rutland, *Journal of a trip to Paris*, p. 26 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. II, pp. 94 et suiv. ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 65. Voir également duchesse de Dino. *Chronique de 1831 à 1862*, vol. II, p. 171.

(1) Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, vol. I, pp. 147 et 148. Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 65 ; Cyrus Redding, *Fifty year's Recollections*, vol. II, p. 57 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, p. 114 ; Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. II, pp. 143, 152 ; *Travels in France during the years 1814 et 1815*. (Edinburgh), vol. I, p. 32.

(2) Il disait à son maître d'hôtel : « A présent, Monsieur, servez la

guère lorsque de son ton le plus glacial il abordait certains chapitres de la politique. Bonhomme à l'occasion, il n'en donnait pas moins, dès qu'il parlait affaire, une impression de rouerie plutôt gênante. « Il avait l'air indifférent à ce qu'il disait comme à ce qu'il ne disait pas ; on ne savait ce qu'on devait croire de ce qu'il montrait ou de ce qu'il cachait. Il n'aurait pas bougé quand vous lui auriez lâché un saucisson dans l'oreille. » Uniformément « calme et doux, parfaitement gentlemanlike, » il menait l'existence la plus bourgeoise et la plus régulière, qu'il se trouvât à Londres ou à Paris. Surchargé de travaux, il prenait soin de se réserver chaque jour quelques heures de liberté. Parfois même, il occupait ses loisirs de façon bizarre. C'est ainsi que, pendant le Congrès de Vienne, il avait coutume de danser deux heures tous les soirs, exercice indispensable, affirmait-il, pour se délasser du travail de tête. Lorsqu'il ne trouvait point d'autre partner, il dansait avec lady Castlereagh et si lady Castlereagh venait à lui manquer, il dansait avec une chaise, tout cela le plus gravement du monde (1).

A Paris, sous aucun prétexte, il n'eût manqué de se rendre quotidiennement aux Bains Chinois. Il s'y reposait dans l'eau tiède, sommeillait une heure ou deux, puis, rasé, coiffé, parfumé, s'en allait faire un tour au Palais Royal. Il s'y promenait seul, très simplement vêtu, sans plaque ni décoration d'aucune sorte (2).

On distinguait plus aisément Wellington lequel s'était

dîner. » Et, durant les conférences, une de ses phrases favorites était : « Mon cher Ambassadeur, il faut terminer cela à l'amiable. » Countess Granville. *Letters*, vol. I, pp. 62 et 63 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. II, p. 215 ; duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, 143.

(1) On sait qu'il se suicida dans un accès de folie : Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 220 ; Chateaubriand, *Mémoires* (édit. Biré), vol. IV, pp. 237, 252, 258, 273 ; comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. II, pp. 213, 215 et suiv. ; Baronne du Montet, *Souvenirs*, p. 137.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 299. En face de la rue du Helder se trouvaient les Bains chinois, sur le boulevard des Italiens. *Voir* General Major lord Blayney, *Relation d'un voyage forcé*, vol. II, p. 80.

adjugé pour demeure l'hôtel de la Reynière, au coin de la Place Louis XV et des Champs-Elysées. Le généralissime ne dédaignait point de se montrer aux Français, soit qu'il passât en revue les troupes alliées, soit que, suivi d'un groom, il parcourût à cheval les boulevards, saluant de la main les officiers de ses régiments, ou volontiers s'arrêtant pour échanger des politesses avec ceux de ses compatriotes qu'il rencontrait en chemin. De loin, gavroches et promeneurs avaient vite fait de reconnaître son profil raide, ses traits nobles et réguliers, sa figure impassible; mais, vaguement, on savait dans le peuple que Wellington ne s'accordait pas en tous points avec Blücher et comme, en outre, on voyait chaque jour les soldats anglais se comporter honnêtement, on épargnait à leur chef les quolibets injurieux (1).

L'indulgence dont ce dernier jouit tout d'abord parmi la population parisienne fut au reste d'assez courte durée. Résignés tant bien que mal à payer des indemnités en argent, les Français ne purent sans révolte voir les galeries du Louvre dépouillées de leurs œuvres d'art et quand, le 19 septembre, le colonel Freemantle, aide de camp de Wellington, vint avec ses hommes décrocher les toiles réclamées, ce fut une indignation, un déchaînement de colères universel. Peu après, craignant, dit-on, d'être assassiné, le duc faisait poster des fonctionnaires aux deux extrémités de la rue des Champs-Elysées. On n'en afficha pas moins à sa porte le discours suivant : « Réputation perdue entre la rue des Champs-Elysées et le Carrousel. Récompense honnête à qui la rapportera hôtel de la Reynière. » Enfin, le jour où les Autrichiens enlevèrent les chevaux de bronze qui surmontaient l'Arc de Triomphe du Carrousel, Wellington ayant été re-

(1) Miss Berry, *Journal and Correspondence*, vol. III, p. 78; Cyrus Redding, *Fifty year's Recollections*, vol. II, pp. 65 et 66; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 164; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 107, 228, 258.

WELLINGTON

(Bibliothèque Nationale).

connu dans la loge royale, à l'Opéra Buffa, les cris de « A bas! à la porte! » l'accueillirent de toutes parts, avec une telle violence qu'en fin de compte il n'eut d'autre alternative que de battre en retraite (1).

Dans le monde, malgré sa belle figure, ses manières généralement accueillantes, il n'obtint de même qu'un succès relatif. Dès l'année précédente, on avait témoigné quelque surprise à le voir perpétuellement escorté d'une grande et noire créature qui l'avait suivi d'Espagne en France et lui tenait lieu de maîtresse. Mais, en 1815, il afficha ses liaisons et bonnes fortunes avec une si merveilleuse désinvolture, fantaisie d'ailleurs passablement extraordinaire chez un Anglais, qu'en dépit de leur indulgence habituelle en matière galante, les Parisiens ne cherchèrent plus à dissimuler leur étonnement. Repoussé par M^lle^ Mars, il répara promptement cet échec en jetant son dévolu sur M^lle^ Grassini. Cette dernière avait de fort beaux yeux, de grands traits réguliers, un port majestueux, une sorte de « dignité tragique » qui parfois contrastait avec un langage peu châtié non moins qu'avec une mise hétéroclite. Le plus souvent, en effet, M^lle^ Grassini réunissait sur sa personne toutes les nuances de l'arc-en-ciel. Elle les réunissait au petit bonheur, au hasard, et cela, malgré ses charmes, lui donnait aisément l'aspect d'une échappée de la foire. Wellington ne s'en montrait pas moins partout avec elle et partout lui prodiguait les honneurs dont seule une princesse eût mérité d'être l'objet. C'est ainsi qu'un soir, à l'occasion d'un bal qu'il offrit, il inventa de faire de sa chanteuse la reine de la soirée; la plaçant bien haut sur une manière d'estrade, ne la quittant point d'une minute, ordonnant qu'on la servît avant toute autre, faisant ranger les assistants de telle façon qu'elle pût

(1) H. Houssaye, 1815 (III), pp. 538, 542; Castellane, *Journal*, vol. I, pp. 302, 304.

voir danser, enfin la conduisant la première au souper(1).

Il est vrai que si parfois les dames anglaises étaient victimes des impertinences de leur *grand duc* — ainsi le surnommaient déjà ses compatriotes, — elles faisaient bien tout le nécessaire pour lui donner de lui-même une opinion plus que favorable. Ses récentes victoires, son rôle éminent durant l'occupation n'avaient point manqué d'accroître sensiblement le nombre de ses admiratrices et ces admiratrices n'usèrent généralement d'aucun détour afin de lui prouver ce qu'elles ressentaient à son égard. En vérité, cela dut être un curieux spectacle que de voir tant de grandes dames briguer à la fois les mêmes faveurs et, d'autre part, il ne fut sans doute pas moins piquant d'observer avec quelle noble simplicité, quelle aisance touchante ce « héros magnanime dont les amours étaient dispersées par toute la terre », accueillit leurs très humbles hommages.

Un jour donc, au moment d'inspecter ses troupes en compagnie des souverains alliés, on le vit paraître escorté d'une amazone voilée de vert, laquelle n'était autre que lady Shelley. Jamais femme ne s'est à ce point couverte de ridicule », écrivait lady Granville. Combien d'autres néanmoins en eussent voulu faire autant! Après lady Shelley, vint le tour de Caroline Lamb, qui de son côté « n'attendait que l'occasion de se mesurer avec le duc » ; et nul doute qu'elle n'arrivât à ses fins, « ce dernier n'ayant pas plus de peine à se repaître de flatterie, si forte en fût la dose, qu'elle-même n'en avait à l'administrer ». Voici donc comment la rencontre eut lieu. « Lady Lamb arriva mourante à Paris ; elle avait consulté tous les apothicaires français rencontrés sur son chemin. Parvenue jusqu'à la capitale, elle envoya quérir

(1) Mme de Chastenay, *Mémoires*, vol. II, p. 461 : Cyrus Redding, *Fifty years's Recollections*, vol. II, p. 66 ; comtesse de Boigne, vol. II, pp. 144, 145 ; lord Broughton, *Recollections of a long life*, vol. I, p. 258. Sur Grassini, voir plus loin.

un médecin ; mais, par erreur, on alla chercher le duc de Wellington (1). »

Entre temps le généralissime organisait des réceptions nombreuses et donnait de grands bals où se rendaient les monarques alliés, environnés de leurs états-majors ; où côte à côte venaient figurer Platow, l'hetman des cosaques, le tout puissant Metternich et Pozzo di Borgo, « cet Italien aimable et rusé qui faisait à Paris de la diplomatie russe avec le titre d'Ambassadeur » ; où l'on voyait Talleyrand pâle et hautain, suivi de Fouché, son compère, petit homme « à cheveux blancs, aux pommettes saillantes, au menton pointu, aux yeux de furet». D'ailleurs, sauf les diplomates et quelques légitimistes exaltés, à peine de Français, encore moins de Françaises. « J'ai parlé d'eux trop sévèrement, avoue lady Granville, et je constate enfin qu'ils sont abattus par le malheur. C'est chez beaucoup d'entre eux une douleur sincère qui de la sorte les tient éloignés de tout endroit de plaisir ». Mais, la veille, elle écrivait : « Nous en sommes à parier si une Française pourra résister à la tentation d'aller au bal (2). » Et malheureusement, la dernière de ces deux réflexions n'était que trop justifiée par certain ballet de l'Opéra auquel avait assisté lady Granville dès son arrivée dans la capitale.

(1) Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 72, 74, 106, 108 : « Lady Caroline Lamb (qui avait épousé en 1805 William Lamb, vicomte Melbourne avait fait paraître le roman de *Glenarvon*. C'était le récit de ses aventures avec le fameux lord Byron, aventures poussées le plus loin possible. Elle avait fait entrer dans le cadre de son roman tous les personnages marquants de la société et surtout les membres de sa propre famille, y compris son mari, William Lamb, devenu depuis lord Melbourne.. Au bal d'Uxbridge House, je l'ai vue, perdue amoureusement au bras de son mari et distribuant la clef, comme elle disait, de ses personnages fort libéralement. Elle avait eu le soin d'en faire de nombreuses copies où le nom supposé et le nom véritable étaient en regard ; et c'étaient ceux des gens présents ou de leurs parents et amis. » Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. II, p. 197.

(2) Castellane, *Journal*, vol. I, pp. 267, 331 : Mme Ancelot, *les Salons d'autrefois*, p. 61 : Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris*, p. 29 ; countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 66, 67 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 192 et suiv.

Cela s'intitulait *l'Heureux Retour*, et nous avons peine à concevoir aujourd'hui comment, en 1815, l'on put à ce point manquer de convenance. Il est curieux de noter les souvenirs qu'un spectacle de ce genre laissa dans l'esprit d'une étrangère. « La salle était comble, écrit-elle, et l'assistance plus brillante que je ne saurais dire. On y voyait toutes les nations, toutes les ambassades, tous nos Anglais et pas une femme recommandable à part moi. Il y avait des loges pour tous les rois et tous les empereurs du monde connu. Mais, je vous le demande, quel était le prétexte de leurs applaudissements, de leurs éclats de rire si ce n'est la bataille de Waterloo transformée en figures de ballet? Voici la garde impériale blessée à mort et qui, çà et là, forme des groupes abattus. Bientôt, elle tombe dans les bras de la garde nationale tandis qu'un officier anglais de la dernière élégance exécute des entrées fort brillantes. Ce héros termine la pièce en ramenant à sa maîtresse un officier français qu'il vient de faire prisonnier. Or celle-ci pensait bien ne plus revoir son amant. Tous deux s'agenouillent donc aux pieds de leur bienfaiteur, baisent les pans de son habit et dansent une finale au milieu d'applaudissements enthousiastes.

« Metternich soupait à mon côté chez lady Castlereagh; et nous convînmes qu'il valait la peine de faire du chemin pour assister à ce trait de patriotisme et constater de ses propres yeux où de tels sentiments en étaient réduits.

« Même l'empereur de Russie est choqué de les voir si frivoles (1). »

On eût pu s'étonner à moins. Il n'est pas discutable

(1) Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 64, 65 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 105, 108, 276, 277 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, p. 156; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a short trip to Paris*, pp. 19 et 20; Langton, *Narrative of a captivity in France*, vol. II, p. 124.

qu'au lendemain d'une défaite française le parti qui revenait au pouvoir, le parti légitimiste, n'ait manqué de tact et de mesure. Toutefois, on oublie, ce me semble, un peu vite les rudes épreuves par lesquelles un trop grand nombre de ses représentants venaient de passer ; on oublie les pillages, la guillotine, l'émigration forcée, les misères de l'exil ; puis au retour les brutalités de l'empire et les poursuites d'un Fouché. Enfin, lorsqu'on veut juger les royalistes de 1815 comme au reste les émigrés de 1792, ne conviendrait-il point de les juger non pas, selon le droit moderne, mais selon les idées de l'époque, ou mieux leurs lois à eux, c'est-à-dire les lois du droit monarchique? Pour les royalistes, où était le Roi, là était la patrie, là était le devoir et lorsqu'ils combattaient pour le rétablissement de ce Roi, nul doute qu'ils ne combattissent pour la restitution de la France dans son ancien état qui, pour eux, était le seul admissible. Vingt ans après Valmy, leurs idées sur ce point n'avaient guère varié. La plupart d'entre eux étaient restés fidèles aux Bourbons et pour étonnant que puisse paraître leur triomphe à la nouvelle des défaites de Napoléon, il n'en faut pas moins admettre qu'on se trouve en présence d'un état d'esprit, d'une conception du droit et de la loi différente de celle d'aujourd'hui (1).

(1) Prétendre pour cela que la notion de patrie n'existait point chez les Français d'il y a cent ans, serait ni plus ni moins absurde. Mille témoignages attestent le contraire. On ne saurait nier cependant que leur patriotisme, j'entends le patriotisme tel qu'on l'admettait dans toutes les classes de la société, ne fût d'un caractere beaucoup moins intransigeant et farouche que le nôtre, et suivant les idées du jour, surtout les idées de la veille, solliciter l'intervention étrangère afin de mettre un terme aux discordes civiles, ne passait point encore pour sacrilège ou déshonorant. On affecte en général pour les protestants une justice que l'on refuse aux émigrés. C'est le contraire qu'il faudrait faire ; et si l'on était juste, on accorderait aux émigrés une indulgence à laquelle les protestants n'eurent jamais droit. Car c'était pour la ruine de la France et du Roi qu'ils combattaient sous le drapeau de l'Allemagne ou de l'Angleterre, tandis que c'était pour le rétablissement du Roi dans

On ne laisse point, à propos de 1815, que de toujours parler des royalistes, mais il n'y eut point que les royalistes dont l'attitude pût surprendre. Il n'y eut point qu'à l'Opéra qu'on célébrât sans vergogne la victoire de nos ennemis. Aux Variétés, l'on offrit également, au mois de juillet 1815, des pantomimes de circonstances où les officiers de Wellington figuraient en vainqueurs magnanimes et de même qu'à l'Académie de musique, les bons Parisiens crièrent de toutes leurs forces : « Vivent les Anglais! » J'imagine qu'il serait téméraire d'affirmer qu'il n'y eut jamais dans la salle que d'anciens émigrés (1).

Combien de défections inattendues dans la petite, surtout dans la riche bourgeoisie! « Parmi ceux qui vociféraient le plus fort, écrit un témoin anglais, lors de la première restauration, j'observai plusieurs individus qui, durant les vingt dernières années, familiers des antichambres de tous les ministres, et n'ayant cessé d'offrir à l'admiration de l'univers et de la postérité l'empereur déchu, lui donnaient lâchement le coup de pied de l'âne pour conserver les faveurs qu'ils avaient reçues de lui et en acquérir de nouvelles (2). »

En 1815 comme en 1814, la bourgeoisie parisienne témoigna d'une égale servilité, et, de fait, les plus dignes de blâme ne furent point ceux qui, victimes de la révolution et malgré l'empire demeurés fidèles à la maison de France, s'enthousiasmèrent au retour du monarque légitime, mais ceux qui, du jour au lendemain, se ralliant bruyamment à Louis XVIII, renièrent un

sa prérogative inaliénable, et la restitution de la France, par conséquent, dans son ancien état, qui, pour eux, était le seul légitime, que les émigrés combattaient : voir Lansac de Laborie, *Paris et l'invasion de 1814*. (Revue Hebdomadaire, 19 octobre 1907.) *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 10 novembre 1909.

(1) J. Simpson, *Paris after Waterloo*, p. 110.

(2) J. Ladreit de Lacharrière. *Journal inédit de Mme de Marigny, augmenté du Journal de T. R. Underwood*, p. 280.

régime auquel cependant ils devaient leur fortune (1).

Peut-être, en la circonstance, fut-ce le peuple des faubourgs qui sentit le plus vivement l'humiliation de nos armes. Mais, là encore, il serait facile de relever bien des preuves d'indifférence. Au lendemain de l'entrée des alliés dans Paris, un touriste d'Outre-Manche remarquait, boulevard du Temple, une baraque devant laquelle, afin d'attirer la foule, paradait un faux soldat écossais. Depuis les guêtres jusqu'au bonnet à poil, rien qui dans l'uniforme pût laisser à désirer. On l'eût pris pour un Ecossais véritable dont les pareils, quelques jours auparavant, avaient mis les nôtres en déroute. Grand succès nonobstant. Les badauds regardaient, s'attroupaient et murmuraient avec admiration : « Le beau soldat! » « En vérité, conclut le touriste, je ne vois que les Français capables, si tôt après une défaite, d'afficher un aussi mortifiant emblème. » Et poursuivant ses courses dans Paris, le même étranger raconte qu'afin d'obtenir l'aumône, les mendiants et gamins des rues s'efforçaient d'acclamer en sa personne tous les souverains de l'Europe, depuis le roi d'Angleterre jusqu'au Prince d'Orange. Nulle part, en aucune occasion, je n'ai vu qu'en 1870 on ait crié : « Vive le roi de Prusse! » Et si, négligeant ce détail, on compare l'attitude générale des Parisiens en 1815 et celle qu'ils eurent cinquante-cinq ans plus tard, on est bien forcé de convenir que les idées sur le patriotisme se sont depuis lors très sensiblement modifiées (2).

Mais encore une fois, cela ne revient pas à dire que l'ensemble de la nation ne souffrît alors cruellement de sa déchéance. Même parmi ceux qui avaient le plus sujet de souhaiter une restauration, j'en trouve un

(1) Chateaubriand, *Mémoires* (édit. Biré), vol. III, pp. 451 et suiv.

(2) J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 96, 144 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, pp. 8 et 11 ; *Travels in France during the years 1814 and 1815*, vol. I, p. 5.

grand nombre qui ne cherchèrent point à dissimuler leur tristesse. Demeurée près de la famille royale durant ses longues années d'exil, Mme de Gontaut ne peut « exprimer ce que son cœur éprouve » lorsqu'arrive la nouvelle des défaites françaises (1). Edmond Géraud, ultra renforcé, gémit, non sans raison, sur le traité de 1815 (2) ; et, rentrant pour la seconde fois dans Paris à la suite de son souverain, Hyde de Neuville avoue que, dans l'entourage du prince, « une douleur secrète pesait sur les cœurs. On sentait que la paix que Louis XVIII apportait à la France ne pouvait effacer la honte de ses revers... Le tableau était sinistre, car il avait pour cadre ces hordes d'étrangers qui bivouaquaient sur nos quais et sur nos places publiques (3) ». Enfin, si l'on ne se gêna guère, à l'Opéra, pour donner les marques d'une allégresse hors de saison, dès le jour suivant on retrouvait quelque pudeur. Personne au bal de Wellington, et quand lady Granville se rend chez Mme de Coigny, cette dernière la reçoit les yeux et les bras au ciel. « A Londres, s'écrie la bonne dame, on parle de passer de l'opposition au ministère. Ici, c'est plus aisément que l'on passe d'un régime à l'autre! » Et ses hôtes autour d'elle font chorus; « les hommes avec des mines terriblement sombres, parlant de la *feue France* et se lamentant sous le poids du joug européen ». Puis, aussitôt que paraît un étranger, chacun « s'enferme dans sa coquille, rentre dans le silence ». — « Nos princes n'allaient nulle part, » dit Mme de Boigne; et, suivant leur exemple, on évitait en bien des cas de mettre le nez dehors (4).

(1) Duchesse de Gontaut, *Mémoires*, pp. 108 et 134.
(2) Ed. Géraud, *Journal*, p. 311.
(3) Hyde de Neuville, *Mémoires*, vol. II, pp. 120 et 121.
(4) Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 63 et 70 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. II, p. 145; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris during the summer of 1815*, pp. 17, 36 et 37.

***

Cependant, aux yeux des étrangers, jamais Paris n'offrit tableau plus imprévu, plus vivant, plus pittoresque ; jamais la ville entière ne leur parut si pleine d'animation et de gaieté. Cela ne se conçoit que trop. Sans doute, après la campagne de Belgique, n'avaient-ils point les mêmes raisons que nous pour envisager les événements sous leur aspect mélancolique. Les Anglais surtout semblaient se complaire chez leurs ennemis de la veille. Touristes méthodiques, avides d'observer en détail le pays qu'ils visitaient, curieux d'amusements divers, chacun d'eux y pouvait à loisir satisfaire ses goûts de nouveautés. Mais ce qui les divertissait plus encore, était de s'y retrouver en pays de connaissance, de rencontrer au passage amis et parents qui tous instinctivement se donnaient alors rendez-vous en France.

Non contents de voir par les rues la tunique rouge de leurs grenadiers, ils se flattaient, çà et là, chez les traiteurs à la mode, de reconnaître les célébrités de Saint-James's Stret, types de flâneurs londoniens qui eux aussi jugeaient bon de varier leurs plaisirs. Tels Henry Pierrepoint, une illustration du White's, réputé pour sa jolie tournure, Sir Mildmay, un habitué de Tortoni, élégant du style le plus pur, au patronage duquel Staub, le tailleur fameux, dut bientôt sa vogue européenne, et ce capitaine T**, un excentrique digne des beaux jours de Brighton, que Gronow évite de nommer par son nom, mais qui, la paix conclue, arriva suivi de ses équipages, de ses grooms, de ses chevaux, prit possession de deux hôtels à la fois et se promenait sur les boulevards avec des pantalons de mameluck, des cravates qui lui montaient par-dessus les oreilles et deux

éperons larges comme des soucoupes.« La nature l'avait doté d'une grande profusion de cheveux qu'il frisait et disposait de telle sorte que ses boucles avaient toujours l'air de vouloir s'envoler de sa tête, lesquelles boucles n'étaient maintenues que par le secours d'un petit chapeau de taille à coiffer un jeune homme de quatorze ans. » Malgré quoi, le capitaine T** mourut à la fleur de l'âge et sa mort plongea dans le deuil, outre une multitude d'amis, « presque toutes les meilleures familles du Faubourg Saint-Germain ». (C'est Gronow qui le dit) (1).

Enfin, les Parisiennes s'abstenant pour un temps de recevoir, les Anglaises ne balancèrent point à les remplacer dans leurs fonctions. Il n'y eut point alors que lady Castlereagh pour offrir à ses compatriotes l'hospitalité. D'autres, arrivées dès le mois de juillet, comme lady Aldborough et lady Oxford, s'installèrent délibérément et tinrent maison ouverte.

La première de celles-ci, lady Aldborough, qui ne devait plus quitter la France et donna fort dans le beau monde sous la Restauration, ne laissa point dès l'abord de causer quelqu'étonnement. Elle n'était plus d'une extrême jeunesse et le regrettait bien franchement; même on s'accordait à dire que jadis elle n'avait pas manqué d'aventures. On en douta bientôt d'autant moins que lady Aldborough se chargea de conter par le menu ses exploits d'antan et, qui plus est, en termes fort crus. Une sérénité déconcertante et beaucoup d'esprit firent qu'en un temps où l'on ne badinait pas toujours sur les convenances, on lui pardonna ses écarts de langage et que l'on se rendit de grand cœur à ses dîners où généralement n'étaient admises que les jolies femmes et les messieurs gais. « J'ai été ce soir chez lady Ald-

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 33, 267, 299 ; vol. II, pp. 70, 71, 285 ; Th. Moore, *Memoirs*, vol. III, pp. 167, 306 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 74, 319 ; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 70 ; H. Raisson, *Code de la toilette*, pp. 101, 102.

borough, note Castellane en avril 1840, vieille anglaise de quatre-vingt-quatre ans qui se conserve étonnamment; elle porte toujours un voile de mariée et est ordinairement couronnée de roses. » Ce fut là, jusqu'à sa dernière heure, avec des jupes trop courtes et des corsages décolletés à l'excès, son accoutrement favori (1).

On témoignait d'un peu plus de gravité chez lady Oxford. Elle habitait rue de Clichy, et réunissait en son hôtel ses compatriotes les plus marquants. On y voyait aussi des Français, Périer, Constant, Mme de Staël, de telle sorte que non seulement le roi de France n'était pas encore maître en son royaume, mais que les Parisiens eux-mêmes ne semblaient plus chez eux et que d'autres s'occupaient à faire les honneurs de leur capitale (2).

« La chose est du plus haut comique, déclare Edward Stanley; Paris ne se reconnaît plus. Où sont les Français? Nulle part. Tout est anglais. Des carrosses anglais remplissent les rues, et l'on ne voit pas un seul équipage de luxe qui ne soit anglais. Dans les loges des théâtres, dans les hôtels, les restaurants, en un mot, partout, John Bull s'est installé et a pris possession..... Tout au plus si, aux alentours des Tuileries, et, çà et là, par la ville, quelques petits vieux bien poudrés, des bons papas du Temps passé, apparaissent, errant de leur pas incertain, secs et ridés comme des momies,

(1) Cornélie, fille aînée de Charles Landry, épousa en 1804 lord Aldborough. « Lady Aldborough est spirituelle, elle a du trait, même en français, elle est souvent un peu trop libre et hardie; c'est ainsi qu'en apprenant la mort de la princesse de Léon, qui avait péri brûlée et qu'on disait n'avoir trouvé dans son mari qu'un frère et non pas un époux, lady Aldborough s'écria : « Quoi ! vierge et martyre ? Ah ! c'est trop. » Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 104; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 305; Castellane, *Journal*, vol. II, pp. 196, 216, 246; *Creevey Papers*, vol. I, p. 281; lady Morgan, *My Autobiography*, p. 234; Mme Chastenay, *Mémoires*, vol. II, p. 459; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 118, 315.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 91 et 300.

avec leurs rubans et leurs croix de Saint-Louis (1). »

IV

Durant ces années 1815 et 1816, de quelque côté que nous nous tournions, ce sont eux, en effet, les Anglais, que nous retrouvons partout. En haut, Wellington et Castlereagh ; en bas, leurs grenadiers qui font la police dans les rues. Puis, tandis que les Anglaises ouvrent salon, les viveurs d'Outre-Manche se portent en foule vers tous les lieux de plaisir, envahissent le bal Tivoli, assiègent les théâtres, s'installent à demeure dans les cafés en renom (2). Beau temps pour les restaurateurs si l'époque est humiliante en notre histoire. Véry, dans les Tuileries, regorge de monde et, sur les boulevards, Tortoni, le café Hardy, le café Anglais sont pleins à déborder. Ailleurs c'est Beauvilliers, renommé pour ses côtelettes à la Soubise et, rue Mandar, le Rocher de Cancale où jadis, lors de sa visite au Premier Consul, Fox était venu déguster la cuisine de Borel (3).

Mais le Palais Royal (4) reste plus que jamais le do-

(1) T. de Wyzewa, *les Pèlerinages napoléoniens d'un Pasteur anglais* (Revue des Deux Mondes, 15 mars 1908, p. 467).

(2) W. Playfair, *France as it is not lady Morgan's France*, p. 310 ; Richardson, *Recollections*, vol. II, p. 44 ; Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris* (Revue hebdomadaire, 11 septembre 1909, p. 254.)

(3) M. Angelbert, propriétaire du Café de la Rotonde, au Palais Royal, tomba malade au début de 1814 : lorsqu'il guérit, en juillet 1815, il constata que son café lui avait rapporté plus de 400.000 francs en dix-huit mois. Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 95 ; vol. II, pp. 26 et 283 ; Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. III, chap. I ; lady Morgan, *My Autobiography*, p. 52 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, p. 153 ; W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, pp. 16 et 35 ; Th. Raffles, *Letters during a tour through some parts of France*, pp. 66 et suiv.

(4) Castellane, *Journal*, vol. I, p. 256 ; Woodberry, *Journal*, p. 239 ; A. Babeau, *les Anglais en France après la paix d'Amiens*, p. 138 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, pp. 113 et suiv. ; *Paris 1800 à 1900*,

maine attitré des flâneurs cosmopolites. Nombreux tout le jour, le public s'accroît dans des proportions fabuleuses dès que les boutiquiers illuminent leurs vitrines. Partout alentour, sous les colonnades, on se bouscule, on s'écrase, on étouffe et partout, à chaque pas, surgissent des profils britanniques, sous les galeries de bois ou parmi la cohue des petits maîtres et des femmes galantes le roi de Prusse erre incognito, chez Bréguet (1), l'horloger célèbre, où viennent se fournir Wellington et la duchesse de Rutland, devant les magasins d'Hyrment et de Corcellet, où s'étalent langues fourrées, truffes cuites et crues, terrines de Nérac et mortadelles de Lyon, chez Corazza, le restaurateur, et chez Lemblin, rendez-vous habituel des demi-soldes, puis encore au café de Foix, au café de la Rotonde, surtout au café des Mille-Colonnes, réputé par son installation luxueuse et pour sa *Belle Limonadière*. Très digne sous ses parures de diamants, celle-ci trône à son comptoir, environnée de bouquets de roses et de pyramides de sucre en morceaux. La *Belle Limonadière* est dans tout son éclat, sans doute quelque peu menacée d'embonpoint, mais nonobstant fort séduisante et majestueuse. Autour d'elle, attentifs à lui plaire, se pressent jeunes et vieux. Telle est la coutume, le bon ton. Et quel n'est point l'étonnement de Mr. Simpson, voyageur anglais, de reconnaître parmi cette foule de galants un de ses plus notoires compatriotes, poète et romancier fameux, sir Walter Scott ! Car lui non plus il n'a su résister à la

vol. I, p. 30 : W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, pp. 68 et 71 ; Langton, *Narrative of a captivity in France*, pp. 129 et suiv ; Rainier-Lanfranchi, *Voyage à Paris*, chap. XIII ; Augé de Lassus, *la Vie au Palais Royal* ; L. Montigny, *le Provincial à Paris*, vol. II ; Th. Raffles, *Letters during a tour through some parts of France*, pp. 47 et suiv ; *le Petit diable boiteux ou le Guide anecdotique des étrangers à Paris*, par M*, p. 34.

(1) Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris*, p. 27 ; Gronow, *Reminiscences*, vol, II, p. 261.

tentation de passer le détroit, et, se conformant à l'usage, il vient quotidiennement faire la cour à Mme Romain, l'hôtesse des Mille-Colonnes (1).

Que de spectacles imprévus, de coins pittoresques, de surprises, d'attractions diverses dans cet immense bazar qui du haut en bas s'agite, bourdonne, flamboie, depuis les sous-sols où règnent les caveaux du sauvage et des aveugles jusqu'aux mansardes où pullulent aventuriers et filles publiques.

Aux étages intermédiaires, s'ouvraient les maisons de jeu fameuses, au numéro 9, au numéro 129, au numéro 113, au numéro 154. Là s'arrêtaient de préférence les nouveaux arrivants. De midi à minuit, entrait qui voulait et des centaines de joueurs se pressaient autour des tables de biribi, de roulette et de trente-et-un, joueurs professionnels et joueurs d'occasion, fonctionnaires publics, artisans, boutiquiers, enfin quantité d'officiers de toutes nations au nombre desquels les Russes et les Anglais se ruinaient de manière particulièrement ostensible (2). Néanmoins, ces tripots du Palais Royal ne répondaient qu'à demi aux exigences des clubmen londoniens. Nous venons de voir que le public s'y composait d'éléments disparates et l'on risquait de s'y commettre avec des gens de rien, disgrâce irrémédiable! A peine arrivés à Paris, les milords s'étaient enquis, avant toute chose, de lieux de réunion correspondant à leurs cercles anglais, où l'on se retrouvait entre hommes, qui mieux est, entre hommes de bonne

(1) W. D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, pp. 16 et 17 : Rainier-Lanfranchi, *Voyage à Paris*, pp. 178 et 179 ; *le Petit diable boiteux ou le Guide anecdotique des étrangers à Paris*, par M***, p. 115 ; Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. III, p. 11.

(2) Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, chap. II ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 86, 90 ; Cyrus Redding, *Fifty years Recollections*, vol. II, p. 30 ; *le Petit diable boiteux ou le Guide anecdotique des étrangers à Paris*, par M**, p. 186 ; *Nouveau Tableau de Paris au XIXe siècle*, vol. I, pp. 269 et suiv.

compagnie. Malheureusement, sous Louis XVIII, l'institution n'existait pas encore. Seuls les tripots offraient l'équivalent des cercles actuels. Il est vrai que les maisons de jeu étaient de différentes sortes et que les mieux fréquentées ne se trouvaient pas au Palais Royal. Les élégants se rendaient plus volontiers rue Marivaux ou rue du Mont-Blanc, chez Mme Dunan, enfin chez *Frascati*, surtout au *Cercle des Etrangers*, que nos hôtes adoptèrent vite pour leur quartier général.

***

Les salons de *Frascati* étaient situés à l'angle de la rue de la Loi et des boulevards, c'est-à-dire au numéro 112 actuel de la rue Richelieu. Ancien hôtel de Bondi, puis Lecoulteux, l'immeuble, dès 1796, était devenu la maison de jeux tant de fois décrite par les contemporains et que Debucourt nous représente avec ses merveilleuses vêtues à l'antique et ses muscadins en bottes à revers. Un escalier, un « beau vestibule », puis « une salle entourée de glaces et décorée de festons de fleurs artificielles », donnait accès dans « six magnifiques pièces superbement dorées », dont chacune était « comme un foyer de lumière ». Au delà s'étendait le jardin, petit, mais disposé avec art, où s'élevait une tour sur un rocher, « des temples et des ponts rustiques » et « de petits berceaux en labyrinthe ». Une terrasse enfin régnait le long du boulevard, site enchanteur d'où, quand arrivait le soir, « l'étranger, partagé entre la surprise et l'admiration, pouvait voir défiler près de trois mille femmes, les plus belles et les plus distinguées de Paris (1) ».

Quant au Cercle ou mieux *Salon des Etrangers*, il

(1) Rochegude, *Guide à travers le vieux Paris*, pp. 145 et 160 : Woodberry, *Journal*, p. 242 : Babeau, *les Anglais en France*, pp. 53 et 180.

occupait l'immeuble portant actuellement le numéro 6, rue Drouot (1). Dès l'année 1793, les pontes et croupiers s'étaient emparés du logis ; on y donna dans la suite les bals des victimes jusqu'au jour où, le Premier Consul ayant interdit les mascarades, le vieil hôtel redevint exclusivement le domaine des joueurs. Bien qu'il n'y eût point, à proprement parler, de jury d'admission, c'était de tous les établissements de ce genre celui qui se rapprochait le plus de nos cercles modernes. Au moins y fallait-il être présenté. On y dînait et soupait, mais sur invitation personnelle. Bref l'on s'y trouvait « entre soi ». Talleyrand et son ami Montrond en étaient les visiteurs assidus et lord Blayney, de passage à Paris, à titre de prisonnier sur parole, ne fut pas médiocrement étonné d'y rencontrer « plusieurs ministres d'Etat en même temps qu'un grand nombre des membres supérieurs de la Légion d'honneur ». « Le dîner, ajoute-t-il, était excellent et d'un bon genre ; il y avait entre autres des pâtés de foies gras, dignes d'Héliogabale ! » La cuisine du cercle jouissait effectivement d'une réputation hors ligne ; ses caves abondaient en vins de prix et le décor des salons répondait au luxe de la table.

Le tout était administré par le marquis de Livry, lequel s'entendait en bonne chère et faisait les honneurs du lieu avec une politesse « qui l'avait rendu célèbre par l'Europe entière ». En dépit d'un embonpoint précoce, le marquis était, à ce qu'on rapporte, fort bel homme, d'allures majestueuses et ressemblait à s'y méprendre au Régent d'Angleterre. Il trouvait d'ailleurs son compte à présider aux tables de trente-et-un et possédait, non loin de Romainville, une villa charmante, savamment aménagée, où, le dimanche, il conviait à des parties champêtres les du habitués du Cercle en même temps que diverses étoi-

(1) Sous Louis XVI, ambassade d'Allemagne et, de nos jours, transformé en mairie, voir Rochegude, p. 187.

SIR CH. POTTER

(Miniature appartenant à M. le comte du Pont de Gault-Saussine).

les du corps de ballet. « Cela formait, rapporte Gronow avec son flegme ordinaire, la plus étrange société, où les hommes ne songeaient qu'à perdre ce qui leur restait d'argent et les femmes ce qu'elles avaient encore de vertu (1). »

Mais à Romainville comme rue Drouot, les pertes d'argent surtout attiraient l'attention. A la différence des maisons du Palais Royal, qui toutes fermaient à minuit, le Cercle des Étrangers restait ouvert jusqu'à l'aube. Du reste, point de maximum ; les enjeux s'élevaient au gré des pontes. A huit heures du soir, les banquiers étaient à leur poste, mais la partie ne s'engageait vraiment qu'après la sortie de l'Opéra. Vers minuit, le salon voyait tous ses hôtes à leur place quotidienne, autour des tables de creps, de rouge et noir et de trente-et-un ; jeunes et vieux habitués du foyer de la danse qui arrivaient en s'entretenant de l'inimitable Bigottini ou des pointes de Mme Montessu. Il y a là, parmi ces beaux joueurs impassibles, les personnages les plus divers, quelques-uns considérables, ambassadeurs des cours européennes, diplomates venus aux nouvelles, familiers de Louis XVIII à la recherche d'historiettes grivoises propres à divertir leur maître ; puis des officiers, Ornano, Pacthod, Clary, et, non loin, le vieux duc de Laval qui, de mémoire d'homme, n'a jamais passé sa nuit autre part qu'au Salon, ponte incomparable et dont « la réputation d'insensibilité est bien établie ». Aussi que d'égards, que de privilèges ! Le duc peut jouer contre au creps et les banquiers lui payent le deux et as qu'ils retiennent aux autres joueurs. Faveur insigne (2) !.

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 96, 120, 304 et 305 ; Général Major lord Blayney, *Relation d'un voyage forcé*, vol. II, pp. 82, 103 et suiv. ; H. d'Alméras, *la Vie Parisienne sous le Consulat et l'Empire*, p. 94.

(2) Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. I, p. 218 ; Castellane, *Journal*, vol. I, p. 229. « Le 30 mars 1817, le duc de Laval quitta ce monde à soixante-dix ans. Quoique fort bête, il avait été dans sa jeunesse bon

Ailleurs ce sont les clubmen d'Outre-Manche, héros du White's, modèles de nonchalance et de froideur que nulle disgrâce ne saurait émouvoir. C'est Tom Sowerby, colonel aux gardes; c'est lord Fife (1), intime du Régent, venu expressément afin de constater la ressemblance de son maître avec le marquis de Livry. Le Régent n'est plus jeune; mais n'en rabat rien pour cela de ses prétentions. Il a ouï parler de la figure de ce rival et cette figure lui causant de vives inquiétudes, il veut savoir au juste à quoi s'en tenir. C'est également Hall Standish, type curieux de voyageur et de dilettante que tantôt nous retrouvons à Duxbury, son domaine d'Angleterre, tantôt dans sa maison de Séville, tantôt rue Le Peletier où, les soirs de bal ou de comédie, son hôtel regorge de visiteurs. Au reste, quelle ville, quel musée d'Europe Standish ne connaît-il point? Collectionneur infatigable, il achète au passage gravures et tableaux, publie, chemin faisant, un ouvrage d'histoire sur *Voltaire et ses contemporains*, relate ses allées et venues en Espagne et, non content d'écrire en prose, finit par accoucher d'un volume de poëmes. A sa mort, c'est à Louis-Philippe que Standish léguera tous ses livres, manuscrits et tableaux, voulant ainsi marquer sa gratitude pour l'hospitalité reçue en France. Mais Standish ne prendra son parti de mourir qu'en 1840 (2).

colonel : il fut regretté. Sa réputation d'insensibilité était bien établie : c'était un grand joueur, il ne passait pas un jour sans aller au Salon des Etrangers. » *Ibid*, vol. I, p. 337.

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 120 : vol. II, pp. 91 et 92 : Moore, *Memoirs*, voir années 1821 et 1822 : Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 166.

(2) Après la révolution de 1848, le Roi réclama la collection comme sa propriété particulière. Au bout de quatre ou cinq ans, les tableaux furent envoyés à Londres en assez mauvais état et furent vendus par Christie Manson et Wood. Les dessins et les livres furent vendus à Paris, en décembre 1852, voir *Dictionary of National Biography* article Standish : lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 150 : Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 286.

En attendant, il se divertit au rouge et noir et perd abondamment. Il est vrai qu'à ce même jeu lord Thanet perd davantage encore et très vite, par l'effet d'une belle constance, réussit à dissiper jusqu'au dernier sol de ses revenus (ils s'élevaient à près d'un million). Pourtant, à s'en fier aux contemporains, lord Thanet est loin d'être le premier venu. « Mon expérience quotidienne, rapporte Creevey, me convainc chaque jour davantage de la supériorité de Thanet sur la plupart des politiciens que je fréquente. Il s'est mis en route ce matin pour Paris, dans l'intention, comme chacun pense, d'accroître de dix milles guinées ses pertes au au jeu, déjà considérables. Mais le plus bizarre est que lui-même ne se fait aucune illusion sur son état de misère imminent (1). » Presque tous en sont là, parieurs enragés, joueurs incurables, qui s'acharnent à vouloir triompher de la mauvaise fortune et se ruinent sans broncher. Seul, le vieux Blücher manque de résignation. Dans l'antichambre il a posté son domestique, les poches pleines d'or et, sans cesse, de l'antichambre au tapis vert le feld-maréchal va et vient, jusqu'à ce qu'ayant perdu son dernier rouleau, son dernier écu, il se retire à grand fracas, jurant comme un païen, insultant les croupiers, maudissant la France et les Français dans son patois de Teuton (2).

« Après la catastrophe de Waterloo, écrit Ch. Forster, lord D*** vint à Paris, dans l'intention d'y passer seulement quelques semaines; car, en vrai Anglais, il n'aimait ni la France ni ce qui était français; la curiosité seule le conduisait sur le continent : et il voulait

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 120 et 128, *The Creevey Papers*, vol. II, p. 621 ; Moore, *Memoirs*, vol. III, pp. 306 et 316; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 90.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 129 et 130. Louis XVIII disait en souriant : « Il nous a pris notre habit, mais il nous a laissé sa culotte. »

en même temps présenter ses hommages à S. M. Louis XVIII, qu'il avait connue à Hartwell. A son arrivée, on le conduisit chez Frascati. L'arrangement de la maison le pénétra d'admiration, à tel point que son parti fut immédiatement pris : il resta en France... à la table de roulette. Il y laissa plus d'un million, et obtint la faveur de jouer sur parole. Il joua et perdit le reste de sa fortune ; la maison de jeu, par reconnaissance, lui fit une pension de six mille francs qu'il avait soin de rapporter fidèlement à sa source ; et il mourut d'apoplexie foudroyante le jour où la loi supprima les maisons de jeu (1). » Sans doute, lord D** n'est-il ici qu'un lord imaginaire ; mais combien vit-on de ses compatriotes dont l'histoire fut identique à la sienne. Tel M. Stibbert (2) qui, lui, n'était pas un héros fictif et qui, traversant la capitale, s'avisa par désœuvrement de mettre le nez au Salon. Vingt ans après, il y était encore, à jamais endetté, vivant d'une infime pension qu'il recevait d'Angleterre. Quotidiennement néanmoins on le voyait errer autour des tables et risquer les quelques francs dont il pouvait disposer. « Il avait des manières douces, une résignation mélancolique et lui-même convenait que sa passion maudite faisait de lui, pour ses compatriotes, une des curiosités de la ville. » Les touristes n'eussent point non plus manqué d'aller voir chez Frascati, M. Lumsden, *le fou anglais*, autre personnage bizarre, qui chaque jour arrivait des premiers à la table de rouge et noir et se retirait bon dernier. Derrière sa chaise hommes et femmes s'écrasaient, impatients d'assister à sa ruine, et tandis que le croupier s'adjugeait les mises, du doigt on se montrait *le fou*, lequel fou tirait de sa poche une ardoise et furieusement avec cette ardoise tour à tour se frottait

(1) Ch. de Forster, *Quinze ans à Paris*, vol. II, p. 424.
(2) Th. Raikes, *Journal*, vol. II, pp. 110 et 111.

le dessus des deux mains. Mr. Lumsden frottait de la sorte « jusqu'à ce que le sang jaillit ». Il n'avait point trouvé de stratagème plus efficace pour calmer ses nerfs (1).

Enfin, en dehors des cercles, dans le monde, il y eut alors quelques Anglais fastueux, joueurs magnifiques et célèbres pour leur habileté aux cartes. Je ne citerai que Sir Charles Potter qui, fait prisonnier comme beaucoup d'autres à la rupture du traité d'Amiens, n'en garda cependant point rancune à la France, jugea même bon de s'y fixer pour le reste de ses jours et trouva parmi la société parisienne l'accueil le plus flatteur. Au reste fort beau, avec les manières du monde les plus séduisantes, il devait épouser la vicomtesse de Segons, fille de M. de Vaublanc, le ministre de Louis XVIII. Sir Charles jouait avec passion et sans cesse. Un grand sang-froid, une étonnante mémoire, doublée d'un coup d'œil singulièrement perspicace lui donnait, à juste titre, la réputation d'un adversaire redoutable.

Il fréquentait particulièrement chez la duchesse de Luynes où se réunissait toute une société de vieilles joueuses; Mme Dumesnil, la comtesse Tyskiewiz et Mme de Balbi, « une femme, écrit lady Granville, dont pour moi le souvenir remonte à cent cinquante ans, une femme qui appartient au temps jadis, mais qui néanmoins, au siècle où nous vivons, trottine encore fort allègrement (2). » On arrivait pour dîner; puis, le repas terminé, on commençait une partie d'écarté, bientôt suivie d'un creps qui généralement se prolongeait jusqu'au lendemain vers midi. Sir Charles faisait fonction de banquier. « Il payait avec grâce » et maniait galamment la cuillère qui lui servait à ramasser l'ar-

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 148, vol. II, p. 287.
(2) Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 331 ; Raikes, *Journal*, vol. III, pp. 277 et 278 : Castellane, *Journal*, vol. I, pp. 383 et 389 ; Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p, 324.

gent. Lorsqu'il avait gagné, jamais il ne manquait d'oublier sous un flambeau son billet de mille francs. Après 1840, on le rencontra surtout au Jockey Club, dont quelque temps il fut le doyen. Jusqu'à son dernier jour les cartes l'absorbèrent tout entier. « Sobre et patient, il arrivait des premiers et attendait en parcourant les journaux le nombre de partenaires suffisant pour commencer son whist. Comme tous les hommes atteints de cette passion, après un certain temps, le sang lui montait à la tête, ses pieds se refroidissaient; il avait une chancelière pour remédier à cet inconvénient. » En aucun cas, sa figure n'exprimait le déplaisir ou la joie ; parfois seulement, il se livrait « à de rares et bruyants éclats de rire; le ressort jouait pareil à la détente d'un pistolet et s'arrêtait à l'improviste. Aucun symptôme, aucune trace n'indiquait sur sa figure le passage de ces brusques accès d'hilarité ». Longtemps, Sir Charles jouit aux cartes d'un bonheur singulier. Un jour vint pourtant où le stoïque vieillard trouva des adversaires de force à lui tenir tête. « Sa mémoire baissait; il dut restituer avec usure la totalité de ses bénéfices; mais son humeur ne changea pas. » Suivant la règle, en effet, il mourut plus qu'à demi-ruiné (1).

***

Les tables de jeu n'étaient d'ailleurs point le seul rendez-vous de prédilection des oisifs londonniens. Pour eux, l'Académie de musique avait bien également son prix et le corps de ballet offrait à leurs yeux des charmes irrésistibles. Dès le retour de Louis XVIII, et je

(1) C'est à Nancy que, sous Napoléon, fut détenu sir Charles Potter. Renseignements particuliers. A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey Club*, p. 57; Castellane, *Journal*, vol. I, p. 59; vol. II, pp. 162 ; d'Alton-Shée, *Mémoires*, vol. I, p. 144.

ne parle plus uniquement ici de l'année qui suivit Waterloo, mais de toute la période qui s'écoula jusqu'en 1830, l'on retrouva donc au foyer de la danse quelques habitués du cercle de la rue Drouot et presque tous bientôt surent équitablement partager leurs loisirs entre ces deux maisons voisines.

En 1815, l'Opéra (1) était situé rue Richelieu, sur l'emplacement réservé de nos jours au Square Louvois. Ce fut là qu'en 1814, au lendemain de la capitulation de Paris et devant le roi de Prusse, Laïs chanta sur l'air de Henri IV ce couplet de circonstance :

Vivent Guillaume,
Et ses guerriers vaillants !
De ce royaume
Il sauve les enfants.
Par sa victoire
Il nous donne la paix
Et compt' sa gloire
Par ses nombreux bienfaits.

L'année suivante, on y célébrait la défaite de Waterloo en montant *l'Heureux Retour*, ballet d'actualité ; enfin, le 13 février 1820, à la porte de ce même théâtre, le duc de Berry tombait sous le couteau de Louvel. Le prince étant mort dans un cabinet de l'Administration, il fut décidé que l'Opéra de la rue Richelieu disparaîtrait et, le 13 août 1821, on inaugurait la salle de la rue Le Peletier. Quoique provisoire, celle-ci devait subsister jusqu'en 1873 et grâce à Meyerbeer et Rossini compter bien des soirées glorieuses.

Toutefois jusque vers 1827, l'Académie s'en tint au répertoire des dernières années de l'empire, tragédies lyriques, mélopées fastidieuses chères aux successeurs

(1) Nérée-Desarbres, *Deux siècles à l'Opéra ;* A. Royer, *Histoire de l'Opéra :* Rochegude, *Guide à travers le vieux Paris,* pp. 146 et 160 ; Baron de Frénilly, *Souvenirs*, pp. 198 et 199 ; H. Houssaye, *1814,* p. 564.

de Spontini, où, suivant la mode du temps, barytons et ténors trouvaient l'occasion de hurler à tue-tête et sans discontinuer. On s'ennuya fort à l'Opéra en attendant Rossini. Pourtant, l'on s'y rendait avec exactitude, mais beaucoup plus par souci de l'étiquette que par goût musical, avant tout pour venir figurer dans sa loge et saluer ses amis. Le public se composait éternellement du même groupe d'abonnés fidèles et, si la direction ne faisait point de grands frais pour varier le répertoire ou la mise en scène, l'Académie de musique avait du moins le charme d'une de ces vieilles maisons où les maîtres reçoivent sans cérémonie, où les invités se sentent chez eux, ont leurs habitudes et n'aiment point d'en changer. Il en était des soirées de l'Opéra comme des réceptions privées au temps de Louis XVIII ou de Charles X. Tout s'y passait dans l'intimité. Enfin l'on se rendait à l'Opéra pour assister aux évolutions du corps de ballet. Les productions musicales n'offraient alors qu'un intérêt médiocre, les chanteurs ne valaient pas grand chose; mais la troupe chorégraphique était de premier ordre et M^lles^ Bigottini, Legros et Noblet célèbres par toute l'Europe (1).

Les familiers de l'endroit n'arrivaient donc généralement qu'à l'heure du ballet et, devant que de prendre place dans leur loge, s'en allaient jeter un coup d'œil au foyer de la danse. On gagnait directement les coulisses par le passage de la rue Grange-Batelière, couloir humide et sombre où les galants venaient guetter la sortie des figurantes. Chroniqueurs et nouvellistes ont décrit ce passage à qui mieux mieux, sans oublier M^me^ Crosnier, concierge de l'Opéra, qui tour à tour vit défiler

(1) E. Boutet de Monvel, *Adolphe Nourrit*, pp. 9 et 10 : A. Royer, *Histoire de l'Opéra*, pp. 114, 125, 126, 129 et 130 : Montigny, *le Provincial à Paris*, vol. I, p. 263 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 410 ; lady Morgan, *France*, vol. II, pp. 219 et 220 ; *le Petit diable boiteux ou le Guide anecdotique des étrangers à Paris*, par M***, p. 21.

dans sa loge toutes les célébrités musicales et mondaines de son temps, Vestris, Meyerbeer et Nourrit, bien des pairs de France et maréchaux de camp, et force diplomates de tous les pays et de tous les âges. Ambassadeurs ou gentilshommes du Roi, nul ne se fut aventuré dans le théâtre sans donner le bonsoir à Mme Crosnier (1), Enfin, après avoir gravi des marches, franchi des portes, traversé la scène, on pénétrait dans le foyer, ce foyer que plus tard Eugène Lamy peuplera sur ses estampes de jeunes personnes en cotillons courts et d'élégants messieurs à taille de guêpe, le front chargé de boucles abondantes, la jambe moulée dans leurs pantalons à sous-pied. C'était une vaste pièce qui jadis avait comme salon fait partie de l'hôtel de Choiseul. L'éclairage en était médiocre et l'ameublement sommaire ; partout des boiseries blanc et or, de hautes glaces descendant jusqu'au parquet, puis, de distance en distance, le long des murs, des barres en bois recouvertes de velours grenat, des banquettes également grenat et dans le fond de la salle, monté sur une colonne, le buste de Mlle Guimard (2).

Peu à peu, à mesure qu'approchait l'heure d'entrer en scène, le foyer voyait arriver ses hôtes quotidiens. En foule débouchaient les figurantes, « troupe légère, *flottante*, écrit le poétique Janin, escadron vêtu de gaze, armé de fleurs, oiseaux au brillant plumage, *qui s'envolent en poussant un petit cri joyeux* ». Elles arrivaient, munie chacune d'un petit arrosoir, les pieds emmaillottés dans des guêtres de coutil afin, jusqu'au dernier moment, de protéger leurs bas roses et leurs escar-

(1) Albéric Second, *les Petits mystères de l'Opéra*, pp. 115, 117 et suiv. ; Ch. de Boigne, *Petits Mémoires de l'Opéra*, pp. 56, 63.

(2) Jules Janin, *Un hiver à Paris*, chap. XXIII ; A. Second, *les Petits mystères de l'Opéra*, p. 134 ; Ch. de Boigne, *Petits mémoires de l'Opéra*, p. 16 et 17 ; Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. III, pp. 219 et suiv.

pins de soie. Toutes couraient signer sur la feuille de présence; puis, arrosant le parquet, se mirant dans les glaces, s'exerçaient à des battements, jettés-battus et autres pas difficiles. Bientôt paraissaient les premiers sujets, environnés de leurs cortèges de soupirants; Mlle Bigottini, l'incomparable Bigottini, l'étoile, celle qui succédait en droite ligne à Gardel et Guimard, Mlle Fanny Bias, protégée de M. de Luçay, anciennement préfet du Palais, sous l'empire, Clotilde Mafleuroy, élève de Vestris et première danseuse du genre sérieux. Clotilde un jour épousera Boïeldieu. Il y avait aussi là Mlles Legros et Lacroix, Mme Montessu, avec sa tête énorme, ses jambes robustes, ses pointes infatigables, enfin Lise Noblet, dont le général Clapartède tomba si follement amoureux, passion qui chez le vieux guerrier ne devait s'éteindre qu'avec la vie. « Je ne vous cacherai pas que je l'aime beaucoup », disait-il à tout venant. Mais cela se passera sous Louis-Philippe. En attendant, Lise Noblet comptait pour adorateur très dévoué lord Fife qui l'accablait d'attentions touchantes et ne la quittait point d'un pas, « s'offrant tantôt à lui porter son châle, tantôt son éventail, trottinant derrière elle les mains embarrassées de flacons, admirant à son cou les diamants dont un autre venait de la gratifier, ou restant bouche-bée devant ses entrechats et pirouettes ». En échange de quoi, lord Fife n'attendait de sa maîtresse que, par-ci par-là, quelques mots gracieux, menues faveurs qui toutefois ne laissèrent point que de lui coûter fort cher (1).

Il n'était pas le seul de ses compatriotes à fréquenter assidûment l'Opéra où, comme je l'ai dit plus haut, se donnaient rendez-vous la plupart des intimes du marquis

(1) Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. III, pp. 217 et 229 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I. pp. 125, 126, 303, 305 ; A. Royer, *Histoire de l'Opéra*, pp. 118, 122, 123 et suiv. ; A. Second, *les Petits mystères de l'Opéra*, p. 234.

de Livry. Ils sont tous là, nos Anglais, mêlés aux Parisiens à la mode, aux gentilshommes de la Chambre, familiers du Château et diplomates des cours étrangères, « car chacun sait que, de temps immémorial, il existe de très grands rapports entre les danseuses et la diplomatie ». Et tandis que vont, viennent, courent, pirouettent les figurantes en jupes roses, tandis que, dans les coins, hommes et femmes se réunissent en petits cercles, tandis qu'on rajuste une sandale, que circulent friandises et billets doux, partout, dans chaque groupe, l'on est sûr de retrouver quelque visage de Bond Street, quelque figure entrevue déjà bien souvent; ici Ball Hughes, grand garçon fort répandu des deux côtés de la Manche, célèbre surtout pour sa prodigieuse fortune et ses largesses inconsidérées. Ball Hughes, on le conçoit sans peine, était grandement apprécié par les dames de l'Opéra. Il ne put rester insensible à tant de marques d'attachement et bel et bien finit par épouser l'une de ces demoiselles (1). Plus loin et comme lui, ancien officier de Wellington, le capitaine Gronow, « petit homme pommadé, musqué, froid, flegmatique », boulevardier renforcé, personnage mystérieux, qu'en 1840 Villemessant, jeune homme, apercevra au Petit Cercle « coulant sa vie, assis à la fenêtre, sa fameuse canne a la bouche et regardant passer son Paris (2). »

Puis, c'est lord Stuart de Rothesay, ambassadeur de Grande-Bretagne, imposant et grave personnage, pour qui ne le voyait que de loin aux cérémonies officielles, réputé pour son expérience et sa finesse; en réalité, se souciant des affaires comme de rien du tout, n'ayant en

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, pp. 89 et suiv. ; Raikes, *Journal*, vol. II, pp. 200 et 253 ; vol. IV, pp. 5 et 146 ; Cyrus Redding, *Fifty year's Recollections* vol. II, p. 42 ; Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, première série, p. 281 ; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 160.

(2) Villemessant, *Mémoires*, première série, p. 298, sur Gronow, voir plus loin.

tête qu'escapades et polissonneries, « coureur de filles de toutes les couleurs et de tous les genres ». Avec cela, nulle pudeur. Où que ce fut, ses propos n'avaient jamais trait qu'à « Farini, Anatole et ce qu'on racontait à l'Opéra ». « Il entrait chez moi en bottes, à toute heure, dit encore Chateaubriand, crotté et vêtu comme un voleur ; après avoir couru sur les boulevards et chez les dames qu'il payait mal et qui l'appelaient Stuart (1). »

Les Anglais pouvaient toujours compter sur un aimable accueil à l'Opéra. Le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld en était alors directeur et mettait infiniment de complaisance à faire les honneurs de sa maison. Très avisé, malgré ses propos d'étourdi, fort bien en cour près de Mme du Cayla, « son amant même, suivant le plus grand nombre », il avait merveilleusement su profiter de son influence toute puissante afin d'obtenir le poste de « directeur des spectacles et des arts ». Les feuilles libérales critiquèrent fort sa nomination ; l'on brocarda le vicomte et le bon public rit un peu du discours où celui-ci recommandait aux figurantes « les pantalons larges et des mœurs ». Quoi qu'il en soit, Sosthène de la Rochefoucauld n'en sut pas moins apprécier les hommes de talent à leur juste valeur. Ce fut lui qui, dans la suite, lia Rossini à la France, offrit un nouvel engagement à Nourrit fils, attira Levasseur et Mme Damoreau, bref inaugura l'une des périodes les plus glorieuses de l'Opéra français (2).

Autour de lui, dans le foyer, se groupaient quelques

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 99, 327 ; Castellane, *Journal*, vol. I, p. 23 ; vol. II, pp. 289, 345 ; *The Creevey Papers*, vol. I, p. 210 ; Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 178 ; Chateaubriand, *Mémoires* (édit. Biré), vol. V, p. 354 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. III, p. 358 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 96, 101, 106, 114.

(2) Castellane, *Journal*, vol. I, pp. 257, 451, 460, 464 ; vol. II, pp. 7, 46, 73, 235 ; Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, pp. 275, 291, 295 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. III, pp. 72, 78, 209 et suiv. ; Lorédan Larchey, *Gens Singuliers*, p. 82 ; H. Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), p. 312 ; *Code Parisien* (1829), chap. III.

intimes des Tuileries, vieux beaux d'autrefois, le menton perdu dans leurs volumineuses cravates, en habit bleu à la française, culottes à boucles et « chapeau-bras »; le duc de Gramont (1), jadis capitaine des gardes sous Louis XVI, vieillard aimable et doux, la mémoire pleine de souvenirs, d'anecdotes, négligeant d'ailleurs la politique pour l'Académie royale et préférant encore aux figurantes ses tulipes et ses roses dont il était grand amateur ; le duc Edouard de Fitzjames (2), petit-fils du maréchal de Berwick, un des orateurs les plus marquants de la Chambre des pairs, bel homme à physionomie spirituelle et mobile, au langage hardi, aux mots colorés, lequel, après avoir joui de l'amitié de Louis XVIII, sut rester dans les bonnes grâces de Charles X, bien que cependant il ne fût « rien moins qu'un homme religieux ni régulier dans ses mœurs » ; Puységur, « ce Français des Français, si gai, si gracieux et si jeune ». Il l'était un peu moins qu'il le voulait bien laisser paraître, se teignait en noir les cheveux et les sourcils, s'habillait à la façon des incroyables et soupirait sur la mort du bon vieux temps, des abus commodes, criait à la décadence. « Aussi, ne manquait-il point d'ajouter, les pauvres femmes sont d'un ennui ! La galanterie n'existe plus. Les maris jouissent d'une sécurité ! Il faut aller en Angleterre pour chercher un séducteur. » Cependant Puységur tombait amoureux de Mlle Gosslin et Mlle Gosslin lui causait de grands tourments. Mlle Gosslin le plantait là pour un ténor (3).

Enfin, passant d'un groupe à l'autre, caressant les femmes sous le menton, leur chuchotant des galanteries

(1) Th. Raikes, *Journal*, vol. II, p. 227 ; vol. III, p. 29 ; lady Blessington, vol. I, p. 87 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 118.
(2) Th. Raikes, *Journal*, vol. I, pp. 54, 59 ; vol. II, p. 378 ; vol. III, p. 341 ; général, marquis de Bonneval, *Mémoires*, p. 164 ; Puymaigre, *Souvenirs*, pp. 288 et 289.
(3) Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 95, 97, 98, 99, 109.

à l'oreille, allait et venait un extraordinaire petit homme, toujours vêtu à l'ancienne mode, avec le tricorne et l'épée. C'était le commandeur de Ferettes, un revenant de l'autre siècle et le doyen des habitués de l'Opéra. « Le commandeur de Ferettes avait soixante-treize ans ; de petite stature, fort maigre, c'était un prodige de voir ses minces jambes pour sa chétive personne. C'était l'homme le plus courageux de son temps d'oser marcher sur de pareils soutiens. M. de Ferettes avait de la poudre, des boucles, une queue. Le bailli de Ferettes était très bête, sa tournure était ridicule ; il faisait partie du corps diplomatique sous tous les régimes depuis trente ans, en qualité d'ambassadeur de l'ordre de Malte ; il avait cent mille francs de rentes, de dédommagement de commanderies en Allemagne. S'étant offert au grand-duc de Bade pour être ici son envoyé sans appointements, il était son ministre plénipotentiaire, possédait en conséquence le grand cordon de ce duché. Depuis de longues années, M. de Ferettes ne manquait pas une représentation d'Opéra, toujours au balcon, appuyé à la colonne, à la même place ; l'ouvreuse la lui gardait religieusement. C'était l'homme de France le plus au fait des actrices de l'Opéra, mettant une importance extrême aux intrigues de ces demoiselles, connaissant avec détail leurs aventures galantes, se plaisant à les raconter, se félicitant quand on le mettait sur ce sujet.

« L'année n'est pas bonne, disait-il ; les Anglais ne payent pas comme autrefois. La figurante Aubry est brouillée avec le comte de Grotte. La nouvelle débutante est sur de grands pieds dans ce monde ; elle les a bien attachés ; son mollet est bien fait ; elle danse assez bien, mais elle baisse un peu trop la tête... La liaison de M^lle^ Legros avec Mr K** continue ; il en est fort content. »

Le commandeur de Ferettes entretenait alors une chanteuse, Mlle Cinti ; elle était grosse, et il se flattait que c'était son ouvrage. Quand il voulait être bien aimable avec ses maîtresses, il leur râclait de son violon, en chemise ; il leur donnait là une jolie récréation. On l'avait surnommé « l'Apollon du Père La Chaise (1) ».

***

« Les Anglais ne payent plus, » disait le vieux bailli. Les Anglais faisaient mieux ; ils épousaient. Et c'était un curieux spectacle que de voir ces milords très respectables, ces dandys impassibles subitement convoler en justes noces avec les diverses étoiles du corps de ballet. En 1821, débutait sur la scène Maria Mercandotti, « une délicieuse petite personne, faite à ravir, laquelle donnait les plus belles espérances (2) ». Malheureusement, après la vingt-huitième représentation, Maria Mercandotti disparaissait à l'improviste et, circonstance digne de remarque, M. Ball Hughes disparaissait à la même heure. On en conclut, non sans raison, que tous deux s'en étaient allés sur quelque rive hospitalière couler des jours heureux. Vint ensuite le tour du capitaine Gronow, lequel obtint la main de Mlle Didier ; puis celui de M. Lyne Stephens, qui s'unit à Mlle Lise Duvernay (3) ; puis celui de bien d'autres encore qui, mus par

(1) Etienne, bailli de Ferettes, 1747-1831. Il était déjà bailli de l'ordre de Malte en 1767 et ambassadeur de cet ordre à Paris. En 1805, les domaines de Malte à Heitersheim ayant été sécularisés et incorporés au grand-duché de Bade, le baron de Ferettes fut indemnisé par une pension viagère de 60.000 livres et nommé ministre de Bade auprès de Napoléon Ier, plus tard auprès de Louis XVIII. Il démissionna en 1830. Castellane, *Journal*, vol. I, pp. 351, 447 ; vol. II, p. 216 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 96 et 240 ; vol. II, p. 39.

(2) Moore, *Mémoirs*, vol. III, pp. 267, 304, 307.

(3) *Dictionary of National Biography* (article Gronow). Renseignements particuliers.

de fort louables et de fort généreux sentiments, perpétuèrent la tradition jusqu'à nos jours.

En vérité ces Anglais ne peuvent rien faire à demi. Viennent-ils visiter Paris? ils s'y installent à demeure. Entrent-ils dans une maison de jeu ? ils y perdent leur fortune entière. Leur arrive-t-il enfin de tomber amoureux? voilà qu'ils ne songent plus qu'au mariage. Hommes singuliers, qui jamais ne s'avisent de moyens-termes et vont jusqu'au bout de leur devoir, de leur passion ou de leur fantaisie.

CHAPITRE III

LADY MORGAN ET LADY BLESSINGTON

I. La saison à Paris. — II. Lady Morgan et ses livres sur la France. — III. La société parisienne et les Anglais. — IV. Lady Blessington.

I

On a vu combien, au lendemain de Waterloo, le beau monde de toutes les capitales avait mis d'empressement à gagner Paris. Rapidement autour de la société française, et du reste bien accueillie par elle, s'organisa toute une société cosmopolite. Sans parler de la princesse Swartzemberg, établie chez nous depuis des années, de Mme de Metternich et des comtesses Potocka, la colonie russe et allemande offrait d'autres beautés non moins séduisantes : Mme de Gourieff, la princesse Galitzin, la comtesse Tolstoï, les princesses Grassolowich et Narischkine, la princesse Volkonski que, durant les Cent Jours, Isabey choisit pour modèle; Mme Korsakoff, qui ne devait quitter Paris qu'en 1827 et laissa derrière elle tant de regrets (1); enfin cette extraordinaire princesse Bagration (2), correspondante mystérieuse de l'em-

(1) Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), pp. 133 et suiv.

(2) Catherine Skavronska (1783-1857), épousa en 1800 le prince Bagration, qui fut tué à Borodino, en 1812. En 1830, la princesse épousa le colonel anglais sir John Hobart Caradoc, baron Howden. En 1825, Cas-

pereur Alexandre, restée belle en dépit des ans, qui sur le tard devait s'amouracher de l'anglais Caradoc, « joli garçon, connu par ses succès auprès des dames ». Il avait tout juste la moitié de son âge ; mais néanmoins réussit à se faire épouser ; au surplus se bornant, une fois marié, à loger en face de la maison de sa femme et conviant ses amis à dîner chez elle (1).

« Je vais noter sur mon journal les principales assemblées, nous dit Castellane ; on y verra que ce sont les étrangers qui font presque exclusivement les honneurs de Paris. » La princesse Bagration donnait en effet des *raoûts* fort suivis — le mot est de l'époque — et Mmes Korsakoff et Potocka des bals magnifiques auxquels de grand cœur venaient assister les Français même les plus exclusifs.

Mais si les princesses allemandes et russes tenaient dans le monde une place brillante, les Anglaises l'emportaient cependant par le nombre et l'influence. « En 1815 et durant les années qui suivirent, écrit un de leurs compatriotes, toute la fine fleur de la Société britannique se trouva rassemblée dans Paris, gens à la mode, hommes de talent, épouses ravissantes, accompagnées de leurs filles plus ravissantes encore (2). » Outre celles qui, suivant l'exemple de lady Aldborough (3), se fixèrent définitivement chez nous, occupant quelques-uns

tellane écrivait : la princesse Bagration « est à Paris, en mission de l'empereur de Russie, auquel elle écrit chaque jour ; elle ne manque pas une séance de la Chambre des députés, y reste du commencement à la fin, dans la tribune des ambassadeurs. Elle a au moins cinquante ans, est parfaitement conservée, fort spirituelle, encore belle ». Castellane, *Journal*, vol. I, p. 58 ; vol. III, pp. 18, 168 et 216 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 300 ; Comtesse de Bassanville, *les Salons d'autrefois*, 2e série ; (La Princesse de Bagration), *la Mode*, 1836, juillet-septembre, p. 37.

(1) Caradoc (Sir John Hobart), 1799-1873. Plus tard baron Howden. Colonel dans l'armée anglaise, puis ministre d'Angleterre à Rio de Janeiro et à Madrid ; Countess Granville, *Letters*, vol. II, pp. 24 et 192 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 305 ; vol. II, p. 121, voir plus loin.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 299.

(3) Voir p. 98.

des plus beaux hôtels de la rue Ville-l'Evêque ou de la Chaussée d'Antin, les célébrités du peerage s'accoutumèrent chaque printemps à passer par notre capitale. Ouvrons *Pelham* (1), un des romans à succès de l'époque, nous verrons que le héros ne manque point de venir faire son tour au Palais Royal, de prendre l'air des boulevards, de s'introduire dans les maisons où l'on reçoit. Parcourons les lettres de lady Granville, le journal de Miss Berry, celui du poëte Moore, et nous constaterons qu'aux yeux des Anglaises, Paris est bien déjà le rendez-vous à la mode, le seul endroit où vraiment la saison bat son plein.

Au reste elles y sont toutes : lady Drummond et lady Parnell, lady Sakesbury, lady Radcliff, lady Conyngham, celle-là même que George IV honora de ses dernières faveurs, lady Besborough qui, dans son jeune temps, avait été reçue chez Marie-Antoinette et ne tarissait point sur les délices de Versailles, la belle duchesse de Hamilton, également duchesse de Châtellerault et nommée par Charles X au grand couvert du Roi pour recevoir l'ambassadrice de Grande Bretagne, à titre de duchesse française ; lady Holland, qui voyageait, précédée de ses laquais, avec des fourgons charriant son lit, ses fauteuils, ses tapisseries, sa bibliothèque ; lady Mansfield, qui recevait en son hôtel de la rue de Bourbon ; lady Temple, qui logeait à l'hôtel des Princes ; lady de Ross, qui habitait à Passy, enfin lady Stuart de Rothesay et lady Granville, les deux ambassadrices qui, sous la Restauration, se succédèrent à tour de rôle et prirent dans la chronique mondaine une si flatteuse importance (2).

(1) Roman de Edward Lytton Bulwer, plus tard lord Lytton, l'auteur des *Derniers Jours de Pompéi*.

(2) Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), pp. 129, 130 et suiv. ; lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 148 et 149 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 268, 300 et suiv. ; Th. Moore, *Memoirs*, vol. III,

A peine débarquées, la grande affaire pour ces dames était de se remettre au ton du jour, de renouer connaissance avec les modes parisiennes oubliées depuis si longtemps, et toutes de courir, qui chez Victorine ou Leroy (1) pour les robes, qui chez Mlle Maréchal ou Perrot fils pour les marabouts et les fleurs, qui chez le juif Meyer pour les gants, qui chez Michiels, le bottier fameux, dont l'enseigne se balançait devant la maison des Bains Chinois (2).

A vrai dire, tout l'art de nos fournisseurs n'était point de trop pour rappeler aux dames du peerage certains raffinements d'élégance. Un isolement prolongé dans leur île n'avait que médiocrement contribué à leur former le goût et si l'on en croit les contemporains, quelques-unes arrivèrent sur le continent, affublées d'une manière surprenante. « Les femmes anglaises se distinguent ici par les costumes les plus ridicules, écrivait la baronne du Montet pendant le Congrès de Vienne. Lady Castlereagh portait au bal, chez le prince de Metternich, l'ordre de la jarretière de lord Castlereagh en diamants sur sa tête. On s'est étonné de cette bizarrerie; on pouvait l'être aussi de l'extrême indécence de leur mise; leurs robes ou plutôt leurs fourreaux sont si étroits que toutes leurs formes y sont exactement dessinées; elles sont aussi décolletées jusqu'à l'estomac. » Par toute l'Europe la surprise était la même. « La comtesse Wrbna, qui revient de Rome et cause très agréablement, racontait les parures bizarres des Anglaises en Italie; elles s'y paraient de plumes de faisans et de broderies en ailes de mouches; elles portaient habituel-

pp. 173 et 241; Castellane, *Journal*, vol. I, p. 331; vol. II, p. 352; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 355 et 369; Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 77 et suiv.

(1) *La Mode*. *1829*, pp. 280 et 310; *1830*; 1er trimestre, pp. 145 et 348; 2e trimestre, p. 95.

(2) Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), pp. 191 et 192.

lement des spencers et des robes écarlates comme les cardinaux (1). »

L'on juge si ces dames étonnèrent à Paris et s'il était urgent pour elles de mettre à contribution modistes et couturières. Il y avait foule chez Herbault; Leroy ne pouvait suffire aux commandes et ses livres attestent en effet que, de 1814 à 1820, ce furent bien les Anglaises qui chez lui formèrent la clientèle principale. On y voit même que bon nombre d'entre elles commandaient plus aisément qu'elles ne payaient, que lady Tortom (?) repassait la Manche en emportant à son fournisseur pour quatre louis de plumes et que lady Karriston (?) s'obstinait délibérément à ne point solder un échange. Heureusement d'autres étaient là, susceptibles de compenser les pertes, lady Sidney Smith, la femme du commodore emprisonné sous l'empire, la duchesse de Wellington, qui, pour les réceptions à la cour, se parait du manteau lamé d'argent, du mantelet de blonde et des *barbes* réglementaires, à défaut de quoi même une princesse n'eût pu franchir le seuil des Tuileries; enfin lady Jersey (2), mondaine infatigable, qui survenait en répandant le tumulte autour d'elle, quittant son couturier pour les Tuileries, les Tuileries pour l'Opéra, l'Opéra pour l'Ambassade, remorquant à sa suite un époux infortuné, lequel « supportait une dose d'ennui à laquelle véritablement il était pénible de songer ». Chaque printemps, de la sorte, on signalait à Paris sa venue, et

(1) Baronne du Montet, *Souvenirs*, pp. 137 et 181 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 105 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. I, p. 418 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 90 ; vol. II, p. 59.

(2) Lady Jersey, 1787-1867. Sarah, fille du comte de Westmorland et par sa mère petite-fille du banquier Robert Child. Lord Jersey, son mari, remplit diverses charges à la cour. « Lady Jersey est à Lyons, écrivait en 1817 lady Granville, et doit arriver ici lundi pour un mois. Elle s'arrête à toutes les villes, dîne avec les préfets, se délecte au milieu du tumulte. Il me semble que je commence à l'entendre. » Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 110, 112, 121, 126, 390 ; Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 154.

chaque voyage était un prétexte aux fantaisies les plus coûteuses; diadèmes, cachemires, éventails, panaches, elle commandait, achetait, payait sans compter, et ce fut effectivement habillée d'une robe de Leroy qu'elle posa pour les deux portraits que Gérard laissa d'elle (1).

Mais il faut choisir parmi ces belles étrangères et, de préférence, nous insisterons sur lady Morgan et lady Blessington parce que l'une et l'autre nous ont conté par écrit ce qu'elles pensaient de la France et des Français.

II

Lady Morgan vint à Paris en 1815, aussitôt la paix conclue. Elle y fit un séjour prolongé; puis, successivement, elle y revint en 1818, en 1829 et 1830. Mais, dès son premier voyage en France, elle arrivait précédée d'un certain renom littéraire et la célébrité qu'à titre d'écrivain elle s'était acquise de l'autre côté de la Manche, l'avait accompagnée jusque chez nous. Sa carrière de femme de lettres vaut bien au reste que nous en disions deux mots (2).

Née en 1799, elle était fille d'un certain Owenson, acteur et directeur de théâtre à Dublin. Les affaires du pauvre homme ne marchaient qu'à demi et tout porte à croire que miss Owenson eut une enfance précaire et fortement agitée. En mars 1801, elle portait chez un éditeur de la ville un recueil d'anciennes chansons irlandaises traduites en vers anglais, inspiration merveilleuse, dont plus tard Thomas Moore tira le parti qu'on sait. Néanmoins,le volume de miss Owenson eût

(1) Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), pp. 129 et suiv.
(2) Voir *Dictionary of National Biography*.

couru grand risque de n'avoir aucun lecteur si, par une grâce du ciel, il n'était tombé entre les mains de lady Moira. Celle-ci convia l'auteur chez elle et l'auteur y chanta ses chansons en jouant de la harpe. Lady Moira s'enthousiasma, s'attendrit ; l'assistance fit chorus ; voilà Miss Owenson portée aux nues ! chacun tint à l'exhiber, à l'entendre et d'un jour à l'autre celle-ci devint l'héroïne des salons à la mode. Encouragée, notre débutante passa des vers à la prose et, coup sur coup, mit au jour *St-Clair or the heiress of Desmond*, roman en deux tomes, puis *Novice of St-Dominick*, en quatre tomes, l'un et l'autre ouvrage ayant pour mérite principal d'être fort longs. Mais, en ce temps, les femmes de lettres étaient moins nombreuses que de nos jours et sans doute le public moins difficile. Aucun des deux livres de miss Owenson ne trouva mauvais accueil.

En 1806, elle en publiait donc un troisième, *The Wild Irish Girl*, cette fois d'une valeur moins discutable et qui resta l'une de ses œuvres maîtresses. Bien qu'aujourd'hui pour nous d'un ennnui mortel, *The Wild Irish Girl* atteignit à l'époque jusqu'à sept éditions successives et consacra la réputation de miss Owenson. L'intérêt littéraire d'ailleurs n'était point seul en jeu et l'intérêt politique contribua grandement à la vogue de l'ouvrage. Irlandaise, miss Owenson exposait au grand jour les misères de ses compatriotes et bien haut proclamait leurs revendications. Tout le parti whig prit pour elle fait et cause cependant que les tories, Walter Scott en tête, lui déclarait une guerre sans merci. Jamais lady Morgan ne devait trouver grâce à leurs yeux. N'importe, malgré des attaques et critiques souvent légitimes, *The Wild Irish Girl* fit sensation. L'auteur avait trouvé sa voie. Protégée par le duc de Bedford, alors vice-roi d'Irlande, miss Owenson put donner libre cours à sa fécondité. Bientôt

parurent *The Patriotic Sketches*, *O'Donnel, a national Tale*, et lorsqu'elle eut achevé *The Missionary*, ce fut devant lord Aberdeen, lord Castlereagh et lord Palmerston, puis devant la Princesse de Galles, le duc de Berry et l'ex-roi de Suède que tout d'abord elle fit à haute voix lecture de son roman (1).

Une vogue aussi rapide et d'aussi magnifiques protecteurs furent cause que, très vite, miss Owenson eut de ses propres mérites l'idée la plus avantageuse. Elle ne goûta pas à demi le plaisir d'être illustre et, d'autre part, certaines satisfactions mondaines accrurent de beaucoup à ses yeux le prix de ses triomphes littéraires. Un biographe peu bienveillant la dépeint sur ses vieux jours comme « une petite bossue, ridiculement attifée, avec une perruque et du rouge; vive et quelque peu sotte; frivole, bavarde et vaniteuse, lardant sa conversation de bribes de français, le plus souvent incorrectes et d'un accent toujours abominable, étalant enfin ses relations parmi les gens titrés avec une insistance risible » (2). Le portrait n'est pas flatteur; mais, à lire les écrits de lady Morgan, l'on imagine sans trop d'efforts qu'il y avait déjà un peu de toutes ces belles qualités chez miss Owenson. « Sa prétention, déclare un autre, se voit jusque dans son costume, toujours excentrique : béret immense en velours rouge, garni de grosses perles blanches; spencer fort décolleté, laissant voir le cou, les épaules, le dos; écharpe jetée avec la pensée de faire tableau, ou qu'on laisse flotter, en courant, dans le salon. Petite et toujours s'agitant, lady Morgan est, avec ses bizarres costumes, fort plaisante à voir. Causeuse intarissable elle est intéressante et amusante pendant un quart d'heure, mais, à la longue, fatigante et même déplaisante par les aperçus faux et prétentieux

(1) W.-J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, chap. II, III, IV, V, VI.
(2) *Dictionary of National Biography*.

LORD FIFE

(D'après Richard Dighton).

et son besoin de juger tout et de se prendre toujours comme terme de comparaison. Au fond, c'est une bonne femme facile à vivre, quand on veut bien trouver qu'elle a raison et qu'on loue ses aperçus politiques et littéraires (1). »

Ce fut en 1812, peu après l'apparition du *Missionary*, que Miss Owenson rencontra Thomas Charles Morgan, chirurgien attaché à lord Abercorn, lequel se prit de passion pour la jeune romancière. Miss Owenson accueillit tout d'abord ses avances de très haut; mais peu après, Mr. Morgan ayant reçu le titre de chevalier, elle ne balança point à changer d'opinion. Rapidement, on la vit donc prendre en pitié l'objet de ses dédains et bientôt elle combla ses vœux. En vérité, c'est toujours un trait piquant à recueillir de la part d'une ultra-libérale comme lady Morgan, que ce goût très vif quoiqu'inavoué pour les distinctions nobiliaires (2).

***

Sir Charles Morgan avait de longue date abandonné

(1) Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, vol. II, p. 156. « Lady Morgan, dit encore ailleurs celui-ci, était fort occupée de ses ouvrages, et surtout, de courir les châteaux. Jamais cette brave, mais un peu ridicule femme n'était plus heureuse que quand elle pouvait citer dans sa conversation, comme étant ses amis, des lords, des comtes ou des marquis. Elle jouissait, du reste, d'une certaine vogue, car, comme elle se permettait toute espèce d'observations dans ses ouvrages, alors qu'elle écrivait des noms, rapportait des conversations ou faisait des portraits, on la flattait: les uns, pour n'être pas acteurs de ses romans, les autres, au contraire, pour y voir leur portrait ou leur éloge. Cette vogue a beaucoup abusé lady Morgan sur le mérite et la valeur de ses écrits, et la prétention à la supériorité perce dans toutes ses pages. » *Ibid.*, vol. II, p. 154. — W.-J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, pp. 205, 245; Crabb Robinson, *Diary*, vol. II, p. 276.

(2) Il faut aussi noter ce billet de lady Morgan, un chef-d'œuvre ! « Cher Sir John, n'oubliez ni la tasse de thé ni votre servante. Ne craignez pas de trouver chez moi de ces gens qui vous regardent bouche-bée. Je n'ai invité que *des nobles du plus haut rang* parmi lesquels vous vous sentirez à l'aise et dans votre milieu. » M.-J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, p. 239.

la pratique médicale et consacrait ses loisirs à des recherches touchant la politique et la philosophie (1). En 1815, dès la paix rétablie, et suivant l'exemple de bon nombre de leurs compatriotes, Sir Charles et sa femme gagnèrent Paris. Mais il ne s'agissait point uniquement pour eux d'un voyage d'agrément; l'un et l'autre nourrissaient alors de vastes projets dont le moindre n'était pas celui d'écrire en commun sur la France un livre définitif. Lady Morgan devait se charger de la tâche principale et Sir Charles simplement se borner à compléter l'ouvrage par quelques chapitres sur le Droit, les Finances, la Médecine et la Politique. L'entreprise, comme on voit, témoignait d'une certaine audace; mais lady Morgan n'était pas femme à s'intimider plus que de raison. Sitôt son idée en tête, la voilà donc qui se met en campagne, observant, notant les us et coutumes, étudiant l'histoire, « l'idiosyncrasie, les tendances et la situation politique de la grande nation ». Elle veut tout voir et sans traîner, Paris et la province, les salons et les boulevards, le Faubourg et la Chaussée-d'Antin. Munie de lettres de présentation, on la rencontre chez le duc de Brancas et chez Mme d'Haussonville, rue de Bourbon, chez la douairière de la Trémoïlle, mais plus souvent encore chez Denon, La Fayette et autres membres du parti libéral.

Lady Morgan, semble-t-il, trouva généralement bon accueil quoique sa hâte et sa turbulence donnassent lieu parfois à d'assez plaisants commentaires. Certains mémoires de l'époque, ne serait-ce que ceux de Mme Amelot, offrent là-dessus de curieux témoignages. « Nous nous amusâmes aussi, dit-elle, du voyage en France de lady Morgan qui eut lieu à cette époque, et fut un sujet de plaisanteries très joyeuses entre nous. Lady Morgan

(1) Cyrus Redding, *Fifty year's Recollections*, vol. II, p. 300 ; M.-J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, pp. 174 et 236.

était arrivé d'Angleterre avec des lettres de recommandation pour mes amis et avec l'intention d'écrire un voyage sur la France. Mais ces derniers furent mis en gaieté par l'idée de lui donner des renseignements plus excentriques que véridiques, et, si elle n'eût pas eu des personnes plus sérieuses qui rectifièrent ses idées, rien n'eût été plus comique que son ouvrage. Il resta bien cependant quelque chose des plaisanteries de mes amis, comme celle-ci. Il y avait un député voltairien et tapageur, se nommant M. L'Abbey de Pompières qu'elle a inscrit dans son livre comme un respectable et pieux ecclésiastique (1). »

Mais lady Morgan ne s'arrêtait point à de pareilles vétilles. Avec une promptitude effrayante elle accumulait ses matériaux, dressait le plan de son livre et d'arrache-pied commençait d'écrire, ne laissant d'ailleurs échapper aucune occasion de signaler sa présence et l'apparition prochaine de son nouvel ouvrage. « Lady Morgan, déclarait *le Journal de Paris*, a été reçue, courue et presque idolâtrée dans tous nos cercles à la mode. Elle nous a étudiés de la tête jusqu'aux pieds, de la cour jusqu'au village, du boudoir à la cuisine. Elle a tout vu, tout observé, tout analysé, tout décrit, les hommes et les choses, les propos et les caractères. » Et *le Constitutionnel* ajoutait : « La curiosité publique est vivement excitée par l'annonce du nouvel ouvrage de lady Mor-

(1) *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 10 juin, 30 août, 20 septembre 1908. « La brave femme, déclare de son côté le chevalier de Cussy, est, il faut bien le dire tout crûment, quelque peu pédante : elle se croit sûre de son fait, glisse dans ses ouvrages un grand nombre de mots et de phrases qui tendent à démontrer qu'elle est très familière avec le Français et tout ce que notre langage intime autorise. Or, trop fréquemment, les bévues les plus risibles sont sorties de sa plume. *La France*, ce pitoyable ouvrage, publié en 1816, *la Princesse*, cette faible production, venue au jour en 1835, sont remplies de ces citations françaises inexactes, lourdes, sans esprit, et, toutefois, fort prétentieuses. » *Souvenirs*, vol. II, p. 154, voir également *la Mode*, *1829*, p. 51.

gan *la France*. Des extraits ont été déjà lus dans les relevés particuliers et ces essais ont produit le plus grand enthousiasme. On va presque jusqu'à dire qu'il n'a été rien écrit de plus brillant ni qui donna une idée plus exacte de la société et des manières de Paris. Cet ouvrage doit paraître à Paris et à Londres en même temps, la semaine prochaine ; on ajoute que les critiques français taillent déjà leurs plumes! » Aussi bien, lady Morgan travaillait-elle avec une rapidité qui tenait du miracle, et son livre, ce livre qui traitait à la fois des usages, de la morale, des lettres et du régime politique de la grande nation, parut dès l'année 1816 (1).

Il produisit un effet considérable ; mieux encore, il stupéfia. Qui l'eût cru! En cette année de réaction générale, année de la Chambre introuvable où Paris fête le mariage du duc de Berry, où mères et grand'-mères se piquent chacune d'avoir à leur service l'ancien coiffeur de Marie-Antoinette, où le privilège de dicter la mode revient au drapeau blanc qui flotte au sommet des Tuileries, lady Morgan juge à propos de se faire l'avocat des immortels principes. Car il n'y a pas à dire, d'un bout à l'autre, son ouvrage est un panégyrique de la révolution. Tous les éloges, tous les mérites vont aux républicains, tandis que les royalistes se voient condamnés irrémédiablement. Comme exorde et comme conclusion à chacun de ses huit livres, des critiques acerbes à l'endroit de la monarchie légitime, des attaques furibondes contre l'Eglise, une condamnation en règle et sans appel du bon vieux temps. Ce fut un hourvari général, une occasion de triomphe dans le camp des libéraux, chez les ultras une indignation sans bornes. Et le Faubourg de se repentir amèrement d'avoir admis dans son sein pareille intruse, une aventurière,

(1) M.-J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, pp. 175 et 176

une folliculaire, épouse d'un chevalier d'occasion! Au reste, le mécontentement des légitimistes avait bien sa raison d'être. Non contente de s'attaquer avec acharnement à leurs idées les plus chères, lady Morgan n'avait pour la famille royale que des paroles assez malveillantes. Qui pis est, elle collectionnait dans son ouvrage et présentait sous un jour peu favorable toutes sortes d'anecdotes, de réflexions, de propos soigneusement recueillis au cours de ses pérégrinations et sur le compte de ceux-là même qui précisément avaient eu la naïveté de la recevoir chez eux. Lady Morgan désobligeait ses hôtes pour le plaisir.

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui pour nous le volume garde un très réel intérêt. Tout ce qui touche aux mœurs parisiennes, à la vie mondaine ou familiale, aux habitudes domestiques, aux usages de société est demeuré très vivant, très curieux et nous renseigne exactement en général sur les coutumes de l'époque (1). Telle peinture d'une soirée chez M^me^ de la Trémoïlle nous donne bien idée de ce que pouvait être alors une réunion dans la bonne compagnie, telle visite à la campagne chez La Fayette nous instruit à merveille sur l'existence patriarcale d'un châtelain dans ses domaines. Les descriptions d'hôtel privés, comme l'hôtel de Beaumarchais, l'hôtel de la Reynière, ceux du baron Denon et de M^me^ Crawford offrent, aussi de précieux témoignages. Enfin que de jolis aperçus du Paris d'autrefois! « Cher vieux Paris, s'écriera-t-elle en le revoyant deux ans plus tard, puisses-tu rester à jamais ce que tu es maintenant! Quel délice, tandis qu'on court les rues (moi, je cours sans cesse) de lire au-dessus d'une porte *Maison de Voltaire*, *Ici demeurait Molière*, *Hôtel Carnavalet*, de contempler la Place Royale, célèbre grâce à la demeure de Ninon de l'Enclos

(1) Lady Morgan, *France*, voir livres III, IV, V, VI.

et de s'arrêter devant tant d'autres hôtels historiques dont abonde le Marais (1). » Enthousiasme sincère. Lady Morgan sut mieux qu'aucune autre goûter le charme de ce Paris de la Restauration, le Paris de M. et Mme Denis et de l'honnête Dumollet, ville pleine de bonhomie, d'imprévu, telle qu'elle nous apparaît encore sur les estampes de l'époque, simple, paisible, familière, avec ses ruelles pittoresques, ses coins de verdure, son peuple gouailleur et jovial. Elle aime ses petites marchandes de gâteaux de Nanterre, ses chanteurs de romances, ses danseuses de corde établies à chaque carrefour, ses cuisines en plein vent, ses bals champêtres et ses guinguettes regorgeant de buveurs le dimanche (2).

Quel dommage que lady Morgan ne se soit point bornée simplement à recueillir au jour le jour ses impressions de voyage, ainsi qu'elle le devait faire deux ans plus tard dans sa trop brève *Autobiographie !* Malheureusement, lady Morgan ne badinait point avec ses devoirs, avec sa mission de femme de lettres; et quelle femme de lettres ! Une de ces femmes qui ne visent perpétuellement qu'à réformer l'homme et le monde ! Mais le pis est que lady Morgan eut beau se mettre en frais, elle n'était évidemment point à la hauteur d'une pareille tâche. Le savoir n'était point son fort ni le jugement, et, malgré les intentions les meilleures, elle nous apparaît en définitive comme une pédante, un bas-bleu redoutable. Les questions sociales et politiques lui tournent l'esprit et, non contente de vouloir décrire la France telle qu'elle était alors, elle veut du même coup nous en retracer l'histoire. Hélas ! elle n'a sur cet article que les notions en même temps les plus intransigeantes et les plus bizarres. D'un côté l'ancien régime,

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 164 et 165.
(2) Lady Morgan, *France*, voir livre VI.

source de tous les vices, de toutes les noirceurs, de tous les crimes ; de l'autre, l'ère nouvelle, commençant en 1789, avènement de la Raison, de la Justice et de la félicité générale ; le tout s'accompagnant, chez la pauvre femme, des légendes en cours, des superstitions d'usage, de toutes les turlutaines chères aux cœurs généreux, depuis la Bastille et ses captifs jusqu'aux principes du Contrat Social (1).

Et vraiment, il y a quelque chose de touchant à voir la bonne dame s'escrimer contre l'Eglise ; comme si elle-même, à titre d'esprit fort, elle n'avait pas sa religion et comme si cette religion n'avait pas ses dogmes, ses mystères, ne serait-ce que celui de la révolution française, laquelle, nous le savons, apparaît aux yeux de ses adeptes ainsi que je ne sais quel événement mystique, de révélation céleste, infaillible destinée à changer de fond en comble le vieil ordre des choses humaines. En dépit de ses prétentions raisonneuses, elle aussi, lady Morgan, a la foi, sa foi ; elle ne doute, ni n'hésite et, d'un trait de plume, ingénûment, elle a vite fait de condamner toutes les puissances religieuses et sociales du passé.

Mais le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle ont particulièrement le don d'échauffer sa bile, et le règne de Louis XIV ne lui dit rien qui vaille. De ce règne où, sous l'empire du catholicisme, s'épanouit une grande politique, une grande littérature, une grande civilisation, elle ne retient que les bassesses et les crudités. Les arts ou les lettres même, tout ce qui touche au grand règne est flétri d'avance. « Les tragédies de Racine n'offrent pas une image poétique, pas une observation philosophique, pas un caractère original, pas une fable de son invention », et si la sculpture sous Louis XIII et Louis XIV en fut réduite à un « état de complet abaissement », c'est que la sculpture « est un

(1) Voir *Observations sur l'ouvrage intitulé* la France *par lady Morgan* (1817).

art qui appartient en propre aux contrées libres et fleurit rarement parmi les esclaves ». On n'en finirait point si l'on voulait énumérer les surprenantes conclusions auxquelles en arrive la digne créature, toutes exprimées avec la même inaltérable candeur. Elle se rend à l'Académie, mais l'Académie, datant de Louis XIII, n'est que le refuge des médiocrités tandis que l'Institut fondé sous la république mérite au contraire que l'on y regarde à deux fois. Elle visite les Gobelins ; mais, pour des raisons analogues, les Gobelins lui semblent un établissement sans utilité, « ses produits étant trop chers pour appartenir à d'autres personnes qu'à des têtes couronnées ». Tous ses arguments sont de même force (1).

On conçoit avec quel enthousiasme le parti libéral accueillit *la France* de lady Morgan et comment la presse royaliste travailla de son mieux à discréditer l'ouvrage (2). L'année qui suivit sa publication parut une mince brochure : *Observations sur l'ouvrage intitulé la France par lady Morgan.* L'auteur y gardait l'anonyme, et ses talents, quant au reste, ne dépassaient point la médiocrité la plus honnête ; mais sans tapage ni courroux il faisait une critique assez judicieuse des théories de la romancière anglaise. La tâche ne présentait point de difficultés exceptionnelles et les gazettes d'Outre-Manche, la *Quarterley Review* à leur tête, s'en donnèrent à cœur joie. De longue date, lady Morgan comptait pour une de leurs victimes favorites et l'occasion était belle de lui prouver encore une fois. La plupart s'en acquittèrent avec un zèle remarquable, s'efforçant par tous les moyens de la ruiner dans l'opinion, l'accusant des desseins les plus bas, allant même jusqu'à citer des passa-

(1) *Observations sur l'ouvrage intitulé* la France, *par lady Morgan*, pp. 58, 70, 71, 93.
(2) M.-J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, pp. 193, 194 ; *Journal de Paris*, 8 août 1817.

ges dénaturés de son livre (1). Il n'était pas besoin d'un tel raffinement et des citations exactes en eussent dit aussi long. Enfin, dès l'année 1819, un Anglais, M. W. Playfair, craignant que l'ouvrage ne pervertit ses concitoyens, publiait *la France telle qu'elle est et non la France de lady Morgan*, ouvrage en deux volumes presque aussitôt traduit en notre langue. « La manière étudiée dont elle peint l'existence heureuse des paysans de France, déclarait M. Playfair, et l'amélioration du sort des basses classes, par suite de la révolution, prouve que le but de l'ouvrage est de faire naître parmi nous le désir d'employer les mêmes moyens pour obtenir les mêmes résultats et d'exciter des troubles dans la Grande-Bretagne où le peuple se regardait autrefois comme plus libre et plus heureux que celui de France. Ce dessein est d'autant plus évident que l'ouvrage n'est rempli que des principes les plus démocratiques et que la vérité y est sacrifiée à des vues perfides et insidieuses. — Nous voulons fournir en quelque sorte un antidote contre les funestes effets que doit produire son écrit ». Digne et respectable projet. Néanmoins, il ne paraît pas que les craintes de W. Playfair méritassent d'être prises au sérieux ni que l'ouvrage de lady Morgan fût *une production infiniment dangereuse* et de nature à porter atteinte au jugement de ses compatriotes (2).

Cette polémique acharnée eût le résultat de toutes les polémiques. Elle aida puissamment au succès du livre lequel eut un retentissement passager considérable. Aux Etats-Unis comme en Angleterre, il atteignit tout de suite sa quatrième édition; deux se succédèrent

(1) M.-J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, pp. 178, 183, 204; Lady Morgan, *la France en 1829 et 1830*, pp. 54, 140.

(2) W. Playfair, *la France telle qu'elle est et non la France de lady Morgan* (traduction française par l'auteur des *Observations sur l'ouvrage intitulé* la France, pp. 41, 42, 46, 55, 63.

en France coup sur coup ; une troisième parut en 1818 (1).

***

Cette année-là, notre Anglaise revint à Paris. Le gouvernement de Louis XVIII avait prononcé contre elle une interdiction de séjour; mais il semble qu'on négligeât de mettre le décret en vigueur et, de toute manière, sir Charles et lady Morgan ne paraissent point s'en être jamais beaucoup inquiétés. Lady Morgan laissa de ce court voyage une manière de journal intitulé, son *Autobiographie*, notes quotidiennes, relatant l'emploi de ses journées, rencontres, visites et propos divers. La lecture en est des plus amusantes et suggestives et l'on regrette qu'en 1818 l'auteur n'ait fait chez nous qu'un aussi rapide séjour.

Sans doute, par ses intempérances de langage, lady Morgan s'était-elle irrémédiablement aliéné bon nombre de ceux qui l'avaient accueillie trois années auparavant. Mais, outre les salons libéraux, elle conservait tout l'ancien monde impérial qui ne devait l'en recevoir que plus chaleureusement et d'autre part son renom d'écrivain lui réservait un accueil sûr chez les artistes et gens de lettres.

Aussitôt arrivée, la voici donc posant tour à tour devant Sheffer et Berthon, Berthon, « le premier des élèves de David », et qui doit envoyer au Louvre son portrait une fois achevé. L'arrangement s'est conclu par l'intermédiaire de l'ex-directeur des musées impériaux, Denon, un des plus fidèles amis de lady Morgan (2). C'est à lui qu'elle a réservé sa première visite,

(1) M. J. Fitzpatrick, *Lady Morgan*, p. 195.
(2) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 58, 59 et 40.

chez lui qu'elle retrouve Sébastiani, Humboldt et ce « cher comte de Ségur »; Sébastiani, grave, solennel, important (1), Ségur presque aveugle, un abat-jour sur les yeux, inconsolable de la perte de son fils, Denon (2), causeur aimable, ne tarissant point sur Napoléon, Marie-Louise et le petit roi de Rome, qui déjà, disait-il, jouait à miracle son rôle de prince impérial.

Une autre fois, toujours chez Denon, lady Morgan se trouve nez à nez avec un bel homme aux manières engageantes et courtoises, aux propos flatteurs, Decazes, « vivant exemple de la faveur princière! » (3). Puis nous la revoyons chez Sophie Gay, « brillant écrivain et restée jolie femme, en dépit de la rivalité de deux filles charmantes qui l'assistèrent toute la soirée, M^me^ O'Donnel et Delphine Gay, celle-ci toute jeune encore, mais qui promet de surpasser les talents de sa mère, même à leur apogée. Il y avait là profusion de célébrités littéraires et dramatiques; une surtout me frappa, vestiges de la beauté régnante sous le Directoire! c'était la princesse de Chimie (lady Morgan veut dire Chimay), M^me^ Tallien, une puissance à l'époque! Un très beau jeune homme se tenait à ses côtés! son fils, le prince actuel. Je distinguai une autre femme, à la

(1) Voir Countess Granville, *Letters*, vol. II, pp. 87 et 88; *Creevey Papers*, vol. I, p. 230; Raikes, *Journal*, vol. I, p. 313; vol. II, p. 122; Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, p. 23; lord Broughton, *Recollections*, vol. I, pp. 330-331.

(2) Lady Morgan, *My Autobiography*, p. 71; Anatole France, *le baron Denon*. V. du Bled, *les Salons d'artistes au XIX^e^ siècle* (Revue hebdomadaire, 9 octobre 1909).

(3) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 152 et suiv. Il est curieux de comparer à ce portrait, tel autre dû à la plume d'un ultra renforcé. « Ce jeune fat, dit Frénilly, fils d'un huissier à verge de Libourne, n'en était pas à son début; sa prestance de beau cocher, son assurance qui côtoyait l'effronterie, son esprit tranchant et son humeur cassante qu'il vernissait au besoin de patelinage, l'avaient insinué par degrés dans la Famille Impériale où il s'était haussé jusqu'au rang de secrétaire de Madame Mère. Inconnu et temporisateur en 1814, il s'était en 1815 jeté subitement dans un paroxysme de royalisme. Présenté à Arnonville, il plut et le voilà ministre. Laissons-le aller; nous ne le rencontrerons que trop sur notre route. » *Souvenirs*, p. 382, voir également pp. 387 et 432.

tournure élégante et simple, point de la première jeunesse et tout uniment vêtue de soie blanche, sans aucun ornement si ce n'est un bandeau relevant ses magnifiques cheveux noirs ; mais quels yeux ! une fois qu'on les a vus on ne peut les oublier. Je demandai à Mme Gay qui elle était. Mlle Mars (1). » Et lady Morgan ajoute : « Toutes ces Françaises ont si bonne grâce à dire des gracieusetés ! avec je ne sais quel petit sourire qui frise la bouche, une manière de témoigner leur bienveillance pleine de charme et sans cette affectation qui consiste à faire la moue. J'en fis la remarque à certain John Bull, lequel se tenait près de moi et me répliqua d'un ton bourru : « Grimace, mame, pure grimace... » réflexion à laquelle son épouse, beau spécimen de nature morte à visage implacable, s'empressa de donner une muette confirmation (2). »

Mais les pages les plus curieuses de l'*Autobiographie* sont celles où lady Morgan raconte sa visite chez La Fayette. Déjà, lors de son premier voyage, elle avait tenu à se lier avec le *grand patriote*, et longuement elle avait décrit dans son livre le château de Lagrange, bâti jadis par Louis le Gros, occupé dans la suite par les Noailles et les princes de Lorraine, puis, durant la Fronde, assiégé par Turenne. On montrait encore dans la muraille la trace de ses boulets. Elle en avait décrit « les cinq tours dorées par le soleil couchant », se dressant au milieu d'une « campagne riche et fertile, de vergers féconds et de bois centenaires » ; elle avait admiré les « douves profondes, le pont-levis, la tour couverte de lierre, les portes cintrées donnant sur la cour d'aspect féodal et pittoresque », et le noble parc tracé d'après les avis de La Fayette et Robert (3).

(1) Voir plus loin.
(2) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 129 et suiv.
(3) Lady Morgan, *France*, vol. II, pp. 301 et suiv.

Comme en 1815, elle trouva le châtelain vivant en patriarche, entouré de ses deux filles, Mmes de Maubourg et de Lasteyrie, de son fils Georges et de ses onze petits enfants. Elle trouvait aussi des figures nouvelles — Lagrange offrant toujours asile à de nombreux visiteurs : — Thierry, le futur historien, « un des littérateurs, dont on attend le plus aujourd'hui », Sheffer, « un artiste à ses débuts, mais déjà célèbre, et qui fait le portrait du général », le jeune Auguste de Staël, « qui parle anglais avec l'accent et la manière de nos fashionables », Carbonel, « le compositeur de salon le plus délicieux que la France ait jamais eu » et qui le soir chante au piano les refrains de Béranger, *Je ne vous le dirai pas* ou *Il est passé le bon vieux temps* (1).

Mais, sans contredit, de tous les hôtes de Lagrange, celui qu'elle admirait avec le plus d'enthousiasme était La Fayette en personne. Que n'avait-il pas en effet pour la séduire, ce républicain de la première heure, ce *Nestor des Révolutions*, cet incorrigible démagogue, lequel, tour à tour, conspira sous l'empire, puis sous les Bourbons, puis sous Louis-Philippe? Malgré l'âge, malgré l'avortement des constitutions successives, n'avait-il pas lui aussi, conservé intacte sa foi en la déesse Raison, n'en tenait-il pas toujours pour les fariboles encyclopédiques et les immortels principes, toutes choses qui, nous le savons, allaient droit au cœur de lady Morgan (2).

« Voici, lui disait-elle, en considérant les tours de son château, de redoutables vestiges. Il s'en faudrait de bien peu qu'ils ne nous réconciliassent avec la féodalité.

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 77 et suiv.

(2) « M. Royer-Collard disait que les deux hommes les plus redoutables qu'il eût rencontrés étaient Charles X et M. de la Fayette, tous deux également fous, également entêtés, également honnêtes. » Duchesse de Dino, *Chronique* de 1831 à 1862, vol. I, p. 377, voilà qui eût bien étonné lady Morgan.

Quel bel héritage pour vos enfants! » Et La Fayette répondait le plus gravement du monde : « Ma chère amie, il n'y a qu'un bel héritage, c'est une bonne éducation, morale, intellectuelle et physique. » Noble réflexion, digne de M. de la Palisse, mais qui transportait la romancière anglaise. Décidément, à ses yeux, La Fayette est bien le héros sans peur et sans reproche, « le dernier des Romains » ! dont chaque parole devient un prétexte à de nouvelles crises d'admiration. Elle l'accompagne dans ses promenades à travers « ses vastes domaines » et s'attendrit sur le ton bénin qu'il adopte pour s'adresser aux villageois, les appelant « mon ami, mon bon ami, mon cher garçon, ma bonne mère ». D'autres fois, sous les ombrages du parc, « de cette voix grave, lente et modulée qui donnait une telle emphase à tout ce qu'il prononçait », le général se laissait aller à deviser du passé, jugeant les hommes et les choses et non sans une admirable simplicité convenant que « Bonaparte avait toujours eu pour lui de l'attrait » ; ou bien, insensiblement, il évoquait des souvenirs plus lointains encore, au temps où Marie-Antoinette, lui et le comte d'Artois, ils se rendaient ensemble au bal de l'Opéra, la reine de France brûlant du désir d'intriguer certain masque lequel, au dire de ses compagnons, n'était autre que la du Barry. Mais, ajoutait La Fayette, la pauvre reine était « si imprudente et aussi, je puis le dire, si innocente! » (1).

Lady Morgan est ravie de son séjour : « Ici, dit-elle, des journées charmantes, des soirées plus charmantes encore forment une suite ininterrompue de réjouissances ». L'on vivait en effet gaiment et simplement à la Grange et l'*Autobiographie* nous donne un curieux aperçu de ce qui pouvait être la vie de châtelains, il y a quelque cent ans, et le genre de relations que ces derniers entre-

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 93 et 94.

naient avec leurs paysans. Le dimanche était particulièrement joyeux et, selon la coutume, on improvisait un bal au château. « Vers huit heures, les villageois d'alentour se réunissaient dans la grande salle avec les domestiques de la maison et toute la compagnie ; chemin faisant, deux ou trois gendarmes s'arrêtaient pour voir. On ouvrait le bal par une ronde lente et solennelle, rythmée par le violon du concierge et je ne sais quel instrument (sans doute une vielle) dont jouait un pauvre savoyard qui se trouvait de passage et recevait un franc pour sa peine. Toute la compagnie (maîtres, invités, enfants et domestiques) se mêlait ensuite à la première contredanse, hormis le général, qui se bornait à regarder, appuyé sur sa canne et le plus heureux des heureux (1). »

Cependant, lady Morgan regagnait Paris. Elle s'installait rue du Helder, à l'Hôtel du Tibre, et, pour répondre aux multiples invitations dont on l'accablait, elle-même se mettait à recevoir, chaque mercredi, après dîner. Telle était l'heure des visites chez nos arrière-grand'-mères et leurs hôtes généralement se déclaraient satisfaits à bon compte. « Recevoir n'est ici le prétexte d'aucune dépense, avoue lady Morgan. Dans certaines maisons l'on n'offre rien du tout; moi, j'offre simplement du thé. » La causerie faisait donc tous les frais de ces sortes de réceptions et les maîtresses de maison n'en réunissaient pas moins chez elles des hôtes nombreux (2). Il est vrai que parfois le grand Talma venait honorer de sa présence l'hôtel du Tibre, et ce fut un beau soir que celui où, de concert avec Mlle Duchênois, il récita quelques-unes des plus nobles scènes de *Sylla*, tragédie de M. de Jouy (3).

Au surplus, à chaque page de l'*Autobiographie*, nous

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 99, 100 et suiv.
(2) *Ibid.*, pp. 149 et 188.
(3) *Ibid.*, pp. 211, 224 et 226.

retrouvons un peu toujours la même phrase : « Mes salons étaient encombrés de monde... » « Je présidais une assemblée brillante... » « Je recevais hier soir dans mes appartements, fort brillamment éclairés par parenthèses et non moins brillamment fréquentés... », ou encore : « J'avais douze nations dans mon salon, y compris des Florentins, des Milanais et des Vénitiens. Français et Italiens viennent exprès afin de voir mes beautés anglaises, car, selon ma coutume, j'exclus tout ce qui est laid, vieux ou insignifiant (1). » Et soigneusement, sans omettre aucun nom, ni surtout aucun titre, lady Morgan dresse au complet la liste de ses invités dont la duchesse de Devonshire, lord and lady Leitrine, le comte Confalonieri, le marquis Gino Capponi, Benjamin Constant, un des premiers à venir lui présenter ses hommages et qui, bien haut, en 1816, avait pris sa défense dans *le Journal de Paris* (2). « Tous les jours, écrit-elle modestement, nous pénétrons un peu plus dans le monde ou, mieux, le monde pénètre un peu plus chez nous. Quoi qu'il en soit, à mon dernier mercredi, la foule était en telle disproportion avec l'exiguïté de mes appartements que seules les femmes trouvaient à s'asseoir et que les hommes demeuraient dans l'antichambre sur des chaises ou des tables. Chacun admit n'avoir jamais vu pareil assemblage de beautés dans un salon français. Il y avait la princesse de Beauveau et ses deux adorables filles, la princesse Jablonowski (une Polonaise, dont le fils, le prince Antoine, se rendit en Suisse dernièrement afin de revendiquer les domaines de son ami, l'infortuné Kociusko); la ravissante comtesse de Rochefoucauld, la comtesse Hardenberg (qui avec son mari, fils du ministre de Prusse, le prince Hardenberg, ne manque jamais aucune de mes soirées) ; la

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 124, 159, 178 et 179, 184, 211.
(2) *Ibid.*, pp. 154 et 155.

LADY MORGAN

(Bibliothèque Nationale).

comtesse Lucia Cicorana — une parfaite Catalani — jugée par tous comme la plus jolie (son époux est le charme en personne et l'un de nos grands amis; *tous deux sont des Vénitiens de haut rang*); une certaine colonelle Wyly, amie de lady Aylmer, beauté londonnienne de première eau (1). »

Suit toute une énumération de billets flatteurs à l'adresse de lady Morgan, lettres portant d'illustres signatures et dont les auteurs expriment le plus vif désir d'entrer en relations avec la romancière anglaise : tantôt une invitation du baron Gérard, tantôt un mot gracieux du prince de Craon bientôt suivi d'une entrée pour l'ouverture des Chambres, tantôt même enfin un autographe de Rouget de l'Isle, l'auteur de *la Marseillaise*, qui présente à lady Morgan son poème, *le Matin*, et souhaite comme faveur suprême de traduire en français son prochain ouvrage (2). Un autre jour, lady Morgan voit entrer dans son salon la marquise de Villette, la « belle et bonne » de Voltaire, qui lui propose, à brûle-pourpoint, son introduction dans la Franc-Maçonnerie. « Ne craignez rien, s'écrie-t-elle, je ne veux que vous faire admettre dans la *Loge écossaise*, *Belle et Bonne*, fondée l'an dernier, une branche de la vieille souche, où les femmes sont pour quelque chose. Actuellement

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 217 et 298.

Réellement, si nous en croyons les contemporains, la fatuité de lady Morgan dépassait toute mesure. « Une autre fois, conte le chevalier de Cussy, Lady Morgan me fit sur Shakespeare une réflexion extraordinaire : « Certainement Shakespeare est un bon écrivain. Mais je m'explique peu l'engouement, l'enthousiasme qu'on a eu pour lui. Cet Anglais n'a écrit que sur l'Angleterre ; moi, Anglaise, j'ai abordé tous les sujets avec un égal succès... » — Je trouvai que Lady Morgan, tout instruite qu'elle soit, ne péchait pas par la modestie et appréciait fort mal les littératures anglaises et françaises.

En notant mes souvenirs sur lady Morgan, je crains de faire œuvre de malveillance ou d'acharnement. Voilà, si je suis jamais lu, ce qu'on pensera de moi plus tard, et cependant j'affirme que j'écris ceci avec sincérité et sans la moindre animosité ». Cussy, *Souvenirs*, vol. II, p. 155.

(2) *My Autobiography*, pp. 142, 162, 166, 170, 213, 225.

je suis grande maîtresse et votre amie la comtesse Guiton de la Rochefoucauld tient le rôle de secrétaire. La loge fonctionne dans mon propre hôtel, jeudi prochain; vous y rencontrerez le prince Paul de Wurtemberg, Talma, l'Archimandrite de Jérusalem et votre belle compatriote, l'honorable Mme Hutcheson qui tous ensemble seront admis avec vous. La grande cérémonie aura lieu dans la salle Voltaire, où vous savez que j'ai sa statue par Pigalle. » Bien entendu que lady Morgan se garda de refuser. Elle nous a d'ailleurs laissé de cette sorte de mascarade la description la plus amusante et qui bouleverse tant soit peu les idées que nous pouvons actuellement nous faire sur la Franc-maçonnerie. Mais tout cela, sans doute, a-t-il beaucoup changé depuis 1818 (1).

Non moins divertissant est le récit de la visite que lui fit d'Arlincourt, poète et romancier légitimiste (2). Le sourire aux lèvres et se dandinant avec grâce, il vint donc comme les autres, un beau matin, exprimer son admiration à l'héroïne d'Outre-Manche. « Il portait, dit celle-ci, un col à la Byron très largement ouvert afin de montrer son cou, et ses cheveux ébouriffés, son gilet rouge et or lui donnaient un aspect mi-tragique, mi-bouffon ainsi qu'un masque à deux faces. » Ayant salué jusqu'à terre, il prit la parole en ces termes : « Je me présente, milady, sans introduction; vous connaissez mes ouvrages, sans doute; on m'appelle ici « le Virgile français »; exagération! J'admire vos sentiments quoique je ne partage pas vos opinions et je viens vous offrir mes hommages de fraternité d'auteur. » Ainsi prise d'assaut, raconte lady Morgan, j'agis au mieux pour dissimuler mon envie de rire derrière mon mouchoir. Peine inutile. Le vicomte ne voyait rien si

(1) *My Autobiography*, pp. 255 et suiv.
(2) Voir Marquiset, *le Vicomte d'Arlincourt*.

ce n'est le reflet de sa propre image dans le miroir en face duquel il s'était assis ; il n'entendait de même que les sons de sa propre voix alors qu'en grandes phrases à la Chateaubriand, il déclamait je ne sais quelles incohérentes tirades sur la condition passée, présente et future des lettres françaises depuis Jodelle et Rotrou jusqu'à Picard et Scribe, au surplus répandant sur eux tous l'anathème, déclarant que Chateaubriand était la renaissance de la vraie littérature, enfin donnant à entendre que lui-même n'était pas le plus humble satellite de cet astre magnifique autour duquel il se mouvait (1). »

Encore une fois, regrettons qu'en 1818 lady Morgan ne soit point demeurée plus longtemps chez nous et qu'elle n'ait pu compléter son *Autobiographie* par quelques autres portraits à la manière de celui que nous venons de citer.

***

Malheureusement, elle n'était alors que de passage en France. Le succès de son dernier livre lui avait tout naturellement suggéré l'idée d'en écrire de semblables sur d'autres pays que le nôtre. Ses goûts la portèrent à choisir l'Italie et voilà comment, dès les premières semaines de 1819, elle se trouvait au-delà des Alpes et fort occupée à recueillir les matériaux de son prochain ouvrage. Quoi qu'il en soit, dix ans plus tard, on la revoyait à Paris et comme son livre sur l'Italie n'avait pas eu la vogue du précédent, sans balancer, lady Morgan entreprit d'en publier un nouveau sur la France. Elle le dédiait à La Fayette en des termes qu'il serait dommage de ne point rapporter au complet : « Au général La Fayette, l'esquisse suivante de l'état de la société en

(1) *My Autobiography*, p. 171.

France, résultant en partie de son grand exemple et de son influence nationale et avec lequel son nom illustre sera associé jusqu'à la postérité la plus reculée, est dédiée avec respect par son amie, l'auteur. »

Une analyse de l'ouvrage ne serait que la répétition de ce que nous avons dit plus haut. Bien que le plan diffère de celui de son premier livre, les qualités et défauts sont restés les mêmes, à cette nuance près que les défauts se sont accentués prodigieusement. Avec l'âge en effet, les passions de lady Morgan ont pris une vigueur nouvelle et les considérations les plus inattendues, disons le mot, les plus niaises, encombrent son œuvre d'un fatras inimaginable. A la moindre alerte, la voilà battant la campagne et donnant libre cours à ses tirades intempestives. Ici, la vue d'une croix provoque une diatribe furibonde contre les jésuites : ailleurs, on ne sait pourquoi, l'inauguration des omnibus l'amène à tonner contre le despotisme et du même coup, cela va de soi, contre cet infortuné Louis XIV ; plus loin, certains détails d'ameublement lui servent de prétexte à faire le procès de Richelieu. Enfin, se promenant dans un musée, la vue de clefs, soi-disant clefs de la Bastille, achève de lui faire perdre la raison. « Les clefs de la Bastille, s'écrie-t-elle, sont un grand monument national, une trophée que le peuple français devrait priser plus qu'aucun autre témoignage de sa gloire; plus même que la colonne superbe de la place Vendôme, monument des victoires impériales sur le continent subjugué (1)! » Non, décidément, mieux vaut encore nous en tenir à son premier livre sur la France.

1) *La France en 1829 et 1830*, traduc. anon. 2 vol. Voir vol. I, p. 16, 17, 20, 21, 54, 96, 102, 315, vol. II, p. 101.

III

Comme on a pu voir, lady Morgan fréquenta surtout parmi la société libérale. Assidue chez Denon et Benjamin Constant, on la rencontrait de même chez les Flahaut, parfois chez la duchesse de Broglie. Fille de Mme de Staël, celle-ci avait de qui tenir pour l'esprit. Elle y joignait d'autres charmes encore, « les plus beaux yeux du monde, une taille des plus sveltes, des pieds et des mains fort jolis ». D'aucuns cependant la jugeaient un peu froide et réservée, raisonneuse à l'excès. La duchesse de Broglie était protestante et, dit-on, « la philosophie du protestantisme se reflétait sur ce visage qu'on admirait plus qu'on aimait ». D'accord avec son mari, elle se faisait un point de réunir en sa demeure des hommes appartenant un peu à tous les mondes et tous les partis, chose assez rare à l'époque (1). Dînant un soir à sa table, Castellane n'était donc pas peu surpris de la voir siéger entre deux poëtes, Thomas Moore (2), une célébrité d'Outre-Manche, dont alors on fêtait la venue dans les

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 151, 182, 183, et 184 : Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 104 ; vol. II, p. 133 ; Miss Berry, *Journal and Correspondence*, vol. III, p. 186 ; Hyde de Neuville, *Mémoires*, vol. III, p. 61. « J'ai dîné à l'hôtel de Broglie ; société mêlée de royalistes, de doctrinaires et libéraux. Le duc de Broglie s'éloigne de ces derniers. Ce jeune pair de trente-quatre ans n'a pas une grande justesse dans l'esprit, mais il en a beaucoup : il est un peu taquin, comme tous les Broglie, d'une figure agréable et d'une tournure distinguée. Il possède de bonnes et de nobles qualités, une grande instruction et l'amour de l'étude. » Castellane, *Journal*, vol. I, p. 387.

(2) Thomas Moore vint se réfugier en France de 1820 à 1822 pour éviter la saisie qui le menaçait en Angleterre. C'est à Meudon qu'il composa son poème, *les Amours des Anges*. Il a raconté dans ses Mémoires les différents séjours qu'il fit en France au moment de la Restauration. Il fréquenta principalement chez les Broglie et les Flahaut ; mais ses souvenirs les plus curieux ont trait à la soirée qu'il passa chez le duc d'Orléans (Louis-Philippe) que jadis il avait connu en Angleterre au temps de l'émigration. Th. Moore, *Memoirs*, vol. III, p. 194 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 96.

salons parisiens, et Lamartine, jeune littérateur « d'une grande réputation ». « Il a mal à la poitrine, ajoutait le maréchal, et n'a pas desserré les dents. » Mais l'entourage quotidien de la duchesse de Broglie se composait ordinairement des membres de la gauche, de toute la secte intraitable des doctrinaires qui, de jour en jour, affirmait son importance, Royer Collard, Foy, Guizot, « un jeune M. de Rémusat », M. de Barante, « homme d'esprit dans le monde », avec « sa laide figure et ses bras courts », Villemain, « l'âme damnée de M. Decazes, pour lequel il faisait des articles de journaux suivant l'opinion du jour de son Mécène », ce qui, prononçait Castellane en dernier ressort, « lui donnait occasion de montrer la flexibilité de son talent (1) ».

Telles étaient également les relations habituelles de lady Morgan. A son premier voyage en France, elle avait été reçue de manière bienveillante chez des personnes dont les idées ne concordaient point toujours avec les siennes; mais lorsqu'eut paru son ouvrage, il va de soi que, d'un commun accord, tout le parti royaliste jura de lui fermer ses portes. Lady Morgan devint un objet de réprobation générale, d'universel dégoût. « Les ultras, confesse-t-elle dans son *Autobiographie*, me haïssent avec une telle virulence que l'autre soir une Anglaise ayant fait de ma personne un éloge exagéré, certain marquis ultra qui, paraît-il, est à la veille de l'épouser, se leva et dit : « Madame, il faut choisir entre votre lady Morgan ou moi (2). »

C'est qu'en effet, sur le chapitre des relations, il convenait alors de choisir. Et choisir n'est point le mot

(1) Castellane, *Journal*, vol. I, p. 388; Lady Morgan, *la France en 1829 et 1830*, vol. II, pp. 40 et 41; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. III, pp. 73 et 74; Baron de Frénilly, *Souvenirs*, pp. 326, 365, 371, 453, 472, 489, 517; Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 18.

(2) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 178 et 179.

juste. De naissance on appartenait à telle ou telle classe de la hiérarchie mondaine, et le fait d'y appartenir interdisait qu'on en sortît. Il fallait un bien grand nom, une bien haute situation pour se permettre, en pareille matière, les fantaisies de la duchesse de Broglie. Encore, dans les milieux légitimistes, voyait-on ces libertés d'un fort mauvais œil et ne se gênait-on guère pour exprimer son mécontentement en les termes les plus vifs. « Nous étions déjà classés au nombre des gens mal pensants, raconte Mme de Boigne, laquelle, en dépit de ses origines, pensait effectivement très mal; mais ce n'est qu'après l'ordonnance du 5 septembre (ordonnance prononçant la dissolution de la Chambre introuvable) qu'il fut constaté que *je pensais comme un cochon*. Ne riez pas, mes neveux, c'est l'expression textuelle de fort grandes dames, et elles la distribuaient largement (1). »

Sans doute, les barrières qui divisaient la société au temps de la Restauration subsistent au xxe siècle et subsisteront éternellement sous une forme ou une autre. Mais ces démarcations étaient jadis beaucoup plus nettes, surtout beaucoup plus apparentes. Chaque milieu, chaque cercle se trouvait groupé dans un quartier spécial, quartier dont il ne sortait guère et dont il tirait son nom, formant de la sorte un petit monde à part ayant des usages, une manière d'être, un aspect tout différent de celui du petit monde voisin.

Il y avait le quartier du Faubourg Saint-Jacques, comme aujourd'hui, domaine de la jeunesse studieuse et de l'Université; il y avait le Marais, déjà centre d'industrie, mais qui servait encore de refuge à quelques antiques familles jansénistes, Parisiens de vieille roche,

(1) Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 345; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. II, p. 136.

demeurés fidèles aux coutumes d'autrefois, et chez qui les contemporains notaient « le singulier entêtement pour la poudre et la queue ». Il y avait enfin, il y avait surtout, d'une part la Chaussée d'Antin et de l'autre le Faubourg Saint-Germain. Ces deux derniers quartiers occupaient, sans contredit, les places prépondérantes grâce à l'influence respective de leurs habitants, grâce à des intérêts et des mœurs qui formaient entre eux un contraste achevé. Ils étaient les deux quartiers que sans cesse on opposait l'un à l'autre, les deux quartiers rivaux. Ici, la haute bourgeoisie, hommes de fraîche date, financiers et commerçants enrichis dans les affaires, ceux qui devaient triompher avec la monarchie de Juillet; là, les représentants de l'ancien régime, toute la vieille aristocratie qui venait de ressaisir le pouvoir et s'efforçait de le garder. Balzac nous a minutieusement décrit les us et coutumes de ces deux sociétés, les nuances de sentiments, de langage, de toilette qui pour ainsi dire creusaient entre elles un abîme infranchissable. Parfois même, il insiste sur ces menus détails avec une si naïve complaisance que pour un peu nous serions enclins à le taxer de fantaisie. Cependant, Balzac n'exagérait guère et les mémoires et souvenirs de l'époque viennent bien confirmer ce que nous lisons dans ses romans. Aujourd'hui, du moins à première vue, nous ne saurions établir des distinctions aussi catégoriques et, de même que nos divers quartiers parisiens, leurs habitants ont, à coup sûr, beaucoup perdu de leur physionomie propre. Je ne vois point que le Marais par exemple ait rien conservé du caractère janséniste; la Chaussée d'Antin n'est plus qu'une rue comme tant d'autres et si le Faubourg offre toujours asile à quelques anciennes familles, bon nombre ont cependant émigré un peu dans toutes les directions, à tel point que parmi les habitants du boulevard Malesherbes ou des

Champs-Elysées semble régner actuellement l'anarchie la plus inquiétante (1).

Encore une fois, il n'en était pas de même sous Louis XVIII. Chacun restait fidèle au quartier qui l'avait vu naître et ceux-là principalement qui naissaient dans les parages de la rue du Bac ou des Invalides avaient mille raisons de ne s'en pas éloigner. Mœurs, relations, parentés contribuaient à grouper en des demeures voisines tout le monde légitimiste. Ailleurs on se fût trouvé en pays inconnu. Il est vrai qu'au Faubourg proprement dit se rattachait le Faubourg Saint-Honoré qui se distinguait par certaines tendances libérales et qu'elle-même la société des royalistes purs se subdivisait en catégories plus ou moins nettes : aristocratie de la ville, aristocratie de la province, aristocratie de la cour, celle-ci la plus exclusive, la plus difficile, où l'on ne fréquentait guère sans la tenue bleu céleste des gentilshommes honoraires ou l'habit giroflée des maîtres d'hôtel, toute la *coterie du Château* (2). Mais, en définitive, que l'on eût ses attaches au Pavillon de Marsan ou chez la marquise de Montcalm (3), on n'en avait pas moins, à peu de chose près, les mêmes origines, les mêmes sympathies et les mêmes intérêts. A la moindre alerte, toutes les diverses coteries faisaient cause commune et se donnaient la main. Tel était, en son

1 Daniel Stern, *Mes Souvenirs* deuxième partie); Mme Ancelot, *les Salons de Paris*; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp 115 et suiv.; Hyde de Neuville, *Mémoires*, vol. III, pp. 60 et suiv.; Rainier Lanfranchi, *Voyage à Paris*, chap. II, pp. 441 et suiv.; *la Société parisienne par un jeune provincial*, pp. 10 et suiv.; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. II, pp. 200, 206 et 207; *la Mode* (1830), vol. I, p. 137; Octave Uzanne, *les Modes de Paris*, pp. 96 et suiv.; Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), chap. VI.

2 Comtesse de Boigne, *Mémoires*, p. 240; Castellane, *Journal*, vol. II, p. 289; Miss Berry, *Journal and Correspondence*, vol. III, pp. 86 et 100; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. II, p. 198.

3 Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 293 et suiv.; Comtesse de Boigne, vol. III, chap. I; Hyde de Neuville, *Mémoires*, vol. II, pp. 141, 176, 218 et 297; vol. III, p. 250.

ensemble, l'aspect du Faubourg vers 1818, famille à part, s'éloignant à la fois de tout le reste de la société parisienne, ne voulant d'ailleurs connaître et ne comptant qu'elle seule. Par ses traditions immuables et des usages qu'il tenait à honneur de perpétuer, ce milieu n'en conserve que plus de physionomie et d'intérêt. En outre ce fut principalement au Faubourg que se rencontrèrent les Anglais venus chez nous et pour comprendre l'accueil qu'ils y trouvèrent, il importe que nous l'observions d'un peu plus près.

***

Avant tout, le signe distinctif, la marque originale de ce monde de la Restauration est son caractère intransigeant, exclusif et boudeur. Il n'en faut pas chercher bien loin la cause; les misères de l'émigration, les années brutales de l'empire, les poursuites de Fouché n'ont que trop naturellement porté leurs fruits. Après vingt-cinq années de déceptions successives, les esprits ont perdu leur aménité, les rancunes se sont avivées, rancunes qui ne devaient pas aboutir à grand'chose, mais ne manquaient pas de raison d'être. D'autre part, malgré la charte, l'égalité devant la loi, les promesses faites aux acquéreurs de biens nationaux, l'aristocratie demeure suspecte au reste de la nation tout entière. Contre elle subsistent tous les vieux griefs, toutes les jalousies, toutes les superstitions, préjugés que le parti libéral se hâtera de mettre à profit. En butte aux méfiances populaires, on voit donc les représentants de l'ancien monde se roidir dans leur isolement, dans leur orgueil, et racheter en morgue ce qu'ils perdent en pouvoir. On se compte, on s'enferme, on se cloître.

La cour donne l'exemple. Dans les antichambres du Château, c'est toujours le même petit groupe de privilégiés, des pairs de France en manteaux d'honneur, des cardinaux, des évêques, quelques anciens maréchaux de l'empire, parfois aussi quelques gros financiers. On n'est admis que sur billets, à la suite d'une présentation dans les règles. Peu ou point de fêtes; mais une étiquette inflexible, un cérémonial rigoureux et compliqué. Castellane, Saint-Chamans et bien d'autres ont laissé de curieux souvenirs sur Louis XVIII et ses passe-temps quotidiens, sur la régularité, sur la noble monotonie de son existence princière, laquelle s'écoulait à huis-clos entre ses premiers gentilshommes de la Chambre et ses capitaines des gardes du corps. Ailleurs, MM^mes^ de Boigne et d'Agoult nous ont fidèlement dépeint la solennité, la sévérité des réceptions à la cour et les soirées de la Dauphine, chez laquelle on n'était convié que par faveur insigne, soirées mornes, glaciales où « il n'était pas de mise que l'on parlât à sa voisine autrement qu'à la dérobée », tandis qu'au fond de la pièce le duc d'Angoulême jouait silencieusement aux échecs et que, non moins silencieux, Charles X poursuivait son éternelle partie de whist (1).

Au Faubourg, comme chez les Princes, régnait une discipline rigide. L'existence y était soumise à des règles invariables. « Six mois dans les châteaux, six mois à Paris; le bal en carnaval, le concert et le sermon en carême, les mariages après Pâques; le théâtre fort peu, le voyage jamais, les cartes à jouer en tout temps (2). »

(1) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 267 et suiv., 271 et suiv.; Castellane, *Journal*, voir vol. I; Général marquis de Bonneval, *Mémoires*, pp. 136 et suiv., 156 et suiv.; Général de Saint-Chamans, *Mémoires*, pp. 340 et suiv., pp. 360, 380, 390 et suiv.; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. I, chap. XXIV,; vol. III, pp. 170, 182, 185; vol. III, pp. 15, 18 et suiv.; Comte de Puymaigre, *Souvenirs sur l'Emigration, l'Empire et la Restauration*, chap. XV; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. II, pp. 196 et 198.

(2) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 257.

L'ensemble de ces divertissements s'accomplissait avec une exactitude parfaite sous l'œil attentif de douairières telles que la princesse de la Trémoïlle, la marquise de Montcalm, la duchesse de Montmorency (1), aéropage investi d'une autorité sans limites, dignes et vénérables personnes qui ne s'éloignaient plus guère de leur fauteuil et de leur paravent, mais n'en avaient pas moins voix au chapitre et prononçaient fort crûment leur avis sur les faits et gestes de la nouvelle génération (2). Les grands divertissements étaient les visites, les soirées, les dîners en ville, toutes choses assez différentes de ce qu'elles sont de nos jours. Ni gêne, ni piaffe, des allures volontairement simples, patriarcales pour ainsi dire, « une certaine magnificence, mais tempérée par un air de vétusté et d'habitude qui ôtait toute apparence de faste. Les repas étaient longs et substantiels, mais sans grands apprêts (3) » et les soirs de bal, quelques rafraîchissements, offerts sur un plateau, tenaient lieu de buffet. Surtout point de cohue, point de tapage, rien de criard ni d'outré. La satisfaction de se trouver en bonne compagnie primait toutes les autres. « Ici, rapporte lady Morgan, les manières d'être sont simples, peu dispendieuses, naturelles et

(1) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 295, 296 et 297.

(2) « Rien ne peut donner une idée de la grâce et de l'amabilité des vieilles douairières. J'en ai connu un grand nombre parmi lesquelles je citerai au hasard Mmes de Narbonne, de Pardaillan, de Mailly, de Choiseul, de Parsac, d'Arcy-Talbot, de Malherbe, etc. J'ai passé avec elles des heures bien agréables. Je leur ai entendu raconter les anecdotes les plus curieuses sur la cour de Louis XV, et de Louis XIV sur les hommes les plus remarquables de leur époque, sur l'émigration. Elles avaient un art de conter qui n'existe plus : c'étaient des expressions, des tournures de phrase à la manière de Mme de Sévigné. Elles avaient la parole leste, ne reculaient pas devant une historiette un peu risquée, mais dite avec bonhomie et sans songer à mal. Toutes ces femmes avaient vécu à une époque de licence et de dévergondage. A leur insu, leur conversation se ressentait de leur temps ; mais cette aimable liberté d'expression, cette absence de toute pruderie étaient pleines de charme. » Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris* (Revue hebdomadaire, 18 septembre 1909, pp. 378-379).

(3) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 258.

raffinées, en général moins brillantes, moins factices et peut-être à la fois plus cérémonieuses et plus faciles qu'elles ne le sont habituellement dans la société britannique (1). »

C'est encore lady Morgan qui, sortant d'un *raout* à l'ambassade d'Angleterre, cérémonie bruyante et fastueuse, décrit une réception chez la princesse de la Trémoïlle et donne bien idée de ce que pouvait être en ce temps une réunion au Faubourg. Elle nous dépeint la rue de Bourbon noire et muette, le vieil hôtel solitaire, la vaste cour où dans l'ombre luit la file des équipages, l'escalier de pierre et l'antichambre silencieux, puis l'introduction solennelle dans les appartements; la salle de billard où vont et viennent les joueurs, le grand salon où, réunis en cercle, hommes et femmes s'entretiennent des menus faits du jour, « tous causant et, quoique fort animés, tous plein de mesure ». Çà et là de petits groupes formant bande à part; ici M. Fiévée (2), l'auteur de *la Dot de Suzette*, recevant force louanges sur sa nouvelle manière d'envisager l'avenir politique; plus loin M. de Chateaubriand, perdu dans sa magnifique solitude, « ennuyé là comme ailleurs et promenant sur la foule comme sur le désert son grand œil superbe (3) ». Enfin, tout au fond de sa chambre à coucher, la vieille princesse de la Trémoïlle (4), se gar-

(1) Lady Morgan, *France*, vol. I, pp. 421 et suiv.

(2) Joseph Fiévée 1767-1839, tour à tour agent de Bonaparte, directeur du *Journal de l'Empire*, maître des requêtes et préfet de la Nièvre. Voir Baron de Frénilly, *Souvenirs*, pp. 391 et 418; Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, vol. I, p. 156.

(3) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 265.

(4) « Avec ses petits yeux gris, bordés de rouge, avec son tour de cheveux blonds, son gros ventre et la double maladie qui décomposait son sang — le diabète et l'hydropisie — la princesse de la Trémoille, grande dame jusqu'à la moelle des os, asservissait à ses volontés, par la force de son intelligence et par la hauteur de son caractère, toute une masse de clients, de familiers, de flatteurs et de parasites. » En politique, « la moindre concession l'offensait. Les Villèle, les Corbière, ne trouvaient pas toujours grâce devant ses yeux; les princes,

dant bien « d'aller, par ses appartements, se prodiguer en génuflexions interminables, mais siégeant en paix dans un fauteuil... Elle suivait des yeux une partie de piquet, laquelle mettait aux prises deux vénérables ducs tout chamarrés d'insignes. La manière dont une Française accueille ses hôtes de sexe féminin est courtoise et déférente au possible, quelque peu cérémonieuse, mais accompagnée de tous les témoignages imaginables de politesse et d'attention. L'accueil qu'elle réserve aux hommes est charmant et très digne. Jamais elle ne quitte son siège, répondant à leur profond salut par un sourire, un signe de tête, un « bonsoir », un « bonjour », un « comment çà va-t-il », ou par quelqu'autre marque de distinction, un léger coup d'éventail, une main à baiser, ou encore par une expression d'agréable surprise. Tout cela néanmoins est dans la mine, dans le regard; c'est quelque chose et rien du tout; on ne saurait pas plus le décrire que le définir et ce serait présomption que d'en vouloir même faire l'essai (1). »

En vérité, ce ton si particulier que le monde adopte sous Louis XVIII et Charles X, nous ne le retrouvons à aucune autre époque. Des excès du Directoire transformés pendant l'Empire en une décence obtenue sur commande, on passe bientôt à la réserve la plus marquée, sorte de pruderie, de raideur qui se trahit aussi bien dans le costume que dans le langage et les idées. Chacun demeure sur son quant-à-soi, avec dignité ; on recherche le correct, l'absolu bon ton, le comme-il-faut, la suprême distinction dans les notes sobres, tant pour

bien moins encore. Elle n'allait pas chez eux, se sentant reine : jamais je ne l'ai vue avec personne sur un pied d'égalité. Son infirmité la servait en cela : la lourdeur de son corps lui donnait comme le droit de rester assise ; elle en usait amplement pour accueillir du regard, du geste et du sourire, avec mille nuances de grande dame, les gens de sa cour ». Daniel Stern, *Mes Souvenirs,* pp. 291 et 293.

1. Lady Morgan, *France*, vol. I, pp. 418, 420 et suiv. : lady Blessington, *The Idler in France,* vol. I, p. 267.

réagir contre la magnificence impériale que contre le luxe tapageur et vulgaire, le faux décorum de la Chaussée d'Antin. D'intraduisibles formes suffisent, paraît-il, à révéler incontinent l'homme bien né ; je ne sais quelle mesure, quelle aisance discrète, une manière de parler bas, dans un murmure, une façon de déposer un baiser sur le bout des doigts, du bout des lèvres, en faisant décrire à son bras un gracieux arc de cercle, l'accueil ou l'abandon de certaines périphrases, la pratique de certaines épithètes en vogue, estimées du plus merveilleux bon genre. Nuances insaisissables qui nous échappent aujourd'hui. Mais alors, il semble qu'on témoignât d'une délicatesse véritablement surprenante ! A la Chaussée d'Antin, on dit « la Duchênois », « la Grassini » ; au Faubourg, « Mlle Duchênois », « Mlle Grassini », discordances irrémédiables, comme on voit (1).

En même temps que l'on accentue les démarcations à plaisir, souci qui domine tous les autres, on s'applique, en matière de cérémonial, à renouer avec les traditions les plus pures d'autrefois. C'est l'époque où les débutants des deux sexes, ingénues et gardes du corps, s'empressent aux leçons de M. Abraham, le maître à danser de la cour, dépositaire officiel des grâces françaises. Seul, après plus d'un quart de siècle d'émigrations, de prisons, de désastres, il en avait dans sa mémoire gardé le souvenir intact. Seul, il était encore apte à professer le noble maintien, les savantes lenteurs de la révérence, l'art difficile de marcher les pieds en dehors (2).

(1 Bouchot, *le Luxe français* (Restauration), chap. VIII. *Paris en Miniature ou Petit Tableau de Paris,* pp. 18, 28 et suiv.

2 M. Abraham « n'arrivait chez ses nobles élèves qu'en voiture et en habit de gala. Il entrait et sortait, s'asseyait et se levait, parlait, grondait, toussait et se mouchait, toujours en cérémonie. Les doigts qu'il posait sur l'archet de son petit violon de poche étaient couverts de brillants énormes, dont chacun lui venait, à son dire, d'une reine ou d'une princesse royale. Depuis sa perruque à frimas, jusqu'à la bouche dorée de ses escarpins, depuis son jabot en fine dentelle jusqu'à ses

Et pourtant, malgré son respect du passé, de l'étiquette, ses tendances chevaleresques, sa politesse extrême, comme toute cette société de la Restauration s'éloigne de ce qu'elle était sous l'ancien régime. Rien en somme de plus différent, pour peu que l'on songe aux mœurs légères, insouciantes, confiantes d'avant 89, aux rapports faciles, à la douce bonhomie au libertinage, au scepticisme, à l'impiété générale. Vingt-cinq ans se sont écoulés. Désormais, il n'est plus question de rire. Pas plus qu'on ne se sent enclin à badiner en matière politique, on n'est d'humeur à rien céder de ses prérogatives nobiliaires. L'on maintient son rang, l'on garde ses distances. Enfin, l'incrédulité a fait place à l'ultramontanisme le plus violent et si jadis, pour plus de commodité, maris et femmes choisissaient de vivre à l'écart les uns des autres, vers 1820, ils ont repris l'usage d'habiter sous un même toit. « La galanterie française n'existe plus, gémissait Puységur. Les maris jouissent d'une sécurité !... » Au fond je ne sais pas si les mœurs étaient fort différentes de ce qu'elles sont d'ordinaire; mais, à coup sûr, on s'entendait à mieux sauvegarder les apparences. Ici encore, l'émigration a porté ses fruits. Il y aurait beaucoup à dire sur ce qu'étaient devenus certains rapports de famille pendant l'exil forcé et sur le rôle que joua l'influence britannique dans un pareil changement. C'est là un des aspects de l'anglomanie dont on oublie trop généralement de tenir compte (1).

Or, elle se perpétua, cette influence, même après que nos Français eurent repassé la Manche et les mariages entre individus des deux nations ne furent pas sans y contribuer pour une large part. Le cas se renouvela fréquemment pendant l'exil et tandis que René de Mon-

bas de soie noirs strictement tirés sur ses faux mollets, tout en lui se tendait vers la majesté ». Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 100.

1. Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 97 et 98; lady Morgan, *France*, vol. I, pp. 304, 318, 342 et suiv.; *My Autobiography*, p. 215.

talembert (1), père de l'historien, s'alliait à Miss Forbes, fille de ce même Forbes que, vers 1804, nous avons connu prisonnier à Verdun, le vieux duc de Castries (2) donnait son nom à miss Coghlan, belle-sœur de ce lord Barrymore qui, l'on s'en souvient peut-être, eut son tour de faveur dans les bonnes grâces de l'inconstant George IV. On pourrait multiplier les exemples de ce genre, exemples qui se renouvelèrent abondamment sous la Restauration. Ainsi que nous le verrons, la jeune duchesse de Guiche avait du côté de sa grand'mère certaines attaches anglo-saxonnes et, d'après lady Blessington, son intérieur offrait « un spectacle de confort britannique et d'élégance française combinés ». D'autre part, une de ses belles-sœurs, fille du duc de Gramont, épousait lord Tankarville (3). Puis, c'était Sir Ch. Potter (4), joueur magnifique, partner habituel de la duchesse de Luynes, qui devenait le gendre de M. de Vaublanc, puis le brillant Flahaut (5), qui s'alliait à lady Keith. Vers la même époque, n'était-ce pas également le tour du Prince de Polignac (6), futur ministre de Charles X, d'épouser une Anglaise, et aussi celui du comte Walewski (7),

(1) Voir note, page 1.

2 Th. Moore, *Mémoirs*, vol. III, p. 9 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. III, p. 205.

(3 Lady Tankarville, fille du duc Antoine de Gramont, épousa en 1806 lord Ossulston, plus tard, lord Tankarville. Th. Raikes, vol. II, p. 40 ; vol. III, p. 30 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 118.

4 Voir page 109.

5 Comme en France, le comte de Flahaut eut en Angleterre infiniment de succès. Il y épousa la baronne Nairne et Keith qui, par contre, ne fut pas des mieux accueillies dans la société parisienne. Lady Bleington, *The Idler in France*, vol. I, p. 150 ; Comtesse de Bassanville, *les Salons d'Autrefois*, 4e série, pp. 148 et suiv. ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 130, 197, 431, 433 et suiv. ; Duchesse de Dino, *Chronique*, de 1831 à 1862, vol. III, p. 313.

(6 Le prince de Polignac épousa Miss Barbara Campbell, Ecossaise très belle, très riche, mais sans naissance. Elle dut abjurer le protestantisme et se convertir au catholicisme à son mariage. Elle mourut en 1819 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. II, p. 228 ; lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, p. 136.

7 Il épousa une fille de lady Sandwich, qui mourut après un an de mariage ; d'Alton-Shée, *Mémoires*, vol. I, p. 277 ; Th. Raikes, *Jour-*

jeune homme fort à la mode, auquel sa pâleur, son collier de barbe et sa fine taille valaient de si nombreux succès ?

Le mariage en effet devenait la grande affaire sous la Restauration ; on lui donnaît, non sans raison d'ailleurs, une importance de premier ordre, l'employant à relever les fortunes, à reconstituer, à fortifier l'aristocratie. On conçoit que la réputation d'opulence légendaire dont jouissait alors immanquablement toute famille anglaise voyageant en France n'allât pas sans attirer force prétendants. L'héritière d'Outre-Manche était un peu ce qu'est de nos jours la fille du milliardaire yankee. « Un jeune homme ainsi mis, s'entend dire Lucien de Rubempré une fois vêtu de neuf, peut s'aller promener aux Tuileries ; il épousera une riche Anglaise au bout de quinze jours. » Et Balzac revient ailleurs sur le chapitre de sa riche Anglaise, et comme lui tous les romanciers contemporains reviennent sur cette intéressante question, d'autant mieux qu'à les en croire elles foisonnent à Paris leurs Anglaises. « Jamais, déclare un esprit chagrin, jamais ces gens ne nous ont fait plus de mal que depuis qu'ils sont nos alliés. Ils ont importé chez nous des cargaisons d'héritières laides, mais riches, qui nous ont enlevé toutes nos chances d'épousailles (1). »

nal, vol. I, p. 226. L'on pourrait également citer Lamartine, qui épousa la fille du colonel Birch, le marquis de Choiseul, qui épousa une une fille de lord Southwell, Miss Dalrymple Hamilton, qui devint en 1822 duchesse de Coigny, et miss Antoinette Ellice, future comtesse Alfred de Chabannes La Palice. Th. Raikes, *Journal*, vol. I, pp. 124 et 275 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 153 ; Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 148.

1 Balzac (édition Ollendorff, 1901), *Illusions perdues*, vol. I, p. 236, vol. II, p. 200 ; *le Contrat de mariage*, pp. 9, 176 et 177 ; *le Rôdeur français ou les Mœurs du jour*, vol. II, p. 15 ; *l'Hermite rôdeur ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais et des Français*, vol. II, pp. 163 et suiv. ; Ch. Marchal, *Physiologie de l'Anglais à Paris*, p. 29 ; Bouchot, *le Luxe français* Restauration, p. 155 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 299 et suiv. ; Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 209 et suiv.

Hélas! comment lutter en effet! ces Anglais maudits ont la vogue. Ils font nombre, ils font figure, ils s'introduisent en haut lieu. On ne saurait d'autre part oublier sitôt les services rendus, l'accueil généreux trouvé pendant la Terreur (2), la modération relative de Wellington au lendemain de sa victoire et l'appui qu'il offrit à Louis XVIII. Enfin la mode, courant mystérieux, invincible, travaille à donner à nos hôtes pleins pouvoirs dans le domaine fashionable. Née vers la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'anglomanie, sous bien des différentes formes, n'a cessé de poursuivre son cours. Elle grandit, elle s'insinue, pénètre jusque dans ces graves hôtels du Faubourg pourtant si fermés aux innovations, si dédaigneux de toute influence étrangère ou moderne. Malgré l'attachement aux vieux usages, patrimoine d'origine sacrée, malgré l'aversion qu'inspirent les mœurs cosmopolites, certains représentants de la génération nouvelle tendent chaque jour à s'écarter des règles admises. Les sports sont un premier prétexte. D'aucuns se passionnent déjà pour l'élevage et les courses de chevaux, inaugurent les guêtres, les jaquettes de drap marron, des hauts-de-forme tels qu'en portent les entraîneurs de New-Market et, par genre, adoptent à leurs repas des menus de jockeys, roast-beef et pain grillé. Dès l'année 1816, *le Rôdeur français* note ces travers inédits. « L'anglomanie, déclare-t-il, non sans emphase, a fait depuis un siècle de grands progrès. Nous avons, tour à tour, emprunté aux Anglais leurs chevaux, leurs habits, leurs ridicules et jusqu'à ce mépris de la vie qui fait consister le courage à se donner la mort pour éviter des douleurs qui ont un terme. » Et *l'Hermite rôdeur* constate également que « l'honnête John Bull a fait de grands progrès et que ses voisins ont appris de lui une foule de choses

1) Voir Forneron. *Histoire générale des Emigrés*, vol. II (l'Angleterre), p. 38.

utiles, telles que l'art de dresser et de seller les chevaux, de boire copieusement, de jurer, de jouer avec fureur ». De son côté, revenue chez nous en 1829, lady Morgan ne peut s'empêcher de reconnaître « qu'il existe maintenant parmi les Français une forte inclination à essayer de tout, principalement de tout ce qui est anglais »... « Les modes anglaises, ajoute-t-elle, sont en vogue parmi les merveilleux et les petites maîtresses. La littérature anglaise est prônée par une classe nombreuse d'écrivains comme l'aristocratie anglaise l'est par une partie du noble faubourg : enfin tout chasseur, depuis le chasseur d'ours jusqu'au tueur de moineaux de la banlieue de Paris, adopte l'équipement de chasse anglais (1). »

***

Toutefois, ne nous y trompons point, l'anglomanie n'atteindra son plein développement que sous le règne de Louis-Philippe. Il faudra, pour hâter son éclosion, que l'ancienne cour disparaisse, qu'avec le régime nouveau les salons perdent de leur influence, de leur cohésion, que l'on n'ait plus à redouter l'étroite surveillance de la Dauphine et des douairières, qu'enfin la suppression des charges, des honneurs, des emplois, réduise à l'oisiveté toute une classe de jeunes gens qui naguère briguaient les faveurs du Château.

En attendant, de près ou de loin, toute famille légitimiste touche à la cour et se conforme à sa discipline. Or à la cour, le ton n'a rien de précisément cosmopolite et l'on entend bien n'y rien abdiquer des manières fran-

(1) Bouchot, *le Luxe français* (Restauration), pp. 148, 149 et suiv.; Lady Morgan, *France*, vol. I, pp. 254, 384; *la France en 1829 et 1830*, vol. I, pp. 86 et suiv., p. 94, 334; *le Rôdeur français ou les Mœurs du jour*, vol. II, p. 16; vol. IV, p. 304; *l'Hermite rôdeur ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais et des Français*, vol. I, p. 104.

çaises et de l'étiquette traditionnelle. Sans doute, quelques excentriques peuvent à leur guise ériger un nouveau code d'élégance et certains jouvenceaux suivre aveuglément leurs traces; mais, en dépit de ces audacieuses tentatives, l'anglomanie jusqu'en 1830 ne sera point tenue pour du meilleur exemple.

De même, si les Anglais occupent à Paris une place prépondérante et s'arrangent pour avoir leurs entrées dans les milieux les plus exclusifs, en bien des cas cependant, on ne les admet qu'avec une nuance d'accueil, on n'oublie point de leur faire sentir tout le prix de l'hospitalité et ce que vaut pour eux la fréquentation et les égards d'une société qui se juge elle-même comme « la plus illustre du monde ». Miss Berry le constate (1), lady Gramille s'en indigne et rien n'est instructif comme leurs aveux sur ce point. « Ils sont extrêmement polis et prévenants, écrit cette dernière, mais à travers toutes leurs attitudes, leurs façons d'être, leurs attentions, on découvre un fonds de sans-gêne, d'insolence, d'orgueil et de prétention... Et maintenant, laissez-moi vous dire qu'à mon avis l'exquis petit groupe où j'ai le bonheur d'être admise est le pire de l'espèce... On m'affirme qu'ils sont charmés de votre servante. Ils m'accueillent dans leurs coteries les plus intimes... Ils..., en un mot, ils me protègent et le résultat de tous ces égards est que je reviens humiliée de leur sympathie, accablée de leur bienveillance... J'entre, et l'on m'installe sur un canapé. Arrive une jeune duchesse,une vieille marquise, laquelle m'accorde cinq minutes comme, à ma honte, il m'est arrivé de faire pour quelque voisin de campagne ou quelque parent éloigné. Suivent alors quelques phrases d'usage dont l'accent et la tournure me donnent grande envie de saisir les coussins du sopha et de prendre pour

(1) Miss Berry, *Journal and Correspondence*, vol. III, pp. 86 et 197; Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 330 et suiv.

cible leurs têtes crêpées : « Vous aimez Paris? — Vous vous plaisez parmi nous? » sans que jamais pour elles la chose fasse le moindre doute ou soit mise en question. « Lady un telle est bien : on ne la soupçonnera pas d'être anglaise. — Vous avez des enfants; vous êtes bien heureuse de pouvoir les former à Paris. — J'ai passé chez vous » avec un air de dire : « Voyez un peu! » et cent autres gracieusetés du même genre; rien au pied de la lettre, tout dans l'intention. » Lady Granville s'irrite, se révolte, n'en peut mais. Qu'opposer à ces dédains calculés, à cette condescendance polie! — « Je n'en reviens pas, dit-elle ailleurs, à quel point ces Françaises réussissent à m'écraser avec la certitude que je leur suis inférieure tandis que, moi, j'étouffe littéralement avec la conviction de ma supériorité. Que vais-je confier dans une lettre! Mais cette lettre est pour vous. A vrai dire, elles ont un aplomb, un langage, tout un appareil de convenances avec lequel je ne suis pas plus capable de rivaliser qu'elles ne le sont elles-mêmes de réfléchir cinq minutes comme une Anglaise apte à penser et sentir pour de bon (1). »

Enfin, pour lady Granville comme pour les autres, il y a le Château, il y a la cour, cette cour de France dont, quoi qu'elle fasse, la majesté légendaire, le cérémonial imposant la déconcerte et l'effraie. Malgré son expérience du monde, son titre d'ambassadrice et tout son esprit — ses lettres en font foi — la grande dame d'Outre-Manche paraît fort troublée à la veille de sa présentation aux Tuileries. « Je ne puis, en dépit de de moi-même, ne pas me sentir nerveuse », écrit-elle. Et le lendemain, de plus en plus nerveuse : « Je vou-

(1) Lady Granville était fille du duc de Devonshire; elle épousa en 1809 lord Granville et mourut en 1862. Voir Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 318, 319, 320 et 321; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 270 et 271; Castellane, *Journal*, vol. II, pp. 200, 216, 231, 252, 410, 490 et 492.

BALL HUGHES

(D'après Richard Dighton)

drais en être débarrassée, je le voudrais à un point ridicule. Il va falloir que je tourne un petit compliment à l'adresse de la Dauphine sur l'honneur qui m'est fait, sur ses vertus, sur ma gratitude, pendant que douze dames se tiendront debout derrière elle. » Et encore : « Je serai nerveuse tant que la cérémonie ne sera pas complètement terminée (1). » Il ne faut pas oublier en effet les respects sans bornes dont on entourait la famille royale, le juste sentiment qu'elle avait de sa grandeur, ni la dignité tranquille qui se lisait au front de Louis XVIII, ni même l'air de noblesse de Charles X (2).

Autour des princes, on voyait réunis quelques beaux vieillards qui, eux également, revenaient d'exil, fidèles à leurs usages de l'autre siècle, à leurs habitudes de galanterie, d'enjouement, de politesse, dons de séduction auxquels tous les premiers nos Anglais ne manquaient point de se laisser prendre. « La vieille cour », les « seigneurs de la vieille cour », le « ton de la vieille cour », telles sont les expressions d'admiration béate qu'à tout bout de champ nous relevons dans leurs écrits dès qu'ils veulent évoquer un idéal de distinction aisée, de suprême élégance.

Sans doute, là comme ailleurs, faut-il faire une large part à certaines superstitions complaisantes ; aujourd'hui nous dirions au snobisme. Mais quoi qu'on puisse ajouter sur ce chapitre, soit aux Tuileries, soit au Faubourg, la société de cette époque paraît bien avoir eu ses mérites et son charme. « Tout avait grand air et bonne façon dans ces vieux hôtels, écrit Daniel Stern, où la présence des ancêtres, le culte des souvenirs, le

(1) Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 326, 328, 329.

(2) Sur Louis XVIII, voir notes, pp. 84 et 85 (sur Charles X), voir Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 77 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. I, pp. 183, 380 et 398 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 330, 382 ; Baron de Frénilly, *Souvenirs*, pp. 503 et 514 ; comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. I, p. 225, vol. II, p. 196 ; Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 271.

maintien des habitudes solennelles ou familières entretenaient, de génération en génération, je ne sais quelle gravité douce, je ne sais quelle naturelle fierté qu'on n'abordait pas sans respect... Le temps et l'habitude donnaient à la bonne compagnie, que j'ai vue si brillante encore en ma jeunesse, une perfection d'intimité et aussi une puissance d'opinion que les sociétés nouvelles et mobiles ne sauraient atteindre. Il s'y produisait, dans une fréquentation à la fois libre et discrète, des nuances d'expression d'une délicatesse infinie. Il y régnait, entre personnes de condition et d'éducation entièrement semblables, un sous-entendu gracieux, une convention facile, observée de tous sans effort, qui prévenait la dispute, écartait l'importunité, détournait ou palliait les fâcheux discours. » Enfin, parmi les générations nouvelles se révélait « une coquetterie naïve, une gaieté franche que tempéraient les discrètes habitudes de la vie de famille, la réserve naturelle à la première jeunesse et cette solidarité de l'honneur qui imprimait à la société d'autrefois un caractère totalement différent de celui de nos sociétés bourgeoises, telles que le fait, à cette heure, sans lien, sans tradition, pour quelques jours à peine, le hasard des affaires ou des rencontres » (1).

(1) Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 257 et suiv., p. 299. « Depuis la Restauration, les grands hôtels du Faubourg Saint-Germain avaient reçu leurs anciens maîtres. Ayant depuis près de quarante ans habité le Faubourg, y ayant eu une grande partie de ma clientèle, j'ai eu avec l'ancienne noblesse des rapports nombreux et toujours agréables. Je fus étonné de la trouver tout autre que je ne l'avais imaginée. Tout d'abord, je fus frappé de sa manière d'être : c'était un ton, un langage, une certaine tournure donnée à la conversation, accompagnée d'une gracieuse bienveillance que je n'ai rencontrée que là. Elle traitait ses domestiques avec douceur, leur parlait avec bonté et savait se les attacher... J'étais reçu dans ces maisons avec toutes sortes d'égards. On se montrait reconnaissant de mes soins, et les honoraires qu'on me remettait étaient toujours accompagnés de paroles polies et souvent affectueuses. Au bout de quelques années, j'étais traité comme un ami de la maison. » Poumiès de la Siboutie, *Souvenirs d'un médecin de Paris* (Revue Hebdomadaire, 18 septembre 1909, pp. 378 et 379).

IV

Si j'ai dit, précédemment, combien, vers 1830, les mariages anglo-français étaient chose ordinaire dans la bonne compagnie, j'ai par contre omis de toucher un mot des unions qui, sans revêtir un caractère officiel, n'en étaient pas moins des mariages à leur façon. Or, de ceux-là j'en pourrais dresser une liste édifiante. Toutefois je me contenterai d'un exemple et ne citerai que l'aventure qui mit en cause lady Blessington et le comte Alfred d'Orsay. Lady Blessington fut une des Anglaises qui trouvèrent en effet chez nous un accueil particulièrement sympathique. Sa beauté, son charme, ses nombreuses et brillantes relations justifiaient sans peine le succès qu'elle obtint. Elle-même, dans son *Flâneur en France*, nous a conté les menus événements de son existence parisienne, de telle sorte que nous pouvons la suivre en ses détails pour ainsi dire au jour le jour. Mais auparavant il convient de voir un peu ce qu'était notre héroïne (1).

De son vrai nom Marguerite Power, lady Blessington avait tristement débuté dans la vie en ce qu'à quinze ans elle était devenue la femme du capitaine Maurice Farmer, ivrogne et sacripant, dont elle n'attendit pas la mort pour fuir le toit conjugal. En 1809, elle se trouvait à Dublin où, rencontrant Charles John Gardiner,

(1) R. Madden, *The Literary life and correspondence of the countess of Blessington* (Londres, 1855, 3 vol.). Il existe de nombreux portraits de lady Blessington ; entre autres celui qui se trouve à la *National Portrait Gallery*, par A. E. Chalon, et celui, bien plus connu, de Lawrence, exposé parmi les œuvres de la collection Wallace (n° 558). Voir également les œuvres de lady Blessington, *The Idler in Italy*, *The Idler in France*, *Journal, and conversations with lord Byron* ; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 59.

baron Mountjoy, comte de Blessington, elle ne tarda pas à gagner le cœur de ce gentleman riche et magnifique, d'humeur complaisante et préférable en tous points au capitaine. Malheureusement lord Blessington, était marié, qui mieux est, père de quatre enfants dont deux légitimes. La situation de Mrs Farmer eût donc risqué de n'être jamais qu'une situation de second ordre si, par une grâce du ciel et coup sur coup, sa rivale et son capitaine ivrogne ne fussent morts tous deux, l'un dans son lit, l'autre en se laissant tomber d'une fenêtre, un soir qu'il avait trop bu. Incontinent, de Mrs Farmer qu'elle était, Marguerite Power devint lady Blessington. Elle fit son entrée dans le monde, y rencontra force admirateurs et parmi ses hôtes habituels compta bientôt d'illustres personnages tels que lord Russel, Palmerston, Castlereagh, Thomas Moore et bien d'autres. Elle résidait à Londres depuis quatre ans lorsqu'aux premiers beaux jours de l'année 1821 arrivèrent dans cette même ville deux Français, les plus aimables du monde, le duc de Guiche (1) et son beau-frère, le comte d'Orsay (2). Ce dernier surtout avait de quoi séduire ; à la fois élégant et robuste, avec une taille fine, un port charmant, des traits spirituels et réguliers, beaucoup de noblesse dans le visage, infiniment de grâce et d'esprit. En deux semaines, il conquit la fashion et se vit particulièrement apprécié chez lord et lady Blessington, car il va de soi que le mari ne voulut pas être en reste avec sa femme et, de suite, tint le jeune Français pour un être exquis, un compagnon de choix, un homme indispensable. En vérité cela tombait bien, car d'Orsay n'avait point ou plus de fortune et des amis aussi dévoués furent pour

(1) Voir plus loin.

(2) Comte G. de Contades, *le Comte d'Orsay, physiologie d'un roi de la mode* ; J. Boulenger, *les Dandys* (le comte d'Orsay : Comtesse de Bassanville, *Salons d'Autrefois*, 1re série, p. 155 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 161 et 162 ; 277 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 41.

lui d'un grand secours. Tous deux, chacun à leur façon, lui témoignèrent un égal attachement et lorsqu'ils projetèrent de se rendre en Italie, ni l'un ni l'autre ne put admettre que leur protégé ne leur servît point de guide en l'occasion.

En 1823, les heureux voyageurs se trouvaient donc à Gênes où, pour comble de félicité, Byron les accueillit avec une bienveillance qu'il était peu dans ses habitudes de prodiguer à ses compatriotes. De Gênes ils allèrent à Rome, puis à Naples. Là, tandis que son époux parcourait en tous sens la Méditerranée, lady Blessington organisait de magnifiques réceptions. Son amant en faisait les honneurs avec la désinvolture que l'on sait, et nul doute que leur séjour en cette ville ne compta parmi les beaux moments de leur vie. Toutefois, même au sein des plaisirs, d'Orsay n'était pas homme à perdre l'esprit. Il faut songer à tout. Lord Blessington venait de perdre son fils Luke, de telle sorte que sa fille, M^lle^ Harriett Gardiner se trouvait devoir être un jour l'héritière unique du vieux gentleman. D'Orsay résolut d'épouser M^lle^ Harriett et comme « il possédait à un degré merveilleux l'art de plaire aux gens dont il escomptait les faveurs », il ne tarda pas à convaincre chacun de la justesse de ses prétentions. Les noces eurent lieu à Rome, en 1827. Malheureusement, la jeune femme était clairvoyante et sut démêler quel genre de rôle sa belle-mère et son mari lui destinaient. Bien vite, elle prit le parti de n'être pas leur dupe et, les abandonnant l'un à l'autre, s'en fut vivre seule, fermement résolue, quand le moment viendrait, à conserver l'héritage (1). Il ne paraît point d'ailleurs que ce malentendu ait en rien troublé le bon accord qui persistait à

(1) *The Creevey Papers*, vol. II, p. 288. Devenue veuve en 1852, elle se remaria, la même année, avec l'Honorable Carles Spencer Cowper (1816-1879, troisième fils du mariage de Cowper avec Amélia, fille du premier lord Melbourne qui épousa plus tard lord Palmerston).

régner entre lord Blessington, son épouse et son jeune ami. Paisiblement, ils continuèrent leur voyage et, après six ans de séjour en Italie, reprirent le chemin de l'Angleterre, non sans avoir décidé de faire halte à Paris.

***

En conséquence, au mois de septembre de l'année 1828, le ménage Blessington débarquait à l'hôtel de la Terrasse, rue de Rivoli. Il n'y resta pas longtemps. Une installation rudimentaire, un service médiocre, une propreté douteuse, tels étaient les avantages les plus remarquables qu'offraient nos auberges parisiennes il y a quelque cent ans. Les voyageurs aimant leurs aises n'avaient donc rien de plus pressé que de se mettre en quête d'un logis moins incommode, et généralement louaient pour la circonstance quelque demeure particulière (1).

Lady Blessington, qui ne lésinait point sur la dépense, arrêta son choix sur l'ancien hôtel de Ney, resté vacant depuis la mort du maréchal. C'était là, semble-t-il, une habitation magnifique, donnant d'un côté sur la rue de Bourbon et de l'autre sur le quai d'Orsay, avec un jardin en terrasse, de beaux arbres, une vue charmante sur la Seine et les Tuileries. Après avoir prononcé quelques paroles émues sur la fin tragique du grand capitaine, lady Blessington fut toute à la joie que lui procurait sa nouvelle résidence. Elle en admira le décor fastueux, les nobles proportions, les panneaux chargés d'arabesques, d'emblèmes, de figures mythologiques et la salle de la Victoire blanche et or à l'embellissement de laquelle

(1) Lady Blessington. *The Idler in France*, vol. I, p. 60: Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris during the summer of 1815*, p. 16; lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 51 et 52; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 95 et 96.

avaient travaillé les artistes les plus réputés. Dans ce palais d'ailleurs, pas un meuble. Aussitôt, menuisiers, marbriers, tapissiers se mirent à l'ouvrage, et trois jours plus tard, l'hôtel se trouvait pourvu de toutes les commodités imaginables. Lady Blessington voulut bien se déclarer satisfaite et, de point en point, dans son journal, elle nous décrit ses appartements; la chambre à coucher bleu de ciel, avec son lit d'argent, reposant sur deux énormes cygnes « divinement sculptés », l'alcôve tendue de soie blanche avec bordures en dentelle, puis la salle de bain, toute en miroirs, drapée de mousseline, le bassin de marbre au niveau du sol, et la lampe d'albâtre que soutenait dans son bec une tourterelle avec, peints au plafonds, quantité de jeunes amours effeuillant des roses (1).

Boudoirs, salons, antichambre étaient à l'avenant. Lady Blessington pouvait recevoir avec honneur, et d'Orsay, tout naturellement, se trouvait encore là pour convier rue de Bourbon ce que la société d'alors avait de plus aimable. Ni la situation commode, mais évidemment peu régulière que ce dernier s'était faite chez ses amis, ni la tendresse qu'il prodiguait pour ainsi dire ouvertement à sa belle-mère au détriment de son épouse légitime, ne semblent en effet avoir beaucoup nui à son prestige. Il est des hommes auxquels on n'a point le cœur d'en vouloir et par sa belle confiance, par son air de fortune, grâce à je ne sais quelle autorité séduisante, l'ami des Blessington fût venu à bout des censeurs les plus moroses. D'illustres alliances achevaient d'affirmer son crédit mondain. Nous avons dit qu'il était beau-frère du duc de Guiche, lui-même très à la mode et fort bien en cour. D'abord capitaine dans l'armée anglaise, puis rentré en France à la suite du duc d'Angoulême,

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, pp. 97 et suiv.: pp. 119 et suiv.: Marquis de Rochegude, *Guide à travers le vieux Paris*, p. 242.

il devait terminer sous ses ordres la campagne d'Espagne et jusqu'en 1830 rester de ses familiers avec MM. de Ventadour et de Montgascon. C'était, nous dit Gronow, le plus bel homme des Tuileries et « peut-être le gentleman le plus accompli qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer en aucun pays »; très grand, très brun, la tête petite, avec un profil aquilin, et des façons, une voix, un sourire que le beau sexe déclarait irrésistibles (1).

En 1818, il avait épousé Mlle Ida d'Orsay, jeune beauté de seize ans qui bientôt réunit tous les suffrages, devint le modèle de toutes les élégances et par sa coquetterie légère, ses allures vives et délibérées, apporta quelqu'entrain dans les réunions un peu moroses du Faubourg (2). Il paraît bien que la duchesse de Guiche accueillit lady Blessington avec toutes les marques possibles d'amitié, l'introduisant parmi les siens, s'ingéniant à la distraire, l'entourant de jeunes hommes attentifs et galants. Au Bois de Boulogne, en visites, au spectacle, on ne les rencontra plus bientôt l'une sans l'autre.

C'est ainsi que dès son arrivée, lady Blessington se vit introduite chez Mme Crawford (3), personne d'âge

(1 Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, vol. I, p. 80; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, pp. 40 et suiv.; Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 319; vol. II, pp. 40 et suiv., 82, 88, 121; lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 62, 71, 82 et 160; Castellane, *Journal*, vol. II, p. 298; Général marquis de Bonneval, *Mémoires*, p. 146; Woodberry, *Journal*, pp. 160, 161 et 208.

(2) Miss Berry, *Journal et correspondence*, vol. III, pp. 169 et 170; lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 34 et suiv.; *la Mode*, Année 1829, pp. 104, 174, 276 et 331. « La beauté la plus en renom était alors la belle et gracieuse duchesse de Guiche, née Ida d'Orsay. Tandis qu'elle faisait l'ornement des salons, son frère introduisait en en France les usages et les élégances britanniques. Inutile de dire que les femmes n'étaient réputées à la mode que lorsque d'Orsay avait daigné les remarquer. » Hyde de Neuville, *Mémoires*, vol. III, p. 314.

(3) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 277; vol. II, p. 48; Castellane, *Journal*, vol. I, p. 331; J. Alger, *Napoleon's British visitors and captives*, pp. 191 et suiv., 219. *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 30 avril, 30 juin, 30 juillet, 10 et 20 août 1908; H. Bouchot, *le Luxe français* (Restauration), p. 216; Lenôtre, *Varennes*, p. 17 (note) et p. 24; Miss Berry, *Journal et correspondence*, vol. III, pp. 168 et 169; Lady

et d'aspect également vénérables, laquelle n'était autre que la grand'mère du comte d'Orsay et de sa sœur. Madame Crawford aimait à recevoir, et recevait des gens fort bien. Tout chez elle dénotait un profond amour des convenances et des traditions, et la qualité de ses hôtes, le nom de ses petits-enfants lui valaient de figurer en bonne place dans le clan des douairières. Mais sans doute, pour en arriver là, Mme Crawford avait-elle fait preuve d'une belle patience et déployé un tact exceptionnel, car il est certain que sa jeunesse formait le plus singulier contraste avec l'existence qu'elle menait en ses vieux jours. A lire certains mémoires de l'époque, on ne s'en douterait guère, et le phénomène est curieux, en un temps où l'on examinait avec un tel soin les origines et le passé de chacun. Or, il se trouvait que les origines de Mme Crawford étaient modestes et son passé fécond en aventures. On n'en revient pas de constater avec quel art la bonne dame jouait son rôle de grand'mère et savait donner le change.

Italienne de naissance et ballerine de profession, Anne-Eléonore Franchi, tel était son nom véritable, avait épousé toute jeune un de ses camarades d'Opéra. Cette union dura peu et, vers 1768, Anne-Eléonore était devenue la maîtresse ou mieux, selon d'autres, l'épouse morganatique du duc de Wurtemberg. C'est alors qu'elle eut deux enfants : un fils qui prit le nom de Franquemont, une fille qui, dans la suite, épousa le comte Albert d'Orsay, général de l'empire. De ce mariage devaient naître Alfred d'Orsay, l'ami de lady Blessington, et Ida d'Orsay, future duchesse de Guiche. Anne-Eléonore ne s'attarda point d'ailleurs chez le duc de Wurtemberg et bientôt on la retrouvait à Coblentz. Elle y rencontrait le chevalier d'Aigremont, le suivait à Paris, le

Morgan, *France*, vol. II, pp. 87 et suiv. Voir aussi *Dictionary of National Biography*.

quittait, puis nouait de nouvelles relations avec un Anglais nommé Sullivan. La voilà s'embarquant pour les Indes. Sullivan était riche, mais le chevalier Quentin Crawford, dont elle fit connaissance en cours de route, plus riche encore. Ce fut donc avec lui qu'elle choisit de revenir en France vers l'année 1786. Crawford y était connu de longue date.

Retracer l'existence de ce bizarre personnage pourrait aussi fournir matière à d'interminables développements. Qu'il nous suffise de retenir que par ses équipées chez les entremetteuses il occupa fort la police de l'ancien régime, que dévoué à la famille royale il offrit asile au carrosse qui devait emmener Louis XVI à Varennes et que, devenu plus tard l'ami de Joséphine et le familier de Talleyrand, il vécut à Paris le plus heureusement du monde pendant toute la durée de l'empire. Il était pourvu de biens considérables et répandait l'or sans compter. Toutefois, ni ses richesses ni ses fredaines ne l'empêchèrent d'aimer les lettres et les arts. Ce fut lui qui publia les mémoires de Mme du Hausset. Il écrivit en outre divers ouvrages sur les Indes, Marie Stuart et Marie-Antoinette, dont plusieurs en français. Enfin, sous la Restauration, il passait, avec le duc de Dalmatie, le comte de Sommariva, Delessert et Denon pour un des collectionneurs les plus expérimentés.

M. et Mme Crawford, depuis longtemps époux légitimes, habitaient alors au numéro 21 de la rue d'Anjou-Saint-Honoré un imposant hôtel, célèbre pour ses meubles rarissimes et ses tableaux de prix. Wellington en était le visiteur assidu et, mêlés à bon nombre d'attachés diplomatiques et militaires, on y rencontrait de même force Parisiens. Quentin Crawford mourut en 1819, regretté de tous. On dut vendre les portraits des Mignard, de Rubens et de Giordini ; mais sa veuve conserva l'hôtel de la rue d'Anjou et ce fut dans cette

demeure que lady Blessington trouva Mme Crawford, achevant en paix son aventureuse carrière, au sein d'une famille attentive et respectueuse.

Mme Crawford était restée d'une jeunesse miraculeuse. A peine lui donnait-on soixante ans. Elle en avait cependant bien près de quatre-vingts. Mais l'âge n'avait pu faire disparaître les traces d'une grande beauté. Elle continuait de s'habiller avec coquetterie et, par son accueil souriant, son aménité, réussissait à gagner tous les cœurs. « Elle me fait songer, dit lady Blessington, à ce que pouvait être la célèbre Ninon de l'Enclos au même âge. » Et cela tendrait à prouver que lady Blessington ne possédait que des notions assez vagues sur ce qu'avait été Ninon. « Intéressant spectacle, poursuit-elle, de la voir entourée de ses petits et arrière-petits-enfants, tous également beaux et tous lui prodiguant la plus vive affection alors qu'elle-même ne semble point médiocrement fière de sa progéniture (1). » Peut-être aussi, lady Blessington ne connaissait-elle que de manière imparfaite l'existence de cette aimable Mme Crawford. Sans doute, arrivait-il bien parfois que des indiscrets se plussent à jaser sur ces aventures lointaines d'une Mme Sullivan et que même ces aventures intriguassent fortement; mais vite on se taisait par égard pour la fortune, les nobles alliances et les relations puissantes de gens qui n'avait pas craint en outre de se dévouer jadis à la cause du roi martyr.

Chaque soir, après dîner, suivant l'usage du temps, Mme Crawford recevait donc en son hôtel de la rue d'Anjou et chaque soir on y retrouvait le même groupe d'habitués fidèles; en tête le duc de Gramont (2), que déjà nous avons entrevu au foyer de la danse, grand

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol.I, pp. 70 et 71, 86, 89, 110, 126, 129, 131, 148, 163.
(2) Voir p. 117.

vieillard doux et cordial qui, parmi les défenseurs de la monarchie, tranchait heureusement par son calme et sa modération. Venait ensuite la marquise de Poulprie (1). Comme le duc de Gramont, cette dernière avait partagé l'exil des princes et, comme lui, elle se plaisait à bavarder sur les choses et gens d'autrefois. Tandis que le duc évoquait les années où, jeune homme, il était capitaine des gardes à Versailles, la vieille dame remontait jusqu'au temps où, petite fille, elle errait dans les allées du parc. Un jour, elle y fit la rencontre d'une jeune personne « à la mine vive et souriante, au petit nez retroussé, aux yeux brillants, aux lèvres du plus beau rouge », et cette personne n'était autre que Mme Dubarry. Que tout cela semblait donc loin! — Attentifs, les hôtes de Mme Crawford écoutaient parler ces deux revenants de l'ancien régime. Il y avait là parmi les auditeurs des Parisiennes et des Anglaises, lady Hawarden et lady Drummond (2), la marquise de Bréhan, la baronne d'Etlingen, la duchesse de la Force, parfois aussi Mlle Grassini (3), la chanteuse célèbre, étonnant l'assemblée par son caquetage de méridionale, ses naïves reparties, sa franchise déconcertante et, les larmes aux yeux, demandant à tout venant des nouvelles de « ce cher et excellent duc de Vellinton » qui, l'on s'en souvient, ne s'était pas fait faute, naguère, de lui prodiguer les marques d'un amour extrême.

Mlle Grassini, Mme de la Force, M. de Gramont, lady Blessington trouva chacun à son gré. On lui rendit ses politesses et bientôt les amis de Mme Crawford furent présenter leurs hommages à la nouvelle arrivante. A vrai dire, les étrangères mises à part, l'on rencontrait chez elle peu de femmes ; mais, en revanche, les hommes

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 263.
(2) *Ibid.*, pp. 148 et 149.
(3) Voy. p. 89 et plus loin.

étaient nombreux et de provenances diverses. C'est ainsi que tour à tour on vit défiler à l'hôtel Ney les ducs Dalberg (1), de Talleyrand (2), de Mouchy (3), de Dino (4), le marquis de Brézé (5), grand-maître des cérémonies, celui-là même qui, félicité par Charles X au sujet des funéraillés de Louis XVIII, répondit au nouveau monarque qu'il tenterait de mieux faire à la prochaine occasion ; puis des comédiens venus de Londres, Matthews et Charles Kemble (6), jusqu'à Laffitte (7), Thiers et Mignet ; Thiers (8), vif, bavard, pétulant, ses petits yeux brillants sous ses lunettes, Mignet (9), d'allures plus discrètes, mais non moins habile causeur, que servait une voix persuasive, un agréable visage. Lady Blessington n'alla-t-elle point jusqu'à trouver qu'il était le portrait de Byron?

Cependant, les visiteurs quotidiens de la belle Anglaise

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 129 et 130 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 380.

(2) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 138 et 139, 193 et 194 ; vol. II, p. 10. Vers la fin de son séjour à Paris, lady Blessington disait de lui : « Je ne puis le voir sans songer à une remarque d'un auteur français : « On a vu des gens se passer d'esprit en sachant mêler la politesse avec des manières nobles et élégantes ». *Ibid.*, vol. II, p. 73 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. II, p. 120 ; vol. III, pp. 109 et 110, 251.

(3) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 130 ; Charles de Noailles, duc de Mouchy, capitaine des gardes. C'était le fils aîné du prince de Poix, mort en 1819, et de Louise-Marie de Beauveau. Il avait épousé Mlle Nathalie de Laborde, dont il eut une fille, Charlotte-Léontine, mariée à Alfred de Noailles, tué à la Bérésina, en 1812.

(4) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 143.

(5) *Ibid.*, vol. I, pp. 138 et suiv. ; Général de Saint-Chamans, *Mémoires*, p. 381 ; Baron de Frénilly, *Souvenirs*, p. 506 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. III, p. 159.

(6) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 152 ; vol. II, pp. 98, 99 et 100.

(7) *Ibid.*, vol. I, p. 250 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 411 ; Castellane, *Journal*, vol. II, pp. 223 et 393.

(8) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, p. 113 ; Greville, *Mémoirs*, vol. III, p. 31 ; duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 120 ; vol. II, pp. 171 et 172, 189 et suiv. ; Th. Raikes, voir index ; Comtesse de Bassanville, *les Salons d'Autrefois*, 4e série, pp. 107, 112.

(9) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 113 et 124 ; duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. II, p. 178.

étaient surtout les compagnons d'Alfred d'Orsay, les habitués de Tortoni, sportsmen à leurs débuts et futurs membres du Jockey Club ; Walewski, « mince et svelte », le héros du jour, dont la naissance romanesque, « les beaux yeux bruns, le sourire rêveur et jusqu'à son léger accent quand il disait d'amour » attiraient bien des curiosités féminines. « Il valsait *comme un slave* », répétaient les contemporaines, avec une grâce inimitable, « une verve que n'acquièrent jamais nos Parisiens ». Avec tout cela était-il si séduisant ? — « Vous croyez peut-être que c'est une beauté, écrivait lady Granville ; non, ma chère, un grand garçon pâle, inanimé ; mais il est la mode même et l'étoile de Caradoc pâlit devant lui (1). »

Ici encore, nous retrouvons ce major Caradoc, futur lord Howden, amant, puis époux de la princesse Bagration, lequel choisissait alors Paris pour théâtre de ses exploits amoureux. Son titre d'attaché d'ambassade lui valait bien, de loin en loin, quelques missions diplomatiques ; mais ses succès mondains l'emportaient de beaucoup sur ses talents de militaire ou d'homme d'Etat. On le rencontra fréquemment chez lady Blessington. Il était joli garçon, spirituel et d'une évidente fatuité, « un grand fashionable, nous dit Castellane, une espèce de dandy, mais un fort bon enfant ». Et lady Granville ajoute, au lendemain d'une de ses réceptions : « Caradoc

1 En 1827, Castellane écrivait : « Chez Mme de Flahaut, j'ai vu pour la première fois un jeune M. Walewski, fils de Mme Walewska et de l'empereur Napoléon : il a les yeux, le son de voix de son père ; il est plus grand que lui et fort bien tourné. » Et trois ans plus tard : « M. Walewski est un des jeunes gens les plus à la mode parmi ces dames : il a de beaux yeux, il est pâle, il a un cercle de barbe autour du visage, suivant la mode actuelle de quelques personnes. » *Journal*, vol. II, pp. 198 et 318 ; vol. III, p. 212 ; d'Alton-Shée, *Mémoires*, vol. I, p. 277 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 286 ; Dr Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. III, pp. 280 et 285 ; lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 88, 187, 193 et 194, 300 ; vol. II, pp. 79, 83, 99 et 128 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 436 et 437 ; vol. II, p. 30 ; Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, p. 287.

est un sérieux atout dans mon jeu. Elles sont déjà six qui meurent d'amour pour lui. » Il paraîtrait même que le galant major ne se montra point insensible aux appas de la belle duchesse de Guiche et lui fit la cour de manière à s'attirer quelque désagrément. « La duchesse de Guiche, poursuit toujours lady Granville, vient de se rompre un petit vaisseau et ne bouge plus de sa demeure. On affirme que le major (Caradoc) a presque réussi à s'en faire interdire l'entrée. En tout cas, il ne semble plus se rendre chez elle comme il en avait l'habitude, tambours battants et musique en tête, chaque fois que la pendule sonnait dix heures. Son excellent goût personnel et son profond jugement l'ont amené à choisir la princesse Bagration à titre de consolatrice ». Et quelques jours plus tard : « Hier, Mme de Guiche a reparu. Le major se tint à l'écart, ce qui ne laissa pas que d'intriguer vivement. Les uns pensent qu'il a dû se quereller avec Bagration, les autres qu'un choc entre les deux princesses rivales eût été au-dessus de ses forces (1). »

A Caradoc et Walewski se joignait Alfred de Maussion, lequel jetait de même un trouble effroyable dans la société cosmopolite et dont les victoires, les conquêtes,

1 Vers la même époque, on lisait dans *la Mode*, à propos d'un bal organisé en faveur des Anglais indigents : « Les honneurs étaient faits par des commissaires anglais, le capitaine Drummond, M. Craddockeet, la fleur du dandysme et l'élite de la fashionibity. » *La Mode*, 1830, vol. I, p. 356 ; voir également l'année 1834 juillet-septembre, pp. 258 et 288. Il est certain que le colonel possédait un joli visage et savait s'en servir. En 1837, Mme de Dino notait dans son journal : « On dit beaucoup, à Paris, que M. Caradoc veut faire casser son mariage avec la princesse de Bagration, qu'il serait fait pair, et qu'il deviendrait le mari de la jeune reine (la reine Victoria). Il se prétend descendant des rois d'Irlande ! Tout cela est absurde, je crois, mais en attendant la petite reine est si charmée de lui, qu'elle ne fait et ne dit rien sans le consulter » ; Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. II, pp. 156, 160, 174 ; Greville, *Mémoires*, vol. III, p. 103 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I pp. 348, 352, 353, 363, 435 ; vol. II, pp. 90, 129, 240, 245 ; lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 277 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 106 ; Castellane, *Journal*, vol. III, pp. 27, 168, 216, 381 ; Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, p. 94 ; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. IV, p. 197 ; voir page 122.

les ravages atteignaient des proportions tout à fait merveilleuses. En vérité, le monstre n'y pouvait suffire, se disait excédé, gémissait sur ses travaux sans fin et déclarait, en matière d'épilogue, que toutes ces Anglaises étaient bien un peu compromettantes et « n'avaient jamais de cesse qu'elles ne se fussent enfuies de chez leurs imbéciles et braves gens de maris qui pourtant ne demandaient qu'à fermer les yeux et ne rien voir (1) ».

Enfin, lady Blessington comptait au nombre de ses hôtes Charles de Mornay, « le *George Anson* de Paris, l'enfant gâté de la fortune, pour qui la duchesse de Raguse et Dino se mouraient, dont Mlle Mars était si follement éprise qu'elle ne voulait plus jouer ». « Elle vient de garder le lit pendant un mois, conte lady Granville, à la suite d'une querelle avec son amant. Et pourquoi ? parce qu'il avait remarqué sur le gilet d'un autre une chaîne que lui avait donnée Raguse et qu'à son tour il avait offerte à Mars. » Bien que, le plus souvent, celle-ci prît garde de dissimuler ses aventures, il ne semble point en effet qu'elle songeât beaucoup à tenir secrète cette dernière liaison. Mlle Mars n'était cependant plus à la fleur de l'âge. On en plaisantait quelquefois. Apprenant un jour que dans la chambre de Mornay figurait le portrait de sa maîtresse à vingt ans : « Oui, avait déclaré malicieusement Pozzo di Borgo, il est bien aise de la voir comme ils l'ont eue (2) ».

1. Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 187, 193 et 194 ; Grönow, *Reminiscences*, vol. II, p. 63. Le baron Alfred de Maussion commença, comme son frère, Adolphe, par la carrière militaire et fut officier. Très liés avec les Montmorency, en vertu d'une parenté éloignée, ils vivaient dans leur intimité, ainsi que dans celle de la famille Dosne. Alfred de Maussion devint là l'ami de Thiers, qui le fit nommer consul à Rostock.

2. Lady Granville écrit de son côté : « Ch. de Mornay avait mal aux dents. Mlle Mars le conduisit chez le dentiste qui se montra partisan d'une extraction. Il refusa : elle tenta de lui donner courage. Le dentiste dit alors : « Oh ! je suis sûr que le jeune Monsieur le fera pour plaire à sa bonne maman. » *Letters*, vol. I, pp. 336, 436 ; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. II, p. 273 ; Castellane, *Journal*, vol. II, p. 272 ;

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que Mlle Mars conservât encore à l'époque un étrange don de séduction et qu'aux charmes de ses beaux yeux elle joignît d'autres qualités non moins rares. Miss Berry, qui se rendit un soir chez la princesse Zénéide afin de l'y rencontrer, nous la montre, en société, tout aussi naturelle et intelligente que sur la scène, discourant avec beaucoup d'esprit et de bonne grâce sur son art, sur Talma, sur une pièce nouvelle, où l'un et l'autre ils devaient jouer ensemble. « Bref, déclare Miss Berry, elle est exactement dans le monde ce qu'elle est au théâtre. C'est la même voix charmante, la même finesse, la même simplicité. Je m'en suis allée ravie de cette entrevue et ravie de l'avoir trouvée telle qu'elle se montra. » Mais lady Blessington elle-même nous entretiendra bientôt plus longuement de la célèbre comédienne (1).

Lady Blessington avait déclaré les hôtes de Mme Crawford les gens les plus aimables du monde ; elle ne jugea pas moins favorablement les amis d'Alfred d'Orsay, tous, à l'entendre, jeunes gens accomplis et du meilleur usage. En vérité, ses nouvelles relations l'enchantent, la comblent d'aise. Elle ne tarit pas sur leur compte en propos flatteurs. A l'occasion cependant, d'accord avec lady Granville et miss Berry, elle est bien un peu d'avis que les Parisiens ont d'eux-mêmes une opinion plus qu'avantageuse et que cette opinion fait tort à celle qu'ils pourraient avoir de leurs voisins. Qu'une beauté londonnienne paraisse dans un salon du Faubourg, ils avoueront courtoisement que « pour une Anglaise elle n'est pas mal » ; que cette même beauté charme l'audi-

lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 128, 177, 187. Le comte Charles de Mornay, né en 1803, mort en 1878, fut, sous la monarchie de Juillet, ambassadeur en Suède, pair de France et grand officier de la Légion d'Honneur. Il était frère du marquis Jules de Mornay, député de l'Oise, et rentra dans la vie privée en 1848.

1) Miss Berry, *Journal and Correspondence*, vol. III, p. 345, voir plus loin.

toire par ses propos, ils pousseront la condescendance jusqu'à reconnaître que « Madame a l'esprit éminemment français ». Mais cela n'est rien. Il faut voir avec quelle assurance le moindre boutiquier se croit tenu d'offrir à l'acheteuse britannique ses gants et ses brodequins les plus vastes. On a beau se montrer patiente. Il est des bornes à l'outrecuidance et lady Blessington ne dissimule pas une minute que ce dernier trait la blesse au point sensible (1).

Heureusement que ces mêmes Français possèdent l'art de se faire pardonner. Elle avoue qu'ils sont galants, attentifs, au besoin fertiles en prévenances délicates et généralement remplis pour les femmes de la plus exquise déférence. Ce ne sont pas eux qui, selon l'usage d'Outre-Manche, iraient faire bande à part, une fois le souper terminé ; « ce ne sont pas eux qui davantage prononceraient cette phrase avec un sourire moitié compatissant moitié condescendant : « Ne parlons pas politique devant les dames. » Non ; ils évitent simplement la discussion et témoignent de leur courtoisie pour les femmes en abordant les questions littéraires sur quoi ils affectent d'admettre qu'elles soient bien renseignées ». « J'ai tout lieu de croire, ajoute lady Blessington, qu'ici les femmes se soumettraient malaisément à la nonchalance britannique et qu'un homme trop enclin à parler chevaux et sports se verrait promptement exclu de leur compagnie ». Le fait est que « le ton de la société parisienne est éminemment sympathique. Lettres, beaux-arts, événement du jour fournissent les sujets ordinaires de la conversation ». Et dans ces échanges d'idées quotidiens, notre Anglaise découvre un charme, un agrément qu'elle n'avait trouvé nulle part ailleurs, « une légèreté, un brio, une vivacité qu'aucun étranger ne saurait acquérir. Ne s'attardant jamais sur aucun point, ne

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 330 et suiv.

LADY BLESSINGTON

(Portrait de Lawrence).

cherchant pas davantage à rien approfondir, les Parisiens se contentent d'effleurer la surface des choses avec une dextérité prodigieuse, mettant en jeu tout leur esprit, leur tact et leur gaieté. Ici, la conversation est le but, la raison d'être du monde et tel est le doigté des Français, que même les ignorants parviennent à cacher leur indigence, grâce à l'adresse avec laquelle ils savent glisser à propos un *oui* ou un *non* et hocher de la tête au moment voulu ».

Encore une fois, il faut en convenir, « la société française a sur celle d'Outre-Manche un avantage marqué, à savoir l'abandon de certains sujets d'entretien tels que les courses, la chasse à tir, la chasse à courre, qui là-bas tiennent tant de place dans les causeries masculines ». Et de bonne grâce, lady Blessington avoue que « peu d'Anglais brillent en conversation avec des Français » (1).

Cependant, on la vit recevoir à sa table quelques-uns de ses compatriotes les plus éminents, lord Russell (2) et lord Palmerston (3), Hall Standish (4), celui-là même qui, de gaieté de cœur, se ruinait au Salon des Etrangers et nonobstant, esprit cultivé, collectionneur expert, devait très généreusement doter le Louvre d'une riche série de gravures et de tableaux espagnols. Puis c'étaient Rogers et Luttrell (5), deux curieuses figures, deux originaux, s'attardant volontiers à Paris ou à Rome, poëtes sans grande réputation chez nous, mais qui, de

1 Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 110 et suiv., 177 et 178, 187, 243 et suiv. ; vol. II, p. 120 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. II, p. 206.

2) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 111 et 112.

(3) *Ibid.*, vol. II, p. 126.

(4) Voir page 106.

(5) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 106 et 110 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 5, 252 et 254 ; duchesse de Dino ; *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 77 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. III, p. 49 ; Th. Moore, *Memoirs*, vol. III, p. 266, voir *Dictionary of National Biography*.

l'autre côté du détroit, eurent pourtant leurs années de gloire. Du premier nous avons *Jacqueline* et *l'Epître à un ami* ; du second, *le Conseil à Julie* et les *Lettres d'un dandy à Dolly*, que le grand Byron vanta si fort à ses contemporains.

Autour de ces beaux esprits faisaient cercle nombre de personnages officiels, ou encore des voyageurs arrivant d'Italie, des oisifs las de leur trottoir de Bond Street, ceux-ci parfois moins divertissants ; le duc de Hamilton (1), lord Stuart de Rothesay (2), ambassadeur à Paris de 1821 à 1824 et qui revint en 1828 prendre la place de lord Granville. Sa retraite favorite était, nous le savons déjà, le foyer de la danse. Il y découvrait des charmes toujours nouveaux et même, une fois sorti de ce lieu de délices, prenait plaisir à conter au premier venu ses plus récents libertinages, en dehors de quoi il s'abstenait d'ailleurs de jamais ouvrir la bouche. Lady Blessington nous le dépeint comme un homme d'un tact exceptionnel ; mais lady Granville, Castellane et Chateaubriand nous renseignent à son endroit de manière plus significative. On rencontrait de même à l'hôtel Ney lord Herbert (3), que les habitués de Tortoni surnommaient « lord Air-Bête » — Gronow prétend que c'était par jalousie pour sa belle prestance, et, tout bien considéré, cela n'est pas impossible — enfin le vicomte Allen, vieux libertin ruiné, grincheux et rubicond, lequel « n'était pas homme à trop s'embarrasser de principes ». Il avait, à ce qu'affirment les gens qui le connurent, toute la mine d'un vieux perroquet, tant par son profil que par son extraordinaire démarche et cela ne faisait pas du reste qu'il eût

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, p. 123.
(2) *Ibid.*, vol. I, p. 178 ; vol. II, p. 187, voir page 115 et 116.
(3) Lady Blessington. *The Idler in France*, vol. II, p. 123 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, pp. 58, 285 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. II, p. 24 ; Countess Granville, *Letters*, vol. II, p. 226 ; *la Mode*, *1837* (janvier-mars), p. 172.

beaucoup d'esprit ; mais nul comme lui ne savait dire les choses les plus désagréables au plus désagréable moment. Néanmoins, les nymphes du Palais Royal, jointes aux menus de Véry, contribuèrent à dérider son front et lord Allen fut à Paris d'une humeur charmante (1).

***

Il est vrai que de leur côté, lord et lady Blessington se gardaient bien d'engendrer mélancolie. S'ils recevaient beaucoup, ils sortaient de même et dans les restaurants à la mode, au théâtre, à la promenade, en tous lieux on apercevait la belle Anglaise. On la signalait à Longchamp, durant la semaine sainte, paradant côte à côte avec la princesse Bagration, M. Schikler et la duchesse d'Istrie, journées célèbres où se rendait en grande pompe toute l'armée fashionable, gens de cour et financiers, élégantes du Faubourg et de la Chaussée-d'Antin, où défilaient sous l'œil des badauds émerveillés la dormeuse de M^lle^ Mars, le parasol du duc de Dalmatie et la daumont de M. de Rothschild (2). On la voyait encore aux balcons du Vaudeville, assistant à la dernière pièce de M. Scribe, aux Variétés, où le public ne se lassait point d'applaudir Potier dans son rôle fameux du *Ci-devant jeune homme* (3), à la Comédie Française, où Dumas triomphait avec *Henri III et sa cour*, aux Italiens où, chaque huitaine, Malibran transportait l'auditoire,

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, p. 118 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 161 ; vol. II, p. 86 ; *The Creevey Papers*, vol. II, p. 288.

(2) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 34 et suiv., p. 81 ; *Paris en miniature ou Petit Tableau de Paris*, pp. 24 et suiv. ; *le Petit diable boiteux ou le Guide anecdotique des étrangers à Paris*, par M***, pp. 7 et suiv. ; H. Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), pp. 272 et suiv. ; O. Uzanne, *les Modes de Paris*, pp. 126 et 127 ; *la Mode, 1830* (2^e^ trimestre), p. 75.

(3) Comédie célèbre à l'époque : 1 acte de Merle et Brazier, représentée pour la première fois aux Variétés, le 28 mai 1812.

enfin à l'Opera, où, selon l'étiquette, elle se rendait avec zèle. Dans sa loge bleu-céleste, à l'imitation de son boudoir de la rue de Bourbon, lady Blessington, environnée de sa cour de soupirants, prêtait une oreille attentive à la voix enchanteresse de Nourrit et s'enthousiasmait aux débuts de l'incomparable, de la divine Marie Taglioni (1).

Puis, c'étaient les parties fines chez Lointier, le traiteur en vogue, au *Cadran Bleu*, boulevard du Temple, au *Rocher de Cancale*, rue Mandar, où, dit-on, les Anglais venaient de Londres expressément dans l'intention de savourer la cuisine de Borel (2). On rencontrait enfin lady Blessington jusqu'au bal Tivoli (3), où parfois les gens du monde venaient assister aux ébats populaires, un peu comme de nos jours on se pique de fréquenter certains endroits défendus. Néanmoins, il ressort très nettement du *Flâneur en France* que les bals publics ont subi de grandes modifications depuis 1830 et l'on est tout surpris d'entendre lady Blessington s'extasier sur l'air comme il faut, le maintien décent et la réserve des habituées du lieu. Assurément, conclut-elle, certaines jeunes personnes dites « grisettes » témoignent bien par instants d'une humeur quelque peu démonstrative ; mais en vérité ces Françaises savent toutes si merveilleusement tirer parti de leurs charmes que l'on ne pourrait, même à Tivoli, distinguer une marquise d'une modiste. Décidément, il faut nous y résoudre, les endroits de ce genre ont depuis lors changé du tout au tout. Que penserait lady Blessington si d'aventure elle revenait à

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 84, 91 et 92, 157, 170 et suiv., 220, 241, 312 et suiv.

(2) *Ibid.*, vol. I, p. 193 ; vol. II, pp. 79 et 86.

(3) *Ibid.*, vol. I, pp. 93 et suiv. ; Babeau, *les Anglais en France*, pp. 54 et 178 ; Woodberry, *Journal*, p. 350 ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, p. 125 ; W.-D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July, 1815*, pp. 49 et 75 ; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a trip to Paris during the summer of 1815*, pp. 25 et 26 ; *Paris en miniature ou Petit Tableau de Paris*, p. 107 ; *la Mode, 1830*, vol. II, p. 208 ; *Ibid.*, 1830 (juillet-septembre), p. 85.

Paris! Mais voilà de quoi nous surprendre bien davantage. Tandis qu'accompagnée de la duchesse de Guiche et vraisemblablement de son époux, — lady Blessington omet de nous dire qui les avait menées à Tivoli, — elle se complaît à vanter la grâce des danseurs en même temps que l'exquise modestie de leurs compagnes, le hasard de sa promenade la guide vers un quadrille exécuté de façon particulièrement élégante. — Et quel n'est point son étonnement, en constatant cette fois que les danseuses ne sont autres que ses amies, la marquise de Marnier, la vicomtesse de Noailles, Mme Hall Standish et le vieux marquis de l'Espérance de l'Aigle (1) toujours ingambe et frétillant, dont les entrechats successifs ne manquaient point d'éveiller chez les spectateurs le plus franc enthousiasme.

Encore une fois, les Parisiens de la Restauration ne ressemblaient guère à ce qu'ils sont de nos jours. Çà et là, dans *le Flâneur*, nous rencontrons ainsi quelques descriptions suggestives, quelques pages évocatrices du Paris d'autrefois; tantôt une vue des Tuileries (2) avec des belles promeneuses coiffées de feutres, *à l'Ourika*, ses gardes du corps en tenue de service et là-bas, étendus sur quatre chaises, Adolphe et Théodore se contant leurs bonnes fortunes en grand mystère; tantôt un coin du Luxembourg (3), dont en revanche le public ne semble point différer beaucoup de ce qu'il est aujourd'hui. Comme

(1) M. de l'Espérance de l'Aigle ne pouvait se décider à vieillir. Sa manie était légendaire. Merle et Brazier en firent le héros de leur pièce *le Ci-devant jeune homme* (voir p. 187). Castellane écrivait en 1813: « Potier joue le soir des proverbes chez Mme de Gontaut, et une partie du *Ci-devant jeune homme*. L'Espérance de l'Aigle était là parmi les spectateurs, afin qu'on pût contempler l'original de la pièce, sans sortir de la chambre. » Castellane, *Journal*, vol. I, pp. 221 et 225; lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 81; *le Petit diable boiteux ou le Guide anecdotique des étrangers à Paris*, par M***, p. 17; A. Cler, *la Comédie à cheval*, p. 58.

(2) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, p. 270.

(3) *Ibid.*, vol. I, p. 234.

sous la troisième république, lady Blessington y distingue force marmots jouant à la balle, quantité de nourrices en bonnet et, le long des allées solitaires, de vieilles dames promenant leur chien favori. Lady Blessington se met en devoir de regagner la rue de Bourbon et chemin faisant traverse *le Pays latin*, contrée légendaire, excentrique, régions perdues dont elle a vaguement ouï parler dans le monde. Ni la cour des miracles ni ses truands n'eussent provoqué chez notre Anglaise une pareille stupéfaction. Au passage, elle entrevoit des maisons bizarres, pittoresques, sordides et des individus qui par leur mine étrange ne le cèdent en rien aux demeures avoisinantes, des hommes « en habits noirs, usés jusqu'à la corde, avec des livres sous le bras, *quelques-uns avec des lunettes et lisant pendant qu'ils marchent* ». Mêmes allures saugrenues chez les femmes qui, si nous en croyons *le Flâneur*, « ont une physionomie toute différente de celles que l'on rencontre ailleurs dans Paris. Leur mise trahit une excessive négligence et leurs modes remontent bien à quarante ans, *preuve certaine que les hommes de ces contrées s'occupent fort peu du beau sexe* ». Telles étaient les découvertes auxquelles se livrait lady Blessington du fond de sa calèche (1).

Mais ces sortes de descriptions ne laissent point que d'être assez rares dans son ouvrage. En 1829, bien qu'elle se piquât de beaucoup lire et tînt à formuler son avis sur toutes les plus récentes publications, sur la *Chronique de Charles IX*, *Cinq-Mars* ou les poésies d'Amable Tastu, lady Blessington ne faisait point encore métier d'écrire (2). En tout cas, elle ne songeait nullement à tracer un tableau de Paris, point davantage à composer un livre définitif sur la France et les Français. Très

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, p. 15.
(2) *Ibid.*, vol. I, pp. 299, 305, 317, 326; vol. II, pp. 18, 29, 38, 43 et 44, 52, 73.

simplement, elle note l'emploi de ses loisirs et chaque jour poursuit sa relation, au courant d'une plume facile, d'une plume d'amateur. On ne saurait dire autre chose de son talent. Elle écrit avec facilité, au besoin même avec une facilité qui frise la monotonie. Ceci admis une fois pour toutes, il lui reste à nos yeux l'inappréciable mérite d'avoir connu beaucoup de gens et vu beaucoup de choses.

En bonne Anglaise, elle voyage avec méthode et visite en conscience. Aimant le plaisir et les relations mondaines, elle prend néanmoins le temps de se recueillir à certaines heures. Nous l'avons surprise errant en paix dans les jardins du Luxembourg, une autre fois nous la rencontrerons chez les marchands de vieilleries, faisant emplette de bibelots et d'objets soi-disant historiques. Car, à l'exemple de ses compatriotes, lady Blessington ressent un goût très vif pour toutes les célébrités du jour ou de la veille (1).

C'est ainsi qu'à la suite d'une représentation aux Français elle s'est mis en tête de frayer avec Mlle Mars, projet médité de longue date et que, en fin de compte, elle parvient à réaliser. Au nombre des illustrations contemporaines, Mlle Mars en effet tenait une place éminente. Nul ne traversait Paris sans l'aller voir dans une de ses créations fameuses et c'était à qui se vanterait d'avoir pénétré chez elle. Ses réceptions étaient célèbres et sa demeure le rendez-vous de tout un groupe de gens aimables et cultivés parmi lesquels « régnait cette courtoisie facile et cette politesse qui, de nos jours, n'existe plus qu'à titre de vague légende en Angleterre comme en France. Le salon de Mlle Mars, poursuit Gronow, était une école de bonnes manières et de bon français, et la maîtresse de maison, affable et gracieuse pour

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 55 et suiv., p. 115.

tout le monde, savait parfaitement donner le ton à ses hôtes (1). »

En conséquence, un beau matin, lady Blessington s'en va, rue de la Tour-des-Dames, frapper à la porte de l'hôtel qui subsiste encore, non loin de l'ancienne maison de Talma. Dès l'entrée, la voilà sous le charme et qui déclare tout « le plus joli du monde », chaque salle, chaque meuble « attestant que la propriétaire est une femme de culture supérieure et de mœurs raffinées », depuis le boudoir Louis XVI décoré par Ciceri jusqu'à la bibliothèque enrichie de peintures de Lamy, Gérard et Delacroix. Çà et là, des portraits, des bustes, mille souvenirs curieux et, sur une console en marbre blanc, une couronne d'or offerte à l'illustre comédienne par ses admirateurs. Suit un éloge enthousiaste : « Jamais, s'écrie lady Blessington, jamais deux heures ne s'écoulèrent aussi rapidement que dans la compagnie de cette femme exquise. Mlle Mars est encore, si l'on peut dire, plus attrayante à la ville qu'à la scène, car son visage rayonne d'esprit et ses manières sont à la fois si pleines de calme et d'expression, si prévenantes et si dignes, il y a dans sa voix tant d'attrait mystérieux que nul ne peut l'approcher sans être dans le ravissement. Tous ses propos sont marqués au coin du bon sens et du bon goût. Ses traits sont réguliers et délicats ; quoique tendant à l'embonpoint, sa taille est des plus gracieuses ; enfin, son sourire comme sa voix est d'une douceur souveraine et révèle des dents de toute beauté. Lorsqu'elle ne joue pas, Mlle Mars ne porte d'autres cheveux que les siens qu'elle dispose très simplement et sans en modi-

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 213 et suiv. : Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 61; vol. II, p. 21; vol. III, p. 44 ; G. Niépoviès. *Etudes physiologiques sur les grandes métropoles de l'Europe*, pp. 400 et suiv. ; Trollope, *Paris et les Parisiens en 1835*, p. 33 : Rainier-Lanfranchi, *Voyage à Paris*, pp. 370 et suiv. : Countess Dash, *Mémoires des autres*, vol. III, p. 18 : Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, p. 189.

fier la teinte châtain clair par aucun artifice. Dans ses allures et sa physionomie, l'on découvre l'heureux et rare mélange de la grande dame et de la femme aimable, sans jamais l'ombre d'affectation (1). »

Lady Blessington est encore une fois enchantée. Soit dit en passant, elle est toujours enchantée. Ses moindres appréciations portent la marque d'une bienveillance universelle et si même on tenait à se faire une idée juste de toutes les personnes qu'elle met en scène, la prudence voudrait que l'on contrôlât ses témoignages par d'autres témoignages moins indulgents. Son portrait de Mlle Mars concorde néanmoins avec ce que disent d'elle bon nombre de ses compatriotes et je ne pense pas en l'occasion que ses éloges fussent déplacés.

Donc, fêtée en tous lieux, l'épouse d'un gentleman riche et considéré, la maîtresse de l'homme le plus à la mode et le plus séduisant, lady Blessington menait une existence digne d'envie. Rien qui permît d'assigner un terme à sa félicité quand, à l'improviste, survint un incident à jamais regrettable. Lord Blessington mourut. Etant sorti pour accomplir sa promenade quotidienne, le gentleman fut subitement frappé de congestion et, ramené chez lui, ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Lady Blessington ne nous entretient que fort peu de son mari dans *le Flâneur en France*. A vrai dire, elle ne nous en parle même point du tout si bien que, l'amour conjugal mis à part, il serait assez malaisé de définir au juste ce qu'elle éprouvait à son endroit. « Une interruption de plusieurs mois dans mon journal, écrit-elle en septembre 1829. Lorsque je le fermai pour la dernière fois, je ne m'attendais guère au coup terrible dont j'allais être victime. » Puis, au mois d'octobre de la même année : « Souffrante et réduite à garder la

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, p. 158.

chambre. Mon docteur me conseille de recevoir afin de dissiper mes ennuis. » Cédant aux conseils de la faculté, lady Blessington ouvre sa porte à quelques intimes, à des amis compatissants tels que M. de Montalembert, lui aussi cruellement éprouvé par la perte d'une fille chérie. « Sa douleur fut contagieuse, nous dit-elle, et trouva dans mon cœur une voix qui répondit à la sienne. » Tel est son dernier mot (1). Peu à peu les visiteurs habituels reprennent le chemin de la maison et, semble-t-il, notre jeune veuve parvient à se consoler sans trop d'efforts. Aussi bien, n'avait-elle pas un remède sûr à ses maux, et ce charmant d'Orsay n'était-il pas, à lui seul, un consolateur infaillible? Quoi qu'il en soit, si peu qu'elle veuille insister sur la mort de son époux, cette mort ne laissait point que d'apporter de graves changements dans son existence. A défaut d'héritier, le défunt laissait une héritière et cette héritière, nous le savons, n'était autre que M^me^ Alfred d'Orsay, laquelle vivait séparée de son mari et ne témoignait aucun désir de partager ses nouveaux biens. En tout et pour tout, il ne restait à l'infortunée veuve qu'une rente de 50.000 francs, budget médiocre pour une Londonnienne qui depuis son mariage avait pris la douce habitude de ne jamais compter. Mais lady Blessington n'était pas femme à s'embarrasser de si peu et, l'argent faisant défaut, elle prit la résolution d'accumuler dettes sur dettes, ce dont jusqu'à sa mort elle sut s'acquitter en conscience.

Une fois qu'elle eut quitté ses habits de deuil, on la vit donc reprendre le cours de ses exploits mondains, et réceptions, dîners, parties fines se succédèrent à nouveau. Les mois d'hiver étaient revenus. Paris se réveillait sous la neige. « Il y a eu de belles parties de traîneaux, écrivait Castellane quelques années auparavant.

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 97, 98 et 102.

Le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld avec un bonnet magnifique conduisait Mme de Cayla; un de leurs chevaux arabes, mal dressé, a refusé le service au coin de la rue Duphot et ils ont été renversés. On parle de cette aventure dans les salons autant que de la guerre d'Espagne. » En ce temps en effet on n'usait pas encore de l'ingénieuse méthode suivant laquelle on transforme aujourd'hui la neige en boue liquide et, pendant la froide saison, il arrivait que les élégantes circulassent en traîneaux par la ville (1).

Bien entendu que lady Blessington et la duchesse de Guiche ne souffrirent pas un instant d'être en reste avec la mode et que toutes deux elles se hâtèrent d'adopter ce genre de locomotion. L'une, conduite par d'Orsay, s'installa dans un véhicule à figure de dragon, attelé d'un cheval isabelle; l'autre, avec son époux, prit place à l'intérieur d'un cygne gigantesque. Walewski s'était joint au cortège et suivait dans un traîneau russe. Après avoir parcouru le boulevard et charmé les badauds, la cavalcade prit le chemin de Saint-Cloud. On y dîna; puis, à la nuit close, on revint par le Bois de Boulogne. Trajet enchanteur. Précédant les équipages, des valets montés galopaient, torches en mains; le cygne et le dragon jetaient par les yeux des lueurs féeriques, illuminant au passage les rameaux blancs de neige et le sous-bois mystérieux. Nul bruit alentours et, grisée par l'air vif et la course rapide, lady Blessington s'abandonnait aux caprices de son imagination romanesque (2).

La voici définitivement rendue à sa bienheureuse insouciance, à ses plaisirs, à ses charmants amis. Charmants, tous l'étaient. Sans doute le savions-nous déjà;

(1) Castellane, *Journal*, vol. I, p. 451; *la Mode 1829*, p. 348; *Ibid.*, 1830, pp. 71 et 73 (illustration); *Ibid.*, 1838 (janvier-mars), p. 185 (illustration); G. Niepovièe, *Etudes Physiologiques sur les Grandes Métropoles de l'Europe*, p. 172.

(2) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 132 et suiv.

mais elle n'en prend pas moins la précaution de nous le redire pour la vingtième fois. Il est vrai qu'à cette règle X***, M. X*** — elle ne le désigne pas autrement — faisait exception. Et cela ne nous étonnera qu'à moitié lorsque lady Blessington nous aura dit que ce M. X*** ne l'entretenait jamais que de politique. Pis encore, M. X*** ne se lassait point de lui prédire les plus abominables catastrophes. Lady Blessington se souciait peu de politique, à plus forte raison, de politique pessimiste et quand X*** venait lui déclarer que l'état marchait droit à sa ruine, elle y perdait son latin. Chacun admet, se disait-elle, que la France est en pleine voie de prospérité, qu'à l'intérieur elle croît en richesse, au dehors en influence et que, Dieu merci! les Français n'ont point la mine de gens tyrannisés. Toutes choses qui, l'opinion de lady Blessington mise à part, n'étaient d'ailleurs que l'exacte vérité. Quoi qu'il en soit, poursuivait-elle justement : « Je tiens pour certain qu'en dépit de ses mérites, aucun chef d'État ne saurait longtemps rester populaire en France et que nul avantage matériel ne parviendrait à détourner le peuple de ces émeutes auxquelles son tempérament irascible bien plus que de réels griefs l'entraîne tout naturellement (1). »

Hélas! le fâcheux ne se tenait point pour battu et revenait à la charge plus alarmiste et plus obstiné que jamais. « Une longue visite de X***, écrivait sa victime, où, selon l'usage, la politique a fait le fond de l'entretien. Comme je voudrais donc que l'on renonçât à jamais me parler de politique! C'est en vain que je proteste de mon ignorance et de mon inaptitude, les gens se refusent à m'entendre et jugent nécessaire de discuter, ce qui m'importune au dernier chef. Si j'en dois croire X***, Charles X et les ministres actuels sont à ce point impopulaires que le règne ne saurait se terminer sans

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. I, pp. 352 et 353.

commotion violente. » Lady Blessington comprenait de moins en moins. Aux revues, à la promenade, au théâtre elle avait maintes fois rencontré Sa Majesté, grand vieillard à la mine affable et sereine, dont on vantait dans les salons les belles manières, la galanterie, l'à-propos et, quoi qu'elle fît, elle n'arrivait pas à discerner quels sujets de mécontentement le peuple français pouvait bien avoir contre son souverain. Il est vrai qu'on en était alors au ministère Polignac, c'est-à-dire à la veille des ordonnances. Mais la charmante créature avait, ma foi, bien autre chose en tête que Polignac et les ordonnances, quand cela n'eût été que ses achats d'objets rares ou sa dernière commande chez Herbault (1).

Arrivait un jour cependant, le 27 juillet de l'année 1830, où, revenant de promenade, lady Blessington trouvait à la ville un aspect singulier. Partout, des gens à mine turbulente et fiévreuse, des bandes circulant par les rues, des groupes stationnant aux carrefours. Changement subit et gros de menaces. Hier, la vie suivait son cours habituel, chacun se hâtant vers ses affaires ou ses plaisirs. Aujourd'hui, désœuvrement général; des boutiques fermées, des volets clos, pas un équipage (2).

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 69 et 70.
Lady Blessington rencontra même le prince de Polignac chez la duchesse de G[...] (*The Idler in France*, vol. II, p. 136). Elle le trouva plein d'agrément et le portrait qu'elle en fait concorde assez bien avec celui que nous offre M[me] d'Agoult. « Le prince Jules de Polignac était beau. Fils de cette ravissante duchesse de Polignac qui avait partagé l'impopularité de Marie-Antoinette, il avait comme sa mère, la taille haute, mince, et souple, le visage long, les traits nobles. Il ressemblait au Roi, de qui, dans le peuple, on le disait fils. Plus anglais que Charles X dans ses manières, il avait comme lui, le sourire affable et un peu banal, l'entretien facile et insignifiant, la physionomie très douce... Je n'ai vu le prince de Polignac, dans cette unique circonstance dont j'ai parlé, que pendant deux heures à peine, mais il m'a laissé un souvenir plein de respect. Dès l'abord on sentait en lui quelque chose de fixe, d'inébranlable et d'impénétrable. » Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 320 et 321.
(2) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, p. 150.

Mais voilà bien autre chose. Tandis que, rentrée chez elle et reprenant déjà confiance, lady Blessington vaquait à ses frivolités journalières, on venait soudain l'informer que l'émeute prenait corps, que de toutes parts s'élevaient des barricades et que, place de la Bourse, la foule incendiait le poste militaire. Notre Anglaise n'en peut croire ses oreilles. Comment laisse-t-on s'accomplir de pareilles abominations? à quoi songent les autorités, la police? « et pourquoi si les autorités civiles ne se sentent point en mesure de résister au torrent, n'ont-elles pas recours à la force? Quand un gouvernement se mêle de tenter un coup d'état, au moins devrait-il en envisager les conséquences probables. » Fort judicieuses remarques. Le soir même, se présentaient Walewski et d'Orsay. Tous deux revenaient également de la place de la Bourse, ayant eu grand'peine à se frayer un passage à travers la rue Richelieu déjà bouleversée de fond en comble et plongée dans les ténèbres. Hasard providentiel, d'Orsay avait pu remettre la main sur son cabriolet stationné rue de Ménars et, talonné par la populace qui derrière lui pillait et saccageait, il n'avait trouvé que le temps de se réfugier au cercle de la rue de Gramont (1).

Réellement, les choses commençaient à prendre mauvaise tournure et sans abandonner tout espoir, lady Blessington ne laissait point cette fois que de ressentir de vives inquiétudes. Hélas! elles n'étaient ces inquiétudes que trop justifiées. Dès le lendemain, à la première heure, on apprenait que de nouvelles barricades s'étaient élevées durant la nuit et qu'une bande de furieux se promenait, exhibant des cadavres par les rues et criant vengeance. Paris se réveillait sous les armes; la bataille s'engageait pour de bon. Tout le jour lady Blessington demeurait en son logis, les portes closes et

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 153, 154, 155.

l'oreille au guet. Au loin elle entendait le tocsin de Notre-Dame, les détonations de l'artillerie, les crépitements de la fusillade, cependant que d'heure en heure, amis, voisins, domestiques entraient et sortaient apportant les plus sinistres nouvelles : les trois couleurs flottaient sur l'Hôtel de Ville, la troupe fraternisait avec l'émeute, Charles X fuyait en Belgique, la populace mettait le feu aux quatre coins de la capitale, projet qu'effectivement, au nom des immortels principes, elle se réservait d'exécuter quarante ans plus tard. Mais encore une fois, s'écriait lady Blessington, à quoi songent les autorités ! et comment n'envoie-t-on point les forces nécessaires pour mettre ces gueux à la raison (1)!

Le soir venu, à bout de patience, elle prenait le parti d'aller elle-même aux nouvelles et modestement habillée, suivi d'un valet de chambre, elle se dirigeait à pied vers l'hôtel de Mme Crawford. Depuis quelques mois, lady Blessington avait abandonné le quai d'Orsay pour la rue Matignon. La distance n'était donc point considérable entre la demeure de son amie et la sienne. Rapidement, elle gagne la rue Saint-Honoré, elle marche, elle court lorsque, soudain, à hauteur de la rue Verte, elle se trouve nez à nez avec une barricade formidable. Un instant, elle songe à rebrousser chemin, mais l'approche d'une bande d'émeutiers lui fait perdre la tête. Rassemblant ses forces, la voilà grimpant à l'assaut de la barricade, parvenant jusqu'au faîte et tant bien que mal se laissant choir de l'autre côté. Heureusement pour elle que la barricade était privée de ses défenseurs. Quoi qu'il en soit, lady Blessington a grand'hâte de parvenir au terme de son voyage et malgré la chaleur suffocante elle poursuit sa course au pas accéléré. Dans la rue

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 158, 161 et 162, 167 ; Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, chap. VI, pp. 323 ; comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. III, chap. XXI et suivants.

d'ailleurs pas un être vivant. « L'on se serait cru dans une ville ravagée par la peste. »

Enfin elle parvient jusqu'à la demeure de son amie. Le suisse ouvre et n'en peut croire ses yeux. Quelle audace, quel courage ! « Vraiment ces dames anglaises n'ont peur de rien ! » — Elle entre, et dans le salon aperçoit la vieille Mme Crawford toute en larmes, qui l'attire contre son sein, qui l'embrasse et gémit vainement sur ce qu'à son âge il lui faut assister aux horreurs d'une nouvelle révolution. Autour d'elle se groupent amis et parents, consternés, funèbres, échangeant à voix basse des propos de mauvais augure. D'aucuns cependant essaient de réconforter l'aïeule, entre autres le marquis d'Aligre (1) qui sans doute, fidèle à sa coutume, a pris soin de mettre sa fortune en lieu sûr et garantit que tout s'arrangera pour le mieux. Lady Blessington croit donc raisonnable de s'associer à l'espoir du marquis et, après de nouvelles larmes et de nouveaux embrassements, se décide à rentrer chez elle. Mais pendant sa visite les insurgés ont repris possession de la rue; ils ont barré le passage, tendu des cordes et quelques-uns veulent à toutes forces obliger la belle dame à sauter à pieds joints. Celle-ci s'indigne, refuse. Aussitôt cris d'enthousiasme, applaudissements unanimes : « Laissez-la passer ! Honneur aux braves ! Elle parle comme il faut. Vivent les Anglaises ! » L'es-

(1) « On sait quelle singulière réputation de parcimonie s'attachait à ce beau nom de la magistrature. Son père avait été premier président au Parlement de Paris, et comptait déjà parmi les hommes les plus riches et les plus économes de France. On raconte qu'ayant constamment agi avec cette même prudence conservatrice, il se trouvait, lors de l'émigration, être presque le seul qui eût de grosses sommes au milieu de compatriotes mourant de faim. » Mme Ancelot, *les Salons d'Autrefois*, pp. 105 et 107. C'est également ce que dit Gronow, *Reminiscences*, vol. II, pp. 237, 240 et 241. Il est vrai que Frénilly prétend le contraire, *Souvenirs*, p. 302.

capade nocturne s'achevait au milieu d'une ovation populaire (1).

Quoi qu'il en soit, de jour en jour, la situation ne faisait qu'empirer. Affamées, découragées, les troupes royales se trouvaient, le 29 juillet, littéralement bloquées autour des Tuileries. Mais la lutte continuait sur tous les points et pour ceux qui de leur chambre s'en rapportaient uniquement au vacarme de la fusillade, rien ne semblait encore désespéré. Tout d'un coup, le bruit se répand que deux régiments de ligne viennent de passer à l'insurrection et bientôt d'autres nouvelles se succèdent de plus en plus accablantes. Spectacle inouï : on a vu le jardin des Tuileries se remplir de troupes fuyant en désordre, on a vu des soldats sautant pêle-mêle par les croisées du château, on a vu les vitres des appartements supérieurs voler en éclats, des meubles en morceaux choir de tous côtés par les fenêtres, enfin les trois couleurs flotter sur le Pavillon de l'Horloge. C'en est fait, l'émeute est victorieuse. Vainement d'Orsay dépêche-t-il ses gens pour tenter de sauver le portrait du Dauphin par Lawrence (2). La crapule a déjà parachevé son ouvrage et du chef-d'œuvre il ne reste plus rien. Tandis que lady Blessington est mise au fait de ces vandalismes d'usage, des camelots hurlent sous ses fenêtres : *les Amours de la duchesse d'Angoulême et de l'Archevêque de Paris*, clameurs imbéciles auxquelles viennent se mêler des cris de *Vive Napoléon* ! de *Vive le duc d'Orléans* ! ou encore de *Vive la République* ! Pour Dieu ! que va-t-il sortir de tout cela. Le lendemain, le surlendemain, elle apprend que Charles X quitte Saint-Cloud pour Trianon, Trianon pour Rambouillet, qu'il retire ses ordonnances, qu'il abdique,

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 170 et suiv.
(2) *Ibid.*, vol. II, pp. 184 et 185 ; comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. III, p. 187.

que le Dauphin abdique, que le duc d'Orléans est nommé lieutenant général du Royaume. « Infortunés Bourbons! Un sort maudit semble s'acharner contre leur famille et Charles X paraît d'avance condamné à mourir comme il a vécu, en exil (1). »

Cependant les jours s'écoulent. Au tumulte de l'émeute, au fracas du canon, de la fusillade, succède un morne silence. Lady Blessington est toute étonnée, presque déçue, de s'éveiller au milieu du calme. Quoi, plus d'espoir, plus d'alarmes! « Non, milady, rien, absolument rien. » Tel est le dernier mot de sa femme de chambre, elle aussi fort en peine du nouvel état de choses. Mais le plus curieux est que chacun semble en proie à ce même désœuvrement insipide, crise de spleen et de lassitude qui rappelle certains lendemains de folles mascarades. Et lady Blessington consigne dans son journal cette réflexion d'une petite bourgeoise avouant que Paris commence à devenir des plus tristes (2).

Car lady Blessington se décide à remettre le nez dehors et, se promenant à pied, les voitures ne pouvant encore circuler par les rues, elle va jeter un coup d'œil sur le champ de bataille. « Jamais ville, à moins d'être mise à sac, ne subit, nous dit-elle, plus triste métamorphose. Des maisons criblées de balles, des vitres en morceaux, des voies dépavées et le long du boulevard des arbres abattus ou mutilés. » Partout la stupeur et la désolation. Chemin faisant, elle rencontre M. de la Fayette, glorieux, pompeux, béat, toujours enchanté de parader au milieu de foules en ribote, « humant le parfum des révolutions ». Mais la vue du *grand patriote* ne provoque chez elle aucun enthousiasme. Au lieu du *La Fayette aux cheveux blancs* que célè-

(1) Lady Blessington. *The Idler in France*, vol. II, pp. 190, 193, 194, 209, 213.
(2) *Ibid.*, vol. II, pp. 227 et 228.

brent toutes les rangaines en vogue, elle n'aperçoit qu'un « vieil homme assez laid, coiffé d'une perruque brun foncé lui cachant le front et lui donnant un aspect fort désagréable et commun ». Cris divers sur son passage : « Voici le grand La Fayette ! prononce l'un. — Oui, réplique un autre, la ganache des deux mondes ! » Tant vaut la faveur populaire (1).

Lady Blessington est bientôt pleinement édifiée sur les avantages qu'elle présente. A quelques jours de là, sous les fenêtres du Palais Royal, elle voit cent mécréants attroupés qui se démènent, vocifèrent et réclament à grand bruit le nouveau monarque. A la fin ce dernier paraît, salue, resalue, lève les yeux au ciel, met la main sur son cœur, puis se retire soumis et penaud, tandis que chez les assistants l'allégresse atteint son comble, au spectacle d'une si merveilleuse docilité. D'ailleurs, que leur faut-il à ces Parisiens ? que veulent-ils au juste ? A les observer, eux-mêmes n'en semblent trop rien savoir, acclamant ou sifflant le premier venu, machinalement, au petit bonheur et criant pour crier. Un soir qu'au bras d'Alfred d'Orsay la comtesse va prendre l'air dans les Champs-Elysées, elle tombe sur un groupe d'énergumènes en train d'écouter un des leurs s'égosiller en plein vent. Elle s'approche, prête l'oreille lorsque soudain, reconnaissant les intrus, un quidam se met à hurler : « Vive le comte d'Orsay ! » Aussitôt, plantant là son orateur, toute la bande fait chorus, trépigne et s'époumonne. D'Orsay cherche un instant à modérer leur enthousiasme. Vains efforts et, ne sachant comment répondre à cet accès de zèle intempestif, lui et sa compagne n'ont d'autre ressource que de battre en retraite précipitamment (2).

En dépit d'une aussi flatteuse popularité, lady Blessing-

(1) Lady Blessington, *The Idler in France*, vol. II, pp. 225, 236.
(2) *Ibid.*, pp. 180 et 181, 223 et 224, 237.

ton et d'Orsay ne tardèrent pas à constater que cette révolution de 1830 apportait de graves dérangements dans leurs habitudes mondaines, que chacun autour d'eux s'associait au deuil de la monarchie tombée, que nul ne reconnaissait le nouveau souverain des Français et que sa couronne, dépourvue de prestige et de consécration, n'était, suivant les idées chrétiennes et les traditions de famille, que « la triste récompense d'une triste félonie ». D'honneur tout le monde se crut tenu d'abandonner charges et pensions ; l'on évita de recevoir, de sortir, on se cantonna dans sa province et, durant de longs mois, on vécut en proscrits, toutes choses qui n'étaient nullement du goût de lady Blessington. Dès le lendemain des trois glorieuses, elle avait perdu son amie la plus chère, la duchesse de Guiche, qui s'en était allée partager l'exil les princes et bientôt, isolée, dépaysée, elle-même prit le chemin de l'Angleterre. D'Orsay l'y suivit (1).

***

Nous n'accompagnerons point lady Blessington jusqu'à Londres, bien qu'à cette date commence la période peut-être la plus brillante de sa vie. D'autres ont déjà conté ses réceptions à Gore House et nous ont mis au fait de sa carrière d'écrivain (2). Au surplus, son existence à l'étranger ne rentre-t-elle point dans notre sujet.

Longtemps, longtemps plus tard cependant, lady Blessington reviendra chez nous. Mais son arrivée ne ressemblera guère à celle d'autrefois. Vingt années se seront

(1) Lady Blessington. *The Idler in France*, vol. II, p. 249 ; Daniel Stern, *Mes Souvenirs*, pp. 334.

(2) J. Boulenger, *les Dandys* (voir le chapitre sur d'Orsay).

écoulées et lady Blessington sera vieille, bien vieille alors et bien tombée dans l'oubli. Ruinée, traquée, la pauvre femme ira chercher asile dans un très modeste appartement de la rue du Cirque. Comme à ses yeux Paris aura donc changé depuis 1830 ! Comme les gens et les choses, comme tout aura pris une physionomie rébarbative et morose! Vainement, elle essaiera de renouer connaissance avec les témoins de sa jeunesse. Les uns seront morts, d'autres l'auront effacée de leur souvenir, presque tous la négligeront dans son infortune. Vainement, après avoir fait le tour de ses anciennes relations, elle attendra leurs visites. Bien peu pousseront la galanterie jusqu'à venir frapper à sa porte et lady Blessington, jadis la beauté célèbre, l'idole des romantiques de Grande-Bretagne, mettra volontairement fin à ses jours deux mois après son arrivée.

Et d'Orsay? Hélas! du rival de Walewski, de Caradoc et de Maussion, il ne restera qu'un vieux beau flétri, déchu et sans ressources. De même que lady Blessington il aura dû s'enfuir de Londres à la hâte, poursuivi par toute une meute de créanciers insolents. Quelques années, héroïquement, il travaillera pour vivre et, le 4 août 1852, il rendra le dernier soupir, au lendemain du jour où le Prince Président lui confiera la Direction des Beaux-Arts. Pieusement alors la duchesse de Gramont fera transporter le corps dans son domaine de Chambourcy et, par une attention touchante, ordonnera de l'enterrer dans le caveau même où, depuis trois ans déjà, reposera lady Blessington.

CHAPITRE IV

LA COLONIE ANGLAISE ET LES ANGLOMANES

I. Les Anglais pauvres et les Anglais riches. — II. Un habitué du boulevard : le capitaine Gronow. — III. L'anglomanie.

I

Lady Blessington ne fut point la seule qui vînt à Paris cacher sa ruine. Sous Louis-Philippe comme sous la Restauration, et d'ailleurs, je crois, un peu en tous les temps, il appartint à la France d'être le grand refuge des Anglais à bout d'expédients. Elle fut l'abri sûr, l'asile traditionnel contre les exigences d'usuriers importuns et les rigueurs de la prison pour dettes.

Il y aurait beaucoup à dire sur Calais et Boulogne, ces deux cités voisines, à quelques heures de traversée des côtes britanniques, où vivotait toute une colonie de sujets d'Outre-Manche, les uns n'ayant choisi l'exil que pour se soustraire à des engagements regrettables, les autres simplement en quête d'une existence paisible et modeste. C'est à Boulogne que Thackeray (1) vint écrire son roman des *Newcomes*. C'est là de même, et la même année, que Dickens (2) vint achever sa saison d'été.

(1) Eyre Crowe, *Thackeray's Haunts and Homes*, pp. 34 et 35.
(2) Dickens vint constamment séjourner à Boulogne avec sa famille, voir *The Letters of Charles Dickens*, édit Macmillan, 1909, pp. 263, 283, 289, 297, 335, etc...

Dickens habitait la villa du camp de droite, au pied de la colonne commémorant le séjour des armées impériales ; Thackeray cantonnait dans le château de Brequerecque, vieille demeure croulante et délabrée, perdue sous le feuillage, à l'extrémité d'un faubourg solitaire. Toutefois ses heures de loisir, ce dernier se réservait de les passer à l'Hôtel des Bains, surveillant de l'une de ses cinquante fenêtres le quai perpétuellement en rumeur, les paquebots gagnant le large et poussant dans le bleu du ciel leurs panaches de suie brune, et les blanches falaises du Kent que par les beaux jours on apercevait à l'horizon. Les paysannes en sabots, les pêcheurs en mollets nus, la marmaille criant et courant le long du port, et les « petits soldats français, hauts de quatre pieds, en culottes rouges, avec leurs énormes pompons, leurs visages tannés, leurs yeux clairs et malins », tout cela toujours devait laisser chez Thackeray de plaisants et de gais souvenirs (1).

Mais déjà peut-être l'époque à laquelle Dickens et Thackeray séjournèrent ensemble à Boulogne, se rapproche-t-elle un peu trop de la nôtre. Avant eux, en 1843, un de leurs aînés dans les lettres anglaises était venu se fixer dans cette même ville, Thomas Campbell, auteur du *Last man* et de *Pleasures of Hope*. Ainsi que beaucoup d'autres, Campbell avait quitté son pays pour des motifs d'ordre pécuniaire et mourut loin des siens. « Nous aimons infiniment Boulogne, déclarait néanmoins le poëte quelques semaines après son arrivée, et logeons dans un hôtel paisible. Notre pension est de quinze napoléons par mois, outre quinze francs pour les domestiques. Nous avons deux chambres à coucher, un salon magnifique, à déjeuner, dîner et goûter. » De plus,

(1) Thackeray, *The adventures of Philip*, chap. XVI, suiv. ; *The Yellow plush correspondence* (Foring Parts), *The Paris Sketch Book* (An Invasion of France) ; *The Newcomes*, chap. LXXII ; lady Morgan, *la France en 1829 et 1830*, vol. I, chap. III.

Campbell jouissait de l'inestimable avantage de résider sous le même toit qu'Alexandre, prince de Gonzague et duc de Mantoue, qui, dépossédé de ses états par l'Autriche, s'était, à la suite d'aventures diverses, fixé pour un temps sur les bords de la Manche. Enfin Campbell découvrait à Boulogne force compatriotes. Il est vrai que, de son propre aveu, tous n'étaient point d'une conduite exemplaire. « Ce sont assez généralement des coquins, dit-il, bien que parmi nous il y en ait d'honnêtes! En résumé l'endroit sert de rendez-vous à l'élite des fripons d'Angleterre (1). » Le plus souvent en effet le séjour en France de ces derniers n'avait pour but que de faire des achats à crédit, puis à la hâte de repasser le détroit en emportant leurs marchandises. Cette profession d'ailleurs exigeait un tact exceptionnel, car il va de soi que les habitants de Boulogne étaient à la longue devenus d'une méfiance remarquable et surveillaient leurs débiteurs avec un soin jaloux. Bon nombre se trouvaient de la sorte fort embarrassés de rentrer chez eux. Toutefois, ils prenaient l'exil en patience et gaiement oubliaient leurs maux à l'hôtel Tessiliac, ancien couvent dont les hôtes n'avaient alors plus rien du caractère monastique (2).

Calais de même regorgeait d'émigrés. « Nous y avons trouvé lady Oxford et ses filles qui logeaient en garni, note en passant lady Granville. De plus en plus, cet endroit semble tenir lieu de purgatoire aux âmes à moitié damnées (3). » Mais outre ceux qui y résidaient à demeure et point pour leur agrément, les touristes et voyageurs affluaient dans la vieille cité. Depuis 1815, elle était devenue le centre de réunion entre Londres et Paris, plus exactement entre la Grande-Bretagne et

(1) W. Beattie, *Life and Letters of Th. Campbell*, vol. III, pp. 346, 348, 352, 356.
(2) Richardson, *Recollections*, vol. II, pp. 181 et 182, 260 et suiv.
(3) Countess Granville, *Letters*, vol. I, p. 94.

le Continent, station d'usage où l'étiquette voulait que l'on s'attardât quelques heures. Rue Royale, s'élevait l'Hôtel Dessein, fameux pour sa bonne chère et ses traditions d'urbanité, avec sa noble cour, son jardin fleuri, ses cuisines princières, ses valets attentifs et cérémonieux, tous « gentlemen de la vieille école », serviteurs attitrés de la plus illustre clientèle de l'Europe. Qui ne s'était arrêté chez Dessein ! Au numéro 31, l'on montrait encore la chambre où Sterne avait élu domicile, puis, suspendu au mur, le portrait de Walter Scott par sir Joshua Reynolds, puis l'appartement qu'avait occupé le roi George IV, lorsque d'Angleterre il s'était rendu en Hanovre, appartement qui sans doute reçut quelques années plus tard le duc de Northumberland, quand celui-ci vint en grande pompe conférer à Charles X l'Ordre de la Jarretière. Enfin, comble d'honneur, à Dessein revenait le privilège de pourvoir au service de la bouche de M. George Brummell qui non loin logeait dans la maison du libraire Leleux. On se souvient qu'avant d'aller remplir en Normandie les fonctions de consul l'éminent personnage habita longtemps Calais et pour tous les mondains avertis la présence d'un tel homme ne pouvait manquer de donner à la ville un éclat particulier (1).

Bien d'autres moins notoires achevaient en ce même lieu une vie jadis ou brillante ou joyeuse et la liste serait longue des célébrités londonniennes qui vinrent à Calais pour trouver le silence et l'oubli. Rue des Ma-

(1) L. Sterne, *Sentimental Journey* (Calais) ; Percy Fitzgerald, *Life of George IV*, vol. II, pp. 213 et 214 (voir note) ; Planché's, *Recollections*, vol. I, p. 64 ; Jesse, *The Life of George Brummell Esq.*, p. 273 et suiv.; Countess Granville, *Letters*, vol. II, pp. 327 ; W.-D. Fellowes, *Paris during the interesting month of July 1815*, p. 4 ; Duke and duchess of Rutland, *Journal of a Short trip to Paris*, p. 4 ; lady Morgan, *la France, en 1829 et 1830*, chap. I et II ; Miss Berry, *Journal et Correspondence*, vol. III, p. 345 ; Thackeray, *Roundabout Papers*, Macmillan and C° (Dessein's), p. 213.

réchaux, l'on citait de la sorte un nommé Gordon, mieux connu sous le pseudonyme de Jemmy Urquhart, excentrique hors pair, lequel avait jeté aux quatre vents plusieurs beaux et bons héritages. Tantôt dans l'opulence, mais plus fréquemment dans la gêne, il vivait en exil de ressources problématiques. Au surplus, ce Jemmy nourrissait des passions bizarres dont la moindre n'était pas son goût très vif pour le spectale d'exécutions capitales. Il poussait la manie jusqu'à réunir en sa demeure force chaînes, entraves et cordes de pendus, en dehors de quoi il étudiait l'art culinaire avec une application soutenue. Ailleurs, à l'hôtel Robert, proche de la rue de l'Etoile, habita longtemps la duchesse de Kingston, figure intéressante à plus d'un titre. « Riche et prodigue, la noble dame passait pour une des émigrées les plus en vue de l'endroit et, de ce côté de la Manche, son petit faible, à savoir sa préférence pour un grand nombre d'époux à la fois, servait à rehausser bien plus qu'à discréditer ses charmes. « Tel est son goût », répétaient les populations indulgentes au sein desquelles Sa Grâce était venue chercher asile. » Plus loin, entre Basseville et Calais, dans un cottage à la mode anglaise, vivait un certain M. Apperley, grand juge en matière de sports, homme de lettres à ses heures, et dont la réputation s'étendait au loin. Le duc d'Orléans lui-même voulut bien s'intéresser à ses doctes ouvrages et lorsque Son Altesse mourut, victime d'une chute de voiture, Apperley perdit là son plus chaud protecteur. Le pauvre homme en effet se débattait au milieu de difficultés pécuniaires qui devaient le mener au tombeau (1).

(1) Richardson, *Recollections*, vol. II, p. 43; Robert-Bell Calton, *Annals and Legends of Calais*, chap. xxiii. De C.-J. Apperley on peut consulter, entre autres ouvrages, *Nimrod abroad*, London, Colburn, 1842, 2 vol. in-8 (Chantilly Spring meeting of 1841. French Jockey Club, Racing in France, etc.) et *Nemrod ou l'Amateur des chevaux de course*, (Observations sur les méthodes les plus nouvelles de propager, d'élever, de dresser ou de monter les chevaux de courses). Paris, 1838, in-8.

La plupart étaient logés à la même enseigne. Hors d'état chez eux de payer leurs dettes, ils émigraient en France; mais, à peine débarqués, ils se hâtaient, pour vivre, d'en contracter de nouvelles, si bien que, pour peu qu'ils réussissent à se libérer des unes, les autres bientôt ne tardaient point à les incommoder également. Ne pouvant obtenir de paiement immédiat, les créanciers de la région entendaient au moins garder près d'eux leurs débiteurs à titre d'otages et c'est ainsi que beaucoup ne revirent jamais leur pays. Brummell mourut à Caen, Campbell s'éteignit à Boulogne, Apperley rendit l'âme à Calais, non moins que Jemmy Urquhart, lequel, un soir, par mégarde, se rompit le cou dans son escalier de la rue des Maréchaux. Enfin, lorsque, remontant à quelques années de là, on feuillette le registre des naissances et décès, comme parfois l'on s'expose à des rencontres singulières. N'est-ce pas dans cette même ville de Calais que, le 15 janvier 1815, mourut obscurément la « dame Emma Lyons, âgée de 51 ans, née à Lancashire, en Angleterre; fille de Henry Lyons et de Marie Kidd, à une heure après midi, au domicile du sieur Damy, rue François »? Pauvre lady Hamilton! Car c'est elle, c'est bien la beauté fameuse, le modèle de Vigée-Lebrun et de Romney, qui, tour à tour petite servante, journalière et courtisane, puis ambassadrice fastueuse, amie de la reine de Naples et protégée de Nelson, se traîna finalement jusque chez nous pour y mourir de faim (1).

***

Mais Paris principalement servit de quartier général aux réfugiés britanniques, anciens beaux sur le retour,

(1) Robert Bell Calton, *Annals and Legends of Calais*, chap. XXIV.

joueurs à bout d'expédients, contraints de songer à la retraite et d'abandonner les lieux témoins de leurs exploits de jeunesse. A tout instant, sous Louis-Philippe et les deux règnes qui précédèrent, on a la surprise de découvrir çà et là, vieillissant dans l'oubli, maint héros de la veille, ex-favori du prince de Galles ou compagnon d'enfance du duc d'York, telle aventurière déchue, célèbre en son temps, tel habitué des clubs de Saint-James ou du Pavillon de Brighton, débris de ce monde infatigable de soupeurs, de buveurs, de boxeurs qui vers la fin du XVIII^e^ et le commencement du XIX^e^ siècle emplit toute l'Angleterre du fracas de ses débauches.

Comment prévoir qu'un jour nous aurions retrouvé en France Mrs Mary Anne Clarke, cette ancienne maîtresse du duc d'York, dont jadis tant de solliciteurs avaient recherché les bonnes grâces, au même titre que celles d'un ministre d'Etat. Peut-être se souvient-on de l'aveugle confiance que le Prince avait jugé bon de lui témoigner et de l'abus qu'en avait fait celle-ci pour trafiquer des grades militaires, des charges de cour et des fractions ecclésiastiques, de l'enquête ouverte par la chambre en 1809, et des scandaleuses, des folles révélations qui suivirent. Mrs Clarke perdit son influence ; mais elle garda son argent. Après Waterloo, suivant une mode assez répandue parmi ses compatriotes, elle vint élire domicile sur les rives de la Seine. Elle y vivait paisiblement et commodément, de temps à autre gratifiée de la visite de ceux de ses anciens amis qui ne l'avaient pas oubliée. On affirme que le marquis de Londonnery ne manquait jamais de l'aller voir et professait à l'endroit de son intelligence la plus vive admiration. Elle avait au reste des manières agréables et jusqu'à son dernier jour conserva les traces d'une grande beauté. Elle était vive, enjouée, railleuse, douée d'une mémoire excellente et qu'elle se plaisait à faire valoir en contant sur la

famille d'Angleterre des anecdotes aussi divertissantes que risquées (1).

Qui se serait davantage imaginé revoir à Paris lord Barrymore, ce représentant d'un autre âge, qui dut à son talent pour la boxe, à la dextérité surprenante avec laquelle il menait à quatre de figurer parmi les intimes du Régent d'Angleterre? Lui aussi, vétéran de la mode, il avait assisté aux ébats de S. A. R. ; il avait été de tous les bals, de toutes les mascarades, de toutes les fêtes; il avait pris sa part des longs soupers, il avait chanté sa chanson. Car la chanson bacchique était alors tenue en grand honneur et lord Barrymore s'y distinguait particulièrement. Buveur intrépide, pourvu d'une voix retentissante, il ne se passait pas de festin sans qu'il entonnât son couplet préféré, lequel se terminait comme suit : *Chip-chow*, *cherry-chow*, *fol-lol de riddle-low!* Et ses compagnons de reprendre en cœur avec lui. Certain capitaine, héros de la guerre d'Amérique, se trouvait un jour de la partie, et comme il insistait plus que de raison sur ses courses en pays sauvages, lord Barrymore lui demanda si par hasard il n'avait jamais rencontré sur sa route la tribu des *Chip-chow*. Le vieux guerrier, qui peut-être n'en avait pas tant vu qu'il le voulait bien laisser entendre, mais qui tenait à n'être pas pris au dépourvu, entretint donc longuement les convives sur les us et coutumes des Indiens *Chip-chow*. — « Et la tribu des *Cherry-chow?* interrompit lord Barrymore; parlez-nous des *Cherry-chow*. — Dame, c'est une race toute différente » répartit l'autre, qui de nouveau s'empressa de satisfaire à la curiosité de son

(1) Percy Fitzgerald, *The Life of George the Fourth*, vol. II, pp. 3 et suiv.; *The Croker Papers*, vol. I, pp. 13 et 14; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 25 et suiv. En 1813, fut publié un ouvrage intitulé comme suit : *les Princes rivaux ou Mémoires de Mistress Mary-Anne Clarke, favorite du duc d'York, écrits par elle-même, traduits de l'anglais.* Buisson, in-8.

interlocuteur. Sur quoi, lord Barrymore partit d'un horrible éclat de rire et s'écria : « Maintenant, mon officier, dites-nous un peu ce que vous pensez de la tribu des *fol-lol de riddle-low* » ! Puis, comme au milieu de l'hilarité générale l'infortuné capitaine ouvrait de grands yeux, le mystificateur leva bien haut son verre et de sa voix la plus éclatante reprit tout au long son infernal couplet.

De ses innombrables mauvais tours, nul doute que celui-ci ne compta pour un des moins cruels et ses exploits nocturnes, ses batailles avec le guet devaient longtemps servir de thème aux gazettes de la ville. Jamais las, toujours buvant, chantant, sacrant, il déployait dans les sports un acharnement de fou furieux et mettait la même ardeur sauvage à rosser le pauvre monde qu'à surveiller un combat de coq. La fortune la mieux établie n'eût pu résister à ses perpétuelles débauches et lord Barrymore n'en avait jamais possédé qu'une médiocre. Vint un jour où les huissiers encombrèrent son logis ; mais il ne s'alarma point pour si peu et, les revêtant de la livrée, s'en servit comme de maîtres d'hôtel. Il eut deux frères, également pleins d'entrain, et l'une de ses belles-sœurs, Miss Coghlan, épousa le duc de Castries. Cela se passait du temps de l'émigration et les nouveaux mariés faisaient pauvre figure. Quoi qu'il en soit, Louis XVIII remonta sur le trône, le duc reprit possession de ses biens et ce fut dès lors à son tour d'héberger l'ancien roué de Londres. La bourse vide et criblé de dettes, boîtant d'une jambe et la tête affaiblie, lord Barrymore vint donc sur le Continent achever son aventureuse carrière. Il vivait à l'hôtel de Castries et, dit-on, en 1823, rendit l'âme en cette demeure (1).

(1) Th. Raikes, *Journal*, vol. III, pp. 200 et suiv. ; Richardson, *Recollections*, vol. II, p. 157 ; Th. Moore, *Memoirs*, vol. III, pp. 9 et 216 ; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. I, pp. 67 et suiv. ; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 257.

Vers la même époque, on eût pu remarquer un homme entre deux âges qui, par les beaux jours, s'en allait sous les arbres des Tuileries accomplir sa promenade quotidienne. Grave et méthodique, il suivait religieusement l'itinéraire qu'il avait suivi la veille, puis, gagnant son banc habituel, toujours le même, il jouissait en repos de la douceur du soleil et du spectacle des allants et venants. Il ne connaissait âme qui vive, mais paraissait ne point se soucier outre mesure de frayer avec autrui. Qui d'ailleurs eût-il pu connaître et qui donc eût deviné en ce gentleman solitaire et correct Scrope Davies, l'ancien compagnon de Byron et son ami d'enfance? Evidemment, Scrope ne s'illustra point à la manière de lord Barrymore ; même ne s'illustra-t-il point du tout. Pourtant son nom reste inséparable de celui du grand poète. Tous deux s'étaient connus à Cambridge, au temps où, déjà fort vain de sa personne, Byron, chaque nuit, se garnissait le front de papillotes et quoi qu'en secret Scrope n'hésitât guère à déclarer son ami « vaniteux, tyrannique, suffisant, méfiant et jaloux », l'un et l'autre, une fois leurs études terminées, avaient continué de se voir assidûment. Une aussi flatteuse intimité justifierait au besoin la réputation d'esprit de ce Davies, clubman d'un genre à part, féru des classiques, enthousiaste de Moore et la tête perpétuellement farcie de strophes poétiques. Son amabilité, ses talents de causeur lui valurent force relations dans le beau monde ; mais nul doute que sa grosse fortune n'y contribuât davantage encore.

Un soir, le 16 mai de l'année 1816, alors qu'il dînait dans Clarges Street, en compagnie de Byron, un billet fut apporté, lequel exigeait une réponse immédiate. Scrope le parcourut d'un coup d'œil, puis le tendit à son ami qui lut à son tour :

Mon cher Scrope, envoyez-moi 200 guinées. La banque

est fermée et tous mes fonds sont dans le trois pour cent. Je vous rendrai cet argent demain matin. Tout à vous.

George Brummell.

Appel suprême, expédient de la dernière heure! Sans hésiter, Davies prit la plume et répondit par le billet resté fameux :

Mon cher George, c'est très malheureux ; mais tous mes fonds sont dans le trois pour cent. Tout à vous.

Scrope.

On n'ignore pas que, le soir même, Brummell parut à l'Opéra pour la dernière fois. Il n'attendit cependant point la fin du spectacle et, sans rentrer chez lui, prit place dans une chaise de poste qui le mena droit jusqu'à Douvres. Quelques heures plus tard, il débarquait en France.

Comme Brummell, Scrope aima le jeu furieusement et comme lui Scrope dut au jeu de finir en exil. « Longtemps cependant, la fortune le combla de grâces particulières ; mais vint une heure où, suivant sa coutume, elle abandonna l'élu de son choix. » Peu après l'extinction de la *Dandy Dynasty*, Scrope, un beau matin, se réveilla très las, très vieux et ruiné de fond en comble. Réunissant les débris de sa fortune, c'est-à-dire bien peu de chose, il fit alors aux environs de St-James des adieux définitifs et s'en alla prendre à Paris ses quartiers d'hiver. Thomas Raikes, dont il sera parlé plus loin et qui dans la vie s'adjugea pour tâche principale de connaître tout le monde, range bien entendu l'ancien condisciple de Byron au nombre de ses relations. Il vivait, nous l'avons déjà dit, très solitaire et très pauvre ; mais quelque limitées que fussent ses ressources, jamais il ne soufflait mot de sa détresse. D'amis il n'en avait plus guère, sauf quelques-uns du temps jadis qui,

TH. RAIKES ESQ.

(Journal. — Vol. I).

passant par la capitale, ne manquaient point de l'aller voir à l'heure de sa promenade. Le reste du temps il ne bougeait de sa demeure, lisant et relisant ses auteurs favoris et rédigeant des souvenirs qui malheureusement disparurent à sa mort (1).

Un autre exilé résidant alors chez nous était William Spencer. Je crains qu'eux-mêmes les Anglais ne lisent plus beaucoup ses vers, des vers légers, aimables, un peu vides, un peu fades, mais polis à souhait et qui valurent à leur auteur d'être en son temps choyé, fêté, gâté par la fashion de Londres. Comme ses propos, Byron déclarait ses œuvres « parfaitement aristocratiques », suprême éloge! Dernier rejeton de lord Charles Spencer, lui-même fils du troisième duc de Marlborough, William avait toujours vécu dans l'entourage du duc d'York. Insouciant et prodigue, il eût vite fait de voir le fond de sa bourse. En 1819, Moore, qui lui-même séjournait à Paris afin d'échapper à la prison pour dettes, y retrouvait Spencer, toujours gai, spirituel et, « selon sa coutume, fort amusant ». L'année suivante, rue du Helder, lady Morgan était à son tour gratifiée de sa visite. « Ce matin, raconte-t-elle, je posais devant Berthon lorsqu'en l'absence de ma servante le frotteur de l'hôtel ouvrit la porte toute grande et d'un seul trait annonça : « Lorwilliamspence ! » Sur quoi parut William Spencer, poète lauréat de l'aristocratie londonnienne. Quelle aimable surprise! Toujours il apporte avec lui je ne sais quel parfum d'élégance britannique. Berthon se montra fort aise de la cordialité de notre entrevue qui tout de suite, à l'en croire, illumina ma physionomie ; — jusqu'à cette heure elle n'avait exprimé

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 151 et suiv. ; vol. II, p. 93 ; Th. Raikes, vol. II, p. 112, vol. III, p. 218, vol. IV, pp. 5, 20, 69, 100, 135, 161 ; Richardson, *Recollections*, vol. I, p. 156 ; lord Broughton, *Recollections of a long life*, voir index, voir également *Dictionary of National Biography*, article Byron, vol. VIII, p. 135.

que l'ennui. Il fit asseoir Spencer de manière que je pus le voir et se mit à me tarabuster le visage de telle sorte que, j'en suis certaine, ma pose me donna tout l'air d'une illustration du *Petit Courrier des Dames*. Je profitai de l'occasion pour demander à Spencer une copie de ses beaux vers intitulés : *Excuses à lady Hamilton pour m'être attardé chez elle, fasciné par les yeux de la divine Susan Beckford* (plus tard duchesse de Hamilton). Il prétendit les avoir oubliés. Je répondis que c'était là une affectation indigne de lui, et je récitai moi-même la première strophe :

Too late I stayed-forgive the crime,
For who could count the hours ?
For lightly falls the foot of time
That only treads on flowers (1).

Berthon, simulant une vive admiration, s'écria : « Mais traduisez-moi cela, miladi. » Je commençai donc : « J'ai resté trop tard l'autre soir.... » ; mais voilà que Spencer et moi nous partîmes d'un grand éclat de rire et ne pûmes continuer. Berthon semblait abasourdi. « Oh ! déclara Spencer en un français irréprochable, il ne s'agit que d'une bagatelle, digne de Voiture et de l'hôtel de Rambouillet.— » « Vraiment ! dit Berthon qui sans doute ne connaissait ni l'un ni l'autre. Attention, miladi ! » Et derechef, il se mit à peindre cependant que de notre côté nous conversions en anglais, nous entretenant des cancans de Mayfair, de frivolités à la mode et du dernier bon mot de Miss Berry. »

Dix ans plus tard, passant à Paris, lady Blessington recevait de même William Spencer, « ce type de l'Anglais, homme du monde, simple, posé, bien mis ».

(1) « Je suis resté trop tard — pardonnez mon crime : mais qui donc eût pu compter les heures ? Le pied du Temps n'appuie guère lorsqu'il ne foule que des fleurs. »

Hélas! en quel état pitoyable le retrouvait-elle, à quel degré d'abjection en était-il réduit! « car, bien que parfois encore il émît quelques jolies pensées, elles étaient comme les visites célestes, rares et distantes, marquées par des intervalles de silence complet ou de bavardages saugrenus. » Disons-le, William Spencer buvait. Il buvait le matin, il buvait le soir, tous les jours et toute l'année. Du héros de salon, du gracieux poète, il ne restait qu'un homme à l'œil vague et terne, aux joues blêmes et creuses que seule la vue d'un verre de champagne parvenait à tirer de son demi-sommeil. « Quelle fin misérable après une si brillante carrière! soupirait lady Blessington... Je me sentais mélancolique au possible en voyant ce débris; mais les gens qui l'entouraient ne semblaient observer rien d'anormal en sa personne. Aussi bien, ne l'avaient-ils pas connu en son beau temps (1)! »

Spencer mourut à Paris en 1834. Thomas Raikes y était venu s'installer dès l'année précédente. Ce n'est pas un personnage illustre que Thomas Raikes, ni même un personnage très remarquable. A nos yeux toutefois, il lui reste le mérite d'avoir vécu chez nous pendant huit ans et de nous avoir légué son journal (2). Mais encore là, devons-nous faire quelques réserves. A vrai dire, si l'existence de Thomas Raikes est en elle-même plutôt insignifiante, ses talents, ne serait-ce que ses talents d'observateur et de conteur, ne dépassèrent jamais les bornes d'une honnête médiocrité. Il ne faudrait pas chercher dans son ouvrage des remarques bien nouvelles ou bien profondes, ni des considérations bien significatives sur les mœurs parisiennes. Pour lui la

(1) Lady Morgan, *My Autobiography*, pp. 169 et suiv.; Lady Blessington, vol. I, p. 328; Th. Moore, *Memoirs*, vol. II, p. 311; Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 293. Voir *Dictionary of National Biography*.

(2) Il parut en 1856, avec le titre suivant : *A Portion of the Journal kept by T. Raikes Esq.*, 4 volumes in-8, le tout respectueusement dédié, on ne sait trop pourquoi, à S. M. I. Napoléon III.

grande affaire c'est la politique, j'entends la politique sous son aspect le plus étroit et le plus plat. Ouvrez au hasard un de ses quatre volumes de souvenirs, et ce sera merveille si vous ne tombez point sur quelque dissertation fastidieuse ayant trait à la prochaine combinaison ministérielle de France ou d'Angleterre. Il ne tarit point sur ce chapitre. Il y revient, il s'y complaît, et toujours sur lemême ton pessimiste,solennel et convaincu. Car notre homme ne fait point mystère de ses inquiétudes et, selon lui, les choses ne vont nulle part ainsi qu'elles devraient aller, pas plus de ce côté-ci de la Manche que de l'autre.

Mais chez Thomas Raikes, quelque chose l'emporte encore sur la politique: ses relations. Avoir des relations, les accroître, les cultiver, en tirer gloire, tel est à coupsûr le plus cher de ses divertissements, et son but suprême dans la vie. A cet effet, il témoigne d'une ardeur, d'une persévérance, d'un sérieux qu'évidemment l'on ne saurait trouver chez un autre que chez un Anglais renforcé. C'est miracle de l'entendre, de l'observer. A chaque ligne s'épanouit au grand jour la vanité la plus candide et la joie sans mélange de pouvoir se dire l'ami de lord Yarmouth, l'intime de lord Alvanley ou le correspondant du duc de Wellington. Je ne sais si tout le monde connaissait Thomas Raikes; mais lui, Thomas Raikes, connaissait tout le monde. Sitôt arrivé à Paris, son premier soin est de se faire admettre dans un club à la mode; bientôt, le voilà présentant sa fille à l'ambassade, puis à la cour, se liant avec le duc de Guiche et le duc de Gramont, fréquentant chez les Greffulhes, chez les Noailles, chez les Flahaut, collectionnant les répliques de Montrond, les méchancetés du Prince de Talleyrand et se donnant pour un familier d'Alfred d'Orsay (1).

(1) T. Raikes, *Journal*, vol. IV, voir index.

N'allons point cependant faire à Thomas Raikes un grief de ses chères superstitions, car de là résulte en somme l'intérêt le plus clair de son journal. Voilà comment nous y retrouvons aujourd'hui mainte anecdote curieuse et maint renseignement biographique venant à point confirmer ou compléter ce que nous avions pu lire ailleurs. Par manie d'ostentation, l'auteur se plaît à laisser entendre qu'il est au fait des tenants et des aboutissants de chacun, — de chacun des membres de la fashion, — cela va de soi. Parentés, origines, questions de fortune ou de rang, il est sur cet article de première force et bien que généralement ses mémoires témoignent de la plus rebutante sécheresse, néanmoins, à défaut d'autre chose, ils pourraient tenir lieu de chronique mondaine ou mieux, à l'occasion, d'annuaire cosmopolite.

Enfin Raikes, pour des motifs d'un autre genre, avait droit de figurer spécialement dans ce chapitre. Jusqu'ici, que ce soit à Boulogne, Calais ou Paris, nous n'avons surtout rencontré parmi nos fugitifs d'Outre-Manche que de pauvres hères acculés à la ruine, déchus sans retour et vivant en exil de ressources problématiques. Or, Thomas Raikes n'en est heureusement point réduit à ce degré d'infortune et l'existence qu'il mène à Paris, la société qu'il y fréquente, ses voyages à Rome, à Carlsbad, à Venise attestent qu'il jouissait encore de l'aisance la plus honnête (1).

Il était fils d'un riche marchand de Londres et tout d'abord, grâce à la fortune paternelle, il eut tous les loisirs nécessaires pour mener une existence conforme à ses vœux, c'est-à-dire que, le matin, il avait coutume de s'occuper un peu, très peu d'affaires et que, le soir, il figurait en oisif dans les clubs du West-End. Il était du *Carlton*, il était du *Watier's*, il était du *White's* et partout, sur les livres de paris, son nom revenait avec

(1) Countess Granville, *Letters*, vol. II, pp. 255, 300 et 321.

exactitude (1). Bref, rien ne manquait à son bonheur lorsqu'en 1833 certains embarras financiers l'obligèrent à la réflexion. Sans doute, n'était-il pas ce qu'on appelle ruiné; mais enfin il se voyait dans la nécessité de changer quelque peu d'existence. Il convenait de prendre un parti ; en quoi Raikes eut vite fait de se conformer à l'usage britannique. Momentanément contraint de réduire son budget, il estima qu'en définitive le plus sage, le plus économique, en même temps que le plus agréable était encore de changer de pays et que de tous les pays la France était le plus hospitalier. Lui-même nous le dit clairement : « Les avantages principaux d'habiter ici sont que, le climat y est plus sain, que l'on y vit à meilleur compte et que, sans souci de ses voisins, l'on y peut régler son budget à son gré, chose qui, nous le savons tous, est impossible en Angleterre (2). » Tel est en somme le point capital. « Une famille qui viendrait en France dans l'espoir d'obtenir à meilleur marché qu'en Angleterre les premières nécessités de la vie, serait dans une grande erreur, écrit de son côté Madame Trollope.... Mais la nécessité de l'ostentation, la plus coûteuse de toutes celles que le rang impose, est presque nulle ici, et l'on peut s'en dispenser, sans s'abaisser le moins du monde. »

Sous une forme ou sous une autre, dans leurs lettres, mémoires ou récits de voyage, nous voyons tous nos hôtes s'accorder sur ce point. D'une manière géné-

(1) On l'avait baptisé du sobriquet d' « Apollon », sous prétexte que le matin il se réveillait à l'Est de la ville, autrement dit faisait dans la « City » métier de commerçant et que le soir, homme du monde, il achevait sa journée aux alentours de Saint-James, c'est-à-dire dans le West-End. Tout porte à croire en effet que les clubmen londoniens prirent assez volontiers Thomas Raikes comme plastron, voir Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 164, 227, 279 ; *The Croker Papers*, vol. I, p. 432 ; *Dictionary of National Biography* : E. Villetard, *Revue contemporaine*, janvier, février, 1857; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 147.

(2) Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 215.

rale, on vit à meilleur frais à Paris qu'à Londres, l'argent y est tenu en moindre estime, l'étiquette mondaine est moins étroite, moins exigeante, moins fastueuse et parfois même l'on y juge un homme sur ses talents plus volontiers que sur sa fortune (1).

Bien des Anglais, je le répète, s'avisèrent d'un arrangement analogue à celui que prit Thomas Raikes et ce dernier représente à merveille toute une catégorie de ses compatriotes établis alors en France, gens à la fois soucieux de leurs aises et de leur dignité, qui, ne pouvant vivre dans leur pays selon leur condition, estimaient plus simple de vivre chez nous. Sans doute, le major British que Thackeray met en scène dans son *Livre de croquis parisiens*, n'est-il qu'un major de fantaisie. Cependant, il exista pour de bon ce type de l'officier britannique en demi-solde, dont les pareils, licenciés après Waterloo, vinrent en foule prendre leur retraite chez leurs ennemis de la veille.

Sauf durant le mois d'automne que British allait régulièrement passer chez son ancien colonel, « vieux gentilhomme qu'il n'était pas peu fier de compter au nombre de ses amis », British résidait sur le Continent les onze autres mois de l'année. On l'apercevait chez tel ou tel petit prince d'Allemagne, dans telle ou telle petite ville d'Italie ; tour à tour se chauffant au soleil de Naples ou se promenant sur les bords du Rhin. Mais Paris, quelle que fût la saison, restait son port d'attache. Ce n'est point qu'il y menât une existence fastueuse ; mais il y vivait honorablement et commodément, en honnête et respectable major qu'il était. Certes, pour ouvrir sa porte, il n'avait point de laquais en livrée ; mais cela n'empêche qu'on venait lui rendre visite. Il n'avait point

(1) Trollope, *Paris et les Parisiens en 1835*, vol. II, pp. 68 et suiv.; W. Beattie, *Life and Letters of Thomas Campbell*, vol. III, p. 166; Thackeray, *The adventures of Philip*, chapitre XIX.

non plus de carrosse pour sortir; mais l'ambassadeur ne manquait cependant pas de le convier à chacune de ses fêtes. A l'occasion enfin, il arrivait que British eût à veiller lui-même sur le bon état de sa garde-robe; mais nul n'était plus correct à voir et plus digne. Que de fois, au café de la Rotonde ou devant Tortoni, Thackeray le rencontra, promenant ses bottes pointues, son couvre-chef entré jusqu'aux oreilles, « sa cravate empesée, soigneusement nouée sous sa ronde et rouge petite figure et son habit bleu, scrupuleusement ajusté à sa courte petite personne (1) ! »

Il est vrai qu'en même temps il rencontra le général Baynes et le colonel Bunch, eux aussi, vétérans des guerres de la Péninsule et qui, vu leurs nombreuses familles et leurs budgets restreints, étaient venus à Paris prendre leurs quartiers d'hiver. Bien souvent, il aperçut les deux vieux soldats qui, bras dessus bras dessous, entraient chez Galignani pour consulter les gazettes, ou se rendaient au Carrousel pour assister aux revues. De loin, ils reconnaissaient le numéro des régiments qu'ils avaient jadis combattus. « Ils n'étalaient aucune jactance au souvenir de leurs exploits passés, mais un clin d'œil suffisait pour les mettre d'accord. Puis ils tiraient de leurs vieilles malles leurs vieux uniformes et, pardieu ! montant dans un carrosse de louage, allaient se faire présenter à Louis-Philipe. Puis, ils achetaient un catalogue et s'en allaient au Louvre; devant les tableaux, ils secouaient leurs honnêtes vieilles têtes et même, je le crains, à la vue de certaines nymphes de la galerie des sculptures, ils échangeaient des regards équivoques et se donnaient dans leurs vieilles côtes de

(1) Thackeray, *The Paris Sketch Book*, édit. Macmillan, pp. 23 et suiv. *The Fitz-Boodle Papers*, édit. Macmillan, pp. 399 et 414; *l'Hermite Rôdeur ou Observations sur les mœurs et usages des Anglais et des Français*, vol. II, p. 170.

grands coups de coude. Ils allaient à Versailles avec leurs familles et fort honnêtement conviaient ces dames chez le restaurateur (Bunch avait emporté dans son portefeuille un mémorandum de Benyon, aide de camp du duc lors de la dernière campagne, et celui-ci l'avait engagé vivement à *essayer de Beauvilliers ;* malheureusement Beauvilliers n'existait plus depuis vingt ans). Ils emmenaient aussi leurs familles au Théâtre Français pour y voir une tragédie, et tous ils emportaient des livres, et tous ils déclaraient que de leur existence ils n'avaient vu pareille absurdité; et je dois dire que bien qu'invisible dans le fond de la loge Bunch rontla de telle sorte qu'il fit sensation. « Corneal » (Corneille) était au-dessus de ses forces : à la bonne heure pour Shakespeare, pour John Kemble, Mrs Siddons, Mrs Jordan ! Mais quant à ces sortes d'histoires !... (1). »

Enfin, Thackeray suivit Baynes et Bunch dans la modeste pension de famille où eux et les leurs trouvaient à bon marché le vivre et le couvert. Il connut le *Petit Château d'Espagne*, avenue de Valmy; surtout il en connut les habitués, le jeune Mr Clancy, du collège de Trinité, à Dublin, l'honorable Mrs Boldero, dont l'époux était sans cesse au loin, à la chasse, et dont le frère, lord Strongetharm, possédait en Ecosse un si vaste château; puis M^me^ de Smolensk, baronne d'occasion, soi-disant veuve d'un général de l'empire, au passé douteux, aux pommettes rouges de fard qui, minaudante et souriante, en carrick à l'indienne, venait chaque soir et matin trôner au milieu de ses hôtes. Combien d'ex-générales de l'empire offraient alors asile aux réfugiés britanniques et combien voyait-on se promenant dans Paris, de Baynes, de Bunchs et de Bolderos !

« Ceux qui furent écoliers en leur enfance, ajoute Thackeray, se souviennent comment, lorqu'à la suite

(1) Thackeray, *The adventures of Philip*, chapitre xx.

de pénibles circonstances, il se trouva dans l'obligation de quitter son pays, le pieux Enée, suivi de l'élite des Troyens, alla fonder une nouvelle Troie sur le rivage où lui et les siens avaient abordé; élevant des temples aux divinités troyennes, traçant des rues avec des noms troyens et s'efforçant de tout son cœur de se remémorer la patrie bien-aimée. De même, où qu'ils aillent, les Troyens anglais et les Troyens français emportent leur Troie avec eux. Je n'ai fait qu'apercevoir Alger de la mer; mais j'ai visité la Nouvelle-Orléans et Leicester Square. J'ai vu là-bas une curieuse vieille France végétant sur les bords du Mississipi et, plus près, autour de cet immense globe de Mr. Wyld (1) qui, paraît-il, touche à sa fin, une France bien moderne et brumeuse. Il y a là des cafés français, des billards, des estaminets, des garçons, des marqueurs, des Français pauvres et des Français riches, tout cela dans un nouveau Paris, un peu misérable et sordide, c'est vrai, mais offrant à l'émigré les dominos, la chopine et le petit verre de la patrie. Et nous autres, les Troyens anglais, qui émigrons de Grande-Bretagne sur le Continent, n'emportons-nous pas notre Troie avec nous? Vous tous, vous connaissez les quartiers de Paris où pullulent nos Troyens. De la rue de la Paix à l'Arc de Triomphe ils y vivent agglomérés par centaines. Sous les arcades de la rue de Rivoli on en rencontre, à certaines heures, autant que d'indigènes. Dans les hôtels troyens de Meurice et du Louvre nous fourmillons. Nous avons quantité de docteurs et d'apothicaires anglo-troyens qui se chargent de nous administrer les pilules et les drogues bien aimées de Pergame. Nous allons chez Mrs Guerre ou chez la bonne Mrs Colombin et nous achetons les *sandwiches*

1) M. Wyld, géographe de la Reine, avait fait construire dans Leicester Square un globe de soixante pieds de diamètre dont l'intérieur demeurait éclairé nuit et jour. Cet édifice étrange fut démoli en 1861.

de Troie, le *pale-ale* et le *sherry* de Troie et les chers, chers *muffins* d'Outre-Manche. Nous vivons là des années durant, sans parler d'autre langage que le langage de Troie ; si ce n'est à nos domestiques auxquels nous enseignons à griller des *toasts* suivant la mode troyenne, à faire du *bread-sauce* les jours où nous mangeons un poulet ou des perdreaux, à nous servir du *corned-beef*, etc... Nous avons des temples où nous adorons suivant le rite troyen. Et c'est un spectacle attendrissant, le dimanche, que de voir dans les Champs-Elysées ou rue Saint-Honoré des processions de grandes personnes et d'enfants anglais, tous robustes et colorés, tenant en main leurs livres de prières et se dirigeant vers leurs églises, afin de chanter sur la terre étrangère les hymnes sacrés de leur Sion (1). »

***

Toutefois, si la colonie britannique se composait en général d'individus résidant chez nous afin d'y vivre économiquement, par contre on en voyait un certain nombre attirés pour un motif tout autre. Je veux parler des gens nouvellement enrichis, parvenus consumés du désir de figurer dans le monde, et qui, tenus à l'écart par la société londonnienne, gardaient l'espoir de se lier à l'étranger avec des personnes de marque. Nul n'ignore qu'au xx[e] siècle cette ingénieuse méthode est toujours en faveur et spécialement appréciée des Américains qui, ne sachant comment faire valoir certaines fortunes récentes, viennent en Europe se créer à prix d'or de nobles relations. Raikes est là pour témoigner que, vers 1830, quelques-uns de ses compatriotes usaient

(1) Thackeray, *The adventures of Philipp*, chap. xxi ; Desnoyers, Janin, etc., *les Etrangers à Paris* (1844), p. xxvi.

de moyens analogues. Nous pouvons même dans son journal relever l'exemple suivant. « Des Anglais, nous dit-il, M. et Mrs. M**, encore peu faits chez eux à la bonne compagnie, mais pourvus d'une belle fortune, s'établirent naguère au Faubourg Saint-Germain, tinrent maison ouverte et peu à peu réunirent en leurs salons bon nombre de voisins titrés. » Néanmoins, comme aujourd'hui, se pousser dans le monde n'était pas une sinécure et donnait lieu parfois à mille désagréments. C'est ainsi que « Madame de C**, une des habituées de M. et Mrs M**, s'étant mise à donner des bals, on observa que de ce jour elle ne fréquentait plus du tout chez Mrs M**. Elle n'hésita pas à l'avouer : « Tant que je ne donnais rien, convint-elle, j'allais voir mes amis chez Mrs M**; mais maintenant, comme je ne pourrais pas recevoir cette dame chez moi, je ne vais plus chez elle (1). »

Quoi qu'il en soit, malgré les avanies et les dédains que pour la forme, tout d'abord, on se croyait tenu d'infliger à ces millionnaires intrus, peu résistaient victorieusement à leurs avances. Même au temps de Charles X, il semble que l'on eût déjà grand mal à se défendre contre la tentation de mettre leur opulence à profit. « Il y a eu chez Mme la duchesse de Berry un magnifique bal, note Castellane en 1828; le roi et la famille d'Orléans y ont assisté. Un M. Bonfil, Anglais fort riche, petit bonhomme de cinq pieds, avait un habit de velours vert, doublé en satin blanc, coupé comme un habit d'uniforme, avec une épée d'acier suspendue en glaive; il se croyait en habit habillé. M. Bonfil a connu Mme la duchesse de Berry, aux Bains de mer, à Dieppe. Un procès peu honorable, origine de sa fortune, l'a obligé à quitter son pays. Tout Paris n'en ira pas moins au bal

1 Th. Raikes, *Journal*, vol. II, pp. 329 et 340; Thackeray, *The Yellow plush correspondance*, édit. Macmillan, pp. 48; *la Mode*, 1842 (janvier-mars), pp. 21, 75.

qu'il donne lundi ; à Paris, pour avoir chez soi la meilleure compagnie, il suffit de deux qualités : être étranger et avoir de l'argent. » Principe indiscutable. Dieu sait pourtant quels danseurs bizarres l'on rencontrait chez M. Bonfil ! « Le chevalier de Vallarino, ajoute Castellane, cet Espagnol qui a donné deux bals cet hiver, a fait la joie de la soirée que donnait M. Bonfil. Sa figure souriante est effroyable ; il a plus de soixante ans, une grande abondance de cheveux teints du plus beau noir ; il a toujours de gros diamants pour boutons de chemise ; il se croit charmant. Quand il danse, il lève son pied droit d'une manière tout à fait comique ; il saisit toujours son gilet avec ses deux mains apparemment de peur qu'il ne lui échappe. Il prend toujours les plus jolies femmes quand il se livre à cet exercice. » Et encore : « Bal chez M. Bonfil, joli et animé ; cet Anglais est particulièrement précieux cette année (1831), où il y a peu de soirées (1). »

Mais M. Bonfil devait trouver des rivaux dignes de lui en la personne de M. Graham (2), de M. Trafford (3), surtout de Mr William Hope, banquier richissime, qui de son côté travaillait avec ardeur à conquérir la mé-

(1) Castellane, *Journal*, vol. II, pp. 215, 284, 409.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 274.

(3) « Grand bal chez M. Trafford, Anglais, qui habite l'ancienne maison du cardinal Fesh, rue de la Chaussée d'Antin. Il avait fait construire sur le jardin une magnifique salle de bal. Le souper était bien servi ; il y avait 800 personnes. Cette fête, également soignée, dans son ensemble et dans ses détails, a été fort belle. Le comique était le jeune Frédéric de Falloux. Ce petit bonhomme, avec un grand nez, une mise recherchée et une tournure ridicule, s'est fait le complaisant et l'intendant des menus de M. Trafford. (Il ne se doutait certainement pas qu'il se ferait prêtre et qu'il irait à Rome figurer parmi les Monsignori : c'était le frère de M. Alfred de Falloux, depuis ministre.) Il recevait positivement les compliments sur la bonne manière dont les choses étaient arrangées. M. Trafford, Anglais de 36 à 40 ans, immensément riche, a été blessé grièvement à la bataille de Waterloo ; il s'est fixé à Paris depuis trois ans et y donne un ou deux bals chaque hiver. Il y avait à celui-ci de fort jolies femmes ; une d'elles portait des lis et quelques jeunes gens ont bu à la santé de Henri V. » Castellane, *Journal*, vol. II, p. 487.

tropole par ses libéralités. Celui-ci, lisons-nous en date du 20 février 1827, « a donné un grand bal dans sa trop petite maison de la rue Neuve-des-Mathurins, meublée avec une magnificence extraordinaire et un goût parfait. Il y avait dans les damas des salons des franges d'or à torsades de quoi fournir en épaulettes tous les officiers supérieurs de l'armée française. Là se pressait la meilleure compagnie de Paris ; la comtesse de Noailles fait la liste (1) ». Bientôt, cependant, la maison de la rue Neuve-des-Mathurins devint réellement trop étroite pour contenir tous les invités de M. Hope et celui-ci n'eut d'autre alternative que de changer de demeure. A cet effet, il émigra sur la rive gauche de la Seine et fit construire l'hôtel imposant qui subsiste encore au numéro 57 de la rue Saint-Dominique. On sait qu'à la mort de M. Hope, le baron Seillière devint acquéreur de l'hôtel, puis le transmit à sa fille devenue princesse de Sagan. Mais peut-être ignore-t-on qu'à bâtir, l'hôtel coûta sept millions cinq cent mille francs. Il est vrai qu'il occupait une superficie de douze mille mètres, comprenait un superbe jardin, avec serres, bassins, jets d'eau et pavillons, des écuries pour trente-six chevaux et complétant les écuries un manège immense pour le dressage et la promenade. L'intérieur de l'hôtel répondait à ce que nous venons d'énumérer. Il y avait trois salles à manger : la première pour six personnes, la seconde pour vingt-cinq, la troisième pour deux cents. C'est là que, les soirs de bal et de comédie, l'on dressait un théâtre et que l'on soupait.

On voit par ces détails que Mr Hope jouissait d'une aisance respectable ; même au besoin qu'il savait faire les honneurs de sa fortune. Pourtant à son faste se mêlait quelquefois une parcimonie sordide. Il arrivait

(1) Castellane, *Journal*, vol. II, p. 160 : William Hope, financier hollandais, d'origine anglaise, était gendre du général Rapp.

que, par caprice ou manie d'ostentation, il répandît l'or sans compter ; mais il arrivait également qu'afin de racheter ses largesses il condamnât sa valetaille à la diète la plus sévère.

Il aimait assez les femmes et laissa, dit-on, un registre fort original dans lequel, minutieusement, il avait noté le résultat de chacune de ses rencontres avec le beau sexe. On y lisait des remarques ainsi conçues :

« La dame au petit chien Havane. Cris discrètement étouffés, soupirs légers. Seconde audition.

« L'institutrice. Tremblement convulsif et pâleur subite. »

Ce qui n'empêche que Mr Hope ne se montrait point toujours d'une exemplaire galanterie. Il eut en un temps, pour maîtresse, Mlle Jenny Coulon, à laquelle, un beau matin, il redemanda ses bijoux, soi-disant pour les faire remonter à nouveau. A deux semaines de là, Mlle Coulon rentrait en possession de ses diamants ; une lettre de son protecteur s'y trouvait jointe avec les mille gracieusetés d'usage. Mais le lendemain, nouveau billet, du bijoutier cette fois, réclamant le prix de son travail pour avoir changé de vraies pierres contre de fausses. M. Hope venait de constater que sa maîtresse le trompait et n'avait point trouvé de moyen plus élégant de lui prouver son irritation. Par contre, un autre jour, une dame qu'il venait de convier à dîner pour le lendemain, ayant parlé de violettes, ce même M. Hope n'eut garde d'oublier la remarque. Bien que l'on fût en plein hiver et qu'il gelât à pierre fendre, il envoya des courriers à cheval dans toutes les directions et réunit toute la violette qu'on put trouver à quinze lieues à la ronde. Le lendemain soir, la table en était littéralement jonchée.

Il y avait chez ce millionnaire à la fois du grand seigneur et du fermier général, un faste extraordinaire et

d'incroyables mesquineries, beaucoup de réelle bonhomie jointe au caractère le plus fantasque et le plus bizarre. L'on ne s'en apercevait que trop à la manière dont, suivant l'humeur du moment, il gratifiait ou privait les gens de ses invitations. Mais il va de soi que tous n'en briguaient pas moins la faveur d'assister à ses fêtes. « Il n'est question, à Paris, que de la prodigieuse magnificence de la maison Hope et des fêtes qu'on y donne, écrivait Mme de Dino. Les salons de Versailles, du Versailles de Louis XIV, pas moins que cela (1). »

Enfin, outre les Anglais vivant à Paris par manque d'argent ou par excès d'opulence, il y avait ceux qui, pourvus de belles fortunes et maîtres de leur sort, demeuraient chez nous simplement pour ce motif qu'ils s'y trouvaient mieux qu'ailleurs. Et je ne parle plus seulement des voyageurs qui chaque saison avant de gagner Naples ou Carlsbad, faisaient halte au passage, tels que lord Alvanley (2), par exemple, cet aimable homme, connu de l'Europe entière, et que, tour à tour, on voyait revenir d'Odessa, de Constantinople ou de Pétersbourg, je parle de ceux qui, choisissant la France comme pays d'adoption, y résidaient par goût et s'y constituaient un foyer définitif. De lady Aldborough, de Sir Charles Potter, de Quentin Crawford (3) nous

(1) Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. III, p. 189; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, pp. 276 et suiv.; Roger de Beauvoir, *les Soupeurs de mon temps*, p. 64 (citation), *la Mode*, 1836 (juillet-septembre), p. 36; 1837 (janvier-mars), p. 125; 1842 (avril-juin), p. 161; Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, pp. 174 et suiv.

(2 Lord Alvanley (1787-1849), fils de Richard Pepper-Arden, ministre de la justice, créé en 1801 lord Alvanley. Il eut un duel qui fit à l'époque beaucoup de bruit avec Morgan, fils d'O'Connell; Lord Broughton, *Recollections a long life*, vol. I, p. 214; Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 136, 268, 283, 319; Greville, *Memoirs*, vol. III, pp. 114, 256, 348; Moore, *Memoirs*, vol. II, p. 231; vol. III, pp. 179, 193, 341; Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 368; Countess Granville, *Letters*, vol. II, p. 322; Raikes, vol. IV, voir index; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 207.

(3) Voir p. 176.

avons à l'occasion déjà dit un mot. On en pourrait citer bien d'autres, ne serait-ce que sir Francis Egerton, qui, venu à Paris en 1802, y vécut jusqu'en 1829.

Sir Francis occupa d'abord l'hôtel Richelieu, carrefour Gaillon, puis l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré, dont il se rendit acquéreur pour la somme de huit cent mille francs. Il s'y trouvait bien et quoiqu'à diverses reprises on tentât de l'en déloger, il parvint à rester maître du champ de bataille. Aux Cent jours, on voulut transformer son hôtel en ministère. Sir Francis protesta, se révolta, batailla, finalement obtint gain de cause. Vint le tour des Alliés. On l'avertit qu'il eût à loger le prince de Cobourg; mais lorsqu'arriva ce dernier Sir Francis, dans un discours en trois points, lui démontra que l'on ne se présentait pas chez les gens à moins d'y être convié. Sans insister, le prince battit en retraite, laissant le champ libre aux officiers russes. L'un de ceux-ci menaça pour entrer d'employer la force; mais sir Francis déclara qu'on ferait plutôt le siège de sa demeure et comme il était homme à se défendre à coups de fusil, l'on évita de pousser les choses aux pires. Sir Francis y gagna d'être le seul riche propriétaire qui, durant l'occupation, n'eut à sa charge aucun étranger. De même, il refusa jusqu'à sa mort d'élever à l'extrémité de son parc, donnant sur la rue de Rivoli, une maison qui fut en harmonie avec les demeures bordant cette voie nouvelle. Au surplus, on peut dire que sir Francis contribua largement à répandre dans le public cette belle réputation d'excentricité, dont se montrèrent dignes tant de ses compatriotes (1).

(1) « Ses dîners étaient renommés pour leur magnificence... Les convives de Sir Francis furent d'abord choisis dans l'élite intellectuelle du monde parisien. Le nombre s'en réduisit bien vite, car l'amphitryon ne mettait pas son monde à l'aise. Ses manières étaient brusques, il s'impatientait à tout propos et, bien que bon philologue, il se faisait difficilement comprendre. Très courtois d'ailleurs, il ne manqua jamais

Cet homme étrange, qui charmait ses loisirs en traduisant Euripide et réunissait une bibliothèque dont le catalogue forma plus tard soixante volumes in-folio, s'ennuyait de dîner seul et, pour dissiper sa mélancolie, faisait habiller à la mode du jour des chiens et des chats qu'il se donnait ensuite pour commensaux. Bien que paralytique, il trouvait aussi chaque année moyen de fêter la Saint-Hubert et cela sans quitter sa demeure. « Son capitaine des chasses achetait quelques centaines de lapins dans la banlieue, pareil nombre de pigeons et de perdreaux chez les oiseleurs, et on lâchait le tout dans trois arpents du parc de l'hôtel. Vêtu d'une veste, de culottes de peau, de longues guêtres, armé de sa carnassière et de ses poires à poudre, le chasseur paralytique tirait, appuyé sur trois piqueurs; dont deux maintenaient son corps dans une position verticale, tandis que le troisième soutenait le bras à l'instant du feu. Après deux heures de carnage, tous les tireurs rejoignaient un pavillon de l'hôtel, appelé, pour la circonstance, le rendez-vous de chasse. Là, chacun prenait sa part d'un déjeuner magnifique, exclusivement composé de gibier et de poisson. Puis, des fanfares nouvelles annonçaient la seconde partie des exercices, et on recommençait de plus belle à massacrer ces pauvres oiseaux dont les ailes étaient coupées et ces lapins domestiques qui se précipitaient dans les jambes des chasseurs au lieu de les fuir (1). »

Mais on n'en finirait pas si l'on cherchait à conter par

de rendre une visite due. Seulement, sa paralysie donnait à cette visite une tournure particulière. Il arrivait à la porte dans sa voiture de gala. Le cocher arrêtait les chevaux, le valet de pied ouvrait la portière et le chasseur recevait des mains de Sir Francis une carte de visite sur laquelle étaient écrits ces mots : En personne. Une fois cette carte remise à son adresse, la visite était censée faite et la voiture repartait au trot. » Lorédan Larchey, *Gens Singuliers*, pp. 16 et 17.

(1) Lorédan Larchey, *Gens singuliers* Sir Francis Egerton) ; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. II, p. 84 : Alger, *Napoleon's British visitors and captives*, pp. 304, 305, 190 et 191.

le menu toutes les fantaisies de sir Egerton et moins encore si l'on voulait dresser une liste de tous les Anglais, même les plus notoires, qui, avant et après 1830, résidèrent à demeure dans notre capitale. Le plus sage est de nous borner à quelques exemples propres à résumer l'espèce entière.

II

Sous Louis-Philippe et plus tard sous Napoléon III, vivait à Paris un galant capitaine du nom de Rees-Howell Gronow (1). Ancien officier de Wellington, ayant pris part à la campagne de Belgique, il pénétra pour la première fois dans cette ville au mois de juillet 1815. Les rues, les théâtres, les cafés, tout lui sembla charmant. Il se promit d'y revenir. Il y revint. Même il y revint si fréquemment qu'au bout du compte il oublia de repasser le détroit et demeura chez nous jusqu'à sa mort. Il reste aujourd'hui le type le plus curieux et le plus achevé des Anglo-Parisiens de l'époque. Ses deux volumes de souvenirs ont contribué grandement à répandre son nom (2). Mais déjà, de son vivant, il était bien connu de tous les habitués du « Boulevart », c'est-à-dire de tous les gens qui, chaque soir, se retrouvaient dans l'espace compris entre la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue Drouot. Là notre capitaine avait délibérément et définitivement élu domicile. Là seulement il était chez

(1) Voir *Dictionary of National Biography* : Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, première série, pp. 298 et suiv. ; d'Alton-Shée, *Mémoires du vicomte d'Aulnis*. . p. 208 (citation) ; *The Creevey Papers*, vol. II, p. 273 (citation) ; Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, pp. 197 et suiv.

(2) *The Reminiscences and Recollections of Captain Gronow, being anecdotes of the camp, court, club and Society* (1810-1860), 2 vol. *Londres*, J.-C. Nimmo, MDCCCC.

lui ; et malgré la poussière et la boue, le tapage et la foule, ce coin de la grande cité offrait à ses yeux des charmes incomparables. Vaguement, contaient ses amis, il avait ouï parler de faubourgs où s'agite l'industrie, d'une Sorbonne où pâlissent des jeunes gens studieux ; mais sous aucun prétexte il ne se fût aventuré dans ces régions barbares et toujours il resta fidèle à sa chère avenue.

Déjà nous l'avons décrite, cette voie fameuse, au lendemain de Waterloo, et nous l'avons représentée ombragée d'arbres séculaires, bordée tout au long de maisons basses, de jardins fleuris, de petits hôtels du temps de Louis XVI, avec ses oisifs en escarpins et bicornes et ses élégantes enfouies sous leurs capotes à l'invisible (1). Depuis 1815, bien que très différent de ce qu'il est aujourd'hui, le boulevard avait déjà subi de graves modifications. Un à un, les jardins avaient disparu, les maisons s'étaient rapprochées, des boutiques s'étaient ouvertes et les vieux arbres avaient péri sous la hache des émeutiers de Juillet. Par contre, voitures et promeneurs s'étaient multipliés comme par enchantement. Du jour où, sous l'inspiration de Louis-Philippe, on avait entrepris d'assainir le Palais-Royal, qu'on en avait expulsé les filles publiques, fermé les maisons de jeu, supprimé les galeries de bois, la foule déconfite et chagrine avait fui son lieu de rendez-vous préféré. Peu à peu, chacun avait émigré dans la direction du Nord, c'est-à-dire vers les boulevards et, je le répète, vers une partie seulement des boulevards. Passé le théâtre des Variétés, les flâneurs ne se montraient plus guère et de même le bruit cessait au delà du Pavillon de Hanovre. Il fallait se contenter de l'espace approximativement limité par ces deux édifices. C'est là que, vers 1840 et même 1835, tout Paris s'accoutumait à venir prendre

(1) Voir p. 71.

l'air, à musarder, là qu'affluait le beau monde élégant et frivole, là que se rencontraient les nouvellistes et les gandins, les étrangers naïfs et les provinciaux ébahis, là que s'ouvraient les restaurants, les cafés, les maisons de bains, les théâtres et les clubs. On avait juste cent mètres à parcourir, mais ces quelques mètres étaient l'univers (1).

Il faisait bon visiter le Passage des Panoramas, où Fleschelle étalait ses bronzes et Lapostolle ses chapeaux ; il était de mise d'explorer le Passage Choiseul où, fidèles aux usages, les galants venaient attendre la sortie des Italiens. Plus loin, on se devait d'entrer au Café Anglais, de nos jours bien muet et solitaire, mais qui jadis vit défiler tour à tour les beaux de la Restauration, les anglomanes de la Monarchie de Juillet et les cocodès du second empire (2). Sur le trottoir opposé, figuraient également quelques maisons illustres ; au coin de la rue Le Peletier, le Café Riche ; au coin de la rue Laffitte, le Café Hardy ; puis Tortoni (3) dont le propriétaire, à la fois restaurateur et glacier, offrait le matin ses viandes à la gelée, ses papillotes de levraut, ses escalopes de saumon et le soir, ses sorbets et ses punchs. L'affluence y était à cette heure prodigieuse et de droite et de gauche, autour des tables, dans les salons blancs et or, on n'apercevait que redingotes de chez Human, fracs anglais *couleur bronze*, *thé noir* ou *vert thé*, hauts de

(1) O. Uzanne, *les Modes de Paris*, p. 120 ; Vicomte de Launay, *Lettres Parisiennes*, p. 161 ; *Annales Politiques et Littéraires*, 12 juillet 1908, pp. 24 et suiv. ; Montigny, *le Provincial à Paris*, vol. I, p. 236 ; Jacques Boulenger, *les Dandys*, pp. 103 et suiv.

(2) *La Mode*, 1837 (octobre-décembre), pp. 61 et 62.

(3) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, pp. 26 et suiv. ; 283 et suiv. ; J. Simpson, *Paris after Waterloo*, p. 153 ; *la Mode*, 1837 (octobre-décembre), p. 62 ; Trollope, *Paris et les Parisiens en 1835*, vol. III, pp. 171 et suiv ; O. Uzanne, *les Modes de Paris*, p. 101, Bouchot, *le Luxe français* (Restauration), pp. 266, 270 ; Lady Morgan, *la France en 1829 et 1830*, vol. I, pp. 340 et suiv. ; *Paris en miniature ou Petit Tableau de Paris*, pp. 80 et 81.

forme à larges ailes, gants paille et badines à pomme d'or, toute la jeune génération de 1830 qui définitivement s'émancipait à qui mieux mieux (1). Quant au perron célèbre, témoin de tant d'œillades enflammées, il donnait à l'angle de la rue Taitbout. Vis-à-vis, s'élevait le Café de Paris (2), de tous ces restaurants le plus renommé, le plus couru, sanctuaire des gourmets, domaine de viveurs et de soupeurs émérites, que rehaussaient de leur présence l'intarissable et joyeux Roger de Beauvoir, le tout-puissant docteur Véron, le capitaine de Barral (3), Guy de la Tour du Pin (4), Fernand de Montguyon et tant d'autres (5).

Enfin, ce qu'il y avait alors de cercles et, vu les merveilleux progrès de l'anglomanie, déjà plusieurs avaient surgi de terre, se trouvait groupé le long de cette même avenue. Il y avait, boulevard Montmartre, le *cercle du Commerce ;* rue de Choiseul, le *cercle des Amis des Arts ;* rue de Gramont, le *cercle de l'Union*, le plus ancien, le plus grave, le plus exclusif, où se rencontraient force ambassadeurs et secrétaires d'ambassade, surtout il y avait le *Club des Jockeys*, naguère fondé sous la présidence de lord Seymour, et qui venait de s'installer avec un luxe éblouissant au coin de la rue Drouot (6). Vers 1840 et pendant les dix années qui

(1) *La Mode*, 1835 (janvier-mars), p. 32, (avril-juin), p. 200 (juillet-septembre), p. 46; 1836 (janvier-mars), p. 287, octobre-décembre), p. 189; 1837 (janvier-mars), pp. 154, 286; (avril-juin), pp. 139, 366.

(2) *La Mode*, 1837 (juillet-septembre), p. 9; 1842 (avril-juin), p. 335; Jacques Boulenger, *les Dandys* (le Café de Paris).

(3) Celui-là même qui, ayant quitté le service pour la vie de plaisir, rentra dans l'armée d'Afrique en 1836 et, dix ans plus tard, mourut général sur le champ de bataille. Voir d'Alton-Shée, *Mémoires*, vol. I, pp. 65 et suiv.

(4) A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey Club*, p. 32.

(5) *Ibid.*, p. 31. On trouvera des renseignements sur tous les personnages qui vont suivre dans l'*Historique du Jockey Club* et surtout dans le livre de M. J. Boulenger, *les Dandys*.

(6) Th. Raikes, *Journal*, vol. I, pp. 208, 215; vol. II, pp. 110 et 249; vol. III, pp. 95, 134, 211, 232; Vicomte de Launay, *Lettres Parisiennes*, p. 56; Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, pp. 9, 16, 41, 305, 306; d'Alton-

suivirent on eût pu mentionner également le *Petit Cercle* (1), lequel tenait ses assises au Café de Paris et qui, sans rivaliser avec les précédents, eut malgré tout son heure de vogue. On n'y parlait point politique ainsi qu'à l'Union et l'on ne s'y donnait pas davantage pour but spécial de favoriser le perfectionnement des races chevalines. En principe, le *Petit Cercle* répondait aux vœux d'un groupe de boulevardiers notoires, d'épicuriens éminents qui, de longue date ayant choisi le Café de Paris pour quartier général et s'y trouvant bien, résolurent en outre de s'y trouver chez eux. Il ne fallait pour ça qu'en louer quelques salles, d'où bientôt le plaisir exquis et l'avantage incontestable d'écarter les intrus et les gens de rien. Néanmoins, comme alors tous ceux qui se flattaient d'être quelque chose prétendaient avoir leur table dans cette maison fameuse, nombre de boulevardiers déjà membres de l'Union ou du Jockey ne tardèrent pas à s'inscrire sur les registres du nouveau club. Il en résulta que les fondateurs accueillirent au début des gens un peu de tous les mondes et de tous les partis. On n'avait point toujours les mêmes origines, mais on avait les mêmes habitudes, les mêmes goûts et cette nuance de libéralisme ne fut pas ce que le Petit Cercle offrit de moins original et de moins amusant.

A côté de tireurs experts comme Léopold d'Ivry, d'anciens soldats tels que le marquis du Hallay-Coëtquen (2), ex-capitaine des grenadiers à cheval, tête

Shée, *Mémoires*, vol. I, p. 135 ; *Paris de 1800 à 1900*, (Plon-Nourrit et Cie), vol. II, p. 247 ; Castellane, *Journal*, vol. II, p. 261 ; sur le *Jockey Club*, voir plus loin.

(1) Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, première série, pp. 277 et suiv.

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 105. Le marquis du Hallay-Coëtquen naquit à Iéna en 1799 pendant l'émigration. Garde du corps à la compagnie des Cars en 1815, sous-lieutenant aux cuirassiers Dauphin en 1816, lieutenant, puis capitaine au 1er Grenadiers à cheval de la garde royale en 1827. — C'était un homme « de grande taille, de large carrure, à la moustache pendante et ne dépassant pas les coins du nez,

chaude, bretteur incorrigible et, malgré sa réputation de férocité, bon camarade et bon homme, figuraient des personnages d'allures moins belliqueuses, des gazetiers, des gens de lettres souvent, il est vrai, des gens de lettres qui tenaient un peu de l'amateur, comme Horace de Vieil Castel, des journalistes à leurs débuts comme Villemessant, des romanciers et rimeurs d'épigrammes comme Roger de Beauvoir, celui-ci beaucoup plus soupeur que romancier, jusqu'à des poëtes, jusqu'à Musset, celui-là par contre, et quoiqu'il en pensât, beaucoup plus grand poëte que vaillant soupeur. On y rencontrait également d'illustres exilés tels que le Prince Belgiojoso ; puis des Anglais en abondance et des anglomanes à profusion, tous fervents adeptes des modes nouvelles, scrupuleusement habillés suivant le rite britannique, enragés de courses plates, de steeple-chases, d'assauts de boxe et de tir aux pigeons. En tête lord Seymour, figure légendaire, auquel une grosse fortune, des chevaux invincibles, des paris extravagants, des mystifications abominables valurent de rester à jamais célèbre sous le pseudonyme de « Milord Arsouille » (1). Ensuite le major Frazer qu'on apercevait invariablement sanglé dans une étroite redingote à brandebourgs, avec un chapeau bolivar incliné sur l'oreille, des pantalons à la cosaque, circulant à travers la ville sur un petit cheval noir dont l'énorme queue balayait le pavé, « personnage mystérieux, parent de lord Aberdeen et de Don Miguel, élevé avec le Prince Félix Schwartzemberg, ex-major de la garde impériale russe, parlant également bien toutes les langues, d'âge problématique et de nationalité

aux favoris taillés en côtelettes, portant haut la tête et au loin son regard sévère, toujours prêt à mettre l'épée à la main ». — « Il fallait, disait-il, de bonnes lames pour tenir tête à tous les libéraux. » Du Hallay publia un volume intitulé *Nouvelles et Souvenirs*, mis en vente chez Ponthieu, en 1835, au profit des détenus politiques ; A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey Club*, pp. 53 et suiv.

(1) Voir plus loin.

incertaine (1) ». Puis MM. de Vergennes et de Poilly, Maxime Caccia (2), d'origine milanaise, lequel, en attendant de servir dans l'armée piémontaise, prenait patience de son mieux. Enfin le vicomte d'Aure, le rival de Baucher (3), et Septeuil, dit « Septeuil-jambe-de-bois », encore beau malgré qu'il n'eût plus effectivement qu'une jambe, et qui, jusqu'à son dernier jour, ne cessa de monter à cheval (4).

Bel esprit ou sporstman, que l'on se distinguât par sa verve ou par ses chevaux anglais, par ses conquêtes amoureuses, par ses exploits de gastronome ou le mérite de ses redingotes, l'essentiel pour figurer au Petit Cercle, était d'avoir sa réputation faite aux alentours de la rue Taitbout, de compter au nombre de ceux qui s'y partageaient la faveur publique, bref d'appartenir à la fashion, mieux encore au « Boulevart ».

Il faut entendre les contemporains s'extasier sur ce coin de la Métropole, nous en vanter le charme, la gaieté, les délices. « Le Parisien y vit, s'écrie Musset, le provincial y accourt, l'étranger qui y passe s'en souvient comme de la rue Tolèze, à Naples, comme autre-

(1) D'Alton-Shée, *Mémoires*, vol. I, pp. 96 et suiv. : Comtesse de Bassanville, *les Salons d'Autrefois*, quatrième série, p. 119; A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey Club*, p. 31. « Il était petit-fils héritier direct de lord Lovat (Simon Frazer), Écossais, qui, ayant pris parti pour les Stuarts contre Georges II, en 1745, eut la tête tranchée en 1747, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. A l'encontre de ceux qui s'affublent de titres auxquels ils n'ont point droit, Frazer ne porta jamais celui de duc qui lui appartenait. Il avait hérité avec ce titre d'une fortune assez considérable en Ecosse, mais chargée de nombreuses pensions viagères qui lui furent le prétexte à vivre avec une extrême simplicité. » Madame Jaubert, *Souvenirs*, pp. 92 et suiv.

(2) Son père était banquier à Paris. Il quitta la France pour entrer au service militaire du Piémont et se trouvait major de la place de Turin lors de la guerre de 1859. A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey Club*, p. 13.

(3) *Ibid.*, p. 31.

(4) Jeune officier sous le premier empire, il fut, en 1811, envoyé d'office en Espagne, à la suite de certaine aventure galante en haut lieu. Désigné pour remplir une mission « périlleuse », il reçut au genou une grave blessure qui nécessita l'amputation. *Ibid.*, pp. 42. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. II, p. 25.

fois de la Piazetta, à Venise..... C'est un des points rares sur la terre où le plaisir est concentré (1). » Aussi bien, pour justifier un tel enthousiasme, faut-il nous redire que le Paris d'alors n'était point celui du xx^e^ siècle, que l'esprit, les mœurs des citadins tranchaient beaucoup plus nettement sur celles des provinciaux (2), que, dans la capitale même, on ne circulait pas avec l'aisance qu'on met à s'y promener aujourd'hui, que chaque différent quartier vivait de sa vie propre et qu'à tout prendre, de même que son public, la société des gens en vue, des gens de plaisir, clubmen, soupeurs ou publicistes en gants jaunes, étaient infiniment plus restreinte. Le boulevard formait une manière de petite cité dont les habitants se connaissaient tous, vivaient dans une intimité quotidienne, avaient des goûts, des façons, un langage identiques, monde à part dont aujourd'hui nous avons peine à soupçonner l'originalité véritable. Jusqu'en 1830, il avait appartenu au Faubourg de donner le ton; mais, depuis lors, bien des changements étaient survenus. De plus en plus, on avait renoncé à ne se réunir perpétuellement qu'à huis-clos et désormais ce fut dans les restaurants, dans les cercles, au théâtre, que la vie parisienne commença de battre son plein. Là se firent et se défirent les réputations, là se lancèrent les modes et les bons mots, là se débitèrent les nouvelles, les anecdotes du soir et de la veille, le secret des coulisses, les bonnes fortunes, les mariages et divorces de l'Opéra. Là se tinrent les disettes, « quelque chose comme les veillées du village, présidées par le maire ou le garde champêtre. Seulement le village

(1) *Les Annales Politiques et Littéraires,* 12 juillet 1908 (Alfred de Musset boulevardier), p. 24.

(2) Il est assez amusant de voir le ton qu'adoptaient alors les Parisiens pour parler de la province et des provinciaux. On peut consulter entre autres, à ce sujet, *le Code parisien ou Manuel complet du Provincial et de l'Etranger à Paris,* par Ch. Rousset.

s'appelait Paris et le garde champêtre était lord Seymour ou M. de Corberon » (1).

Et l'on aime à se représenter le Petit Cercle, à l'heure où journellement les fenêtres se garnissaient de visages connus, beaux jeunes hommes haut cravatés, le menton garni d'une barbe florissante, les cheveux artistement roulés (2), le jabot avantageux, dignes, satisfaits, imperturbables et d'une main nonchalante jouant avec leurs lorgnons d'écaille. Toute cette phalange exquise, nous raconte Musset, « déjeune jusqu'à deux heures, à grand bruit, puis s'envole en bottes vernies. Ce qu'elle fait de sa journée est impénétrable : c'est une partie de cartes, un assaut d'armes; mais rien n'en transpire au dehors, et je ne vous le confie qu'en secret » (3). De nouveau, les voilà donc à leur poste familier, arrivant, qui du Bois, qui du tir aux pigeons, qui du gymnase de lord Seymour. Au dehors, le jour baisse, les lanternes s'allument, le boulevard bruit; le long des vitrines, « les dandys sautillent çà et là avant d'entrer au Jockey;..... les bottes craquent, les cannes reluisent (4) » et sur la chaussée vont et viennent les équipages, souples cafèches, hauts phaétons, cabriolets tapageurs et fragiles, conduits par de jeunes étourdis, le cigare aux lèvres, le haut-de-forme enfoncé jusqu'aux yeux, flanqués de valets minuscules (5). De

(1) Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, première série, p. 291.

(2) Castellane écrivait en 1835 : « Ma belle-mère, Mme d'Aubusson, me mande de Paris : « Ce qu'il y a de plus curieux à voir à Paris, actuellement, ce sont les différentes barbes de la jeunesse : il y a du Juif, du Capucin, du Moyen Age par-dessus tout. Celle de Fitz James, accompagnée de ses cheveux, est, je crois, la plus remarquable » : *Journal*, vol. III, p. 106, voir également *la Mode*, 1829, p. 59; — 1835 (octobre-décembre), p. 310; — 1837 (juillet-septembre), p. 23.

(3) *Les Annales Politiques et Littéraires*, 12 juillet 1908, p. 24.

(4) *Ibid.*

(5) « Il est de fort bon goût de se cacher la figure sous des chapeaux à larges bords, un peu relevés des côtés, à haute forme, et que l'on porte enfoncés sur les oreilles. » *La Mode*, 1835 (avril-juin), p. 200; A. Cler, *la Comédie à cheval*, p. 83 (voir la vignette).

temps à autre, passe un cavalier, les basques de son habit flottant au vent, coudes et jambes écartés, *à l'anglaise*, parfois enfin quelque « amazone intrépide » montée sur un « coursier léger », la mine pimpante et garçonnière sous sa large casquette à gland (1). Des fenêtres du Petit Cercle on observe, on salue et tandis que, non loin, devant Tortoni, les belles stationnent dans leurs « landows » et que sur le perron les fats se campent en des postures arrogantes, la conversation va son train, passant de la dernière pièce de Mr Scribe au dîner que Roger de Beauvoir parle si fréquemment d'offrir et qu'il n'offre jamais, de Roger de Beauvoir à Fanny Elssler et de Fanny Elssler aux courses de chevaux. Mais là, d'un commun accord, l'entretien prend une allure grave, réfléchie, pondérée. Car, s'il est permis de rire en discutant femmes ou théâtre, par contre, il est bien entendu qu'on ne saurait en user aussi librement avec des questions telles que des questions hippiques. Nul ne s'aviserait de plaisanter sur de pareilles matières et le *turf*, les *handicaps*, les *trialstakes*, les *pedigrees* sont choses qui méritent que l'on y regarde à deux fois.

N'oublions pas que nous sommes au lendemain de la fondation du Jockey-Club, du premier derby de Chantilly, que tous les gens qui se piquent de *fashionibité*, tiennent au monde équestre et que le monde équestre est encore sous le coup de la victoire de Franck et de miss Annette. Les sports tournent à la passion, à la rage, à la monomanie. Ainsi le veut la mode, et c'est pourquoi les membres du Petit Cercle témoignent d'un amour frénétique pour les « coursiers d'Albion », qu'ils s'abonnent à *l'Eleveur*, au *Calendrier des courses*, qu'ils se nourrissent de la lecture du *Stud-*

(1) *La Mode*, 1833 (janvier-mars), p. 164; O. Uzanne, *les Modes de Paris*, pp. 104, 117 et 118; Sur l'équitation, voir plus loin.

Book, de sir Maxwell Wallace, d'Ashton Smith et que très consciencieusement ils s'appliquent à semer leurs propos de locutions soi-disant britanniques. Vraiment, les salons du Café de Paris durent alors en entendre d'assez drôles (1) !

***

Parmi les habitués du Petit Cercle, Rees Howell Gronow passait à juste titre pour un des plus assidus. C'était à l'époque un petit homme fluet d'environ quarante ans, aux traits fins, aux cheveux rares, pourvu d'une étroite moustache dont il rasait les bords et qu'il teignait en brun. Chaque soir, à la même heure, il se présentait, vêtu de son « éternelle redingote bleue, serrée, boutonnée à la taille et laissant passer un imperceptible liseré de son gilet blanc (2) ». Correct, silencieux, il gagnait sa place favorite, à la fenêtre du club, et là, sa canne à la bouche, indéfiniment, il regardait monter et descendre le flot des allants et venants. D'aucuns, on l'affirme, gagnèrent des sommes fabuleuses pour avoir tenu la gageure qu'il dormait la nuit, son stick à pomme d'or entre les lèvres. Gronow parlait peu, mais quand d'aventure il parlait, c'était de longs discours et chacun prêtait une oreille attentive. Le capitaine jouissait en effet d'une haute considération. Je m'explique. Premièrement, le capitaine était anglais, deuxièmement, le capitaine appartenait aux clubs les plus aristocratiques de St-James's, enfin le capitaine maniait le pistolet avec une adresse miraculeuse (3). A ces qualités éminentes venait s'ajouter une distinction

(1) E. Gourdon, *Physiologie du Bois de Boulogne*, p. 8; sur les sports en général, voir plus loin.
(2) Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, première série, p. 298.
(3) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 114 et 115.

suprême. Gronow connaissait lord Byron (1). Au fait, peut-être l'avait-il surtout connu. Mais pour anciennes et assez vagues en somme qu'eussent été ses relations avec le grand poëte, elles n'en faisaient pas moins de lui un homme d'un mérite rare.

Il ne faut pas oublier que si, vers 1830, la jeune génération manifestait un goût violent pour les sports et autres divertissements britanniques, elle se montrait de même violemment éprise de tout ce qui de près ou de loin touchait à l'école romantique (2). Il faut se rappeler à quel point Manfred et le Corsaire bouleversaient alors toutes les têtes, ce que le seul nom de Byron évoquait d'ardents enthousiasmes, de lyrisme éperdu, quelle admiration superstitieuse on vouait à ce héros lointain, barde sublime, « aristocrate et sybarite », qui, disait-on, rêvait à ses poèmes en galopant sur un « coursier d'Arabie, léger comme la brise, rapide comme l'éclair », et s'enivrait ensuite jusqu'à l'aube « entre les caraffes diamantées de cristal (3) ». Sans doute, était-ce une belle chose que de s'aller casser le cou sur les obstacles de la Marche; néanmoins, les attitudes romanesques avaient également bien leurs charmes et par ses audaces tapageuses, par ses aventures bruyantes, par

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 150 et suiv.

(2) Lady Morgan écrivait en 1830 : « Il faut que vous sachiez que tout ce qui est anglais est maintenant en grande faveur à Paris et réputé romantique. Nous avons donc des tailleurs, des marchandes de modes, des pâtissiers, et même des médecins et des apothicaires romantiques. » (*La France en 1829 et 1830*, vol. I, p. 92.) Et ce mélange du romantisme et de l'anglomanie, nous le retrouvons alors à la fois dans la toilette, dans l'ameublement, dans les mœurs. Voir O. Uzanne, *les Modes de Paris*, p. 144 ; Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, p. 282 ; H. Raisson, *Code de la toilette*, pp. 94 et 96 ; *la Mode*, 1830 (avril-juin), p. 97 ; (juillet-septembre), p. 67 ; 1834 (octobre-décembre), pp. 19, 56, 72 ; 1837 (juillet-septembre), p. 79 ; (octobre-décembre), pp. 76, 78 et 260 ; 1838 (janvier-mars), p. 44.

(3) *La Mode*, 1835 (octobre-décembre), p. 308 ; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. II, p. 164 ; Rainier Lanfranchi, *Voyage à Paris*, p. 43 ; O. Uzanne, *les Modes de Paris*, pp. 114 et 115. Consulter également les romans que publiait *la Mode* à cette époque : *Plick et Plock*, *El Gitano ou les contrebandiers espagnols*, etc.

ses « orgies échevelées », Byron offrait un modèle incomparable, un exemple qui répondait merveilleusement aux goûts baroques et désordonnés d'une foule de ses contemporains. Cela ne revient pas à prétendre que les habitués du Petit Cercle lussent beaucoup ses vers et même, j'imagine, qu'ils n'avaient sur son existence que des données assez rudimentaires. Mais instinctivement, ils s'abandonnaient au prestige de la légende, à l'engouement universel, à la toute-puissance de l'homme dont, à la scène, dans les romans, on exaltait à l'envi les sombres désirs, les victoires perverses, la fougue indomptable, de celui qui dominait alors toute la littérature en vogue, qui la dotait de son décor théâtral et bâtard, qui fournissait aux conteurs leurs vieux châteaux des Alpes, leurs soleils couchants de la Grèce, leurs naufrages, leurs batailles, leurs meurtres, aux dramaturges leur éternel jeune premier, ténébreux et fatal, sortant d'on ne sait où et disparaissant enveloppé de mystère, de crime et d'amour, toutes choses qui, pêle mêle avec le goût des steeple-chases, l'usage du cigare et les manières flegmatiques, passaient aux yeux des fashionables pour être d'une extrême élégance et le comble du raffinement. Il n'était pas besoin de quitter le boulevard pour se croire un « forban » et lorsqu'au théâtre, Zampa, le galant bandit, chantait à tue-tête :

> Il faut céder à mes lois,
> Et comment s'en défendre?
> Quand mon cœur a fait un choix,
> La belle doit se rendre.

d'autres Zampas, en gants paille, assis au balcon, applaudissaient triomphalement.

Comment nos anglomanes n'eussent-ils pas écouté de toutes leurs oreilles un homme qui jouissait de l'inestimable privilège d'avoir connu Byron, qui jadis avec

lui, s'était exercé chez Manton, le rendez-vous des plus habiles tireurs de Londres, qui parfois même l'avait eu pour commensal? Enfin, alors qu'il séjournait à Brighton, Gronow n'affirmait-il pas que, chaque matin, il avait pu voir le poète s'embarquer sur un frêle esquif, accompagné d'un unique et dévoué serviteur, lequel serviteur, bien entendu, n'était autre qu'une jeune fille revêtue d'habits masculins? Quelle révélation suggestive pour ceux qui si souvent avaient ouï parler de Lara et de son page fidèle! Ordinairement calme et pondéré, Gronow témoignait une admiration sans réserve pour les beaux vers; il citait de Byron des tirades entières et s'exaltait à l'improviste au seul nom de héros épiques. Mais le plus fort était qu'il prétendait justement avoir connu l'un de ces héros et que de ses yeux, disait-il, de ses propres yeux, il avait vu Lara, oui, Lara lui-même, Lara, le corsaire, le démon! — Ah! les étonnantes prouesses, les aventures merveilleuses que, le soir, à la fenêtre du Petit Cercle, racontait le capitaine! et quels souvenirs étranges en durent conserver les beaux messieurs qui l'écoutaient!

Donc, à l'en croire, Lara n'était nullement un personnage fictif et Byron n'aurait eu qu'à choisir pour modèle un certain Trelawney avec lequel, soi-disant, il se serait lié pendant son voyage en Grèce. Inutile d'ajouter que, selon le goût du jour, ce Trelawney était un géant de six pieds, avec une tête magnifique, « pleine de calme, d'intelligence et de passion contenue », qu'il parlait tous les idiomes et tous les dialectes en usage de la pointe de Ceylan jusqu'aux îles de la Sonde, qu'il était bronzé par le soleil indien comme Siva lui-même, qu'il se promenait toujours drapé de cachemire et d'étoffes de soie et qu'avec « sa figure altière et ses yeux voilés de cils immenses il rendait immobiles et frissonnantes les vierges d'Abydos ».

LE CAPITAINE GRONOW

(Reminiscences. — Vol. I).

Il avait la main belle, délicate, effilée. Cependant, lorsqu'il plaçait une première noisette entre l'index et le médium, une seconde entre le médium et l'annulaire, une troisième entre l'annulaire et le petit doigt, il pouvait à sa guise les écraser toutes d'un même coup. Ensuite de quoi, sans changer de visage, il prenait au hasard trois grosses tringles de fer et, mettant le pied dessus, les transformait en une natte à trois brins, la plus parfaite, la plus régulière qu'on pût voir. Enfin, parachevant son tour de force, il saisissait à deux mains cette même natte et de suite, comme par enchantement, la natte devenait tire-bouchon.

Nature indomptable et superbe, contempteur des lois, rebelle à toute discipline, sir Trelawney avait, dès l'âge le plus tendre, été chassé du collège, puis embarqué sur un navire. Mais à peine éloigné de son pays, il se créait une réputation détestable à la fois de courage, de force et de barbarie. Généreux pour ses égaux, terrible pour ses chefs, il a vite fait de massacrer impitoyablement ceux d'entre eux qui osent lui tenir tête jusqu'au jour où, saturé de vengeance, il déserte. Le voilà pirate. Dès lors, sa vie n'est plus qu'un tissu d'horreurs, un perpétuel assassinat, une lutte furieuse contre les hommes et les éléments. Il fallait suivre par le menu les exploits du farouche aventurier, ses amours et ses crimes. Jamais Eugène Sue lui-même n'enfanta plus sanglantes victoires.

Surtout, il fallait entendre raconter son duel avec l'homme des Jungles. C'était à Bornéo. Assis sur le rivage, en compagnie de Zéla, son page arabe (jeune fille qui le suivait dans toutes ses campagnes et l'aimait éperdument), Trelawney guettait la chaloupe qui devait les venir chercher tous les deux lorsqu'à certains indices il crut s'apercevoir qu'un tigre n'était pas loin. Et dans la chaleur du récit, narrant à la première per-

sonne, Gronow poursuivait de la sorte : « J'avais glissé une nouvelle balle dans ma carabine et je résolus d'attendre. Si du premier coup je n'avais pas tué l'animal, Zéla et moi, nous nous serions jetés à l'eau pour rejoindre la chaloupe. » Mais à ce moment, du bois le plus proche, surgissait un vieillard extraordinaire. « De longs poils couvraient son corps, sa taille était énorme, ses jambes, ses bras, ses mains étaient d'une longueur qui me causait un vif étonnement. Son visage était noir, couturé de rides profondes et couvert çà et là de touffes de poils blancs. Presque plié en deux, appuyé sur une grosse massue pareille à celle que portent les sauvages de la mer du Sud, il faisait des pas immenses... » Or ce vieillard n'était autre que l'homme des Jungles et chacun oubliait de s'informer de la nature exacte du nouvel arrivant, car aussitôt une lutte terrible s'engageait entre l'homme des Jungles et le corsaire. Ma carabine était armée, s'écriait le capitaine, mais, avant que je pusse l'épauler, il m'atteignait par un pas immense et m'asséna un coup de massue. Je fis feu en rompant. Le coup lui traversa le flanc du côté gauche ; mais lui, bondissant de plus d'un mètre en l'air, retomba sur moi et je roulai par terre écrasé sous son poids. Je me crus mort.

« Sauve-toi, criai-je à Zéla, et nage jusqu'à la chaloupe ».

« Il est mort », me répondit-elle.

Elle était là, à mes côtés, son épieu rouge de sang à la main.

Elle venait de l'achever.

« Et après ? » demandait-on.

« Après ?... je ne sais plus. Trelawney habite maintenant l'Angleterre. Il mange du pudding ».

Sur quoi, détournant la tête et comme s'il perdait subitement la mémoire, Gronow redevenait parfaite-

ment correct et silencieux. Nul ne sut jamais comment finit sir Trelawney (1).

D'ailleurs, sur Gronow lui-même l'on manquait de renseignements. Une sorte de mystère planait sur sa tête. « Ce petit homme pommadé, musqué, froid, flegmatique », lequel était connu de tout le monde et fréquentait en haut lieu, se gardait de jamais dire un mot de sa famille. Aussi bien, les membres du Petit Cercle se perdaient-ils en conjectures. Ceux-ci le disaient fils d'un marchand de bière enrichi; ceux-là, le descendant égaré de quelque grand seigneur. D'autres prétendaient que sa mère avait jadis été fort liée avec la maîtresse du duc de Clarence, plus tard Guillaume IV, et qu'à sa protection il avait dû son grade dans l'armée. Enfin, le plus grand nombre affirmait que pendant dix ans le portrait du capitaine était resté caché dans les poches d'une illustre princesse. Lorsque M. Gronow quitta l'Angleterre, ce portrait lui fut rendu. « On le voyait quelquefois lorsque passait une beauté à la mode, ouvrir négligemment l'étui de maroquin rouge où il retrouvait ses vingt-cinq ans et ses succès. Il soupirait en le refermant. » Byron et Lara mis à part, « c'est la seule marque de sensibilité qu'on lui ait vu donner ».

(1) Le curieux de l'histoire est que ce Trelawny (et non Trelawney) exista pour de bon et que, sauf certaines exagérations manifestes, le portrait que nous en donne Villemessant n'est pas sans rapports avec le modèle. Edward John Trelawney (1792-1881) s'engagea dans la marine dès octobre 1805 et son existence, à partir de ce moment, ne fut plus qu'une suite d'aventures fabuleuses. On le rencontra d'abord en Italie avec Byron et Shelley, puis en Grèce, où il prit à l'insurrection une part des plus actives, puis en Amérique. Entre temps il se maria trois fois, dont une fois avec Tersitza, sœur du chef grec insurgé Odysseus. Il en eut une fille qui se nomma Zella. Villemessant n'inventa donc point absolument ce dernier personnage. Il n'inventa pas non plus que Trelawney fut un homme superbe, doué d'une force herculéenne auquel ses longs et mystérieux voyages donnèrent de son vivant un grand prestige. Trelawney écrivit sa propre histoire: *The adventures of a younger son*, dont Dumas publia la traduction, dans son journal, *le Mousquetaire*. L'ouvrage fut publié séparément sous le titre suivant : Trelawnay, *Mémoires d'un Cadet de famille*, compagnon et ami de lord Byron, traduits par Floran-Dumont, 1834, 3 vol. in-8.

***

Reste à savoir qui était cette illustre princesse. A vrai dire, je me demande si les habitués du Petit Cercle étaient eux-mêmes bien fixés sur ce point et quelque gloire que notre capitaine puisse retirer d'une semblable conquête, j'estime prudent de n'y faire allusion que sous d'extrêmes réserves. Les origines de Gronow, par contre, n'offrent aucun mystère et lui-même nous a relaté ses aventures qui furent celles d'un officier brillant, galant et de l'un comme de l'autre côté du détroit, fort assidu dans la bonne compagnie.

Tour à tour, en parcourant ses deux volumes de Mémoires, nous le retrouvons à chacune des étapes de sa carrière ; d'abord au collège d'Eton, compagnon du futur grand poëte Shelley (1) ; puis, jeune enseigne au 1er Grenadiers, sanglé dans sa veste rouge, évoluant dans les parages de Saint-James ; puis encore s'embarquant pour l'Espagne et rejoignant Wellington au moment où le généralissime se préparait à franchir la Bidassoa. Quels joyeux souvenirs Gronow conserva de ses débuts à l'armée ! A mesure que l'on pénétrait en France, chacun tenait à honneur de compléter sa maison et de Grande-Bretagne arrivaient force tilburys, pursangs et chiens de meute. Cornettes et capitaines rivalisaient d'élégance et, la victoire aidant, il régnait au quartier général une bonne humeur continuelle. Cependant, il advint qu'un jour Wellington se fâcha. On était sous les armes et, comme il pleuvait, ses officiers avaient jugé prudent de se munir de parapluies. Le généralissime estima l'usage peu militaire et commanda de fermer les parapluies. Il est bon d'ajouter en effet que

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 154.

parfois l'on en venait aux mains et même sérieusement, comme à Toulouse. Mais, à lire Gronow, les batailles, au cours de cette première campagne, semblent ne figurer qu'à titre d'épisodes, et de préférence nous le voyons insister sur le bal que ses collègues donnèrent à Bayonne, sur les chasses au renard dans la campagne de Pau et sur le gracieux accueil qu'ils trouvèrent auprès des jolies Bordelaises. En vérité, les fatigues de la guerre avaient bien leurs compensations (1).

Malheureusement, la guerre touchait à sa fin et Gronow dut regagner son pays. Bien né, riche, la tournure avantageuse et point sot, il avait mille raisons de plaire et tout porte à croire qu'il plut effectivement beaucoup. On le rencontra dans les cercles les plus réputés, chez Arthur, au Club des Gardes, au balcon du White's. Faveur insigne, MM^mes^ de Lieven et d'Esterhazy l'admirent aux soirées d'Almack. Il y vit lord Palmerston risquer un audacieux tour de valse et fut témoin des premiers quadrilles dirigés par M. de Sainte-Aldegonde et lady Jersey. Vraiment, les plaisirs de la paix avaient aussi leurs charmes (2).

Soudain, arriva la nouvelle du retour de Napoléon et voilà Gronow s'embarquant pour Ostende. Il y arriva juste à temps pour se mettre en selle et gagner les Quatre-Bras (3). Le lendemain il assistait à la bataille de Waterloo. Selon ses désirs, il fut au premier rang et toute son existence, il conserva de cette lutte épique le souvenir le plus tenace, le plus net et le plus vivant. Cet habitué de l'Opéra, ce flâneur tranquille, ce petit

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 1 et suiv., 160, 273 ; vol. II, pp. 10, 11. Il est intéressant de comparer ce que dit Gronow de l'armée anglaise en 1814 avec ce qu'en dit Canrobert à l'époque de la campagne de Crimée. Rien n'a changé. (Maréchal Canrobert, *Souvenirs*, vol. II, chap. VII.)

(2) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 31, 55 et 58, vol. II, pp. 81, 181, 211, 282, 297.

(3) *Ibid.*, vol. I, pp. 64 et suiv.

homme doux et correct avait assisté à Waterloo, et Waterloo resta le grand événement de toute sa carrière. Sans cesse, invinciblement, dans ses mémoires, il en revient à la journée célèbre, aux péripéties de l'engagement, aux traits d'héroïsme, à l'effort surhumain que fournirent les deux armées.

Avec lui, nous revoyons le champ de bataille tel qu'après une nuit d'orage il apparut ce matin du 18 juin. Un ciel clair, un soleil radieux; des officiers se croisant au galop, des groupes de soldats rallumant les feux, nettoyant leurs armes ou courant aux ordres. Puis, vers dix heures, toute l'armée de Wellington à son poste de combat, silencieuse, résolue, tandis que les musiques françaises éclataient au loin et que, dominant cuivres et tambours, des acclamations frénétiques se propageaient sur tout le front de bandière. Du doigt les officiers anglais se montraient Napoléon, reconnaissable à son cheval blanc. Enfin, vers onze heures et demie, les deux cents bouches à feu de l'empereur commencèrent de tonner à la fois et bientôt on entendit le pas de charge de ses colonnes. « Je l'avais entendu souvent en Espagne, avoue Gronow; mais si brave que l'on soit, bien peu l'entendent sans une émotion déplaisante. »

Ce jour-là, Gronow dut trouver que le refrain se prolongeait outre mesure, car il fut de ceux qui de midi à sept heures, battus en brèche par une avalanche perpétuelle d'obus et de boulets, assaillis, débordés, ébranlés par les attaques et les charges successives, résistèrent désespérément jusqu'à l'arrivée des Prussiens. Vers quatre heures, les choses parurent se gâter tout à fait. « Les canons ennemis, dit-il, se turent brusquement et nous vîmes entrer en ligne des masses de cavalerie formidables. Nul survivant ne peut avoir oublié ce que cette charge eut de grandiose et d'effrayant. » A distance, on

apercevait comme une sorte de long rempart mouvant, une vague énorme, étincelant au soleil et qui montait, montait à une vitesse vertigineuse. Brusquement, une interminable file de bras levés agitant des sabres apparut au-dessus de la crête et tout la horde, étendards et trompettes au vent, se rua sur les lignes anglaises. Le sol tremblait : « On eût dit que rien n'eût pu tenir contre un pareil choc. » Lorsque, dans ses vieux jours, il écrivait ses mémoires, Gronow pensait entendre encore le crépitement des balles sur les cuirasses, pareil « au bruit d'un orage de grêle sur les vitres » ; il revoyait, semblables aux flots d'une mer d'acier, les escadrons succédant aux escadrons et les chasseurs, lanciers rouges et carabiniers sillonnant d'éclairs le plateau, tourbillonnant autour des carrés, les assaillant sur les quatre faces, rabattant les fusils à coups de sabre, trouant les poitrines à coups de lance ; enfin Wellington impassible et qui, suivi de son dernier aide-de-camp, venait se réfugier au milieu des gardes. « Il portait un long manteau gris à collet, une cravate blanche, des pantalons de peau, des bottes à l'écuyère et sur la tête un vaste couvre-chef à la russe... Il paraissait très grave et très pâle. » En effet si les carrés tenaient bon, ils fondaient à vue d'œil. A l'intérieur ce n'était plus qu'un charnier ; partout l'on étouffait, on râlait, on trébuchait sur des monceaux de blessés et de morts. « Encore aujourd'hui, relate Gronow, je me demande comment aucun de nous s'en est tiré (1). »

Pourtant, il eut, lui, la rare bonne fortune de survivre au combat sans une égratignure et l'un des premiers il entra dans Paris. Son bataillon était venu camper dans le Bois de Boulogne et tout aussitôt, pris du vif

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 68 et suiv., pp. 186 et suiv. Tout ce que dit Gronow de la bataille paraît être exact. Il suffit de comparer son récit avec celui d'Houssaye. Voir *1815* (Waterloo).

désir d'explorer les environs, il se hâta de franchir la Porte Maillot. Au hasard, il monta jusqu'à l'Arc de Triomphe alors en construction, traversa les terrains vagues des Champs-Elysées, puis s'engagea dans les Tuileries. Les arbres du jardin lui semblèrent majestueux et le palais des rois de France digne d'admiration. Gronow s'extasiait de bon cœur lorsqu'à la figure des gens qui l'entouraient, il constata que la vue de son uniforme n'éveillait chez eux aucune sympathie. Heureusement, les promeneurs étaient rares et se bornaient à lui lancer des regards hostiles. En curieux, il poursuivit donc sa reconnaissance à travers la capitale silencieuse et désolée jusqu'à ce que, de rue en rue, il parvint aux boulevards, à ces mêmes boulevards que, dans la suite, il choisit comme patrie d'adoption. Ce fut là qu'il prit son premier repas. « Le jour de mon entrée à Paris, raconte-t-il, je dînai au Café Anglais, où j'eus la surprise de retrouver bon nombre de mes camarades. Je me souviens que l'addition fut de deux tiers moins élevée qu'elle ne le serait aujourd'hui. On me servit un potage, du poisson — rien moins que frais — et, bien entendu, suivant le goût britannique, je commandai un roast-beef aux pommes. Le vin, si j'ai bonne mémoire, était aigre et mon dîner me coûta deux francs. » Comme on sait, le Café Anglais a depuis lors élevé ses prix et perfectionné sa cuisine (1).

Tels furent les débuts de Gronow sur le « Boulevart » et malgré les imperfections de ce dîner d'essai, bien entendu, comme tous ses compatriotes, il jugea Paris charmant. Spectacles imprévus, solennités inédites, cortèges, ovations populaires, tapage incessant, rien ne manquait à la fête et si nous autres, Français, nous n'avions aucun motif de nous en louer, les étrangers par contre s'en donnaient à cœur joie. Lorsqu'avec son

(1) Gronow, *Reminiscences,* vol. I, pp. 80 et suiv.

régiment Gronow repartit pour l'Angleterre, nul doute qu'il n'emporta d'agréables souvenirs et aussi la ferme résolution de repasser le détroit à la première heure. Quelques années, il tint garnison tantôt à Londres et tantôt à Windsor, ensuite il se mêla de politique, échoua successivement aux élections de 1832, puis de 1835, et dès lors prit le parti de ne se plus mêler de rien. La conscience en repos, il se mit à partager ses loisirs entre Londres et Paris jusqu'au jour où définitivement il se fixa dans la seconde de ces deux capitales. Aussi bien, n'avait-il jamais beaucoup cessé d'y venir, car il semble parfaitement renseigné sur les hommes et femmes de la Restauration et, dès l'année 1816, on le rencontrait au Château, présentant ses devoirs à la « toute séduisante duchesse de Berry ». D'ailleurs où ne retrouvait-on pas ce brillant capitaine et qui ne connaissait-il point (1)?

Sauf Thomas Raikes, jamais homme n'eut tant de relations, tant d'amis à la fois dans le monde et le demi-monde. Car, s'il comptait au nombre des visiteurs habituels de M^mes^ de Noailles, de Vaudreuil ou de Beauveau, je le répète, il n'en appréciait pas moins la société des comédiennes et des danseuses, donnait fort chez les beautés à la mode, fréquentait les coulisses et chaque soir se rendait avec exactitude au foyer de la danse. Comme le major British, il avait ses entrées sur l'une et l'autre rive de la Seine et partout se trouvait en pays de connaissance ; il était l'hôte, l'habitué, celui dont on se plait à faire l'ami de la maison. Toujours correct et soigné, très au fait des usages, un peu cérémonieux, on le voyait tantôt figurant dans les salons du Faubourg et s'asseyant à la table des douairières, tantôt se mêlant à la jeunesse des cercles, aux habitués

(1) Gronow, *Reminiscences,* vol. I, 115, 124, 125, 205, 209; vol. II, pp. 305 et suiv.

du boulevard. Citadin expert quoique sujet britannique, il n'ignorait aucune des ressources, aucun des secrets de la Métropole; il s'y promenait en connaisseur, il en goûtait avec discernement les plaisirs et les délicatesses, également renseigné sur les personnes et les choses, sur la cuisine de tel restaurant fameux, sur la cave de tel autre, sur l'heure et la manière de se présenter chez celui-ci, sur les discours à tenir chez celui-là, sur tous les menus événements de la cour et de la ville. Heureux homme que ce Gronow! Quelle existence douce, paisible, commode il semble avoir menée entre son Petit Cercle et les vieux hôtels de la rue Bourbon! En société, nous dit Villemessant, le capitaine ne se montrait pas généralement fort expansif et je crois en effet qu'il n'était point de ceux qui dominent l'entretien; mais il avait bonne mémoire et contait volontiers. Or, il avait beaucoup vu, beaucoup entendu et les souvenirs qu'il eut plus tard la bonne pensée de réunir par écrit foisonnent en anecdotes pittoresques en détails curieux, en portraits de toutes sortes.

Voici Rachel (1) avec sa longue et mince figure de juive, ses yeux profondément enchâssés, « trop noirs pour être doux », et ses merveilleuses petites mains aux doigts roses et frêles. « Elle se montrait, à la ville, particulièrement réservée, gracieuse, distinguée. » Malgré quoi, « j'estime être à même de dire que nulle femme ne poussa plus avant l'immoralité. » Voici Fanny Elssler (2), dont le charmant visage « respirait la tendresse », et Grassini (3), franche, bavarde, primesautière, qui toujours avec la même « bonhomie cynique » en revenait à ses premières amours. Elle disait : « Napoléon m'a donné cette tabatière; lui-même il me l'a mise

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 217.
(2) *Ibid.*, vol. I, p. 126.
(3) *Ibid.*, vol. II, p. 120.

entre les mains, un matin que j'avais été le voir aux Tuileries. Il ajouta : « Voilà pour toi; tu es une bonne fille! » Vraiment c'était un grand homme, mais il ne voulut pas suivre mon conseil. Il aurait dû s'entendre avec ce cher Villainton. A propos, c'est ce brave duc qui m'a donné cette broche. Il me l'a apportée un matin que j'étais encore au lit. Il parlait un singulier baragouin et je ne savais guère l'anglais; mais nous nous entendions tout de même. » Voici la comtesse Merlin (1), beauté créole aux épaules de déesse. Plus elle vieillissait et plus elle se décolletait, et plus elle se décolletait, plus elle chantait; « une riche nature de femme et si bon enfant! » Voici encore Mme de Girardin (2), bienveillante, sympathique, généreuse, chez qui venaient se réconcilier les doctrinaires et les carlistes, les peintres et les gens de lettres. « Elle avait tout l'aspect d'une muse ou plus exactement l'aspect qu'en imagination j'attribuerais à une muse. »

Ailleurs, attablé chez Tortoni, voici le prince Tufiakin (3), « immensément riche et peut-être le plus grand épicurien de Tout Paris », avec « son cou de travers et sa perruque artistement frisée ». Puis des officiers, des gardes du corps, Saint-Arnaud, Fouquainville, Odoard et Warren, l'Irlandais, bretteur au visage couturé de cicatrices qui « positivement devenait fou furieux dès qu'il avait dans le corps sa bouteille de Champagne et son petit verre ». Puis le marquis du Hallay-Coëtquen, lui aussi dans la force de l'âge, qui brusquement déclarait au milieu de son repas : « J'ai envie de tuer quelqu'un » et sans plus attendre partait à la recherche d'un

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 66.
(2) *Ibid.*, vol. II, p. 64.
(3) *Ibid.*, vol. II, p. 284; Raikes, *Journal*, vol. IV, p. 422 : Castellane, *Journal*, vol. I, p. 58; vol. II, pp. 272, 394, vol. III, p. 116 : Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, p. 109 ; Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, vol. V, p. 61 ; Ch. de Boigne, *Petits Mémoires de l'opéra*, pp. 159 et suiv.

bon duel (1). Voici d'Orsay, toujours aimable, au « sourire glorieux et conquérant, aux manières irrésistibles, aux propos si neufs et si divertissants. » A coup sûr, les gens moroses en pouvaient dire long sur son compte, mais ce n'en était pas moins un « homme sublime ; beau comme l'Apollon du Belvédère, plein de vie, de force, d'intelligence et de gaieté », si bien « qu'en le voyant passer dans son tilbury, l'on croyait voir quelque splendide libellule filant dans l'espace » (2).

Enfin, arrêtons-nous à Montrond (3), l'ami de Talleyrand, à cet extraordinaire personnage qui, bien que parfaitement taré, ne cessa de jouir sinon de l'estime, tout au moins du respect universel, qui se vit recherché, fêté, gâté par les hôtes les plus difficiles, donna chez les Altesses, tailla dans les tripots, fut aimé des belles, joua jusqu'à son dernier jour avec un bonheur qui tenait du miracle (4) et répandit l'or noblement, largement, élégamment, sans que jamais personne lui soupçonnât un sol de fortune ou s'avisât de le lui reprocher. Montrond pouvait à bon droit couler des jours tranquilles. Son à-propos comme sa méchanceté le mettait à l'abri des réflexions désobligeantes et nul ne s'attaquait à l'homme dont on disait que son « esprit se nourrissait de chair humaine ». Au temps où Gronow connut Montrond, « ce n'était plus du tout le charmant

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 26, voir p. 239.

(2) *Ibid.*, vol. I, p. 277.

(3) *Ibid.*, vol. I, pp. 234 et suiv., vol. II, p. 35 ; Greville, *Mémoirs*, vol. I, pp. 87, 228, 255, 259, 286, 380 ; vol. II, pp. 26, 69, 71 ; Moore, *Memoirs*, vol. III, p. 183 ; *The Creevey Papers*, vol. II, p. 137 ; Countess Granville, *Letters*, vol. II, pp. 30, 32, 54 ; Castellane, *Journal*, vol. I, p. 90, vol. III, p. 287 ; Véron, *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, vol. I, pp. 39, 129 ; Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, pp. 31, 114, 148, 249, 255, 395 ; Th. Raikes, *Journal*, vol. IV, voir index.

(4) Sur la façon de jouer de Montrond, on trouve, hélas ! des renseignements très précis dans les Mémoires de Bonneval, pp. 246 et suiv. ; voir de même *The Creevey Papers*, vol. II, p. 316 ; Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, p. 18 ; Comtesse de Boigne, *Mémoires*, vol. IV, pp. 225, 368 et suiv.

garçon de la légende. D'une taille au-dessus de la moyenne et frisant l'embonpoint, il avait plutôt la mine d'un vieux bonhomme, un bonhomme au front chauve, aux yeux bleus, aux traits menus, au teint fleuri. Il avait également une certaine manière de cligner de l'œil qui n'annonçait rien de bon pour la victime dont il avait fait choix. Au premier abord, son visage exprimait une bienveillance digne de Mr. Pickwick, mais à le regarder de plus près, derrière ce masque d'aimable philanthrope perçait à la fois la mordante finesse d'un Voltaire et l'esprit sarcastique d'un Rogers ou d'un Sir Philip Francis. Montrond s'abstenait des gestes et grimaces dont presque toujours les étrangers ornent leurs discours. Très calme, nullement bavard ou fanfaron, il ne parlait jamais de lui et ne riait point davantage de ses bons mots. Il était réservé, doux, sournois et dangereux ». « L'Enfant Jésus de l'enfer », disait de lui Talleyrand.

Il advint qu'un soir, à l'Ambassade d'Angleterre, une dame peu renseignée s'avisa de faire appel aux sentiments charitables de Montrond : « Monsieur, lui dit-elle, nous faisons la quête pour les filles repenties. — Très bien, très bien, Madame. Si elles sont repenties, je ne donne rien, absolument rien ; mais pour celles qui ne le sont pas encore, je me réserve d'aller moi-même leur porter mon offrande. » Avec une autre il eut un soir des paroles aigres-douces. Piquée, cette dernière, une longue et sèche personne, déclara qu'elle lui ferait voir du pays. Froidement, Montrond la considéra depuis la tête jusque aux pieds et répliqua : « Madame, ce serait du pays plat. » Une fois pour toutes, il était bien entendu qu'on ne répondait point à M. de Montrond. Les plus habiles ne s'y frottaient guère, et d'ailleurs le moyen de répondre ! De ses bons mots, ripostes et réflexions diverses on composerait un cha-

pitre et Gronow ne cite que les plus fameuses. Il est vrai que très consciencieusement il en note quantité d'autres et que ses promenades sur le boulevard, ses flâneries au Petit-Cercle ou devant Tortoni lui fournirent de quoi bourrer ses mémoires d'anecdotes et de traits d'esprit.

***

En vérité, le capitaine se trouvait bien de ce côté-ci de la Manche. Nul doute possible à cet égard. Mais non content de se plaire en France, il aimait encore, je crois, sincèrement les Français. Ni son titre d'ancien officier de Wellington, ni le souvenir de ses campagnes n'étaient faits pour diminuer son estime à leur endroit. Bien vite, en Espagne, il avait su juger ses adversaires et reconnu les mérites de ces petits voltigeurs qui tiraient mal, mais marchaient bien, étaient « lestes, actifs, industrieux et savaient beaucoup mieux que les soldats anglais pourvoir à leurs propres besoins (1) ». En Belgique, il n'avait pas davantage marchandé son admiration devant la bravoure des hommes et de leurs chefs et lorsqu'en vainqueur il traversa la France, il ne fit pas mystère de son dégoût au spectacle des sauvageries allemandes. Il n'y aurait d'ailleurs pas là de quoi nous étonner outre mesure. Généralement les officiers anglais témoignèrent d'une certaine mesure et rendirent justice aux vaincus (2). Mais chez Gronow cette modération tourna vite en réelle sympathie. Au rebours de ses compatriotes qui venaient chez nous en curieux, visitaient le pays en touristes, y jugeaient l'existence agréable et commode, mais n'abdiquaient rien pour cela de leurs mœurs,

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, pp. 4 et 5 ; vol. II, p. 187.
(2) Voir pp. 74 et suiv.

de leurs principes et de leurs convictions britanniques, Gronow peu à peu se libéra de ses idées préconçues. Insensiblement, il se laissa gagner par ses ennemis de la veille, il comprit, il devina leurs façons de voir, il apprécia leur indulgence, il goûta leur bonne humeur jusqu'au jour où, — miracle des miracles, — il en vint à se demander si les Français, à leur manière, ne valaient pas les Anglais.

« A l'époque où je vins en France pour la première fois, écrivait-il sur ses vieux jours, on nous inculquait la haine des Français au même titre que le respect des dix commandements. » Et pourtant ces Français étaient « braves, intelligents et généreux. Voilà bientôt un demi-siècle que j'en fais l'expérience et j'estime que nous trouverions ici des vérités bonnes à retenir et des modèles dignes d'être suivis. Par leurs traditions aimables et par l'aisance des rapports, les Français surprennent toujours agréablement et même en général séduisent à jamais leurs visiteurs. Ils ont moins de préjugés que nous autres insulaires et sont beaucoup plus citoyens du monde. En France, moi qui parle, je me suis vu l'objet d'attentions infinies et de toutes sortes ; et si l'on rencontre un peu moins d'amitié solide — amitié qui d'ailleurs ne repose trop souvent en Angleterre que sur une analogie de naissance, de fortune ou de situation — par contre, au moins ici vous aurez la chance de trouver un ami qui, sans s'informer de la qualité de vos ancêtres ou du chiffre de vos biens, vous accordera l'intimité la plus franche, au besoin son appui désintéressé, et cela purement eu égard à votre mérite personnel et à votre bonne réputation. »

Enfin, jusqu'où ne va pas la grandeur d'âme de Rees Howell Gronow! Il n'hésite point à déclarer que Napoléon fut un homme de génie ; et dans la bouche d'un Anglais de sa génération, l'éloge a son prix. « Je connus

un temps, dit-il, où l'on n'aurait pu trouver douze d'entre nous pour juger l'empereur avec le bon sens le plus vulgaire. » Gronow certainement n'exagérait point. De nos jours encore, on est parfois surpris de l'idée que se font de Napoléon Ier quelques-uns de ses compatriotes et s'il sut, lui, ne pas tomber dans l'erreur commune, au moins devons-nous ici tenir compte de ce rare exemple d'équité (1).

Bref, Gronow s'éprit tant et si bien de la France et des Français, de leur histoire et de leur capitale, de leurs idées, de leurs usages et de leurs plaisirs qu'il se résolut un beau jour à faire souche d'honnêtes gens et qu'il épousa, coup sur coup, deux Françaises. La première fut Mlle Didier, danseuse à l'Opéra — le capitaine avait décidément un faible pour l'art chorégraphique ; — la seconde, Mlle de Saint-Pol, d'une très honnête famille bretonne et qui lui donna quatre enfants.

Ce fut à Paris qu'il rendit l'âme, le 20 novembre 1865, dans ce Paris qu'il aimait tant pour son charme, son pittoresque et sa bonne humeur, dans Paris où « l'atmosphère est léger, limpide, radieux ; où les propos sont libres et faciles, où les gens aiment vraiment le plaisir pour lui-même. Depuis l'accorte petite grisette qui, vêtue de sa robe de frais calicot et coiffée de son chapeau pimpant, s'en va bras-dessus bras-dessous à la Closerie des Lilas, avec l'étudiant de son cœur, Léon Lionceau et le matin, à six heures, dans sa mansarde bien-aimée, termine la fête avec une tranche de veau froid, de la salade et de la bière, jusqu'à la très noble comtesse qui, suivie de ce dandy magnifique, Arthur de Crèvecœur, achève sa tournée de bals en venant s'asseoir à la Maison d'Or, devant son champagne et sa poularde, c'est toujours et partout la même chasse au plaisir, chasse furieuse et jusqu'à un certain point couronnée

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 174; vol. II, pp. 135 et suiv.

de succès. Vive le plaisir! Tel est le cri des Parisiens. Ils l'invoquent et il accourt; et lorsque, rapide, il s'enfuit déjà, éperdus ils s'accrochent encore à son ombre; et tous ils vendraient leur âme (objet dont ils sont les premiers à douter), pour une journée de ce plaisir auquel en revanche ils croient de toutes leurs forces (1). »

Mais encore une fois, jusqu'au bout, son champ d'expériences familier, son domaine de prédilection fut le boulevard, ce même boulevard où, l'année de Waterloo, s'aventurant dans la métropole en conquérant pacifique, il était venu s'asseoir au Café Anglais. Gronow revoyait les vieilles façades irrégulières et pittoresques, le pavé rustique et les grands arbres dont les rameaux formaient voûte au-dessus des passants. Depuis lors, que d'événements, de transformations, de spectacles inattendus! Des émeutes, et des fêtes avaient tour à tour plongé dans le deuil ou mis en joie ce coin de la grande ville. Tout en prenant le frais, d'un œil philosophe, Gronow, de règne en règne, avait suivi le cours de notre histoire et des croisées du Petit Cercle ou de la Terrasse du Café Riche, il avait observé curieusement les métamorphoses de sa résidence favorite. Tandis que Louis-Philippe succédait à Charles X et Napoléon III à Louis-Philippe, il avait vu peu à peu des trottoirs neufs remplacer les bornes massives, des bâtiments incongrus surgir de terre, une foule hétéroclite et turbulente s'adjuger la promenade des gandins.

Enfin, lui qui deux fois avait marché dans les rangs de l'envahisseur, n'avait-il pas, à son tour, été le témoin d'une troisième et suprême invasion, invasion d'un nouveau genre, il est vrai, mais à sa manière également encombrante et redoutable; j'entends l'invasion de la capitale par les anglomanes. Il n'y eut cependant point mort d'hommes en la circonstance et tout se borna,

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. I, p. 223.

comme nous le verrons, à quelques jambes cassées, quelques chevaux crevés, une consommation prodigieuse de champagne et de cigares. Peut-être, au spectacle de ce nouveau triomphe britannique, l'ancien officier de Wellington éprouva-t-il dans le fin fond de son cœur une intime satisfaction; mais Rees Howell Gronow évita de se prononcer sur ce point et, suivant sa coutume, garda ses lèvres closes derrière sa canne à pomme d'or.

III

« Le comte de Medem fait un triste tableau de l'état commercial et social de Paris, écrivait en 1831 la duchesse de Dino. Tout y est méconnaissable : costumes, manières, ton, mœurs et langage, tout y est changé : les hommes ne vivent plus guère qu'au café et les femmes ont disparu (1). » Annoncer que la bonne compagnie se meurt, que la politesse dégénère et que l'on en revient à l'état de barbarie est un usage qui vraisemblablement remonte aux époques les plus reculées. Néanmoins, il n'est pas douteux que les contemporains de la duchesse de Dino mirent une obstination particulière à gémir sur la décadence des mœurs. De toutes parts s'élevèrent des lamentations pitoyables et les pronostics les plus douloureux. « L'institution des clubs a désorganisé la société, s'écriait Mme de Girardin ; plus de conversation, plus d'esprit ; les hommes passent leurs matinées à jouer,

(1) Duchesse de Dino. *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 10. Et la même ajoutait plus loin : « Pendant que Mme Récamier est à Maintenon, chez la duchesse de Noailles, la princesse de Poix, ma belle-sœur, va aux lundis de la duchesse d'Abrantès où on rencontre Mme Victor Hugo ! Le bel esprit et la politique ont étrangement confondu toutes les compagnies, bonnes et mauvaises ». *Ibid*, p. 340.

à fumer, et leurs nuits à boire. Je plains les jeunes femmes de ce temps-ci ; le monde n'a jamais été plus ennuyeux. » Et le spirituel Montrond se rangeait à l'avis de Mme de Girardin et la baronne du Montet, le chevalier de Cussy, bien d'autres encore se joignaient aux précédents pour décrier l'état de choses (1).

Comme toujours, il y avait dans ces plaintes une belle dose d'exagération. La société n'était pas près de disparaître; encore moins les jeux et les ris. Pourtant il faut bien admettre que, sous Louis-Philippe, les mondains apportèrent quelques modifications dans leurs façons de vivre et que ces transformations eurent pour cause à la fois le changement de régime et l'introduction de certains usages britanniques.

Pendant toute la Restauration, un ordre exemplaire n'avait en effet cesser de régner dans la bonne compagnie où, suivant une hiérarchie traditionnelle, chacun occupait son rang légitime. Il y avait le souverain, il y avait les Princes, puis les dignitaires de la couronne, puis le Faubourg et par ses lois, sa discipline, sa cohésion, le monde aristocratique non seulement occupait une place prépondérante, mais encore exerçait une manière d'empire sur le reste de la société parisienne. La révolution qui survint changea tout, ruina l'unité du parti monarchique, réduisit son pouvoir à néant et son influence à peu de chose. A peine Louis-Philippe se fût-il adjugé le trône que la discorde entra dans le camp des vaincus, les uns se ralliant à la famille d'Orléans, les autres, et ce fut le plus grand nombre, tenant à honneur de rester fidèles au souverain déchu. Peu à peu, les grands hôtels se fermèrent, ceux-ci pour longtemps, ceux-là pour toujours. Chacun regagna ses domaines,

(1) Vicomte de Launay. *Lettres Parisiennes*, pp. 46 et 55; Duchesse de Dino. *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, p. 114; Baronne du Montet. *Souvenirs*, pp. 410 et 416; Chevalier de Cussy. *Souvenirs*, vol. II, pp. 347 et 348.

en province. L'on coupa court aux sorties et réceptions; on affecta la ruine; on se vêtit pauvrement. Surtout, l'on tint soigneusement à distance les gens en place et les hommes en crédit. Ceci fait, comme suprême ressource, il ne resta qu'à prendre le ton goguenard et qu'à railler les parvenus. On appela le duc d'Orléans « Poule d'eau », « Grand Poulot », et l'on se gaussa des allures bourgeoises du roi citoyen non moins que des basses flatteries dont il s'efforçait de gratifier la plèbe (1). A tort ou à raison, ce régime solitaire et boudeur pouvait convenir aux gens d'un certain âge. Mais il est évident que la jeune génération n'y trouvait pas trop son compte. Privés de leurs fonctions et de leurs grades, les anciens pages, les ex-gardes du corps et les officiers démissionnaires se trouvaient réduits à l'oisiveté la plus complète. Il fallut bien tuer le temps. On eut recours au plaisir et comme les divertissements privés se faisaient rares, l'on se rejeta sur les divertissements publics.

Ce dernier genre de distractions ne manquait pas à l'époque et si l'on portait le deuil au Faubourg, l'on ne s'ennuyait nullement à Paris. « Jamais les grelots de la folie n'y retentirent avec plus d'éclat. » A la suite des trois glorieuses, la France eût une explosion d'allégresse que même le choléra ne parvint pas à tempérer. Comme sous le Directoire, on se mit à danser partout et simultanément aux approches du Carême les restaurants et les théâtres se transformèrent en salles de bal. Ce fut un accès de gaieté, une sarabande, un rigodon général; ce fut le triomphe du bœuf gras et des descentes de la Courtille, le beau temps des chicards, des troubadours,

(1) Mme Ancelot, *les Salons d'autrefois*, p. 72; Daniel Stern, *Souvenirs*, p. 337; duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. I, pp. 33 et 48; Countess Granville, *Letters*, vol. II, pp. 73, 74, 79; *la Mode 1831* (janvier-mars), p. 159, *1833* (janvier-mars), p. 102, (avril-juin), p. 30, *1834* (avril-juin), p. 103.

des postillons de Longjumeau (1). Chacun s'en offrit à cœur joie et ce que de la sorte « on dépensa de force, de jeunesse, d'ardeur est extraordinaire ». « Nous étions travaillés, dit un contemporain, par une exubérance de vie, une fièvre de jouissances ; en révolte contre les convenances, les règles et tout l'attirail des fictions sociales, placés en dehors du monde, en dehors de nous-mêmes par nos continuels travestissements. » Et longtemps après, au souvenir des années de fête, le même écrivait encore : « Quand, après vingt ans, je pense à cette époque de folie, je sens comme un reflet d'ivresse, j'entends les sons lointains de l'orchestre ; je m'agite, mon pied bat la mesure... » Pourtant, « si l'on considère ce que nous laissions derrière nous, notre bagage est léger : la folie du carnaval, l'invention du cancan, la généralisation du cigare, l'acclimatation des cercles et des courses (2) ».

L'auteur de ces quelques lignes appartenait en effet à cette catégorie de jeunes légitimistes qui, « pour faire diversion à tant de carrières brisées, à tant d'espoirs déçus », jouaient cher, buvaient comme quatre, couraient les bals publics travestis en débardeurs et « cherchaient l'apaisement de leurs aspirations généreuses dans un amour effréné du plaisir ». Il semble d'ailleurs que les uns et les autres s'accommodaient assez bien de leur nouveau régime. L'étiquette mondaine avait été quelque peu sévère au temps de la Restauration et malgré l'avènement du roi citoyen, beaucoup trouvaient à la perte des honneurs et des charges quelques agréables compensations. Affranchi de la tutelle des douairières, on se risquait à mettre le nez dehors et l'on prenait ses

(1) Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, vol. I, pp. 38 et suiv.
(2) D'Alton Shée, *Mémoires du vicomte d'Aulnis*, pp. 41, 194 ; Vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, pp. 298 et suiv. ; *Mémoires d'un lion*, voir *la Mode*, *1842* (avril-juin), pp. 384 et suiv.

ébats. On les prit même de si bon cœur que bientôt on en vint à perdre le goût des antiquailles et des cercles fermés, qu'on oublia de prôner la Bulle *Unigenitus*, la Révocation de l'Edit de Nantes et qu'insensiblement on se mit à n'envisager l'avenir politique que d'un œil assez résigné. Enfin, peu à peu, l'on se dégagea des allures ultra-cérémonieuses, du ton suranné des règnes précédents. Les nuances discrètes, la note prude, le soi-disant retour au bon vieux temps ne passa plus décidément pour l'idéal de suprême élégance et ce qui s'imposa dès lors ce furent les modes nouvelles, les modes britanniques, pour tout dire l'anglomanie.

***

Reste à savoir en quoi consistait au juste cet engouement irrésistible, cette passion bizarre dont alors nous relevons la trace pêle-mêle dans les usages, dans le costume et dans les écrits, à laquelle ne se lassent pas de faire allusion les gazettes mondaines et les romans fashionables (1). Cette rage d'importation britannique, nul ne manque de la signaler à ses contemporains, mais, à vrai dire, elle prend pour se manifester des aspects tour à tour si violents, si imprévus, si contradictoires, si baroques, si naïfs que d'abord on a grand mal à s'y reconnaître. Sans doute l'anglomanie ce sont les clubs, les steeple-chases, les assauts de boxe et le tir aux pigeons, c'est également l'usage du cigare et le confort d'Outre-Manche; mais ce sont aussi, ce sont bien davantage les mines flegmatiques, les poses dédaigneuses et du même coup, par un lien d'idées mal commode à saisir, les passions et la fougue romantiques; c'est George Brummell avec son attitude glaciale et son mépris cal-

(1) Ne citerions-nous que cette nouvelle de Mérimée, *le Vase Etrusque*.

culé, à moins que ce ne soit lord Byron, grand seigneur pervers, aventurier intrépide, et c'est l'un et l'autre en effet, pour commencer plutôt George Brummell, puis plutôt lord Byron, entre temps les deux à la fois, amalgame saugrenu du gentleman impeccable et du romantique farouche avec enjolivements et variantes, suivant les conceptions troubles et discordantes, l'idéal burlesque des lions de la monarchie de Juillet.

Il est, entre beaucoup d'autres, un passage éminemment curieux dans *la France* de lady Morgan, celui où, se trouvant en visite chez la princesse Volkonski, elle décrit l'arrivée d'un fashionable de Londres et l'étonnement que provoqua son entrée en scène. A coup sûr, l'ornytorinx franchissant le seuil du Jardin des Plantes eût causé moins de surprise que l'apparition de cet énigmatique personnage dans un hôtel parisien. Donc, un beau soir de l'année 1816, l'on s'entretenait chez la princesse avec à propos et gaieté lorsque, dans l'embrasure de la porte, surgit le phénix en question, grave, impeccable, satisfait et qui, s'armant d'un lorgnon, parcourut l'assemblée de son regard le plus vague. A la fin, il prit son parti de reconnaître lady Morgan ; il s'avança vers elle, formula trois questions équivoques dont il n'attendit point la réponse, puis, toujours bâillant et ennuyé, s'en fut au hasard traîner la voix devant quelqu'autre personne. « Je m'entretenais avec une charmante petite Française, lorsque ce merveilleux vint à nous, conte lady Morgan. Partagée entre l'amusement et la curiosité, je la vis écarquiller les yeux et lorsqu'il se fut éloigné : « Mais qu'est-ce que cela veut dire? me demanda-t-elle. — C'est un dandi, répliquai-je. — Un dandi, un dandi? c'est donc un genre parmi vous qu'un dandi? » Si grand était son ébahissement que la petite Française n'en pouvait dire davantage et quelques jours plus tard l'aimable Denon tirait d'une rencontre

analogue une même conclusion : « Quel drôle de corps qu'un dandi (1)! »

Non, vraiment, on ne comprenait pas, en quoi d'ailleurs on était bien excusable. Généralement, sauf dans le clan des novateurs, on eût chez nous quelque peine à s'accoutumer à cette manière d'être inédite, laquelle choquait si parfaitement nos règles de savoir-vivre les plus élémentaires. Il faut entendre M. de Cussy parler de lord Clanwilliam, ce modèle du nouveau bon genre, qui se promenait dans les salons en rabrouant les hommes, en ignorant les femmes et ravissait les clubs de St-James avec ses airs d'Alcibiade. En dépit d'aussi puissants mérites, lord Clanwilliam révolta prodigieusement le chevalier de Cussy. « C'était un assez joli homme, nous dit-il, mais ayant toutes ces manières sans façon et d'assez mauvais goût qu'affectent les Anglais sur le Continent, en se tenant couchés plutôt qu'assis sur les fauteuils et les canapés ; en plaçant un talon sur le genou, en étant vêtu d'une façon commode, mais débraillée (telle fut durant quelques mois la suprême recherche), en négligeant enfin cette politesse exquise que tout homme bien né doit avoir auprès des femmes (2). » Lord Clanwilliam se trouvait alors à Berlin, mais à Londres il eût agi de même. Ainsi l'exigeait la mode. « J'ai vu chez lady X**, écrit un second Français qui lui ne dissimule point son impatience, les trois ou quatres dandys du moment. Le règne de cette espèce de fats grossiers ne commence sans doute qu'après le temps des révolutions. Trois ou quatre femmes, éblouies de tout ce qui fait de l'effet, font la cour à chacun de ces trois ou quatre hommes et ces femmes sont la plu-

(1) Lady Morgan, *France*, vol. I, pp. 252 et 253.

(2) Chevalier de Cussy, *Souvenirs*, vol. I, p. 310 ; Countess Granville, *Letters*, vol. I, pp. 153, 176, 231, 343, 388, vol. II, pp. 48, 60 ; *The Croker Papers*, vol. I, p. 417 ; Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, édit. Biré, vol. IV, p. 245.

part des demoiselles qui se disputent un mari. Ce sultan de raout, assis sur un canapé, avec un bâton à la main, la barbe mal faite, à dessein (tel fut un instant le comble du bien porté), des habits ridicules, et quelquefois un lorgnon fixé entre l'os du sourcil et la paupière inférieure, paraît écouter ce qu'on ne lui dit pas et ne répond jamais à ce qu'on lui dit, car l'impolitesse est aujourd'hui la première qualité requise pour se mettre à la mode (1). »

Le bonhomme avait beau s'indigner, il prêchait dans le vide et les exemples d'Outre-Manche portaient leurs fruits. Emerveillés par une si noble froideur, tant d'insolence et de paradoxe, nos Français luttaient de zèle afin de se conformer aux travers de leurs voisins. Peu à peu, croissait et pullulait toute une génération de petits maîtres éperonnés et barbus, en pantalons de nankin, en redingotes *moka-brûlé*, qui, mus par une ardeur touchante, rivalisaient de charme en se roulant sur les sofas, en allongeant leurs bottes au nez des belles, en affectant de ne plus écouter, de ne plus voir, en ayant l'air de se perpétuellement demander si le monde existait pour de bon, si dans ce monde il y avait des femmes et s'il convenait de saluer leurs semblables.

A ce jeu l'on réussissait plus ou moins ; mais chacun y consacrait le meilleur de ses peines. Et comme à travers leurs exagérations, leurs fantaisies insolites, leurs allures outrées on devine et l'on se représente le modèle rêvé de tous les beaux fils de l'époque, ce héros imaginaire et prestigieux, cet être inimitable qui fut l'objet de leurs aspirations les plus intimes et les plus chères ! Comme on le voit bien, ce gentleman de la légende, toujours idéalement vêtu, avec son ample cravate, sa taille fine, son regard tombant de haut. Jamais une ride sur son front. Les guerres s'allument, les villes périssent,

(1) *La Mode, 1830* (janvier-mars), p. 125.

les empires croulent, lui n'en a cure. Vraiment, il ferait beau l'entendre parler d'autre chose que chasses ou courses, et confiant, serein, immuable, il passe, envié des hommes, adoré des femmes, dédaignant l'univers entier. Ah ! qu'il est bien de son temps et qu'il est peu de chez nous ce gentleman futil et grave, aux mines énigmatiques, à la parole contredisante, à l'ennui perpétuel, et comme, en fin de compte, il descend en droite ligne de feu George Brummell (il faut donc, hélas ! en reparler toujours !), cet illustre phénomène qui, par ses affectations inattendues, avait su naguère ébahir et charmer l'aristocratie londonnienne (1) !

Que Brummell ait eu parmi ses compatriotes force imitateurs, cela va sans dire, qu'à leur tour ces imitateurs aient réussi chez nous à faire école, nous ne saurions non plus le mettre en doute et voilà comment, en France, avaient bientôt surgi de toutes parts cent petits Brummells qui, tous follement épris d'élégance britannique, luttèrent à qui mieux mieux de flegme et de dégoût. Il est vrai que leur idéal de bon ton se transforma quelque peu suivant les caprices de la mode et qu'aux attitudes spleenetiques ne tarda point à s'ajouter un furieux besoin de plaisirs et de mouvement. Au dandy empesé, guindé, compassé succéda le lion et ce lion, produit bâtard du romantique et de l'anglomane, ce lion, dompteur de chevaux, sableur de champagne, farouche, aventureux et conquérant, finit par emprunter beaucoup plus à Byron qu'à Brummell. « Il arpente le boulevard

(1) Voir E. Ronteix, *Manuel du fashionable ou Guide de l'Elégance* (1829) ; *l'Hermite rôdeur ou observations sur les mœurs et usages des Anglais et des Français* (1824), vol. I, pp. 39, 40 et 100 ; Desnoyers, *les Etrangers à Paris*, pp. 15 et 16 ; vicomte de Launay, *Lettres parisiennes*, p. 275 ; H. Raisson, *Code de la toilette*, p. 141 ; *la Mode*, *1830* (octobre-décembre), pp. 60 et suiv. Jusqu'à Balzac qui se mêle de citer Brummell, voir *le Contrat de Mariage* (édit. Ollendorf, 1902), p. 16, et cet auteur obscur, F. Deriège (*Physiologie du Lion*, p. 9), qui transforme Brummell en « Blummel ».

en maître, lisons-nous, lançant par bouffées au nez des femmes les parfums de son pur Havane. Des éperons sont vissés au talon de ses bottes; il ne les ôte que pour se coucher et monter à cheval... Chacun de ses actes trahit son ardente nature. Au boudoir il prend d'assaut la vertu des femmes; au club il pousse sa martingale avec rage; au Bois il crève les chevaux, éclabousse les piétons, fait jurer les cochers de fiacre, enfile les avenues et descend les côtes en véritable casse-cou... Malheur à la timide gazelle, au rival, au créancier, au titi qui lui tombe sous la main! Il mène le sentiment à coups de cravache (1). » Au fond, malgré son héroïque désinvolture et ses poses de fier-à-bras, le lion restait tout proche du dandy, son prédécesseur. Evidemment, il témoignait bien, à l'occasion, d'une hardiesse admirable, d'une violence à toute épreuve, mais du moins cette violence était-elle une violence froide, contenue et selon le goût du jour. Il perdait en réserve; mais au sein des pires excentricités il se devait de garder un détachement superbe et cette indifférence souveraine, marque indiscutable de l'anglomanie la plus authentique, j'entends de l'anglomanie telle que se plaisaient à la concevoir les fashionables de 1830.

Décidément, il fallait nous y résigner. Sous l'ancien régime, les milords accouraient à Versailles afin de s'exercer aux belles manières et tant bien que mal cherchaient à se former à l'image d'un Boufflers ou d'un Ligne. Notre tour était maintenant venu de copier les milords et Dieu sait que nos arrières grands-parents y travaillèrent de bon cœur! Peut-être a-t-on présents à la mé-

(1) F. Deriège, *Physiologie du Lion*, pp. 17, 18 et 19. Et les femmes, elles aussi, s'en mêlaient. Voir O. Uzanne, *les Modes de Paris*, pp. 131 et suiv.; Vicomte de Launay, *Lettres Parisiennes*, pp. 383 et suiv.; *Mémoires d'un lion*, voir *la Mode*, 1841 (avril-juin), p. 389; Duchesse de Dino, *Chronique de 1831 à 1862*, vol. III, p. 182; *les Français peints par eux-mêmes* (la Lionne), vol. II, p. 372.

moire les avis que Chesterfield adressait à son héritier légitime sur « les agréments, les grâces et ces mille petits riens si nécessaires pour rendre un homme aimable ». Le jeune débutant gagnait-il en savoir-vivre, en aisance, en à-propos? était-il brillant, gai, toujours attentif et désireux de plaire? Ah ! qu'en 1830 nous sommes loin des conseils Chesterfield et comme il est instructif de noter ceux qu'au contraire un Français donnait alors à ses compatriotes : « Le fashionable minaude, écrit ce dernier; il sourit quelquefois, souvent il bâille; car en charmant tout ce qui l'entoure, il ne doit pas lui-même être charmé, et rien n'est d'aussi bonne compagnie que le dégoût et l'ennui. » « Ce sont les femmes qui mettent les hommes à la mode », poursuivait Chesterfield. Aussi bien, montrez-vous galant, insinuant, tendre et délicat. Et cent ans plus tard, une voix ripostait : « Le fashionable ne voit qu'avec peine l'essaim des belles qui se pressent de tous côtés, elles sont pour lui chose presque indifférente et s'il braque son lorgnon sur son œil gauche, ce n'est pas toujours pour jouir de leurs charmes, c'est pour faire remarquer sa main blanche qu'orne un brillant solitaire ou un jonc scintillant (1). »

Tout de suite, on mesure la différence, le contraste. Ici le rire, la bonhomie, la douceur, l'art de dire les choses en se jouant, sans appuyer; là des poses roides, gourmées et volontairement agressives. Au lieu d'un homme léger, prévenant, poli, jouissant de sa nature en plein abandon, voilà que soudain nous nous trouvons face à face avec un personnage toujours maître de lui-même et perpétuellement occupé à faire le contraire de ce qu'on attend de lui. En toute occasion, nous sentons qu'il préfère étonner que séduire et que de sa part l'effet

(1) Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, vol. III, p. 263; E. Ronteix, *Manuel du fashionable*, pp. 67 et 68.

produit naît autant de la méfiance que de la curiosité, de la crainte que de la sympathie. L'élégance avait été jadis affaire de tact, de mesure et d'esprit ; on ne songeait pas uniquement à s'habiller, à se donner une attitude ; on causait et la satisfaction de chacun ne se complétait que par la satisfaction des autres. Avec les modes nouvelles on ne causa plus, on se montra ; devant que d'être spirituel on voulut être insolent et devant que de plaire on voulut étonner. Étonner ! tel fut en somme le but, le rêve, le principe de nos anglomanes et ce qu'ils firent pour étonner dépassa les bornes ordinaires de l'extravagance (1).

***

Une des manifestations les plus typiques de l'anglomanie consista bien évidemment dans les airs spleenetiques, dans cette contenance perpétuellement ennuyée que par *chique* — le mot vint à son heure — les dandys et les lions se crurent tenus d'afficher avec une si merveilleuse candeur. Mais, en outre, l'anglomanie se compliqua d'une foule d'institutions, de passe-temps et d'usages qui, florissant de l'autre côté du détroit, devaient par cela même exciter chez nous le plus vif enthousiasme.

(1) Le fashionable « ne doit pas songer à voir, à admirer, mais à être vu, à être admiré »... il « est tout entier dans sa toilette. Il ne parle que parce qu'on a l'air bête quand on ne dit rien et que cet habit-là ne peut jamais être à la mode... Il ne change jamais d'airs, qu'en passant dans un autre salon. Vient-il à s'apercevoir qu'il a dit une sottise, il n'est ni troublé, ni confondu, il ne cherche point à la soutenir en paroles, ce n'est que par un signe de supériorité et presque de dédain pour ceux qui l'ont remarquée... L'élégant peut parler de tout sans avoir rien appris : mais que celui qui n'a pu se défaire de toute timidité n'aborde point ce rôle dangereux : nous le répétons, pour bien s'en tirer, il faut une imperturbable assurance, etc... » ; voir E. Ronteix, *Manuel du fashionable*, pp. 65, 77, 78 et 83.

Et d'abord ce furent les clubs. Jamais, sauf en politique, il n'avait en France été parlé de clubs; et cela s'explique par le fait que jamais en France on n'avait pu concevoir de vie mondaine sans les femmes. Depuis les Précieuses, on les avait vues régenter les plaisirs et les lettres, présider aux entretiens, créer les réputations et lorsque survint 1830, leur empire était déjà deux fois séculaire. Il fallut l'engouement d'alors pour les modes britanniques et la ruine des salons afin que des cercles dont précisément était exclue la société féminine réussissent à s'acclimater à Paris. Le premier en date et le plus célèbre fut l'*Union*, que patronnèrent le duc de Guiche et d'Orsay. Vinrent ensuite le *Cercle du Boulevard Montmartre* et le *Cercle des Amis des Arts* (1); mais ces trois centres de réunion offraient un caractère grave et pondéré lequel n'était point de nature à satisfaire pleinement la jeunesse de l'époque. Le cercle par excellence devait être le *Jockey Club*, qui, fondé par lord Seymour en 1833, ne tarda pas à servir de quartier général à toute la fine fleur de l'anglomanie. Son but avoué, son programme était l'encouragement de l'élevage et le perfectionnement des races de chevaux ; mais le succès qu'il obtint résulta bien davantage encore de l'impatience extrême que manifestèrent les « gants-jaunes » à figurer dans un club exactement copié sur le modèle d'un club londonnien où, suivant l'exemple de vrais « insulaires », on discutait à perdre haleine steeple-chases et courses plates, où l'on pariait sans répit, où, du haut en bas des murs, on n'apercevait que profils d'étalons, portraits de sportsmen, scènes équestres, vues d'Ascott, d'Epsom et de Newmarket (2).

L'on imagine ce qu'un pareil cadre offrait d'irrésis-

(1) Voir note page 238.

(2) *La Mode*, 1834 (avril-juin), pp. 171 et suiv. Sur le *Jockey Club*, et les sports à cette époque, je ne pourrais mieux faire qu'en renvoyant le lecteur à l'excellent ouvrage de M. Jacques Boulenger, *les Dandys*.

tible aux yeux des contemporains. L'installation du Jockey fut un événement et tandis que en masse les « gants-jaunes » y venaient poser leurs candidatures, les gazettes, à qui mieux mieux, célébraient les merveilles du sanctuaire, la splendeur du mobilier, l'excellence de la cave, le luxe et la profusion des livrées, le choix des hôtes. Enfin, l'on insistait complaisamment sur les réunions joyeuses et les ébats auxquels se livraient, disait-on, les membres du nouveau cercle. Car à ceux-ci naturellement il ne suffisait point d'être d'un club, il fallait en outre se comporter en clubmen et, selon la conception du jour, cela revenait à manger avec abondance et délicatesse, à boire copieusement, à jouer très cher, à se lancer à la tête les gageures les plus imprévues. Ce dernier passe-temps jouissait de faveurs particulières et tout, à tout propos, devenait matière à paris. Tel cheval avait plus de résistance que tel autre; M^lle^ X*** avait quatre ans de plus que M^lle^ Z***; M. R*** s'engageait à traverser, les yeux bandés, le Carrousel et du Carrousel à gagner le pont de la Concorde; M. RR*** se faisait fort de courir cinq jours de suite quarante lieues à franc étrier; ainsi de suite. Et ces fantaisies incongrues étaient toutes soigneusement inscrites sur un livre spécial dont les feuilles signées et numérotées attestaient la richesse imaginative des parieurs. Un jour que M. de N** entrait au Jockey: « Je parie, s'écria le comte de C**, que M. de N** mourra avant moi. — Tenu », répondit un autre. Malheureusement la gageure ne fut point du goût de M. de N**. M. de N** la jugea même détestable et pour conjurer ses craintes, on évita tout au moins d'en faire mention sur le registre sacré (1).

(1) On y lisait par exemple encore : « MM. de la Bretonnière et de la Tour-Maubourg couperont, sur la tête de M. de Valdrôme, une mèche de cheveux à leur choix, la soumettront à l'analyse de chimistes distingués, et, si leurs suppositions sont erronées, ils payeront au sieur de Valdrôme 3 louis. Dans le cas contraire, ils recevront du même sieur

Comme on voit, les débuts du Jockey furent pleins de gaieté; mais à leurs plaisirs déjà si nombreux et variés les clubmen en ajoutèrent un nouveau, et ce divertissement, ce régal inédit vint, une fois pour toutes, mettre le comble à leur félicité. Je veux ici parler du cigare dont vers 1835 les dandys et les lions se mirent à faire un très généreux emploi. Tout d'abord, ils ne s'étaient livrés à leur étrange passion que dans l'intimité la plus stricte et, pour commencer, on fuma du tabac un peu comme aujourd'hui certains fument de l'opium. Mais par degrés, la mode s'en mêlant, il parut d'un bon genre de fumer en public. On fuma donc à cheval, en voiture, à pied; on fuma le jour, on fuma la nuit et bientôt la « vapeur cigarine » envahit le boulevard, pénétra dans les cafés, empesta les vêtements, s'infiltra dans les demeures privées. C'en était trop, et si la fondation des clubs avait plongé la société féminine dans un attristant désarroi, le sans-gêne et l'audace des fumeurs acheva de révolter les plus indulgentes, jusqu'à ce provincial qui, nouvellement débarqué dans la métropole, s'écriait en un style grandiloquent : « Elevez d'épaisses murailles contre cette noire fumée, contre cette vapeur infecte ! Elevez d'épaisses murailles contre cette engourdissante ivresse, contre ces attitudes négligées et contre le cynisme de cette triste gaieté, analogue à ce triste et fastidieux plaisir. Mais, dira-t-on, sans doute, cette scène (le provincial entend décrire un salon où l'on fume) se passait dans quelque contrée barbare ou dans un siècle grossier dont le nôtre n'a plus, heureusement, conservé nulle trace. Non, cette scène se passait dans

2000 louis. » M. de Valdrôme gagna : A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey Club*, p. 91 : Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, pp. 110 et suiv. : Comtesse de Bassanville, *les Salons d'Autrefois*, 4e série, p. 124 : Th. Raikes, *Journal*, vol. II, p. 319 : L. Melville, *The Beaux of the Regency*, vol. II, p. 210.

le plus noble faubourg de la plus riche cité et dans l'an de grâce 1842 (1)! »

Bien entendu, malgré ces tirades furibondes, la nouvelle manie crût et prospéra, et les femmes, qui, les premières, avaient jeté les hauts cris, en vinrent à porter à leurs bouches d'élégants petits rouleaux tout comme d'ailleurs elles s'étaient mises assez vite à parler chasses, courses et bouillotte. Lord Seymour enfin n'était-il pas un connaisseur en la matière et les cigares qu'il offrait à ses hôtes ne jouissaient-ils point d'un renom sans égal (2) ? produits merveilleux, exceptionnels qui, choisis entre mille, reposaient longtemps à l'avance en des placards munis de ventilateurs, au sein de coffres en chêne, parsemés de vanille et de laurier. Or, président du *Jockei's Club*, arbitre des sports, éleveur de chevaux invincibles, lord Seymour offrait aux jeunes Parisiens un modèle de toutes les vertus. A ces qualités éminentes, il joignait encore celle de fumer comme pas un et sur ce dernier point il était donc logique et naturel que les Parisiens se conformassent à son exemple.

On n'en revient pas en effet de ce que les lions, nos aïeux, déployèrent alors de persévérance, de bonne foi, de réelle conviction à jouer de la sorte aux anglomanes et finalement, de quels prodigieux enfantillages et de quelles étonnantes naïvetés ces mêmes lions se rendirent à jamais coupables. Vraiment leur passion, cette extravagante passion, dégénère en fanatisme, en rage, en épidémie, et, gagnant de proche en proche, voilà que dans le royaume de la mode les gens, les animaux, les choses, tout semble tour à tour et comme par enchantement adopter une physionomie, des allures et le ton

(1) *La Société parisienne*, par un jeune provincial, pp. 139-140; Vicomte De Launay, *Lettres Parisiennes*, pp. 57, 361 et 373; *la Mode*, 1830 (avril-juin), p. 217; 1834 (octobre-décembre), p. 184; 1842 (janvier-mars), p. 21, (avril-juin), p. 384.

(2) Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, première série, p. 266.

britannique. S'agit-il de sports? évidemment il ne saurait être question que de *tilburys*, de *landaws* et de *jaunting cars ;* en dépit de ses origines auvergnates ou champenoises un palfrenier se nomme *John* et le moindre poulain se toilette à l'anglaise. N'allez surtout pas croire qu'un mobilier confortable, un service luxueux puisse venir d'ailleurs que de Londres et qu'à côté de Londres, ville renommée pour « son air pur », Paris ne soit autre chose qu'un « vaste cloaque », le « purgatoire des gens qui n'ont pas encore entièrement perdu l'odorat ». Ouvrez-vous un *Keepsake*, une revue, c'est pour y lire les aventures soit d'un lord soit d'une lady, l'un ou l'autre invariablement pourvu de somptueux domaines en Ecosse. Restent les vêtements. Et que choisir, je vous le demande, si ce n'est un *Spencer*, un *manteau Victoria,* une *redingote lord Novart*, couleur *fumée de Londres*, *vert anglais*, *bronze anglais*, toutes choses également *fashionables.* Car on n'est plus élégant, on est *fashionable*, et ces mots *confortable*, *fashionable*, transformés au petit bonheur en *confortabilité*, *fashionabilité*, *fashionibité*, vous harcèlent, vous obsèdent. Sans compter l'auberge de la rue Neuve-Saint-Augustin qui se transforme, d'un jour à l'autre, en *Great Nelson Hôtel*, le pâtissier de la rue Neuve-du-Luxembourg, lequel devient subitement un *Pastry Cook and biscuit-baker*, l'*India Tea Warehouse* de la Place Vendôme, le marchand de jujube, *Apothecary to the duke of Northumberland*, et Gay, le bottier, fournisseur *to His Excellency prince Talleyrand* (1).

(1) *La Mode*, 1830 (juillet-septembre), p. 98 ; 1834 (janvier-mars), p. 293 ; 1835 (avril-juin), p. 132, (octobre-décembre), p. 224 ; 1836 (janvier-mars), pp. 71, 94, 214, 262, (avril-juin), p. 94, (juillet-septembre), pp. 45 et 344 ; 1837 (janvier-mars), p. 237, (avril-juin), p. 26 ; 1838 (octobre-décembre), p. 131 ; 1842 (avril-juin), p. 337 ; A. Cler, *la Comédie à cheval*, pp. 49 et 68 ; Amédée de Tissot, *Paris et Londres comparés* (1830), p. 8 ; *Nouveaux Tableaux de Paris* (1828), tome I, p. 201 ; Vicomte de Launay, *Lettres Parisiennes*, p. 254.

De quelles ruses n'usèrent point les boutiquiers afin d'achalander leurs clients, et jusqu'où n'allèrent pas leurs clients afin de remplir dignement le rôle bizarre qu'ils s'étaient adjugé. « C'est au point, déclare certain expert, que quelques-uns de nos dandys se font brunir les dents afin d'avoir un point de ressemblance en plus avec les véritables Anglais (1). » (Apparemment les dents brunes étaient alors chez les Anglais un signe distinctif.) Et Gronow, qui de même se trouvait en bonne place pour juger des merveilleux effets de l'anglomanie, ne pouvait que s'attendrir devant les superstitions complaisantes et l'enthousiasme ingénu de nos compatriotes. « Il y a de cela longtemps, écrit-il, je fus un jour invité chez lord Pembroke afin d'y rencontrer lord C**. Avec moi se trouvait réunie toute une pléiade brillante de jeunes élégants parisiens. En dépit des années, je ris encore au souvenir de l'impatience fébrile avec laquelle ces messieurs — dont entre autres le beau Henri de Noailles, plus tard duc de Mouchy — guettaient l'arrivée du héros londonnien. » Enfin le héros parut et, disons-le de suite, son apparition fut de celles qui restent à jamais gravées dans la mémoire. Le héros était petit et obèse. Il portait un habit largement ouvert et sous cet habit un gilet rose tout court lequel gilet lui coupait exactement le torse en deux. Ajoutez à cela que de ses poches pendaient force breloques et de sa tête quantité de cheveux très longs, très raides et très jaunes que tour à tour il rejetait en arrière ou laissait négligemment retomber sur ses yeux. Telle était la surprise que lord Pembroke réservait à ses hôtes et l'on conçoit qu'à la rigueur ceux-ci n'aient point su d'abord à quoi s'en tenir exactement. N'importe, lord C** arrivait droit de Londres, qui mieux est, il jouissait là-bas d'une autorité sans limites (c'est Gronow qui l'affirme)

(1) A. Cler, *la Comédie à cheval*, p. 48.

et devant de pareils titres il est bien évident que des Parisiens n'avaient qu'à s'extasier (1).

***

Mais le triomphe de l'anglomanie ce fut les sports, et là, nous devons en convenir, l'influence britannique eut sa raison d'être et son utilité. Encore une fois, bien entendu, la mode y joua le grand premier rôle et si les dandys et les lions témoignèrent soudain un goût irrésistible pour les exercices les plus divers, il va de soi que ce fut primitivement par souci d'élégance et de bon ton. Néanmoins, c'est bien de cette époque que date l'introduction des sports en France. Et je ne parle point de la boxe (2), importation toute récente alors, ni du tir aux pigeons (3), également en faveur, ni même de la la chasse à courre (4) qui de nouveau réunissait force adeptes, mais ne pouvait en somme figurer qu'à titre de divertissement, je parle ici d'élevage et de courses. Il est certain que, par ignorance, routine, incurie, nos races de chevaux dégénéraient de manière alarmante (5). La question valait qu'on y songeât. Remédier à cet état de choses constituait avant tout une mesure de sécurité nationale et promettait en outre de créer dans le pays un nouvel élément de richesse. Une fois le but indiqué ainsi que les moyens d'y parvenir, il importait d'en-

(1) Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 58.

(2) Paul de Kock, *la Grande Ville. Nouveau Tableau de Paris* (1843), pp. 171 et suiv.; A. Cler, *la Comédie à cheval*, p. 86; *les Français peints par eux-mêmes* (le Maître de chausson), vol. II, p. 342.

(3) Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, p. 68; *les Français peints par eux-mêmes*, vol. I, p. 375; A. Gibert et P. de Massa, *Historique du Jockey Club*, p. 20.

(4) Vicomte de Launay, *Lettres Parisiennes*, p. 276; *la Mode*, 1837 (janvier-mars), p. 287, (juillet-septembre), p. 273, (octobre-décembre), p. 127; A. Cler, *la Comédie à cheval*, pp. 59 et 60.

(5) A. Cler, *la Comédie à cheval*, pp. 119 et suiv.

courager les éleveurs, d'où la nécessité d'épreuves sportives et l'institution de prix.

Au reste, les courses n'étaient pas chez nous un spectacle inédit puisque déjà, sous Louis XVI, elles avaient officiellement existé. Entourant la reine et bottés à l'anglaise, n'avait-on pas vu le duc de Chartres, le comte d'Artois, Lauzun, Fitzjames et Champcenetz applaudir à la victoire de *Teucer* sur *Cornus* et de *Glow-Worm* sur *King Pippin*? Les paris firent alors fureur, on s'en souvient, et le roi lui-même y risqua son petit écu. Il est vrai que cette fureur dura peu et bien vite la cour eut d'autres plaisirs en tête. Napoléon essaya de redonner à l'élevage quelque essor. Il projeta de favoriser les courses à la fois en province et dans la capitale, fonda le grand prix de Paris, un prix de 4.000 francs! et le 24 septembre 1809, le duc d'Otrante, en grand gala, venait assister aux épreuves du Champ de Mars. Quoi qu'il en soit, ces courses toutes administratives et négligées du public riche, où dominait l'élément militaire, où les paris étaient nuls, où les gens de police à cheval galopaient derrière les jockeys et même les devançaient au but, semblèrent aux premiers Anglais qui les virent en 1814, tout à fait ridicules. On eût dit une revue de de gendarmes ou de gardes nationaux (1).

Il fallut attendre l'avènement de Charles X pour que ces sortes de réunions prissent un aspect nouveau. Ce n'est pas que du jour au lendemain elles devinssent fort brillantes et l'éternel Champ de Mars raboteux, poussiéreux, avec ses maigres estrades et ses trop rares spectateurs, son enclos d'occasion où s'habillaient et se pesaient les jockeys, ne ressemblait guère aux pelouses magnifiques d'Auteuil ou de Longchamp (2). Toutefois,

(1) Masson, *Jadis* (les Courses en France); Gronow, *Réminiscences*, vol. I, p. 94.
(2) H. Bouchot, *le Luxe Français* (Restauration), p. 275.

revenus d'Angleterre, certains émigrés comprirent ce que chez nous l'élevage méthodique et l'institution des courses pouvait offrir d'avantageux. Les premiers qui parlèrent sérieusement de sports furent Alfred d'Orsay, M. de Girardin et surtout le duc de Guiche (1). Protégé par le duc d'Angoulême, son maître, celui-ci commença de réorganiser les haras de fond en comble et, coup sur coup, publia diverses brochures qui ne passèrent point inaperçues. Les trois glorieuses mirent un terme à ses projets ; mais la question n'en resta pas moins à l'ordre du jour. Louis-Philippe en comprit de suite l'intérêt et, reprenant les idées de M. de Guiche, le duc d'Orléans fit de son mieux pour encourager l'élevage (2).

Cependant, les résultats obtenus furent surtout le fruit de l'initiative privée et plus qu'à nul autre dus à lord Henry Seymour (3), le fondateur et premier président du Jockey-Club. De cet Anglais qui naquit, vécut et mourut en France, la légende a fait le *milord Arsouille* que l'on sait, le grand meneur de sarabandes, le héros des échauffourées populacières, le millionnaire au bras d'Hercule, au cœur d'or qui brisait les mâchoires à coups de poing et les guérissait avec des billets de banque. Or, la légende a ceci de curieux qu'elle n'offre pour ainsi dire aucun point de contact avec l'existence véritable de lord Seymour et que le bruit de ses exploits imaginaires et la réputation glorieuse dont il fut l'objet ne cessa de faire le chagrin de sa vie. En réalité, milord Arsouille n'eut toute sa vie qu'une passion, qu'un but : les sports et, naturellement doué de

(1) Voir pp. 73 et 74. *la Mode*, 1829, pp. 184 et suiv. ; 1830 (juin mars), pp. 214 et 244, (avril-juin), p. 228.

(2) Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, pp. 69 et suiv. ; *la Mode*, 1834-(avril-juin), p. 16 ; 1835 (janvier-mars), p. 95.

(3) J. Boulenger, *les Dandys* (Milord Arsouille) ; Gronow, vol. I, p. 171.

force et d'adresse, il excellait à la fois en temps qu'homme de cheval, escrimeur ou boxeur.

On le connaît surtout aujourd'hui pour son écurie fameuse (à certains moments elle contint jusqu'à soixante bêtes, uniquement destinées au service personnel du milord) et son haras de Glatigny, où figurèrent la plupart des meilleurs chevaux de l'époque, *miss Annette*, *Frank*, *Royal Oak* et *Monarque*, père du célèbre *Gladiateur*. Seymour y consacrait effectivement une large part de ses revenus; il surveillait en connaisseur les progrès de ses pensionnaires et mettait à les voir triompher un amour-propre incroyable. D'ailleurs, qu'il fût question d'élevage ou de savate, jamais homme ne se résigna de moins bonne grâce à la défaite et c'est de toutes ses forces qu'il désirait vaincre. « Afin d'être sans rival en quelque chose, il avait exercé pendant des années le petit doigt de sa main droite, au point de lever avec ce seul doigt un poids de 100 livres à la hauteur de son épaule. » De même, pour tenir tête aux boxeurs de profession, il s'était astreint à l'entraînement le plus sévère et, disent les contemporains, « on était effrayé en contemplant le monstrueux développement de son biceps qui ne mesurait pas moins de 52 centimètres, la grosseur de la taille ordinaire d'une jeune fille ». Conduisait-il dans Paris? il lui fallait à tout prix dépasser tout le monde, « à ce point qu'il eut un jour l'audace de couper l'équipage de Charles X. Le soir même, un aide de camp venait lui signifier l'ordre de quitter la France, ordre qu'on parvint, non sans peine, à faire révoquer, grâce à de puissantes influences ». Vraiment, Seymour était ce qu'on peut appeler un sportsman (1).

Dans l'hôtel de sa mère, c'est-à-dire l'ancien hôtel

(1) Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, première série, pp. 214, 262; d'Alton Shée, *Mémoires*, vol. I, p. 137.

Demidoff, dont le café de Paris occupait le rez-de-chaussée, il avait conservé tout un étage, transformé selon ses instructions en un vaste gymnase : trois salles ornées de panoplies, de masques d'escrimeurs et de gants à boxer, avec des chambres pour la toilette, force prévots d'armes et quantité de valets habiles à prodiguer aux hôtes de leur maître les soins les plus minutieux. Là, plusieurs fois la semaine, les adeptes du milord se donnaient rendez-vous et, masque en tête, fleuret au poing, s'escrimaient à qui mieux mieux. Là se retrouvait la phalange dorée du boulevard, le terrible marquis du Hallay-Coëtquen, le mince et blond Guy de la Tour du Pin, Gronow, mystérieux et correct, et cet étonnant major Frazer lequel discourait, fumait, chiquait, buvait sans trêve et ne consentait à s'éloigner de la rue Taitbout que sous les prétextes les plus graves, comme lorsqu'il s'engageait par exemple à faire à cheval, durant trois jours consécutifs, cinq fois le tour du Bois de Boulogne, autrement dit soixante-quinze lieues.

Je laisse à penser en effet si pour faire diversion à la boxe ou l'épée, tout ce monde parlait chevaux. Divans hospitaliers, boissons abondantes, cigares inestimables contribuaient à favoriser sur ce chapitre les projets les plus aventureux et l'exemple de cavaliers tels que Frazer, d'éleveurs tels que Seymour, la réputation d'arbitres tels que l'honorable Martin Hawke, lord Pembroke ou C.-J. Apperley (1) ne laissait pas que d'émouvoir pro-

(1) Voir p. 210. Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 102. Aux yeux de nos grands-pères voici l'aspect que prenait le sportsman britannique : « Lord Goodmanners n'a pas moins de cinq pieds huit pouces. Sa figure est pâle comme son paletot castor mastic, ses yeux bleus comme sa cravate azur perlé. Il y a de la grâce et de l'étrangeté dans ses traits de la gêne et de la fierté dans ses mouvements, du ridicule dans sa démarche... A cheval lord Goodmanners acquiert toute la grâce d'un habitué des steeple-chases. Il manie admirablement son *Jacques II*, pursang venu d'Angleterre *par le paquebot*. Nul mieux que lui ne sait arrêter brusquement un galop, *tourner un buisson*, glisser comme une flèche sous les arbres d'un chemin couvert, franchir une barrière

LA COURSE AU CLOCHER

(Bibliothèque Nationale).

digieusement les habitués du lieu. Sans contredit, le cheval devenait l'exercice fashionable entre tous, le sport en vogue, le sport type. Chacun y voulait témoigner de son expérience, donner son opinion, figurer à titre de connaisseur. C'est pourquoi, flattant la mode, les journaux annonçaient à grand fracas les ventes publiques de Crémieux et Chéri (1), que chaque soir « en pantalons blancs et bottes vernies, avec l'habit de cheval, les éperons et la petite canne à pomme d'argent », les oisifs s'en venaient jeter un coup d'œil chez Franconi (2); que le Bois de Boulogne égalait durant les beaux jours « cette brillante et tumultueuse promenade d'Hyde Park où les plus riches et les plus belles voitures de Long-Acre roulent en volant sur la poussière, au milieu d'un essaim de jeunes cavaliers, galopant autour des portières » ; enfin c'est pourquoi les Champs Elysées eux-mêmes se peuplaient de *gentlemen-riders* qui, suivant le genre dit genre britannique, chevauchaient « le corps ployé en deux, leurs jambes en avant du quartier de la selle et tellement écartées qu'il eût presque suffi de trois de ces cavaliers fashionables marchant de front pour interrompre la circulation sur une route royale de première classe (3) ». D'ailleurs, qui ne

ou un fossé. Le trot, *cette allure si difficile*, est celle qu'il affectionne. Il ne se sert jamais de ses éperons. Sa cravache est *riche mais simple*. Il a aussi de 20 à 25.000 livres de revenus et de 100 à 150.000 francs de dettes courantes. N'allez pas croire que jamais il manque d'argent : mais il a des dettes comme il a des éperons, comme il a le spleen et la gastrite, par genre. » E. Gourdon, *Physiologie du Bois de Boulogne*. pp. 38, 41 et 42.

(1) *La Mode*, 1830 (janvier-mars), p. 283; (avril-juin), p. 226; 1836, (janvier-mars), p. 16; 1837 (janvier-mars), p. 286, (avril-juin), p. 196.

(2) « Dès le premier jour, il a été de bon ton d'aller à Franconi. Les coureurs, les dandys du bois de Boulogne, les amateurs de chevaux et d'équitation n'y manquent pas un soir. Le meilleur genre pour eux consiste à rester debout et à se presser à la seconde entrée dans le passage ménagé sous l'orchestre pour les écuyers et les chevaux. C'est la place des membres du *Club des Jockeys* et de nos premières célébrités fashionables. » *La Mode*, 1835 juillet-septembre, p. 32.

(3) A. Cler, *la Comédie à cheval*, p. 52.

se prétendit alors *gentleman rider*? « N'avons-nous pas le sporstman à cheval, écrivait un contemporain, le sportsman à pied, le sportsman riche, le sportsman ruiné et même le sportsman qui n'a jamais eu rien à perdre? Qu'est-ce que le jeune duc et pair qui possède un haras et l'équipage le plus irréprochable de Paris? un sportsman. La fraction d'un agent de change qui va se promener au Bois sur une haridelle qui a traîné son cabriolet pendant la semaine, le clerc de notaire et le commis marchand qui vont équiter à Romainville ou à Montmorency, ne sont-ils pas des sportsmen? La jeune vicomtesse toute exquise, et dont la tenue à cheval est d'une délicieuse hardiesse, est encore un sportsman femelle. Sportsman est aussi la demoiselle entretenue qui galope à tort et à travers sur un locatis. Et que l'on n'aille pas croire que cette énumération contienne le sommaire de l'innombrable tribu des sportsmen (1). »

L'espèce était effectivement susceptible de varier à l'infini. Toutefois, je ne veux parler ici que du groupe d'anglomanes fervents, émules et commensaux habituels de lord Seymour, qui, brûlant d'imiter un si noble exemple, se lancèrent à l'envi dans la carrière sportive. Ce fut en 1827 que, pour la première fois, la casaque orange à toque noire du milord parut sur le Champ de Mars. Les courses s'y donnaient au printemps et à l'automne. Mais nous avons vu qu'elles manquaient d'éclat et plus volontiers Seymour et ses amis : élégants du boulevard tels que Machado, Laffitte, Caccia, Walewski, riches éleveurs tels que MM. Fasquel ou Rieussec (2), se réunissaient au Bois de Boulogne. Au surplus, il ne s'agissait là que de matches, de poules, de

(1) O. Uzanne, *les Modes de Paris*, pp. 104 et 105, 117 et 118; A. Cler, *la Comédie à cheval*, pp. 112 et suiv.; *les Français peints par eux-mêmes* (R. d'Ornano, *le Sportsman parisien*), vol. II, p. 228.

(2) A. Gibert et Ph. de Massa, *Historique du Jockey Club*, pp. 13, 15, 16, 18.

paris de gré à gré, épreuves qui ne ressemblaient guère, somme toute, à nos courses officielles (1). Elles y ressemblaient d'autant moins que le Bois lui-même n'était alors qu'une « plaine sans mouvement, où croissaient comme à regret de chétifs taillis », où « certaines parties presque entièrement dénudées n'offraient à l'œil qu'un terrain sablonneux, parsemé de mousses et de touffes de bruyère ». Le grand point de ralliement était le *Mille de Dreck* ou le *Rond de Mortemart* et bien qu'en ce temps, pour s'y rendre, la distance parût énorme, le lieu désert et maussade, chaque jour, cravache au poing, les anglomanes y venaient lancer à toute bride leurs « coursiers d'Albion » (2).

Aux courses plates enfin ne tardèrent pas à s'ajouter les courses d'obstacles et, dès 1830, près de Jouy-en-Josas, un parcours eut lieu, réunissant huit concurrents dont lord Pembroke, le Prince de la Moskowa, MM. de Normandie, de Noailles, Allouard et d'Orsay. « Nos agréables de salon ont voulu à leur tour trancher du gentleman, annoncèrent les gazettes ; la mode des paris et des courses a donc été importée ; voici maintenant celle des steeple-chases. » Et les jeunes ambitieux de se ruiner en chevaux anglais, d'arborer des casaques multicolores, de choir dans les fossés; et toutes « les notabilités de la haute fashion » d'accourir en équipage afin de surveiller les péripéties de ces nouvelles sortes de luttes (3).

L'amusante époque ! et comme on les voit bien ces gentlemen-riders de la première heure avec leurs toques enfoncées jusqu'aux yeux, leurs florissants colliers de

(1) *La Mode*, 1829, p. 187; 1835 (janvier-mars), p. 95.

(2) E. Gourdon, *Physiologie du Bois de Boulogne*, pp. 47 et 48; Daniel Stern, *Souvenirs*, p. 239; *la Mode*, 1838 (janvier-septembre), p. 214; A. Cler, *la Comédie à cheval*, p. 57.

(3) Ch. Yriarte, *les Cercles de Paris*, p. 96; *la Mode*, 1830 (janvier-mars), pp. 280, 282; 1836 (janvier-mars), p. 214; 1838 (janvier-mars), p. 345.

barbe et par-dessus tout leurs mines graves et réfléchies, discourant avec importance des moyens de *Saturnus* ou de *Jacques II*. Car s'ils montaient à cheval, ils en parlaient, je le répète, encore bien davantage et les échos du Café Anglais et du tir aux pigeons ne cessaient de retentir du récit d'exploits hippiques ou d'arguments en faveur de la race de pur-sang. « Mortellement taciturne lorsqu'il se trouve dans une société étrangère aux améliorations de la race chevaline, affirme un contemporain, le sportsman devient d'une intarissable loquacité lorsqu'il rencontre un autre homme aussi spécial que lui : leur conversation roule exclusivement sur les favoris du *Derby* et surtout sur le *Stud-Book*. C'est que la superstition du pur-sang est pour lui plus qu'un axiome, un théorème incontestable : c'est une religion, un fanatisme, un fétichisme ! Il la proclame, il la soutient avec une égale énergie pour ses chevaux, ses bull-dogs, ses coqs de combat, ses lévriers et ses pigeons pattus. Il en soutiendrait la suprématie, fût-il en rivalité avec une altesse royale, fût-il dans la boîte à clous de Régulus ou sur le gril de Guatimozin (1). » Toutes proportions gardées, j'imagine que ce portrait fut un peu celui de bon nombre des amis de Seymour.

Pourtant, à force le jour de courir la campagne et le soir de parler turf et *Stud-Book*, nos amateurs en vinrent à chercher les moyens de tirer de leurs efforts tout le parti possible. Ils étudièrent la question et, le 11 novembre 1833, plusieurs d'entre eux émirent le projet de constituer une Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France. Les membres fondateurs furent MM. de Cambis, Maxime Caccia, Casimir Delamarre, Demidoff, Fasquel, Charles Laffitte, Ernest Le Roy, de Normandie et Machado ; la présidence revint à lord Seymour ; la vice-présidence à

(1) *Les Français peints par eux-mêmes*, vol. II, p. 230.

M. Rieussec ainsi qu'au prince de la Moskowa. Les ducs d'Orléans et de Nemours voulurent bien figurer l'un et l'autre à titre de membres honoraires (1).

Il serait trop long d'analyser en détail le programme de notre grande société hippique. Sachons seulement qu'elle se proposait de remédier à la décadence de nos races de chevaux en encourageant en France l'élève du pur-sang et cela surtout grâce à la diffusion des courses. Tel était en un mot la tâche qu'elle se réservait et dont au reste avec le temps elle devait s'acquitter pour le mieux ; tel fut ce que l'anglomanie laissa chez nous de durable et d'utile. A coup sûr, pour commencer, le gros public n'y voulut voir qu'un jeu d'oisifs, mais l'avenir se chargea de donner tort aux plus incrédules et quiconque peut actuellement juger des résultats obtenus. En 1834, année qui suivit sa fondation, la Société ne comptait encore qu'assez peu de membres et ce fut un trait de génie que d'instituer sous son patronage un *club*, le *Jockey's Club*. Figurer au milieu des sommités du turf et dans un cercle présidé par un insulaire authentique ne pouvait manquer de séduire. Chacun voulut en être et comme on ne pouvait être du cercle sans être en même temps de la société, les sports tout aussitôt recrutèrent nombre d'adhérents.

J'ai dit précédemment que les débuts du Jockey furent très gais et, de fait, les mémoires de l'époque sont là pour en témoigner. Il ne faudrait cependant pas croire que les membres fondateurs demeurassent inactifs. Tout de suite, ils entrèrent en campagne ; ils élaborèrent un règlement des courses, obtinrent la concession définitive du Champ de Mars et, couronnant leur ouvrage, inaugurèrent l'hippodrome de Chantilly. L'une après l'autre, deux réunions eurent lieu en 1834 et 1835 et le succès qu'elles obtinrent détermina la Société d'Encoura-

(1) Voir *Historique du Jockey Club.*

gement à fonder pour 1836 le prix du Jockey-Club, notre Derby national. Chantilly, cette année-là, vit trois jours durant ses auberges regorger d'une clientèle brillante et les éleveurs ne manquèrent pas d'engager dans les épreuves leurs chevaux les mieux doués. Qu'on y songe! Outre le prix de la société, un prix de 5000 francs! le duc d'Orléans offrait pour sa part 3500 francs et le duc d'Aumale 2000, sommes plus qu'honnêtes pour l'époque. Enfin, « tranchant du grand seigneur », M. de Rothschild envoyait une coupe d'or. Le dimanche, 24 avril, toute la fashion se trouvait à son poste afin d'assister aux triomphes successifs de *Frank* et de *Miss Annette*, deux produits de lord Seymour, journée sensationnelle, événement dans les fastes hippiques et qui pour ainsi dire consacra les sports de manière officielle (1).

***

Cependant, pour quelques articles enthousiastes parus dans les gazettes mondaines ou *le Journal des Haras*, il n'en faudrait pas conclure que les courses, au temps de Louis-Philippe, approchassent de ce qu'elles sont aujourd'hui. On était loin de nos grandes semaines et de nos foules enthousiastes. Sans doute, par sa nouveauté, le spectacle était-il dans une certaine mesure apte à captiver l'attention : les oisifs et curieux allaient de près voir les choses et de loin le gros public donnait son opinion ; mais, en somme, chez ceux-ci comme chez ceux-là, bien peu y trouvaient un réel intérêt. Sauf dans le groupe très restreint des clubmen et des connaisseurs,

(1) Jacques Boulenger, *les Dandys* (les Débuts du Jockey Club et le premier derby de Chantilly) : *la Mode*, 1835 (avril-juin), p. 156 ; 1836 (avril-juin), p. 83, (juillet-septembre), p. 267 ; 1837 (avril-juin), pp. 137, 219 ; 1838 (avril-juin), pp. 163, 220 ; 1842 (avril-juin), pp. 19, 128, 137, 299 et 300.

nul ne se serait avisé de suivre avec exactitude les réunions sportives, encore moins de surveiller avec méthode la carrière et les progrès de tel ou tel cheval. Et qui n'eût ri dans le camp des profanes à l'idée que les courses pussent être jamais autre chose qu'un vague passe-temps!

« Les courses, note Castellane (1833), ont eu lieu au Champ de Mars. Ce spectacle avait attiré assez de monde; le prince royal et le duc de Nemours y étaient; c'est du reste assez peu curieux; qui voit une épreuve les voit toutes. (1) » Notons que c'est un officier qui parle, un officier de cavalerie. Que sera-ce lorsque, sur le même article, nous entendrons les avis de Joseph Prudhomme! Pour celui-là, non seulement le cheval anglais est un luxe superflu, mais encore suspect, luxe peu recommandable, luxe d'excentriques, digne de ces jeunes fous « qui vivent à Paris et dont l'existence entière se passe au Bois de Boulogne », de ces beaux fils « tous plus ou moins membres du Jokey Club, dépensant tous quelques cent mille livres de rente, crevant leurs chevaux, brisant leurs voitures et se rompant de loin en loin une ou plusieurs côtes ». Telles étaient les idées puériles que les gens graves se faisaient alors sur l'élevage. Quant à ce fabuleux personnage désigné sous le nom de *jockeï*, il dépassait, il faut bien le dire, l'imagination de nos grands-pères. Et, je vous le demande, que penser d'un homme qui, « couvert de laine, *nourri d'eau chaude*, ouaté des pieds à la tête, marchant du matin jusqu'au soir, se harassait, transpirait, diminuait par tous les moyens en son pouvoir ». Aussi bien, conclut avec dégoût le même satiriste, aussi bien « un trop long séjour parmi ces misérables acteurs de nos parodies équestres — elles n'ont encore abouti qu'au ridicule — donnerait à

(1) Castellane, *Journal*, vol. III, pp. 87 et 356.

ces pages l'odeur du chenil, de la bière forte ou du whisky (1). »

Mais pour les hommes sains d'esprit, le nec plus ultra de la démence était évidemment la *chasse du clocher*, en langage actuel, steeple-chase. Sur ce point, nulle erreur possible et tous tombaient d'accord pour juger l'exercice comme une preuve de folie furieuse. « L'homme blasé dans l'âge des plaisirs ne se rattache plus à la vie que par le risque de la perdre, déclarait sentencieusement *la Mode*. On ne peut expliquer qu'ainsi le choix d'un péril sans gloire, tel que la chasse du clocher, en attendant que la mode vienne de se laisser mourir de consomption... C'est avec regret que nous verrons toujours s'introduire en France de pareils symptômes d'une *maladie mortelle, quand elle attaque une nation au cœur...* Le dégoût est mal contagieux; et l'on ne saurait dire jusqu'à quel point déjà, dans notre pays autrefois si gai, l'ennui de soi-même a fait des progrès parmi les jeunes hommes de toutes classes et de tous états. *La Mode* appelle l'attention sur cette rapide décadence où semble nous précipiter une imitation impropre des mœurs et usages de Grande Bretagne. » Puis, revenant à la charge, la même feuille posait nettement les conditions du problème : « Avoir une jambe, un bras cassé dans une bataille, cela s'appelle de l'honneur; avoir un bras, une jambe rompue dans une *chasse au clocher*, comment l'appelez-vous? » Bref, lutter pour lutter, vaincre pour vaincre, faire preuve d'énergie, de vigueur et d'adresse, uniquement par goût d'effort physique, voilà ce qui dépassait les conceptions du temps. Que l'on jouât sa vie sur le terrain ou face à l'ennemi, rien de mieux; mais à che-

(1) *Paris ou le Livre des Cent-et-un* (1833); tome IX, pp. 112 et 113; F. Deriège, *Physiologie du lion*, pp. 57 et suiv.; E. Gourdon, *Physiologie du Bois de Boulogne*, p. 37; Desnoyers, Janin, etc., *les Etrangers à Paris*, pp. 8 et suiv.

val et pour le simple plaisir d'arriver premier, vraiment cela ne pouvait que sembler ridicule et pernicieux. « Vous êtes fous, s'écriait un sage à l'adresse des jeunes sportsmen, vous êtes fous de chercher ainsi des obstacles pour les surmonter tous; vous ne savez donc pas que les obstacles usent et brisent les hommes. *Vous voulez courir toujours droit devant vous; vous êtes insensés!* » Telles étaient les discours tragi-comiques auxquels donnait lieu la mode des steeple-chases et lorsqu'en 1842 on abandonna le terrain de la Croix de Berny, chacun rendit grâce aux dieux, parce que « cette fougueuse et insuportable rivière de Bièvre, *qu'il fallait franchir à l'arrivée ou au départ, importunait, salissait et affligeait les courses* » (1).

Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que cette manière d'envisager la question sportive appartînt exclusivement au gros public. Malgré la fureur d'imitation qui sévissait dans l'entourage de Seymour, il y avait en somme bien peu de ses compagnons en état de rivaliser avec lui d'expérience et de réelle ardeur. Sans doute, la Société d'encouragement acquit vite un certain lustre; mais n'oublions pas que ce fut du jour surtout où l'on y joignit un cercle à l'anglaise. De même elle obtint des résultats que les profanes affectent trop aisément d'ignorer; mais n'oublions pas davantage que, pour commencer, on s'y divertit furieusement et la preuve en est que, jugeant ces plaisirs peu sportifs, Seymour ne tarda guère à donner sa démission de président. Enfin l'on y parlait chevaux, c'est entendu; mais pour cela était-il bien nécessaire d'en posséder soi-même. On en voit tant, rapporte un malicieux contemporain, « qui acquièrent le titre de sportsman sans jamais monter à cheval et cela parce qu'ils s'arrangent de façon à se lier avec les

(1) *La Mode*, 1830 (janvier-mars), pp. 280, 282; 1838 (janvier-mars), p. 345; 1840 (avril-juin) pp. 110, 111, 112; 1842 (avril-juin), p. 19.

lions équestres les plus renommés, qu'ils écoutent et répètent leurs conversations hippiques et qu'ils se montrent aux places les plus apparentes dans toutes les courses ». Et non moins clairvoyant, un deuxième ajoutait : en résumé, «le *jockei's Club* est une fiction fashionable. Les plus riches et les plus gais de nos inutiles composent cette charmante société, sorte de franc-maçonnerie élégante, décalque des modes anglaises (1) ».

Il y avait dans ces réflexions et bien d'autres du même genre une grande part de vérité. Au fond, ce qui séduisait tant n'était pas l'élevage en lui-même, — on avait alors si peu d'expérience ! — ni l'espoir d'un gain quelconque, — nous avons vu à quels chiffres dérisoires s'élevaient les prix ; enfin, il ne s'agissait point davantage d'un goût impérieux pour les exercices physiques. Non, ce qui plaisait d'abord, c'était le cadre, les accessoires, tout le côté *chique*, l'aspect aventureux et galant d'un hippodrome « animé de jeunes hommes, de jeunes femmes, de chevaux et de voitures, de groupes de parieurs, de déjeuners dans les calèches, d'échanges de bonjours et de *shake-hands* ». Il fallut attendre longtemps encore avant que l'on se décidât en France à considérer les choses d'un œil moins frivole, et si les courses obtinrent droit de cité sous le règne de Louis-Philippe, on peut dire que le goût du cheval n'y joua en somme, au début, qu'un rôle assez médiocre. « On en eut tout au plus la manie et la prétention. Pour beaucoup de fashionables, le pur-sang ne fut, comme un gilet ou une cravate, qu'une affaire de mode ; on se donna les dehors de la passion hippique précisément parce que c'était un moyen de se distinguer de la foule ; mais ce que ce rôle avait de forcé et de factice se tra-

(1) Vicomte de Launay, *Lettres Parisiennes*, p. 2 ; *la Mode*, 1829, p. 186 ; 1835 (avril-juin), p. 156 ; A. Cler, *la Comédie à cheval*, pp. 46, 47, 63, 64, 71.

hissait à chaque instant. » Et lorsque des Français reconnaissaient eux-mêmes si bien leurs faiblesses, que n'en devaient penser les Anglais ! Il faut entendre avec quel accent de commisération C.-J. Apperley, Thomas, Raikes ou lady Granville parlent de nos premières tentatives d'élevage ou de steeple-chases (1).

« Ils n'y comprennent rien de rien », ajoutait Gronow, et ce que le capitaine disait des sports, je crois qu'on eût pu le dire aussi bien de toutes les modes anglaises en vogue sous Louis-Philippe. Jamais influence étrangère ne s'exerça de façon plus tyrannique, mais en même temps plus superficielle. En vérité, ces Anglais dont partout, en toute circonstance, ils prônaient la tenue, les usages et les goûts, nos anglomanes (j'entends les anglomanes de 1830, car aujourd'hui leurs successeurs sont beaucoup mieux renseignés) paraissaient n'avoir eu sur eux que des idées singulièrement rudimentaires et fantaisistes. Dieu sait pourtant qu'ils avaient sous les yeux des modèles authentiques ; mais, chose curieuse, à nous en rapporter aux témoignages de l'époque, ils sembleraient bien plutôt ne les avoir connus que par ouï dire. Ce serait à croire qu'à force de superstitions complaisantes les Anglais, L'ANGLAIS n'ait jamais été dans leur esprit qu'une sorte de personnage fictif dont le caractère et les moyens d'expression se fussent bornés à cinq ou six gestes également élémentaires et conventionnels. Et lorsqu'on songe à la passion saugrenue dont furent victimes nos grands-pères, à quoi se réduisait-elle effectivement, si ce n'est à quelques menus détails de toilette, à quelques semblants d'usages, à quelques vagues attitudes ; somme

(1) Th. Raikes, *Journal*, vol. I, p. 220, vol. IV, p. 11 ; Gronow, *Reminiscences*, vol. II, p. 327 ; Countess Granville, *Letters*, vol. II, p. 104 ; voir aussi C.-J. Apperley, *Nemrod ou l'Amateur des chevaux de courses*. Bruxelles, 1838.

toute, rien que de purement extérieur et d'artificiel. Certes, ils prenaient des airs impassibles, tiraient des pigeons, sellaient leurs chevaux très en arrière ; mais tout cela ne faisait point que ce rôle insolite ne jurât irrémédiablement avec leur nature véritable et que le masque dont ils s'affublaient ne retombât de lui-même, à tout instant.

CHAPITRE V

THACKERAY A PARIS

I. Les débuts de Thackeray. — II. Thackeray et la France.

I

« Je ne sais rien de plus agréable que d'ouvrir l'œil, en constatant qu'autour de soi le soleil éclaire des objets nouveaux ». Ainsi parlait Thackeray lorsqu'il se remémorait ses voyages en France et ses lendemains d'arrivée à l'hôtel de Boulogne. « Vous vous éveillez, poursuivait-il avec bonne humeur, dans un lit très clair, surmonté d'un haut baldaquin de percale rouge ; les fenêtres sont coquettement drapées avec des pièces de mousseline et de calicot, voyantes et communes ; sur le carrelage, un tapis étale ses maigres lambeaux et tout néanmoins semble aussi confortable et réjouissant que possible. Le soleil brille avec plus d'éclat que vous ne l'avez vu briller depuis un an ; le ciel est mille fois plus bleu et comme il est gai ce tintamarre de voix claires, alertes et bien françaises qui de la cour monte jusque sous vos fenêtres ! Les sonnettes sonnent éperdument ; quelque famille sans doute qui prend la poste pour Paris ; et Dieu sait le bavardage du courrier, du postillon, des garçons d'hôtel et des spectateurs ! On entend l'aubergiste crier : « Quatre biftecks aux pommes pour le trente-trois ! » (Oh ! mes compatriotes, que j'aime

vos goûts et vos usages !) et la femme de chambre en train de rire et qui dit : « Finissez, monsieur Pierre ! » (Que diable, peuvent donc fabriquer ces gens-là ?) Un gros Anglais ouvre brutalement sa fenêtre et hurle à tue-tête : *Dee dong garsong, vooly voo me donny, lo sho, ou vooly voo pah !* Vainement, il vient de sonner une bonne demi-heure. Mais enfin cet appel énergique porte ses fruits et bientôt voilà notre homme en état de gagner la salle à manger où, s'emparant de trois petits pains chauds, de jambon grillé, de volaille froide et de quatre œufs à la coque il accomplit ce qu'il appelle *son premier repas français* (1). »

Tout cela, Thackeray n'avait qu'à fermer les yeux pour l'entendre et le voir, car, maintes fois, arrivant d'Angleterre, il était venu loger à l'Hôtel des Bains, pour de là, le jour suivant, prendre la diligence Laffitte et Caillard qui s'en retournait à Paris. Quels souvenirs il en devait garder de ces diligences du vieux temps et quelles descriptions amusantes il se réservait d'en faire ! énormes et lourdes machines, bruyantes, sonores, poudreuses, avec leurs cargaisons de voyageurs, leurs monceaux de colis et leurs postillons légendaires en veste courte et culotte blanche, avec la poudre et la queue, le chapeau de cuir sur l'œil, les bottes géantes et le fouet dont, à l'entrée de chaque village, les claquements redoutables se mêlaient aux appels de trompe, aux grincements des roues, au charivari des grelots (2).

De ce trajet de Boulogne à la capitale et des spectacles de la grand'route, Thackeray, pour plus tard, notera dans sa mémoire force détails. A tout bout de champ,

(1) Thackeray, *The Paris Sketch Book*, p. 5. Pour toute cette étude sur Thackeray, nous nous sommes servis de l'édition Macmillan, 1902.

(2) Thackeray, *Roundabout Papers*, pp. 222, 254, 255 ; Th. Raffles, *Letters during a tour through France, Savoy, Switzerland, Germany and the Netherlands*, p. 19 ; *l'Hermite rôdeur ou observations sur les mœurs et usages des Anglais et des Français*, p. 10 ; *les Français peints par eux-mêmes* (le Postillon), vol. I, p. 295.

dans ses articles ou dans ses contes, nous reverrons l'auberge de Montreuil, où l'on avait coutume de faire si bonne chère, et la côte où, postées sur le bord du chemin, les paysannes offraient aux voyageurs les fruits de la saison ; nous verrons l'équipage traversant à grand fracas les bourgs endormis, les haltes aux maisons de poste, les bêtes fumantes qu'on dételait à la clarté sourde des lanternes, puis, tandis que le véhicule poursuivait sa route, l'aurore blanchissant la cime des peupliers, les étoiles mourant une à une et le soleil projetant ses flammes à l'horizon (1).

Mais, cédant à ses penchants d'humoriste, Thackeray plus encore que le lever du jour aimera nous décrire ses compagnons de voyage et leur mine bizarre après un trajet nocturne en voiture, types classiques, personnages de la tradition, et tellement bien de l'époque ! Ne se croirait-on point dans la diligence d'Henry Monnier (2). Ici, la pimpante grisette qui, le matin venu, troque ses papillotes contre un élégant chapeau, objet à la dernière mode, qui, toute la nuit, se balançant au plafond du véhicule, n'a cessé de venir impitoyablement vous donner dans la figure ; en face, l'éternel commis-voyageur, boute-en-train, bavard, galant, rempli d'attentions charmantes à l'endroit de ses voisines ; puis l'Anglais, le milord hypocondre et bourru, toujours entre deux vins, suivant l'usage ; enfin la vieille dame, l'inévitable vieille dame, celle qui n'arrête point de sucer des pastilles et « répand un abominable parfum d'anisette ». Brusquement, « la vieille dame parcourt l'assemblée d'un regard furtif et dispose un mouchard sur sa bouche ; quelques minutes on voit ses yeux rouler d'une étrange manière et l'on perçoit un cliquetis confus : la vieille dame vient de remettre ses fausses dents, usten-

(1) Thackeray, *The Adventures of Philip.*, chap. XVIII.
(2) Henry Monnier, *Scènes Populaires* (le Voyage en diligence).

siles qui depuis le départ traînaient dans son panier au milieu de bonbons, d'épingles, d'oranges, de pommades, de débris de gâteaux, de paroissiens, de flacons d'eau de menthe, de gros sous et de faux cheveux ».

Serait-ce qu'on approche de Paris? Il est certain que, depuis la dernière halte, le postillon se reprend à faire claquer son terrible fouet, que le conducteur souffle dans sa trompe avec une ardeur sans pareille, que les grelots redoublent de tapage, que le fracas des sabots s'accroît de minute en minute et que la diligence, qui naguère marchait aux allures les plus paisibles, fonce maintenant devant elle, bride abattue. Le long de la route, les maisons se rapprochent, les allants et venants se multiplient et, tout d'un coup, surgit de terre une grille et deux guérites. Halte prolongée devant la grille afin de laisser aux « hommes verts » le loisir de fouiller malles et valises; puis, continuant son chemin, le pesant véhicule s'engage dans la rue du Faubourg-Saint-Denis. Cette fois, étrangers et provinciaux, tout le monde se penche aux fenêtres. Paris, c'est Paris! et lui-même, le milord ivrogne se décide à jeter un coup d'œil alentour. Spectacle en effet nouveau et contraste bizarre avec « la sombre uniformité d'une voie londonnienne où, dans l'atmosphère terne et brumeuse, tout apparaissait comme lavé à l'encre de Chine, où les demeures étaient noires, les passants noirs, le ciel noir ». Bien au contraire, ici, tout est couleur et tout est vie, ne serait-ce que ce long ruisseau qui brille gaiement au milieu de la chaussée. De droite et de gauche on aperçoit des maisons de tailles et de nuances diverses, des boutiques de merciers avec leurs écharpes écarlates claquant au vent, puis, çà et là, des marchandes de café au lait autour desquelles viennent bavarder les bonnes gens de la rue, et force guinguettes peintes en rouge, laissant voir à travers leurs pampres et

W. M. THACKERAY, EN 1840, A L'ÉPOQUE OU IL HABITAIT PARIS

(Dessin de Daniel Maclise).

(Extrait de *la Revue hebdomadaire* du 10 septembre 1910).

barreaux dorés des groupes de buveurs matineux.

Quelques tours de roue, et la voiture atteint la Porte Saint-Denis. Taillés dans la pierre, on distingue au passage des trophées et des allégories, des nymphes et des dieux marins, Louis vainqueur s'élançant à travers les flots et le lion de Hollande expirant en l'année de notre seigneur 1672. La diligence franchit les boulevards, large enfilade d'arbres verts et de façades blanches; elle s'engage dans la rue de Bourbon-Villeneuve, longue, noire, interminable et de la rue Bourbon-Villeneuve passe dans la rue Saint-Eustache. Le conducteur sonne une dernière fanfare et soudain, tout entier, l'équipage s'engouffre dans une immense cour où, parmi les appels des voyageurs, les cris des postillons, les piaffements des chevaux, deux, trois, six autres diligences entrent et sortent à la fois. Malheur au nouvel arrivant! En un clin d'œil trente va-nu-pieds s'accrochent à ses basques, se disputent sa personne, l'étourdissent de leurs invites : « *Dis way, sare; are you for ze otel of Rhin? — Hôtel de l'Amirauté? — Hôtel Bristol, sare? — Monsieur, l'hôtel de Lille? — Sacr. rrrénom de D**, laissez passer ce petit monsieur. — Ow mosh luggish ave you, sare* (1) ? »

Ce fut au milieu de ce tintamarre que le jeune William Makepeace Thackeray débarqua dans la Métropole, un beau matin de l'année 1831. Mais, en France, que sait-on de Thackeray ? L'on sait qu'il vécut sous le règne de la reine Victoria et figure au nombre des grands romanciers de l'Angleterre. L'on sait, en outre, qu'il écrivit un livre intitulé *le Livre des Snobs* et peut-être a-t-on lu *Vanity Fair*. Là, néanmoins, s'arrête invariablement pour nos compatriotes la liste de ses œuvres et, quant à son existence, il va de soi que nul ne s'en fait la moindre idée. Pourtant, Thackeray laissa bien

(1) Thackeray, *The Paris Sketch Book*, pp. 7 et suiv., 12 et suiv.

d'autres ouvrages qui, toute valeur littéraire mise à part, et pour cette seule raison qu'il y traite de nos mœurs et de notre histoire, mériterait d'être en général mieux connus de nous. Effectivement, peu d'auteurs étrangers ont plus souvent mis en cause la France et les Français et peu sur ce chapitre ont fait preuve de plus d'expérience ou d'exactitude. Car ce que l'on ne sait guère davantage, c'est que Thackeray vécut à Paris de longues années, qu'à Paris il acheva son éducation, il apprit à juger de ses propres moyens et que finalement, après avoir débuté comme élève de Gros, il y écrivit son premier livre.

Déjà, plus d'une fois, nous avons rencontré dans cette même ville tel ou tel écrivain célèbre venant de Grande-Bretagne. Souvenons-nous de Walter Scott allant au Palais-Royal faire sa cour à la Belle Limonadière, de Thomas Moore dînant chez la duchesse de Broglie, de William Spencer en visite chez lady Morgan (1). Vers la même époque, nous aurions pu également citer Byron (2) dont pourtant le séjour en France ne semble pas avoir attiré beaucoup l'attention, et le romancier Bulwer Lytton (3) qui tout jeune fit alors chez nous ses débuts dans le monde. Puis, à son tour, vint Mme Trollope, qui laissa de sa visite ses deux volumes sur Paris et les Parisiens (4); enfin Charles Dickens, lequel, en novembre 1846, arriva, remorquant à sa suite enfants,

(1) Voir pages 101, 149, 217.

(2) Il fut surtout assidu chez la princesse Bagration. « Pendant son séjour en France, une chute de cheval qu'il fit sur le boulevard le mit à deux doigts du tombeau; heureusement qu'il fut traité par Dupuytren, et il n'emporta nulle trace de cet accident, si ce n'est une horreur très vive pour Paris; aussi, à peine fut-il guéri, qu'il quitta la France pour toujours. » Comtesse de Bassanville, *les Salons d'autrefois* (deuxième série), pp. 58 et suiv.

(3) Auteur de *Pelham* et des *Derniers jours de Pompéi*. Il fut très bien reçu à Paris et faillit même épouser une fille de la marquise de la Rochejacquelin. Voir *Dictionary of National Biography*.

(4) *Paris et les Parisiens en 1835*.

servantes et bagages. Dickens alla s'installer dans une maison de la rue de Courcelles, appartenant au marquis de Castellane, et sa première impression fut une impression de froid. « Il n'y a pas une porte ni une fenêtre ici, déclare-t-il à son ami Forster; il n'y a pas une porte ni une fenêtre dans tout Paris, qui ferme, ni une fente dans tous les billons de trillons de fentes de la ville qui puisse être close pour arrêter le vent. Et le froid!... mais vous jugerez par vous-même. » N'importe; en dépit des fenêtres mal jointes, Dickens ne semble point se déplaire en France et gaiement il termine ailleurs par ces mots :

« Vive le roi des Français, roi de la nation la plus grande et la plus noble et la plus extraordinairement merveilleuse du monde!

« A bas les Anglais !

« Ch. Dickens

« Français naturalisé et citoyen de Paris. »

Bien Parisien, en effet! Il court les salons et les théâtres. Il voit, aux Français, le *Don Juan* de Molière; aux Variétés, *Gentil Bernard;* au Gymnase, *Clarisse Harlowe ;* à la Porte-Saint-Martin, *Lucrèce Borgia*. Il soupe avec Dumas, Eugène Sue, Théophile Gautier, Alphonse Karr. Il rencontre Scribe et Lamartine; un autre jour, il s'en va rue du Bac frapper à la porte de Chateaubriand, puis chez Victor Hugo, Place Royale, et rien n'est suggestif comme les quelques lignes où il décrit la mine géniale du poète et l'aspect singulier de sa demeure, pareille, dit-il, au magasin d'accessoires de quelque vaste et vieux théâtre (1).

Malheureusement, si plus tard Dickens revint à Paris, il n'y fit, à l'époque dont nous nous occupons, qu'un séjour assez bref et, somme toute, ne parla jamais de la France

(1) Dickens, *Letters*, édit. Macmillan, pp. 131, 147 et suiv., 350 et suiv ; *le Gaulois du Dimanche*, 26-27 novembre 1910, p. 25.

que dans ses lettres et pour ainsi dire en passant. Au contraire, toute sa vie, Thackeray ne cessa de nous rendre visite et ses œuvres abondent en allusions sur notre pays. Bien souvent et bien fort il s'indigna contre la France, mais la France n'en resta pas moins sa contrée d'adoption et puisque là encore il faut choisir, c'est lui sur lequel nous insisterons le plus volontiers parmi les auteurs anglais qui résidèrent chez nous.

***

Lorsqu'il passa la Manche, en 1831, la France n'était d'ailleurs point pour lui pays inconnu. Déjà, deux ans plus tôt, mettant à profit ses vacances de collégien, il n'avait pu résister à la tentation de venir, en cachette de ses maîtres, jeter un coup d'œil sur les boulevards. Le futur grand romancier n'était alors qu'un jouvenceau de dix-neuf ans et sa visite chez nous qu'une escapade. Mais si tôt majeur, il accourut de nouveau et cette fois encore, au début, je crois que la curiosité joua le rôle principal dans son voyage. Thackeray, d'assez bonne heure, avait hérité d'une fortune qui, pour modeste qu'elle fût, ne lui permit pas moins d'hésiter tout le temps voulu sur le choix d'une carrière. Il hésita donc en conscience, c'est-à-dire qu'après avoir passé par Cambridge il s'en fut à Weimar, que de Weimar il revint à Londres et que là, faute de s'être décidé pour autre chose, il résolut de faire son droit. Malheureusement le droit ne réussit point à le captiver. En définitive, ses goûts le portaient naturellement vers les lettres et les arts pour lesquels de tout temps il avait manifesté des aptitudes très diverses. C'est ainsi qu'étudiant à Cambridge il avait d'un seul coup fait ses débuts comme poëte et comme prosateur dans le journal hebdomadaire *le Snob*. Ce n'était pas

un journal fort considérable que *le Snob*, ni qui dura fort longtemps ; mais enfin l'honneur lui revient d'avoir imprimé Thackeray pour la première fois. Quant à son penchant pour les arts, il est indiscutable que, dès l'âge le plus tendre, il en avait donné des preuves significatives en agrémentant de croquis sans nombre ses cahiers et livres de classe (1).

Aussi bien, est-ce aux arts qu'en arrivant à Paris, il donna tout d'abord la préférence. Et comment, à l'entendre résister au charme, à la séduction qu'ils exercent dans notre pays ! comment échapper à leur influence tandis que tout concourt à les mettre en valeur et que, pauvre ou fortuné, chacun se pique d'être juge en la matière. La place qu'en France nous donnons aux artistes, la richesse de nos musées, le nombre de leurs visiteurs, tout cela frappa Thackeray très vivement et, plein d'un bel enthousiasme, il entra comme élève à l'atelier de Gros. Ce que Gros pensa de son disciple, nous l'ignorons ; seul, celui-ci se charge de nous renseigner sur ses travaux. « Je vais à l'atelier ponctuellement tous les jours », écrit-il à sa mère ; et c'est fort bien. Puis, non sans assurance, il ajoute que selon toutes probabilités il lui faudra encore une douzaine de mois pour donner le jour à quelque chose de présentable et tout autant de temps pour manœuvrer le pinceau avec aisance. Evidemment, son désir de bien faire le rendait optimiste ; mais sur ses premiers essais en peinture comme en général sur sa vie de jeune homme, nous ne pouvons guère nous en rapporter qu'à son propre témoignage. Encore est-ce en recueillant çà et là dans ses œuvres les allusions diverses à sa carrière d'étudiant que l'on imagine ce qu'elle

(1) H. Merivale and F. T. Marzials, *Life of Thackeray*, pp. 77, 84 et suiv. ; Ch. Plumptre Johnson. *The Early writings of William Makepeace Thackeray*, chap. I ; *Thackerayana*, chap. I, II, III, IV, V. Voir *Dictionary of National Biography ;* Thackeray, édit. Macmillan, *Burlesques* (Juvenilia), p. 387.

dut être. Dans quelle maison, dans quelle rue vint-il au juste habiter, quelles furent ses fréquentations les plus habituelles? rien ne saurait là-dessus nous renseigner de manière positive (1). Sauf Roger de Beauvoir (2), dont il était, à ce qu'affirme la comtesse Dash, un des hôtes les plus assidus (lui-même n'en dit pourtant rien), sauf Cham (3), dont les croquis humoristiques eurent jadis tant de vogue, et Louis Marvy (4), paysagiste aujourd'hui singulièrement oublié, je ne vois pas trop qui nous pourrions alors citer comme amis de Thackeray. A l'en croire, cependant, ils furent nombreux, gais, serviables et nul mieux que lui ne sut apprécier l'existence facile et joyeuse qu'il mena parmi ses nouveaux compagnons.

« Vraiment, déclare-t-il, cette France est le paradis des artistes! » Sous une forme ou sous une autre, telle est la vérité qu'il émet en toute occasion. Il ne se lasse point d'y revenir et lui qui parfois jugera si durement notre esprit et nos mœurs, au moins sur ce chapitre nous rendra-t-il justice de bonne grâce. Je le répète, il faut l'entendre vanter les galeries du Louvre, admirer la foule des curieux, ouvriers, grisettes et soldats, qui s'y viennent promener le dimanche; il faut noter la

(1) *Thackerayana*, chap. VI; Eyre Crowe, *Thackeray's Haunts and Homes*, pp. 9, 10, 11, 12, 15 et 16; Lewis Melville, *Thackeray as an Artist* (The Connoisseur, January 1904). Après avoir étudié la peinture chez le baron Gros, Thackeray passa dans l'atelier de Brines; M. Lanoire, *Thackeray et la France* (Revue Hebdomadaire, 10 septembre 1910, p. 216).

(2) Parmi les intimes de Roger de Beauvoir, « se trouvait en ce temps là un homme qui a fait beaucoup de bruit depuis dans le monde littéraire, qu'on ne prévoyait guère en ce moment (vers 1833). C'était Thackeray, le célèbre romancier anglais. Il faisait des aquarelles, des marines et il avait beaucoup de peine à gagner sa vie avec son pinceau, lui que sa plume a rendu depuis si riche. C'était un jeune homme assez fantasque, rempli d'esprit et d'humour; il avait un vrai talent pour la caricature et la saisissait en perfection. Il causait par boutade, mais quand il était en verve, il avait des drôleries tout à fait françaises qu'il débitait avec le flegme de sa nature » Comtesse Dash. *Mémoires des autres*, vol. V, pp. 85 et suiv.

(3) Eyre Crowe, *Thackeray's Haunts and Homes*, p. 56; Vizetelly, *Glances back through seventy years*, vol. I, p. 286.

(4) Th. Taylor, *Thackeray, Story of his life*, pp. 40 et 41; Thackeray, *Critical Papers in art. édit. Macmillan*, p. 253.

surprise que lui cause le décor luxueux de Véfour ou de Véry, son enchantement à la vue des images populaires de nos cabarets de campagne, son plaisir toujours aussi vif devant les charmantes esquisses de Granville et de Monnier, les scènes de Raffet, les compositions de Roqueplan, Decamp et Devéria. En réalité, si, chez nous, parmi les classes pauvres, on ne s'entend guère plus qu'ailleurs à goûter une œuvre d'art, du moins, aux yeux d'un étranger, chacun selon ses moyens paraît y vouloir trouver quelque plaisir. Rien de semblable en Angleterre où pour le plus grand nombre les questions purement artistiques demeurent lettre morte et la beauté toute nue chose totalement incomprise (1).

Enfin, ce dont Thackeray s'émerveille plus que de tout le reste est le rang que dans le monde les artistes occupent de ce côté-ci du détroit. En Angleterre, dit-il, « une fille d'épicier croirait déchoir en épousant un peintre » ; en France, les honneurs que briguera ce même peintre « ne le cèderont qu'aux lauriers cueillis sur un champ de bataille ». Considération, gloire, fortune, (Thackeray sous ce dernier rapport embellit un peu les choses), tel est ici le prix du talent et « lorsque nous apprenons qu'à Rome M. Horace Vernet éclipse les ambassadeurs par son luxe et mène une existence comme jadis en durent mener Rubens et le Titien... lorsque nous nous représentons M. Gudin, le peintre de marines, trop infirme pour se mouvoir et s'installant dans un fauteuil à roulettes, privilège exclusivement princier, lorsque dans cet équipage nous le voyons accompagné — bien mieux, d'après ce que je sais, lorsque nous le voyons positivement roulé tout du long de la galerie par Sa Majesté en personne —, qui de nous

(1) Thackeray, *The Paris Sketch Book* (on the French School of Painting), pp. 35 et suiv. (Caricatures and Lithography in Paris), pp. 140 et suiv.

alors ne voudrait faire partie de la grande nation, qui ne voudrait échanger sa langue maternelle pour le mélodieux jargon de France, ou qui ne voudrait, tout au moins, choisir la France pour sa patrie d'adoption, à l'exemple du maréchal de Saxe, de Napoléon et d'Anacharsis Clootz (1)! »

Bien entendu qu'au plus vite Thackeray reprend son accent persifleur; mais quelqu'air qu'il se donne, il ne peut nier les avantages multiples qu'offre pour le débutant un séjour à Paris. Abstraction faite de l'avenir, que d'encouragements, de commodités immédiates, de facilités exceptionnelles, quelle abondance de chefs-d'œuvre, quel choix de modèles, quelle incontestable supériorité sur Londres? (Du moins alors en était-il ainsi.) « Les artistes anglais qui possèdent un musée national grand comme un débit de boisson de taille moyenne où l'on n'a droit de copier les tableaux qu'à certaines conditions, que certains jours et rarement, peuvent ici s'en donner à cœur joie. Figurez-vous une salle longue d'un demi-mille, avec autant de fenêtres qu'en avait le palais d'Aladin, ouverte depuis l'aube jusqu'à la nuit tombante, où sont autorisées toutes les sortes et tous les genres d'études, où le seul embarras pour l'étudiant est justement de savoir par où commencer et, son choix fait, de ne plus regarder ailleurs. » Et ce n'est pas tout. « Les rues sont elles aussi pleines de marchands de tableaux; les gens que l'on rencontre sont eux-mêmes des tableaux; les églises, les théâtres, les restaurants, les salles de concert ont leurs murs couverts de tableaux; et, plus que nulle part ailleurs, la nature se montre favorable à l'artiste, car les cieux y sont mille fois plus limpides, plus beaux et le soleil pour ainsi dire y brille toute l'année. »

(1) Voir également Sir Henry Bulwer, *France social, literary, political*, vol. II, pp. 182, 186, 214 et suiv., et ce roman de Thackeray, *The Newcomes*, où le héros est justement un peintre.

Enfin, l'on y travaille et l'on y vit à si bon compte ! A moins d'avoir beaucoup d'argent et de se confier à la direction particulière de tel ou tel artiste, l'on ne saurait trouver en Grande Bretagne d'autre école que l'Académie. En France, au contraire, libre au premier venu de se faire admettre dans un de ces nombreux ateliers où, sous l'œil exercé d'un maître, accessoires et modèles compris, bon an mal an, il ne lui en coûtera guère que deux cent cinquante francs. Et « douze mille livres de rente représentent une fortune au milieu de gens qui sont tous pauvres ». Car, il faut bien se répéter que neuf fois sur dix l'apprenti peintre ou poëte débarque dans la métropole vers seize ans ; que son brave provincial de père, outre qu'il se charge de payer ses maîtres, le dote fort généreusement d'une rente annuelle de cinquante louis, moyennant quoi le jeune homme peut à sa guise boire et manger, fréquenter la Grande-Chaumière, courtiser Mimi Pinson et loger rue Notre-Dame-de-Lorette ou dans une mansarde du Pays Latin.

Ce fut justement au Pays Latin que Thackeray choisit d'élire domicile, à deux pas de ce « magnifique » Palais des Beaux-Arts, si « riant », si gai, avec sa belle cour en pierre, son élégante fontaine, ses nobles fragments de statues, non loin du Luxembourg, où dans les jardins « mélancoliques aimaient à se promener les bonnes, les étudiants, les grisettes et les vieux gentlemen en perruques à queue ». Maintenant, dans quelle rue, dans quel immeuble habita Thackeray, voilà ce que l'on ne saurait au juste préciser. Mais lorsque plus tard il écrivit *les Aventures de Philippe,* il installa son héros dans un certain *hôtel Poussin*, proche de la rue de Seine, lequel hôtel Poussin offre, selon toutes apparences, de grandes analogies avec celui que lui-même il habita jadis. « Ah ! qu'on y était bien à vingt ans ! » Voici « la petite porte peinte qui s'ouvrait en carillon-

nant, et puis le passage, et l'escalier conduisant aux régions supérieures de l'immeuble, à la chambre de M. Philippe, qui se trouvait au premier avec celle du peintre Bouchard. Un mauvais peintre que ce Bouchard, mais un ami sûr, un joyeux camarade, aimable et modeste. Et de même, quel brave garçon que Laberge, le pensionnaire du second, Laberge, le poëte de Carcassonne, qui feignait d'étudier son droit, mais dont le cœur était avec les muses et dont l'entretien roulait exclusivement sur Hugo et Musset... A côté de Laberge habitait Escasse, du midi, lui aussi, et de plus un capitaliste — enfin quoi! employé dans une banque..., puis le vieux colonel qui logeait au même étage et qui jadis avait été prisonnier des Anglais! Quelles histoires étonnantes, dès que ce colonel Dujarret parlait des *messes anglaises*, de l'étrangeté de leurs modes non moins que de leurs mœurs! Vaincu et prisonnier, il était resté même chez nous, vainqueur et conquérant! » Tout, à l'hôtel Poussin, était très bon marché, mais très propre, un peu sombre, mais de si bon aloi! La salle à manger n'était pas vaste, le dîner n'avait rien de magnifique et les hôtes qui s'asseyaient à la même table ne brillaient certes point par leur faste; mais Philippe, je veux dire Thackeray, s'estimait encore une fois l'homme le plus heureux et le plus gai du monde (1).

Une chose entre autres l'égaya particulièrement, la physionomie d'un atelier de peinture, le premier jour qu'il lui fut donné d'en voir un. Il est vrai qu'à cette gaieté se mêla quelqu'étonnement et sans doute aussi quelque gêne. Thackeray, ne l'oublions pas, sortait de collège et, selon toutes prévisions, devait offrir quelques traits de ressemblance avec bon nombre d'autres collégiens de son âge et de son pays. Tous les jeunes

(1) Thackeray, *The adventures of Philip*, vol. I, chap. XIX; vol. II, chap. III : *The Fitz Boodle Papers*, p. 420.

Anglais m'ont toujours un peu donné l'impression de sortir d'un unique et même moule. Et cela revient à dire que Thackeray, lorsqu'il atteignit ses vingt et un ans, était un grand garçon fort correct et fort digne, tranchons le mot, plutôt gauche, nullement communicatif et qui, sous une extrême réserve, dissimulait un fond prodigieux de timidité naturelle. Imagine-t-on son effarement, lorsqu'en étranger novice il pénétra dans le camp de la bohème, dans ce monde étrange, à la fois jovial et cynique, tapageur et spirituel, enthousiaste, insouciant, débraillé? Le voit-on, raide et contraint, s'aventurant au milieu des regards ironiques tandis que de cinquante pipes sortaient cinquante nuages de fumée, que les bons mots et gros mots se croisaient dans l'air et que les refrains de bastringues, chantés à tue-tête, formaient un concert dont on « a peine à se faire idée lorsqu'on n'a point soi-même pénétré dans un endroit de ce genre ».

Mais, à juste titre, la vue des costumes et coiffures des habitués du lieu captiva dès l'abord son attention. Positivement, il y en avait de toutes les formes et de toutes les espèces et d'une recherche, d'une richesse, d'une fantaisie à nulle autre pareille.« Quelques jeunes hommes de génie avaient des boucles qui leur pendaient sur les épaules, quelques autres, des mèches toutes roides et toutes noires, abondantes et huileuses ; d'autres portaient le toupet, suivant l'exemple fameux du roi Louis-Philippe ; d'autres encore avaient les cheveux coupés ras ; enfin d'autres se conformaient à la mode du jour et cette mode est la suivante : vous divisez vos cheveux au moyen d'une raie centrale, vous les graissez avec de la graisse, vous les gommez avec de la gomme et vous les aplatissez jusque sur vos oreilles avec un fer à repasser. Ceci fait, vous prenez un fer à friser et vous vous ornez tout le tour de la tête d'un double rang de

frisures, mais de ces frisures telles qu'on n'en voit que sous un tricorne doré, frisures dignes de la perruque de gala d'un cocher de Sa Majesté Britannique.

Ainsi le veut la dernière mode. Quant aux barbes, elles sont sans fin ; tous mes amis, les artistes, en possèdent, capables à elles seules de tripler les mérites de leurs propriétaires et dame nature qui, sous le rapport de la taille et des membres, se montra toujours si parcimonieuse à l'égard des Français, leur témoigna par contre une générosité sans pareille pour tout ce qui touche à la fourrure. » En dernier ressort, « imaginez ces têtes et ces barbes sous les couvre-chefs les plus variés, sous des toques chinoises, des toques de mandarin, des calottes grecques, des casquettes de jockey anglais, des bonnets russes, des bonnets moyen-âge (ce qu'on appelle en blason bonnets de duc), des filets espagnols et jusqu'à des bonnets de nuit en laine rayée. Joignez à cela tous les modèles de veste que vous avez pu voir et vous aurez devant les yeux, autant qu'on la peut décrire en prose, la tenue de ces indescriptibles Français ».

Tel fut le souvenir que Thackeray garda du spectacle de ses nouveaux condisciples et non moins que leur toilette, leurs principes d'existence, leurs allures, leurs propos l'étonnèrent vivement. « Ces jeunes gens, dit-il (y compris les étudiants es sciences), se conduisent à l'égard des citoyens pacifiques tout à fait comme les soldats de l'Empire à l'égard des pékins. Du haut de leur pauvreté ils les considèrent avec un mépris inimaginable ; mais le comble est que ce mépris ne laisse point d'éblouir prodigieusement les citoyens pacifiques, car ces derniers nourrissent pour les arts une admiration sans bornes (1). »

(1) Voir aussi *les Français peints par eux-mêmes* (le Rapin), vol. I, p. 19 (l'Etudiant en droit), vol. I, p. 316.

Il est vrai que, pour faire ses débuts dans le monde *Jeune France*, Thackeray ne pouvait mieux prendre son temps. La bataille romantique battait son plein, à la scène comme à la ville, dans les ateliers comme chez les poëtes. On sait quel concours de talents hors pairs amena le triomphe de l'école nouvelle ; mais tout le monde ne pouvait contribuer à la victoire par des chefs-d'œuvre et dans la foule des partisans, à défaut de preuves de génie, beaucoup s'en tenaient à des manifestes enthousiastes, à des attitudes intransigeantes ou simplement aux costumes les plus excentriques. C'est ainsi qu'un moyen sûr de témoigner de son zèle pour *Hernani* ou *la Barque de Dante* consistait à laisser croître sa barbe, à s'orner d'une chevelure de sauvage, à se vêtir de robes turques, enfin à mener une existence bohème et débraillée. Pour tout dire, encore une fois, l'essentiel revenait à braver les usages reçus, les modes établies, à se distinguer tant bien que mal des « bourgeois glabres, épiciers, perruques », autrement dits classiques, ceci de la façon la plus agressive et tapageuse. Au moins fut-ce un prétexte à quelque bonne humeur.

Quant à Thackeray, s'il observa d'un œil curieux en même temps que surpris les inventions burlesques des rapins, ses confrères, s'il s'amusa de leurs charges d'ateliers et de leurs modes ridicules, je ne pense point que personnellement il s'inspira jamais beaucoup de leur exemple. Tel que je me le figure, et d'ailleurs tel que le dépeignent ses biographes, c'est-à-dire plutôt calme, silencieux, compassé, je ne le vois nullement prenant part aux manifestations tumultueuses de la jeunesse de l'époque (1). Il faut écouter Maxime du Camp lorsqu'il nous décrit le sabbat qui régnait alors en permanence dans certaines rues voisines des Beaux-

(1) H. Merivale and F. T. Marzials, *Life of Thackeray*, pp. 204 et 205 ; H. Vizetelly, *Glances back through seventy years*, p. 288.

Arts, l'héroïque *Chevauchée de la côtelette aux cornichons* ou bien encore les exploits inoubliables de la *Société des Quarante-cinq jolis cochons* (1). Quelque bonne volonté que j'y mette, je ne puis imaginer Thackeray au nombre des quarante-cinq jolis cochons. Tout porte à croire, au contraire, que ce jeune Anglais mena l'existence d'un garçon studieux et pondéré, qu'à huit heures, chaque matin, il avait coutume de se rendre à l'atelier, qu'il y travaillait jusque vers une heure, que vers une heure il déjeunait à la hâte, qu'ensuite, rejetant la blouse, il traversait le Pont des Beaux-Arts, se rendait au Louvre et là copiait assidument les vieux maîtres jusqu'à la nuit tombante. L'on copiait beaucoup en 1830, et cela ne veut pas dire que la méthode fut plus mauvaise que beaucoup d'autres en honneur de nos jours. Mais que Thackeray, futur caricaturiste, futur chroniqueur au *Punch*, l'auteur du *Livre des Snobs*, l'humoriste vigilant, implacable, que Thackeray, dis-je, ait commencé dans la vie par suer sang et eau devant *la Sainte Famille* ou *le Serment des Horaces*, j'avoue que le contraste mérite que nous le notions au passage.

Au surplus, il ne fut pas le dernier à s'en rendre compte. « Au temps de ma jeunesse, écrivit-il plus tard,

(1) « Un jour de congé, traversant le pont Royal avec le domestique qui était venu me chercher au collège, je m'arrêtai, comme presque tous les passants pour contempler une trentaine de jeunes hommes vêtus à la diable de vestes de velours, de surcots de laine, de jaquettes de nankin, chevelus et barbus, qui marchaient en file indienne, collés les uns contre les autres : ils emboîtaient le pas ; leurs bras ballaient en même temps; en tête s'avançait Théodose Burette brandissant une canne; sur un rythme précipité et retentissant ils disaient : « Une, deux ! une, deux ! le choléra ! le choléra ! » Arrivés au bout du pont, ils s'arrêtèrent brusquement, firent volte face et chantèrent : « Connaissez-vous le thermomètre de l'ingénieur Chevalier? » — Puis ils reprirent leur rang et partirent : « Une, deux ! une, deux ! le choléra ! »... Longtemps après j'ai su ce que signifiait ce défilé qui traversait Paris à la stupéfaction des passants. Cela s'appelait la grande chevauchée de la côtelette aux cornichons et avait été inventé par Burette. » Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, vol. I, pp. 74 et suiv.

vraisemblablement en songeant à ses propres débuts, je connaissais un adolescent qu'ici je nommerai Titbody et qui, né dans une ville de province de parents honorables, avait, dès l'âge le plus tendre, été considéré par le maître de dessin de l'endroit comme un génie remarquable en temps qu'artiste peintre et comme assuré de faire un jour fortune... Je le revis à Paris en ..31, perché devant un immense chevalet, au haut d'un immense tabouret, et, visiblement satisfait, copiant un Corrège avec l'intime certitude qu'il reproduisait le modèle en perfection. Pas une minute, il ne lui serait venu à l'idée qu'il se couvrait de ridicule; pas une minute non plus, il ne se serait interrompu dans son labeur, n'eût-ce été que pour voir que sa copie ressemblait au Corrège à peu près comme mon nez ressemble au nez d'Apollon. Après deux années d'études académiques, Harry Titbody dessinait exactement aussi bien qu'il put le faire huit années plus tard (1). »

Thackeray n'attendit pas huit ans pour s'avouer à lui-même que ses toiles n'offraient que de très vagues rapports avec celles du Louvre et, par un lien d'idées facile à saisir, il en vint assez promptement à se demander s'il possédait bien toutes les qualités requises pour faire un peintre de mérite. Certes, de longue date, il avait en amateur plus ou moins fait l'épreuve de ses moyens et depuis son entrée chez Gros il s'appliquait en conscience. Mais plus il avançait en besogne, plus il constatait des difficultés à vaincre, peut-être aussi les dons qui lui manquaient. D'autres motifs d'un ordre plus terre à terre devaient l'inciter, hélas! à réfléchir non moins sérieusement et l'heure était proche où Thackeray, pour vivre, allait avoir à compter sur son travail. Or, s'il avait entrepris avec ardeur ses études de pein-

(1) Thackeray, *Critical Papers in art*, p. 152.

ture, jamais il n'avait de ce fait complètement abandonné les lettres. Longtemps il hésita, s'essayant tantôt dans une voie, tantôt dans l'autre, jusqu'à ce que, jugeant lui-même qu'il avait suffisamment copié les maîtres du Louvre, il prit une fois pour toutes son parti d'écrire. Voilà comment ce fut dans notre pays, au milieu de nous, que l'auteur du *Livre des Snobs* commença sa carrière d'humoriste.

L'on a maintes fois réimprimé ses œuvres de jeunesse, contes, articles de revues, strophes légères et ces ébauches laissent prévoir ce que Thackeray devint plus tard comme romancier. De ses peintures, il ne reste nulle trace. N'étaient ses dessins, nous ne saurions vraiment à quoi nous en tenir sur le résultat de ses années d'atelier. Heureusement, Thackeray qui, dès le collège, avait mis ses talents à l'épreuve en ornant de figures diverses Hérodote et Virgile, ne cessa jusqu'à son dernier jour de semer de ses croquis partout où sa plume pouvait se donner carrière. Il agrémenta de vignettes ses œuvres et celles des autres, il noircit de caricatures ses livres de chevet, ses manuscrits, sa correspondance et, généralement parlant, toute feuille vierge ou non qui lui tombait sous la main. La plupart de ces esquisses virent le jour à mesure qu'étaient publiés ses ouvrages, puis dans les articles, les biographies, les notices qui parurent après sa mort et bien entendu que du grand romancier d'aucuns voulurent aussi faire un grand artiste. A coup sûr, ce qu'il dessinait, il le dessinait facilement; mais cela ne revient pas à dire que ce fut irréprochable ou même très souvent d'un intérêt exceptionnel. Il dessinait avec abondance, avec bonne humeur, avec drôlerie. Malheureusement, neuf fois sur dix, l'exécution est loin de répondre aux intentions de l'auteur. Elle va même jusqu'à témoigner de la plus regrettable inexpérience et bien vite on en arrive à

conclure que Thackeray agit au mieux en abandonnant le pinceau pour la plume (1).

Tout bien considéré, ce que, dans le domaine des arts, il nous laissa de plus clair ce fut ses articles de critique. Tour à tour dans telle ou telle revue britannique il publia le compte rendu des salons de Paris et de Londres. Directeurs et lecteurs accueillaient ses articles avec un égal plaisir. Je doute que les exposants fussent du même avis.

Critique divertissant et spirituel, Thackeray le fut plus qu'aucun autre, mais en même temps redoutable. Jamais verve ne s'exerça plus vigoureusement, plus allègrement, plus cruellement. Jamais critique n'exprima plus franchement ni aussi plus durement ses façons de voir, n'eut moins souci des opinions reçues, ne mit tant d'ardeur et d'acharnement à démolir les réputations consacrées. Vraiment, il s'en donne à cœur joie et ne serait-ce que pour l'imprévu des entrées en matière, la fantaisie des conclusions, l'abondance et le choix des sarcasmes, ces articles mériteraient de ne point passer inaperçus. Comme diatribes ils sont incomparables. Je n'en dirais pas autant au point de vue purement technique, et cela résulte de ce que Thackeray jugeait la peinture en homme de lettres qu'il était et non en peintre que, je crois, somme toute, il ne fut jamais. Ce qui l'intéresse dans un tableau, ce n'est ni la facture, ni la couleur, ni même le dessin, mais l'idée, le sujet et parmi tous les sujets l'anecdote moralisatrice et touchante, l'aventure du coin du feu, les joies domestiques. Comme dans ses romans il ne peut se contraindre; il faut qu'il prêche, qu'il sermonne. Il faut qu'après s'être moqué furieusement il s'attendrisse de tout

(1) Planché, *Recollections*, vol. I, p. 170 ; vol. II, p. 140 ; Lewis Melville, *Thackeray as an artist* (The Connoisseur, janvier 1904); Filon, *la caricature en Angleterre*, p. 236; *Thackerayana*, p. 436.

son cœur. Et l'on songe à Diderot s'extasiant devant Greuze lorsqu'on entend Thackeray prôner tel ou tel petit drame édifiant et mélancolique, s'épancher à la vue de scènes de famille, exalter les sentiments vertueux et purs. Surtout, qu'on ne lui parle pas histoire ou mythologie. Les sujets historiques l'ennuient à mourir et David l'assomme. Même, ne va-t-il pas jusqu'à nous avouer, en toute franchise, que les Grecs ne l'enchantent qu'à demi ! Et cela tendrait à prouver, une fois de plus, que réellement les arts plastiques n'étaient point son fait. Gardons-nous cependant de le juger avec trop de rigueur. Si ses conceptions artistiques ne furent ni très vastes ni très élevées, du moins eut-il un mérite, celui de s'intéresser passionnément à la peinture. Et puis il ne se trompa point toujours, s'il nia Raphaël, il admira Poussin ; s'il condamna David, il apprécia Delacroix, Vernet, Gudin, Géricault. Il est vrai qu'il professe pour Léopold Robert une admiration sans bornes; mais en même temps que d'éloges pour Daumier, Charlet, Raffet et tant d'autres qui eux aussi furent à leur manière de grands artistes (1)!

***

Thackeray cessa de fréquenter les ateliers de peinture vers 1836; mais, déjà trois années plutôt, il collaborait assidument au *National Standard*, gazette littéraire, scientifique, artistique, musicale et théâtrale (2). Comme on voit, ladite gazette avait tout pour plaire et le jeune Thackeray (il comptait alors vingt-deux printemps) travaillait à faire imprimer dans ses colonnes force nou-

(1) Thackeray (édit. Macmillan), *Critical Papers in art*, p. 112, 114, 125, 147, 172, 196; *Paris Sketch Book*, pp. 38, 41 et suiv., 161 et suiv.

(2) Ch. Plumptre Johnson, *The Early writings of William Makepeace Thackeray*, chap. II.

velles, articles et strophes poétiques. Hélas! après douze mois de collaboration, le *National Standard* expirait brusquement. Je m'empresse d'ajouter que Thackeray ne vit rien là qui pût refroidir son ardeur et lorsque, de passage à Londres, en 1836, son beau-père, le major Carmichael Smith, lui proposa de fonder un nouveau journal, Thackeray jugea l'entreprise admirable.

La feuille en question devait s'intituler *The Constitutional* et traiter principalement de politique, j'entends de politique ultra-libérale, toutes choses assez faites pour plaire à Thackeray. Mais ce qui le séduisit davantage encore, ce fut l'emploi de correspondant qu'on le chargea de remplir à Paris. Fort de sa haute mission, il repassa donc la Manche et se mit à l'œuvre d'arrache-pied. Car, il va de soi que dans ce bas monde rien ne marchait au gré de notre correspondant et qu'il n'avait point trop de toute son éloquence pour faire partager à l'univers ses idées généreuses. Vraiment « c'était merveille de voir comme il s'initiait aux mystères de la politique pour les transmettre ensuite à son journal. Il poursuivait les ministres français avec un zèle prodigieux, une vigueur incomparable. Aux dépens du vieux monarque il faisait preuve d'infiniment d'esprit et d'amertume, donnait cours à l'humeur la plus sarcastique. Il passait en revue les affaires de toute l'Europe, fixait les destinées de la Russie, dénonçait les mariages espagnols, disposait du Pape et plaidait la cause libérale avec un enthousiasme inlassable (1) ».

Qu'avec des collaborateurs aussi perspicaces les affaires du *Constitutional* n aient point marché pour le mieux, voilà ce que l'on a peine à concevoir. Or, par un de ces phénomènes inexplicables, il se trouva justement qu'elles marchèrent fort mal et le 1er juillet 1837, environ douze mois après sa fondation (décidément à cette époque les

(1) Thackeray, *The adventures of Philip.*, vol. I, chap. XIX.

feuilles où Thackeray se mêlait d'écrire s'obstinaient à ne point durer plus d'un an), le *Constitutional* parut pour la suprême et dernière fois. Il faisait au public ses adieux en ces termes : « Tous nos vœux se résument en deux vœux très cordiaux : Nous souhaitons à la jeune souveraine un long règne et un règne heureux, au peuple, la Franchise et lord Durham pour ministre (1). »

Tant qu'à finir, autant valait finir de bonne grâce. Evidemment. Mais, pour Thackeray, la disparition du *Constitutional* s'aggravait de ce fait qu'il avait engagé dans l'entreprise le plus clair de son capital. Et ce n'est pas tout. En même temps qu'il se ruinait, Thackeray s'avisait de modifier complètement son existence. Le 20 août 1836, à l'ambassade d'Angleterre, il s'était uni à miss Shawe, et miss Shawe, pour séduisante qu'elle pût être, ne lui avait, je le crains, apporté aucune fortune (2). Libre jusqu'alors, disposant de quelques rentes, il avait pu vivre à sa guise et travailler à ses heures. Désormais, la situation changeait du tout au tout. Ayant pris charge d'âmes, il allait bien falloir que d'une manière ou d'une autre il se créât des ressources et, pour commencer, il n'est que trop vrai que le journalisme ne s'était pas offert à lui sous forme de corne d'abondance. Toutefois, s'il y avait englouti les restes de son patrimoine, il s'était fait connaître. On peut même dire que ses articles au *Constitutional* servirent de point de départ à sa carrière d'écrivain et, ce journal disparu, Thackeray eut toutes facilités pour écrire ailleurs.

Depuis qu'il résidait en France, il avait curieuse-

(1) Ch. Plumptre, Johnson, *The Early writings of William Makepeace Thackeray*, chap. III.

(2) H. Merivale et F. T. Marzials, *Life of Thackeray*, pp. 107 et suiv. ; Eyre Crowe, *Thackeray's Haunts and Homes*, pp. 19 ; *Thackerayana*, chap. VII.

ment et largement profité de tout ce qu'il avait entendu et vu. Habitué depuis l'enfance à comprendre le Français, il s'était bien vite perfectionné sur ce point. Courageusement, il avait étudié la grammaire, il avait parcouru nos auteurs anciens et modernes ; il avait lu et relu nos classiques du XVIII^e^ siècle presque autant que Fielding, Addison et Swift. Après deux ou trois années de séjour, non seulement il parlait notre langue, mais encore il pouvait l'écrire avec autant de justesse que d'aisance (1). Observateur sans cesse en éveil, toujours à l'affût des nouveautés, il ne s'était pas fait faute non plus de fréquenter les expositions, les théâtres, les tribunaux, il s'était mêlé aux fêtes publiques, il avait prêté l'oreille aux bavardages, noté dans sa mémoire les us et coutumes ; bref il n'avait rien négligé pour se familiariser aussi complètement que possible avec ses hôtes.

Lorsque les directeurs de journaux et de magazines recherchèrent son concours, naturellement il songea d'abord à mettre à profit son expérience de la vie pari-

(1) Ce seul exemple d'une lettre écrite en Français à son ami, M. Brookfield, qu'il appelle plaisamment « l'abbé », suffit à montrer qu'il savait donner un ton original à la phrase française.

« Monsieur l'Abbé,

« De retour de Gravesend, j'ai trouvé chez moi un billet de M. Crowe, qui m'invite à dîner demain à six heures précises à « Ampstead ».

« En même temps, M. Crowe m'a envoyé une lettre pour vous, — ne vous trouvant pas à votre ancien logement où l'adresse de l'horrible bouge où vous demeurez actuellement est heureusement ignorée), force fut à M. Crowe de s'adresser à moi, à moi qui connais l'ignoble caveau que vous occupez indignement sous les dalles humides d'une église déserte, dans le voisinage fétide de fourmillants Irlandais.

« Cette lettre, monsieur, dont je parle, — cette lettre —, je l'ai laissée à la maison. Demain il sera trop tard de (sic) vous faire part de l'aimable invitation de notre ami commun.

« Je remplis enfin mon devoir envers M. Crowe, en vous faisant savoir ses intentions hospitalières à votre égard. Et je vous quitte, monsieur, en vous donnant des assurances réitérées de ma haute considération.

Chevalier de TITMARSH.

« J'offre à Madame l'Abbesse mes hommages respectueux.

H. A. Forest, *Thackeray à Paris* (la Nouvelle Revue, 15 juillet 1910, p. 230).

sienne et de fait les articles qui parurent à cette époque dans *le New-Monthly*, *le Corsair* ou *le Frazer*, traitent pour la plupart de sujets français. En 1840, rassemblant ces articles, Thackeray publia *le Volume de croquis parisiens* (*The Paris Sketch Book*). Tel fut son premier livre, j'ajoute son premier livre sur la France. Il est bon de mentionner ce détail, car, je le répète, l'œuvre de Thackeray tout entière abonde en souvenirs sur notre pays, allusions que tour à tour nous retrouvons dans ses fantaisies et chroniques telles que *Memorials of Gormandising*, *The Yellowplush Correspondence* ou *The Roundabout Papers*, enfin dans ses romans qu'il peupla de types inoubliables comme M. de Florac, la baronne de Smolensk ou la duchesse d'Ivry (1). Sans doute ne nous proposons-nous point d'étudier directement ces personnages, encore moins d'analyser un à un les articles où Thackeray parle de la France. Mais, s'ajoutant au volume de croquis, ces ouvrages nous aideront en bien des cas à nous former une idée plus juste de ce que Thackeray pensait de nos mœurs privées, de nos institutions politiques et de notre littérature.

II

Tout de suite, le *Livre des croquis parisiens* obtint en Angleterre un gros succès. Mais il semble qu'en France il fit peu de bruit et jusqu'à ces derniers temps, je ne vois point qu'on en ait jamais beaucoup parlé. Naguère cependant, M. de Wyzewa consacrait quelques pages au *Paris Sketch Book* : à son tour *l'Intermédiaire des*

(1) Voir *The Newcomes* et *The Adventures of Philip*.

Chercheurs y faisait allusion ; enfin cette année parais-saient coup sur coup deux articles sur Thackeray, le premier dans la *Nouvelle Revue*, assez vague et superficiel ; le second, dans la *Revue Hebdomadaire*, celui-là beaucoup plus important, plus significatif, témoignant une sérieuse connaissance de l'écrivain anglais et de ses œuvres (1).

Quels que soient d'ailleurs les témoignages que l'on recueille sur le *Sketch Book*, il en ressort généralement ces deux mêmes conclusions, à savoir : d'abord que Thackeray parle de nous en connaissance de cause — en effet j'imagine que l'on trouverait difficilement dans son ouvrage une seule de ces petites erreurs matérielles que commettent à peu près invariablement les étrangers, même les mieux avertis, chaque fois qu'ils traitent d'un sujet français ; — ensuite que Thackeray non seulement n'avait pour nous aucune sympathie, mais encore qu'il nous haïssait cordialement. « Cet Anglais connaît la France autant que peut la connaître un étranger, quand il ne renonce point pour elle à sa propre patrie, déclare entre autres M. de Wyzewa. Il la connaît, il s'efforce d'en saisir les aspects les plus divers ; et, en même temps, il la hait d'une haine continue, profonde, violente, féroce, d'une haine qu'il essaie vainement de prendre et de nous faire prendre pour du mépris, tandis qu'à toute occasion elle jaillit toute pure du fond de son cœur, sans le moindre mélange d'un autre sentiment ; d'une haine qui, elle aussi, l'apparente directement aux Hogarth, aux Fielding et aux Rowlandson, aux grands satiristes anglais du XVIII^e^ siècle. Qu'il ait à parler de notre histoire, de nos mœurs ou de notre lit-

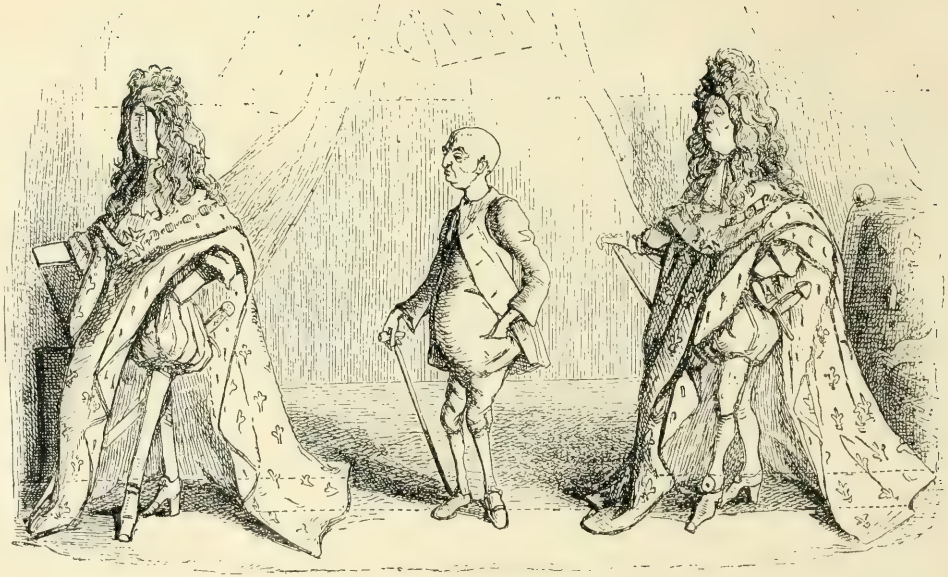
(1) T. de Wyzewa, *Un livre de Thackeray sur la littérature et la vie françaises* (*Revue des deux Mondes*, 15 avril 1906) ; *Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 10 janvier et 10 juin 1909 ; H. A. Forest. *Thackeray à Paris* (*La Nouvelle Revue*, 15 juillet 1910). M. Lanoire *Thackeray et la France* (Revue Hebdomadaire, 10 septembre 1910).

térature, de n'importe quelle chose française, à l'exception de notre art, le ton qu'il emploie est celui d'un homme qui nous déteste, et qui trouve un plaisir exquis à nous rabaisser. »

Je sais bien que lorsqu'ils se mêlèrent d'écrire sur des pays qui n'étaient point davantage le leur, Taine et plus récemment Bourget s'exposèrent à des reproches du même genre. Anglo-Saxons de l'ancien et du nouveau monde poussèrent les hauts cris et se déclarèrent à leur tour jugés avec une rigueur extrême. Pourtant, il ne semble point que Taine ou Bourget se soit en l'occasion montré d'une sévérité particulière et cela tendrait à prouver que, venant d'un autre que d'un compatriote, les critiques même justifiées risquent en général de trouver assez mauvais accueil.

Resterait donc à savoir si vraiment Thackeray fit preuve à notre endroit de tant d'injustice et de haine. Là réside l'essentiel de la question. Thackeray nous aime-t-il? et s'il ne nous aime point, nous hait-il si fort, d'une haine si exclusive et si continue? A nos vices ne trouve-t-il point certaines compensations, même de sérieuses compensations? Enfin est-ce bien à nous, Français, et à nous seuls qu'il réserve ses diatribes?

Assurément, il y a dans son imperturbable et persistante ironie quelque chose d'agressif et de blessant, une insistance voulue, une âpreté qui déconcerte. Thackeray se garde bien d'effleurer, il appuie; il ne glisse pas, il enfonce; il n'égratigne pas, il frappe. Ajoutons que s'il exerce sa verve à nos dépens, il ne daigne point toujours nous en donner le motif. Il nous juge d'un ridicule achevé, cela ne fait pas question; mais quant à dire pourquoi, le plus généralement il n'en a cure. A l'entendre, il semble que la chose n'en vaille point la peine et ce ton de supériorité, ces allures protectrices ne sont



LOUIS XIV

(Dessin de Thackeray).

pas ce qu'il y a dans son livre de moins injurieux. Quoi qu'il en soit, en lisant le *Sketch Book*, on oublie trop volontiers ses autres ouvrages et qu'en somme, en toute occasion, Thackeray resta le même satiriste impitoyable et convaincu, moraliste à la sensibilité perpétuellement frémissante, sorte de prédicateur laïque chez qui ni la finesse ni l'esprit n'excluent l'indignation véhémente, la colère sérieuse et concentrée. Selon toute logique, ce qui d'abord devait le frapper chez nous, c'était nos défauts, et ce fut effectivement nos défauts sur quoi d'abord il insista. Il nous en trouva beaucoup et qui le choquèrent prodigieusement. Mais encore là faudrait-il voir s'il n'a pas quelquefois raison.

***

Evidemment, selon lui, notre premier, notre grand tort, l'origine de toutes nos fautes, la source de nos erreurs les plus déplorables, c'est notre légèreté. En quoi, je l'admets, Thackeray ne faisait pas une découverte. Bien d'autres avant lui s'étaient chargés de nous renseigner sur ce point. Pourtant, Thackeray se distingue des autres en ce qu'il donne à notre légèreté des proportions tout à fait inquiétantes. Vraiment, à ses yeux, elle dépasse les bornes prévues, les bornes permises, autant dire même qu'elle dégénère en phénomène, touche au prodige et tour à tour dans les occasions les plus futiles comme les plus graves se traduit par une ignorance, une incohérence, une inconscience propre à stupéfier un homme sain d'esprit. Il n'est point de chapitre où finalement, soit d'une manière soit d'une autre, il ne laisse entendre que les gens dont il parle (les Français) sont bel et bien un peu fous. « Mon cher Monsieur, déclare-t-il quelque part en ma-

tière d'exorde, dans leur pouvoir d'avaler, de dire, de faire des sottises, ces Français, depuis Sa Majesté jusqu'au bas de l'échelle, l'emportent sur toutes les autres nations de la terre. En les regardant vivre, en observant leurs usages, leurs modes, leurs opinions, leur politique, leurs faits et gestes, leur histoire, il est impossible de garder son sérieux (1). » Et Thackeray de s'ébahir, de s'émerveiller, enfin de s'irriter. « J'ai toutes les peines du monde à m'imaginer qu'il existe en France quoi que ce soit de sérieux. Tout y a un air de rodomontade, de clinquant et de comédie. Fausse liberté, fausse monarchie, fausse gloire, fausse justice — où diable donc la vérité va-t-elle se nicher (2) ? »

A coup sûr, au moins, n'est-ce pas dans le domaine de la politique. Là véritablement on marche de stupeurs en stupeurs, on s'engage dans un dédale d'incongruités, on entre en pleine folie. Thackeray jette les yeux ici, puis là; il observe, il note et s'en donne à cœur joie. Quoique dans son pays radical intransigeant, ennemi juré des princes et de la noblesse, il n'en admire point davantage nos révolutions successives et les tient pour de vulgaires bagatelles, indignes d'un examen sérieux. Les Parisiens ont beau dépaver leurs avenues, construire des barricades, se fusiller à bout portant, ce ne sont là que fanfaronnades et jeux de gamins. D'ailleurs, savent-ils eux-mêmes pour quel motif ils se rebellent ? Thackeray n'en est pas bien sûr ? « Un Français doit avoir sa révolution; il est dans sa nature de renverser les omnibus dans la rue et de tirer par-dessus sur les troupes de la ligne; ce serait un péché de l'en priver (3). » Nos immortels principes lui font l'effet de billevesées, nos doctrines socialistes de contes à dormir debout (il y

(1) *The Paris Sketch Book*, p. 28.
(2) *Ibid.*, p. 32.
(3) *Ibid.*, p. 31.

en eut pourtant sous le règne du bon roi Louis-Philippe un choix magnifique) et, quant aux auteurs de ces doctrines, il n'hésite pas à les traiter de saltimbanques. Mme Sand est mûre pour les petites maisons, Barbès a toutes les apparences d'un arracheur de dents et le poëte Hugo, lui-même n'est pas moins ridicule dès qu'il se mêle de politique. A tous il voudrait pouvoir écrire comme à celui-ci : *Au citoyen Brutus Napoléon Bricabrac, Réfugié d'Avril, Blessé de Mai, Condamné de Juin, Décoré de Juillet, Hôtel Dieu à Paris* (1). Mais le triomphe du burlesque, le comble de la bouffonnerie, ce sont nos fêtes civiques, ne serait-ce que cet anniversaire des Trois Glorieuses que chaque année les Parisiens célèbrent à grands renforts de pétards, de catafalques, de mâts de cocagne et de barriques de vin bleu. « Au lieu d'être écrite par Carlyle, j'ai souvent pensé que l'histoire de la révolution française eût dû l'être par Dickens ou Theodore Hook et, je vous le demande, où trouverons-nous le Rabelais qui nous contera fidèlement les neuf glorieuses dernières années dont nous célébrons les trois derniers glorieux jours (2) ! » De plus en plus diverti, Thackeray juge donc fort plaisantes les marques de soi-disant deuil public; il s'égaie de grand cœur à la vue des processions édifiantes, conduites par la jeunesse studieuse, il se pâme d'aise à la lecture des gazettes, lesquelles se plaignent à l'unisson du peu d'enthousiasme témoigné par les catholiques alors que juifs et protestants affichent un zèle exemplaire. Et pourquoi ces discours saugrenus, ces cortèges baroques, ces parades de foire? Serait-ce vraiment pour glorifier le succès d'une populace en ribote sur des troupes qui firent leur devoir, ou de crainte que nous

(1) *Critical Papers in art*, p. 27.
(2) *The Paris Sketch Book*, pp. 28 et suiv. Voir Mme Trollope, *Paris et les Parisiens en 1835*, vol. III, pp. 213 et suiv.

n'oubliassions le pillage de l'archevêché, ou bien encore pour commémorer l'avènement du roi citoyen? Mais quelles améliorations le nouveau régime a-t-il apportées à la France? Car naturellement pour ce qui est de « liberté de la presse ou de liberté individuelle, d'une diminution des impôts, d'un mode de vote plus équitable, nul ne s'aviserait d'y songer une minute ».

Très dédaigneux et gouailleur à l'endroit de nos vertus républicaines, fermement persuadé que chez nous un régime parlementaire doit tôt ou tard sombrer dans l'anarchie, Thackeray ne considère pas en effet d'un œil plus indulgent nos souverains illégitimes ou légitimes. Il faut lire son chapitre sur Versailles et ses boutades furieuses à l'adresse du grand roi. Jamais satiriste ne fit preuve de tant de violence et de haine. Nulle ironie cette fois, nulle mesure. Tout entier Thackeray s'abandonne à l'indignation, à la colère, à l'insulte. Louis XIV est un « sot » ; Louis XIV est « de petite taille » ; Louis XIV est « d'un courage douteux ». Ses gestes les plus nobles, ses paroles les plus belles, même sa fin quasi-héroïque deviennent autant de griefs contre lui, jusqu'à son palais, dont l'ensemble est « bas et mesquin ». Michelet ne dira pas mieux (1).

Faudrait-il en conclure que Thackeray fut partisan d'une monarchie bourgeoise? Nullement. Et d'ailleurs, je le répète, n'est-il point d'avis que les Trois Glorieuses n'ont en rien modifié le régime de la France. Pour lui comme pour l'opposition, Louis-Philippe est l'escamoteur par excellence, le « roi des barricades », qui, son mauvais coup fait, organise la réaction derrière les « cent mille épiciers et tailleurs de sa garde nationale », type supérieur de Robert Macaire, modèle achevé de toutes les roueries, de toutes les compromissions, dont sur tous les murs, où qu'on aille, on retrouve « l'écœurant, l'hy-

(1) *The Paris Sketch Book*, pp. 253, 255 et suiv.

pocrite visage ». Que ne reproche-t-il pas à l'infortuné souverain? depuis sa louche conduite vis-à-vis des Bourbons, sa politique mesquine, son impopularité méritée, jusqu'à son égoïsme, son avarice, son despotisme toujours croissant au point que, « l'empereur Nicolas excepté, *Louis-Philippe est le monarque le plus absolu d'Europe* (1) ». La parole est à Thackeray, ne l'oublions pas. N'oublions point davantage que, lorsque, sur la colonne Vendôme, la statue de Napoléon reprit sa place, ce fut encore lui qui mit dans la bouche de l'empereur le discours suivant :

« Mesdames et Messieurs (applaudissements formidables) ... voici le plus glorieux moment de ma vie! (Bravos et acclamations.)

« Je vous remercie de m'avoir placé à un endroit si sûr, si élevé et si salubre. De ce point, je puis regarder la plus grande partie de la ville. Je vois les églises vides, les prisons remplies, les maisons de jeu envahies. Qui, contemplant ainsi que vous, messieurs, de telles choses, ne serait fier du nom de Français? (Grandes acclamations.)

« Le drapeau tricolore flotte sur les Tuileries comme de mon temps. Tous les Français doivent se réjouir

(1) *The Fitz-Boodle Papers*, édit. Macmillan, pp. 324, 339, 340; *The Yellowplush correspondence*, pp. 377, 380, 396, 411; *Burlesques*, p. 172. *The Paris Sketch Book*, p. 28. Il est instructif de noter les sentiments plus que sévères que les Anglais d'alors éprouvaient généralement pour Louis-Philippe. Voir Trollope, *Paris et les Parisiens*, vol. I, p. 38; vol. III, p. 66; voir surtout Th. Raikes, *Journal*. « Cet homme, déclare ce dernier, n'a rien en lui de vraiment grand; il a du courage physique sans courage moral; de la ruse, mais point de capacités éminentes; de la tête, mais peu de cœur; une ambition démesurée, mais point de noblesse, préférant toujours par instinct les sentiers détournés au droit chemin; en lui nulle fierté, cela contrarierait ses projets; nuls vices privés, ils entraveraient ses affaires; mais par-dessus tout, obstacle insurmontable à tout sentiment élevé, un amour excessif de l'argent que nul principe ou nulle hypocrisie ne parvient à dissimuler; cela saute aux yeux dans ses moindres actes, depuis son entente infâme avec madame Feuchères jusqu'aux plus insignifiants détails de sa maison », vol. II, p. 181. Voir vol. IV, index.

d'avoir rétabli leur glorieuse bannière et d'avoir chassé pour toujours le vieux drapeau blanc. J'avoue cependant être incapable d'apercevoir que vous ayez acquis aucun avantage par votre opposition à l'ancienne dynastie, mais vous, naturellement, vous en êtes capables. (Applaudissements mêlés de quelques grognements fâcheux de la police.)

« Je suppose que le gros homme au parapluie que je vois se promener dans le jardin des Tuileries en est le propriétaire actuel. Puis-je demander ce qu'il a fait pour mériter une telle récompense!... Allez, allez, heureux Français! vous vous êtes battus, vous avez lutté, vous avez conquis : pour qui? Pour le gros homme au parapluie! Je reconnais que j'ai moi-même été parfois tyrannique et absolu : mais qu'est-ce qu'il est, notre gros ami d'en-bas? ne vaut-il pas mieux s'en laisser imposer par un héros que d'être soumis à un usurier? être conquis par une épée qu'être renversés par un parapluie (1)? »

Serait-ce donc que Thackeray fut un admirateur passionné des vertus guerrières? Je ne l'affimerais point. « On a récemment, dit-il, transformé le palais de Versailles en une boutique de bric à brac et couvert ses murs vénérables des plus atroces peintures qu'ait jamais considérées l'œil humain (c'est beaucoup dire). Je ne sais combien de lieues de batailles et de sièges l'infortuné visiteur se voit dans l'obligation de parcourir, au milieu d'une foule de badauds parisiens bavards, toujours prêts à s'extasier devant la gloire du grenadier français... De beaucoup la plus grande partie de la gloire française (comme celle des autres pays) est faite des exploits de ces militaires, et quelle magnifique satire de la lâcheté humaine que cet hommage exceptionnel rendu à ce

(1) *Burlesques*, p. 433, traduc. Lanoire.

mérite appelé courage (1)! » Il est bon d'ajouter que Thackeray se montre particulièrement hostile aux gloires de la France et qu'entre autres petits travers notre chauvinisme a la faculté de le mettre hors de ses gonds. « C'est un régal, déclare-t-il ironiquement, d'entendre un vieux brave de l'époque de Napoléon vous démontrer comment ce Corse audacieux eût marché droit sur Londres, après avoir avalé Nelson et toutes ses canonnières, n'eût été *cette malheureuse guerre d'Espagne* et *cette glorieuse campagne d'Autriche*, engendrées par l'or de Pitt sur les derrières de l'empereur afin de l'éloigner du peuple sans défense qu'il avait alors sur son front. Quelques Français même vont plus loin, déclarant qu'en Espagne ils ne furent jamais battus le moins du monde, et, de fait, si vous ouvrez la *Biographie des hommes du jour* à l'article Soult, vous pourrez vous figurer qu'à part le désastre de Vittoria les campagnes d'Espagne et de Portugal furent une suite de triomphes (2). » Imagine-t-on ces Français qui s'étaient crus de force à lutter contre John Bull! Impossible de leur persuader que John Bull ne les a pas toujours battus! et d'ailleurs, le leur persuaderait-on que, la tête sur le billot, ils mettraient encore leur défaite sur le compte d'une trahison. « Pour ce qui est de vous figurer, mon cher Monsieur, que les étrangers nous haïssent parce que nous les avons battus si souvent, serait la plus grande erreur du monde : les Français bien élevés ne croient pas que nous les ayons battus (3). » Telles étaient, suivant le *Sketch Book*, les prétentions de nos grands-pères et ces prétentions indignaient William Makepeace Thackeray. Elles l'indignaient au point qu'à son tour il faisait preuve du chauvinisme le plus ardent et que les repro-

(1) *The Paris Sketch Book*, pp. 251, 255.
(2) *Ibid.*, pp. 6 et 7.
(3) *The Fitz-Boodle Papers* (édit. Macmillan), pp. 372, 373, 404, 467 *Critical Papers in art*, pp. 165, 166 ; *Ballads and Verses*, pp. 324, 333.

ches qu'il nous adressait, il aurait pu finalement tout aussi bien se les adresser à lui-même.

Mais la contradiction s'accentue de manière encore plus évidente, chaque fois que Thackeray veut directement traiter de *Napoléon et de son système*. Quelque beau dédain qu'il professe pour le métier des armes, il ne peut malgré tout rester indifférent à la gloire du grand homme, se soustraire au prestige de l'épopée. Sans doute, Napoléon aima la guerre, et Thackeray, moraliste et philosophe, estime en principe la guerre comme une chose détestable. Sans doute aussi, Napoléon fut un despote et, suivant l'opinion commune, Thackeray se croit tenu de préférer la tyrannie d'une multitude ignorante à celle d'un homme éclairé. Pourtant, malgré ses airs ironiques ou désapprobateurs, il a des mots qui de sa part trahissent une juste admiration. Constamment il en revient à l'illustre personnage dont mieux que tout autre il connaît l'histoire, dont à l'occasion il s'efforce de résumer la politique et qu'en définitive il juge d'un œil assez clairvoyant. Sans s'attacher aux formules d'usage, sans aller se mettre en tête que Napoléon fut « l'exécuteur testamentaire de la révolution », il a su très finement analyser les motifs de succès du soi-disant exécuteur testamentaire et les origines de son étonnante popularité. Car si Napoléon fut cause de bien des maux, il fut aimé des petites gens et le dévouement inlassable que lui témoigna le peuple de France est encore ce qui chez l'empereur émut Thackeray le plus vivement. « On dit que, sur le passage du cercueil de Napoléon, le long de la Seine, de vieux soldats et des paysans ont marché pendant des kilomètres pour venir de leur village apercevoir le bateau qui portait son corps, s'agenouiller sur la rive et prier pour lui. A Dieu ne plaise que je trouve à redire à de telles prières et à une telle affliction ou que je doute de leur

sincérité. Il a dû y avoir quelque chose de grand et de bon dans cet homme qui l'a fait chérir ainsi de la mémoire populaire (1). »

Enfin, certaine vision lointaine restait à jamais gravée dans la mémoire de Thackeray : « Tout enfant je quittai les Indes, écrit-il quelque part, et le vaisseau qui m'emmenait en Angleterre jeta l'ancre au bord d'une île. Ayant débarqué, mon domestique nègre et moi, nous allâmes faire une promenade par monts et par vaux jusqu'à ce que nous eûmes dépassé un jardin dans lequel nous vîmes un homme qui marchait.« C'est lui, me dit le nègre, c'est Bonaparte ; chaque jour il mange trois moutons et tous les enfants qui passent à portée (2). »

Vingt-trois ans plus tard, William Thackeray assistait aux secondes funérailles de l'empereur, aux funérailles de ce même Bonaparte que, jadis, tout enfant, il se souvenait avoir aperçu, marchant solitaire dans son triste jardin de Sainte-Hélène. Tandis que lentement les cendres du héros remontaient la Seine sous leur temple à douze piliers, il était témoin de la fièvre populaire, de l'enthousiasme grandissant, il voyait les avenues se garnir d'urnes funéraires, d'aigles dorés, de colonnes, de statues. Seulement, comme il ne pouvait s'empêcher de noter d'abord le point faible en toute chose, il constatait que les dites statues avaient des figures de massacre, que les piédestaux étaient en carton-pâte et que déjà les aigles perdaient de leur bel éclat. Du clinquant, de la pacotille ! en faut-il jamais davantage pour les Français ? « Si l'on ne savait à quel point le nom de l'empereur est ici vénéré, l'on pourrait croire que ces splendeurs factices témoignent d'un respect également factice et se conforment en cela même au caractère de la nation.

(1) *The Fitz-Boodle Papers*, p. 294 ; *Paris Sketch Book*, pp. 104 et suiv.
(2) *Chamber's Cyclopædia of English Literature*, vol. II, p. 521.

Des sentiments vrais, ils en ont ; mais ils les gâtent à force d'exagération ; du vrai courage, ils en ont aussi ; mais ils en font une chose ridicule grâce à leur intolérable forfanterie (1). »

Où qu'il se promène, le jour des funérailles, et de préférence dans la chapelle des Invalides, il collectionne avec allégresse les mille petits détails fâcheux, susceptibles de nuire à la majesté de la cérémonie, depuis les cierges qui s'éteignent mal à propos jusqu'à la vieille anglaise que les huissiers renvoient impitoyablement de chaise en chaise. Il fait froid, et pour ne point geler sur place, les gros gardes nationaux commencent à battre la semelle ; les heures passent, et, pour tromper l'ennui, ces guerriers valeureux tirent de leurs cartouchières des provisions diverses, qui du poulet, qui des saucisses, qui du cervelas. Tout à coup, branle-bas général, commandements brefs, maniement d'armes. En hâte, les gardes nationaux sont rentrés dans le rang, les petits tambours font *rud dub dub*, *rud dub-dub*, et les prêtres, guidés par Mgr Affre en personne, s'avancent avec solennité. Mais, non moins brusquement, voilà que tout s'interrompt ; contre-ordre ; on s'est trompé ; Napoléon n'arrive pas encore. Les petits tambours s'arrêtent net, le clergé rentre dans la coulisse et paisiblement les gros gardes nationaux se remettent à manger.

Néanmoins, tout semblant d'ironie disparaît lorsqu'à son tour, gagné par l'émotion, il évoque le spectacle grandiose du cortège descendant les Champs-Elysées, lorsqu'un à un il énumère les escadrons de lanciers, de cuirassiers, de hussards, lorsque lui-même, en vulgaire badaud parisien, il s'extasie devant l'éblouissant défilé de maréchaux, de généraux, d'officiers de toutes armes et de tous grades, lorsqu'il se grise du fracas des canons, du bruit des fanfares. « Puis, soudain, derrière le prince

(1) *The Fitz-Boodle Papers*, p. 295.

de Joinville, voici les cinq cents marins de *la Belle-Poule* qui s'avancent, marchant de chaque côté du

CHAR

« Silence ! l'énorme foule frissonne comme il passe et seulement quelques voix crient : « Vive l'Empereur! » Etincelant sous le soleil gelé, sous des centaines de mille regards tombant des maisons et des toits, des balcons noirs, rouges, et tricolores, des cimes des arbres sans feuilles ; et derrière les longues lignes des baïonnettes brillantes sous les shakos et les bonnets à poil, derrière la ligne et la garde nationale, poussant, luttant, se soulevant, haletantes, ardentes, les têtes d'une multitude énorme, s'allongeant pour le rencontrer et le suivre au milieu de longues avenues de colonnes et de statues d'un blanc éclatant, d'étendards aux couleurs d'arc en ciel, d'aigles d'or, de pâles urnes funéraires, d'odeurs faisant explosion au milieu d'énormes volutes de noire, noire fumée

LE GRAND CHAR IMPÉRIAL ROULE MAJESTUEUSEMENT (1). »

Pour cette fois, Thackeray ne critique ni ne sourit. Oh! n'allons point en conclure qu'il fût bonapartiste. Et même, étant donné qu'il n'admet en France ni la république, ni la royauté, ni l'empire, je me demande ce qu'il nous reste à choisir. Mais je ne pense point qu'il ait songé beaucoup lui-même à résoudre l'énigme et, là comme ailleurs, il s'est contenté de poser les questions sans y répondre (2).

***

Hélas ! si nos mœurs politiques ont de quoi choquer un Anglais, quel effet ne produiront pas sur lui nos

(1) *The Fitz-Boodle Papers* (édit. Macmillan), pp. 304 et suiv., traduc. Lanoire.

(2) *Ballads and Verses*, p. 301.

mœurs privées ! et si, pour tout ce qui touche au gouvernement de la chose publique, nous offrons un exemple de l'incapacité la plus risible, à quel spectacle de corruption, de dépravation, de cynisme l'étranger ne s'expose-t-il point dès qu'il pénètre tant soit peu dans notre existence mondaine ou familiale? Que là comme ailleurs notre frivolité règne en maîtresse, inutile d'insister sur ce point — où et sous quelle forme ne retrouve-t-on pas chez nous cette frivolité pitoyable ? — mais nulle part, à coup sûr, elle ne se manifeste de façon plus révoltante et dangereuse.

N'oublions point que Thackeray est essentiellement un bourgeois d'Outre-Manche, au cœur honnête, au bon sens robuste, à la volonté ferme, guidé par d'inébranlables principes. N'oublions point davantage qu'il est protestant, qu'à ce titre il manque assez généralement d'indulgence, au besoin même de tact, qu'à ses yeux il n'est qu'une mesure et qu'un poids et que ni le talent, ni l'esprit, ni l'élégance ne peuvent racheter certaines faiblesses. Il est irréprochable, je le veux bien, mais il est en même temps d'humeur chagrine ; il est très spirituel, mais sans douceur ; très droit, mais violent au point d'afficher une intolérance quelquefois regrettable. Son malencontreux penchant à juger exclusivement nos mœurs d'après son code puritain l'entraîne aux sévérités les plus fâcheuses, l'empêche d'y voir clair et, malgré son grand talent, il faut bien admettre que son horizon n'est point toujours des plus vastes. Qu'il suive les caprices de son imagination, qu'il parle d'art ou d'histoire, immanquablement nous retrouvons chez lui le moraliste, un moraliste dont la morale n'est rien moins qu'attrayante ou caressante, moraliste visionnaire qu'obsède, qu'enfièvre le spectacle des perversités humaines. Instinctivement, il faut qu'il prêche, qu'il dénonce, qu'il attaque, enfin qu'il mette en garde ses

compatriotes et l'univers entier contre le monstrueux, le scandaleux, le pernicieux exemple des mœurs parisiennes.

« Hommes de famille qui lisez ceci, ne laissez jamais un Français non marié franchir votre porte !... Ce n'est point qu'ils fassent du mal, une fois sur mille, à Dieu ne plaise ! mais ils ont l'intention d'en faire. *Ils regardent nos Suzannes avec des yeux sacrilèges et déshonnêtes.* Ecoutez deux de ces gens au sourire polisson bavarder en faisant résonner l'asphalte du boulevard sous leurs bottines vernies... et entendez-les parler d'une bonne créature de *Baker-street*, simple, étourdie et vaine, passer en revue ses charmes, montrer ses lettres et insinuer.... — laissons cela, mais je vous déclare que j'ai l'âme furieuse d'y penser et je ne puis apprendre qu'une Anglaise épouse un Français sans éprouver une sorte de honte et de compassion pour elle (1). »

Voilà qui s'annonce mal pour la France et promet à ses enfants quelques nouvelles et rudes mercuriales. Ecoutez, étudiants du Pays Latin, héros de Murger et de Gavarni, qui « menez une existence de débauche tellement fabuleuse qu'un Anglais ne peut même pas la comprendre, à plus forte raison la partager » ; faites-en votre profit, cyniques jeunes gens qui ne rougissez point de chercher femme dans un de ces bureaux de mariage « où toute veuve de soixante-dix ans peut se procurer un époux de vingt ans, moyennant un certain nombre de billets de banque » (positivement il semblerait que ces sortes de bureaux fussent en France d'un usage courant) ; rentrez en vous-mêmes, pères et grands-pères qui, devant la table de whist, vous entretenez innocemment de vos fredaines de jeunesse (« En Angleterre il fut un temps où ce qu'on appelle jeter sa gourme était, dans

(1) M. Lanoire, *Thackeray et la France*, (Revue hebdomadaire, 10 septembre 1910), p. 227.

le clan des aînés, un motif de grande bonne humeur ; fort heureusement sur cet article nous sommes devenus beaucoup plus stricts et sensés(1) »); enfin, prêtez l'oreille, vous surtout, Adolphe et Théodore, habitués du Boulevard et de Tortoni, membres du Jockey-Club, qui, non contents de passer les nuits et de donner chez les créatures, vous mêlez sans vergogne aux saturnales du Mardi-Gras. (Thackeray professe un dégoût marqué pour le carnaval et les bals de carnaval.) « Jamais œil humain ne considéra plus hideux spectacle, déclara-t-il avec modération. Il m'arriva d'assister à l'une de ces réjouissances où, vociférant, trébuchant, hurlant, les quatre mille danseurs se ruèrent hors de la salle de fête, rue Saint-Honoré, pour courir ventre à terre jusqu'à la place Vendôme ; autour de la colonne et toujours braillant, ils exécutèrent une ronde, à vingt milles à l'heure, puis, revenant au même train de fous furieux, se ruèrent à nouveau dans la salle de bal. Entrez seul en un pareil endroit et je vous défie de ne rien voir d'aussi terrible. Il y règne une sorte de gaieté frénétique et farouche qui ferait songer à des exercices de démons bien plus qu'à des jeux humains : bing, bang ! tambours, trompettes, coups de bâton, coups de pistolet retentissent à l'orchestre, lequel orchestre semble égaler en folie les danseurs eux-mêmes ; zit !.., une avalanche de couleurs et d'oripeaux, un mélange de tous les costumes de la terre, de tous les sujets du royaume, de tous les chenapans de la capitale, hommes et femmes enlacés ensemble, tourbillonne pêle-mêle devant vous... Une bande de Malais, ivres de haschich et courant comme des possédés, un troupeau de derviches hurleurs, pourrait peut-être de nos jours se livrer à des bacchanales semblables ; mais je doute qu'un peuple européen, les Français exceptés,

(1) *The Newcomes*, p. 241 ; *The Paris Sketch Book* p. 91 ; *The Fitz-Boodle Papers*, p. 345.

autorise de pareils désordres ou qu'il y trouve plaisir (1). » De sa vie, Thackeray ne se remettra d'avoir jeté les yeux dans ce temple de la débauche.

Du demi-monde passons au grand monde, à la « fine fleur de cette société que Napoléon redoutait plus que la Russie, la Prusse et l'Autriche ». Evidemment, à première vue, l'on y respecte un peu mieux certaines lois de la bienséance ; mais au fond l'un vaut l'autre, et c'est toujours le même effréné libertinage, la même polissonnerie dégoûtante, le même « remarquable et naïf dédain pour cette institution appelée mariage ». Il est vrai que ne, connaissant âme qui vive dans le monde proprement dit, Thackeray s'est renseigné dans les romans de l'époque. Dieu sait pourtant si vers 1830 l'on en fabriquait de bizarres ! Mais pas une minute Thackeray n'a l'air de s'être douté à quel point l'imagination d'un Horace de Viel-Castel, d'un Charles de Bernard ou même d'un Balzac pouvait altérer les véritables couleurs de la vie et, sans se troubler, il confesse ingénument qu'il n'est point de méthode plus efficace pour s'instruire des us et coutumes d'un pays qui n'est point le nôtre. Ceci dit, il s'empare de *la Femme de quarante ans*, « une histoire merveilleuse, pleine de la plus exquise drôlerie, des traits les plus satiriques. La Femme de quarante ans possède un mari et trois amants qui tous à la fois, par un beau soir étoilé, font la découverte du lien qui les unit ». Fort d'une pareille trouvaille, Thackeray poursuit son enquête en analysant *Un acte de vertu*, autre aventure de la dernière élégance. On y trouve « un époux, son épouse, plus un couple d'amants, et la façon dont un amant remplace l'autre sert de prétexte à mille bouffonneries. Jolie morale, vraiment ! » Et voilà que, de nouveau, Thacke-

(1) *The Paris Sketch Book*, pp. 83, 231 ; *The Fitz-Boodle Papers*, pp. 341 et suiv.

ray s'échauffe et tempête : « Pourquoi, dieux tout puissants, pourquoi donc les Français se marient-ils? Si seulement le Père Enfantin (qui, dit-on, vient de couper sa barbe enchanteresse et remplit maintenant dans une banque les fonctions de scribe) avait pu mener à bonne fin ses chastes, ses justes, ses nobles, ses gracieux projets, que d'ennuis matrimoniaux eussent pu de la sorte être évités (1)! »

Le plus beau, je le répète, est de voir où Thackeray va puiser ses arguments. J'ajoute qu'il est non moins curieux d'observer avec quelle assurance merveilleuse, quelle certitude magnifique il nous attribue le monopole de l'adultère. L'on se demande où, dans son propre pays, un observateur aussi clairvoyant avait les yeux, si même parfois il ne les fermait point de son plein gré. Mais, sur ce chapitre, il est bien entendu que nous autres, Français, nous aurons tort, inévitablement. Et nous aurons tort parce qu'au lieu de cacher nos fautes, ainsi que l'exigent certaines coutumes d'Outre-Manche, nous les avouerons toujours, à toutes heures et en tous lieux, à la ville, au théâtre et dans les livres. Qui mieux est, nous les avouerons de bon cœur, nous les avouerons bien haut, trop haut; disons toute la vérité, nous en avouerons d'imaginaires, nous nous vanterons, et cela même sera, pour Thackeray, une dernière et belle occasion de triomphe. Déjà nous étions des républicains fanfarons, des patriotes fanfarons, il faut que pour comble nous soyons encore des fanfarons de vice! « Il ne semble pas qu'il entre jamais dans la cervelle de nos voisins que la galanterie soit chose immorale. » En Grande-Bretagne, « c'est le contraire qui prévaut... et s'il arrive qu'on soit coupable de pareilles faiblesses, du moins s'abstient-on de le publier par-dessus les toits. Un Français ne voit pas

(1) *The Paris Sketch Book*, pp. 89 et suiv.

plus de malice à proclamer qu'il a une maîtresse qu'à proclamer qu'il a un tailleur, et l'on revit le temps de Boccace dans les mille et un romans qui peignent la société de ce pays. » Ah ! tout spirituel qu'il pût être, Thackeray n'aimait point le premier genre de plaisanterie venu.

Sévère pour les hommes, il ne l'est pas moins pour les femmes. Mais tel que nous le connaissons, il était à prévoir que, sur ce chapitre, il n'aurait pas lieu davantage d'être fort satisfait. Au surplus, et d'une manière très générale, il me paraît que sa façon de concevoir la plus belle partie du genre humain offre quelque chose d'un peu superficiel et de primitif. Il semblerait qu'à ses yeux le sexe en question se divisât en deux catégories bien distinctes, n'ayant entre elles aucun point de contact, aucun lien possible, aucun rapport d'aucune sorte : d'une part, les femmes vertueuses qui naissent telles et leur vie durant restent telles avec toutes les mille et une qualités inhérentes à leur emploi ; d'autre part, les femmes qui ne sont pas vertueuses et qui, suivant un principe analogue, étant venues au monde avec tous les vices et toutes les impuretés demeurent, en toute occasion et toujours, également impures et vicieuses. On connaît les héroïnes angéliques et les tendres fiancées dont Thackeray peupla ses romans, ingénues qui s'entendraient si merveilleusement à donner la réplique aux jeunes savants et candides polytechniciens d'Emile Augier. A les voir, à les entendre, on se demande quelles sortes de femmes il connut ici-bas, principalement quelles femmes il rencontra dans son pays et dans le nôtre. Car, si volontiers il réserve aux Anglaises le royaume des femmes vertueuses, il va de soi que délibérément et d'un bloc pour ainsi dire il range les Françaises dans le clan des femmes qui ne le sont pas. J'ajoute même qu'à l'en croire les

Françaises pourraient à elles seules au besoin constituer la deuxième de ces catégories. Après cela, nous ne serons pas étonnés si Thackeray se représente la Parisienne comme une créature qui se met beaucoup de rouge et de blanc, qui s'affuble de robes voyantes, arbore des chapeaux scandaleux et possède au moins deux amants à la fois. Pour lui, Française, lionne, grisette sont termes synonymes qui tour à tour évoquent en son esprit une succession d'images abominables telles que restaurants de nuit, loges d'actrices, alcôves polissonnes, que sais-je encore, bals de mi-carême!

A quoi naturellement on pourrait objecter que les généralisations trop hâtives ont leur danger, que nombre de Parisiennes s'habillent avec goût, que certaines ne se mettent point de rouge, qu'il en est même de fidèles, que si la plupart ne le sont pas, — comme ailleurs — du moins elles savent dans la galanterie conserver quelque délicatesse, enfin que cela justement les distingue des autres et rachète bien des faiblesses. Mais je crois que de tels arguments n'eussent été, aux yeux de Thackeray, d'aucun prix et que de sa voix la plus redoutable cet homme vertueux nous eût répondu : « *Nous avons notre lion britannique*; *nous avons notre Bretagne régnant sur les flots; nous avons notre femme britannique*, *la plus respectable*, *la plus remarquable des femmes de ce monde* (1). » Décidément, il faut nous y résigner, Thackeray n'est pas l'homme de certaines nuances.

***

« Soyons moraux; prêchons d'exemple. » Tel est l'avertissement qu'il nous donne à chaque ligne, le

(1) M. Lanoire, *Thackeray et la France* (Revue Hebdomadaire, 10 septembre 1910), p. 257.

principe qu'il inscrit en tête de chaque page, la conclusion qui termine le moindre de ses chapitres (1). Et tout serait au mieux, s'il voulait bien cependant examiner nos erreurs d'un peu plus près, si de temps à autres il cherchait à les expliquer, enfin si même, parfois, il daignait nous gratifier de circonstances atténuantes. Mais Thackeray n'explique ni n'atténue. Obstinément, exclusivement il s'en tient à son code britannique, et, sûr de lui-même, infaillible, tranche, décrète et condamne. Il avait jugé nos mœurs exécrables, il déclare notre littérature également révoltante, et cela pour des motifs analogues. Inutile de lui vanter tel roman en tant que roman, telle pièce de théâtre en tant que pièce de théâtre, si pièce de théâtre ou roman ne s'adapte point aux bienséances puritaines, si l'auteur s'avise d'offrir à son public autre chose que des exemples édifiants, s'il oublie qu'avant d'être un artiste il a le devoir d'être un honnête homme et qu'avant de produire une œuvre d'art il doit fournir un enseignement moral.

Tout de suite, il est aisé de prévoir les conséquences d'un pareil système et le jugement que Thackeray devait porter sur les lettres françaises. Des classiques il ne parle guère et s'étend plus volontiers sur la période contemporaine. Mais, là comme ailleurs, on aurait tort de vouloir chercher dans le *Sketch Book* autre chose que des impressions et des notes recueillies pour ainsi dire au jour le jour. Après une soirée aux Français, Thackeray, désireux d'épancher sa bile, résumait par écrit ses souvenirs de la veille, et bientôt ces souvenirs allaient remplir les colonnes de telle ou telle revue; une autre fois, c'était un roman de George Sand, lequel provoquait chez ce même Thackeray un violent accès de mauvaise humeur et de cette nouvelle crise d'irritation résultait un nouvel article. Réunies après coup, ces esquisses,

(1) *Critical Papers in art*, pp. 11, 12, 125.

comme leur titre l'indique, n'offrent donc rien d'une étude vraiment sérieuse et suivie; mais à travers les boutades et les professions de foi sommaires, on perçoit de façon très nette quel fut le sentiment de Thackeray sur l'ensemble de l'école romantique. Je mets à part l'œuvre des poëtes proprement dits, dont il ne semble pas s'être fort préoccupé. D'ailleurs quelqu'instruit qu'on puisse être, je crains qu'il ne soit guère possible d'apprécier à leur juste valeur des poésies écrites dans une langue autre que la sienne; et si Thackeray négligea Lamartine et Musset, s'il préféra les chansons de Béranger (1) aux vers d'Hugo, n'oublions pas que le plus « parisien » des poètes étrangers, Henri Heine, émit une opinion à peu près semblable.

Ce qui d'abord attira l'attention de Thackeray fut le théâtre et le roman, et théâtre et roman lui semblèrent également ridicules, incongrus et monstrueux. Au reste, pour un Anglais chez qui dominait le goût du bon sens et de la modération, il faut avouer que l'auteur du *Sketch Book* tombait en France à l'époque la moins faite pour le séduire et qu'en toute chose alors nos compatriotes manifestaient une extravagance peu commune. De même que dans les mœurs, de même qu'en politique, sévissait dans les lettres une affectation de révolte puérile, une manie d'étrangeté insolente, une rage de sentiments hors nature, de passions baroques et furibondes qui donnèrent une fois de plus à Thackeray la ferme conviction qu'il assistait à je ne sais quelle mascarade prétentieuse et folle.

Déjà dans la vie quotidienne il nous reprochait de forcer nos attitudes et de jouer les matamores. Qu'allait-il penser de nous au théâtre ! dans le drame, dans ce fameux drame romantique, « ce grand monstre, sorti du néant en ces dernières années et qui, mais je n'en crois pas un mot, se déclare fils de Shakespeare ». Que de for-

(1) *The Paris Sketch Book*, p. 86 : *Ballads and verses*, pp. 129 et suiv.

faits en son nom, que de meurtres, que d'atrocités! en même temps quelle étrange monotonie! « Chacune des pièces écrites par Victor Hugo, depuis *Hernani*, contient un monstre, un monstre délicieux racheté par une vertu : *Triboulet*, un monstre fou, *Lucrèce Borgia*, un monstre maternel, *Marie Tudor*, un monstre religieux, *Monsieur Quasimodo*, un monstre bossu; et d'autres encore auxquels il faut que nous pardonnions leurs monstruosités, mieux, qu'il faut que nous admirions, sous le prétexte qu'à ces monstruosités vient se mêler on ne sait quel vague étalage d'affection. Et tandis que le grand Hugo nous offre un seul monstre pour chaque pièce, le grand Dumas nous en fournit généralement une demi-douzaine pour lesquels le meurtre n'est rien, une intrigue ordinaire et une simple violation du septième commandement (toujours le septième commandement!), rien du tout; mais qui vivent et prennent leurs ébats au milieu d'un vaste et charmant imbroglio d'abominations que l'on pourrait difficilement concevoir et moins encore décrire en Angleterre (1). »

Egalement impitoyable et clairvoyant, Thackeray tout de suite n'a point manqué d'observer combien, sous l'abus des assassinats, l'étalage des passions frénétiques, les tirades empoulées, ces grands monstres de drames étaient creux, superficiels, rudimentaires, et combien en somme ils restaient loin de Shakespeare. Bien vite, il s'est avisé de la maigreur, de l'invraisemblance des caractères, par contre du rôle éminent que jouaient dans ces pièces les émeutes à la cantonade, les poisons, les caveaux, les cercueils.

Restaient les prétentions historiques ou soi-disant exotiques de la nouvelle école, et ces prétentions furent encore pour Thackeray, lui chez qui l'historien doubla toujours si merveilleusement le romancier, un motif

(1) *The Paris Sketch Book*, pp. 234 et suiv.

de grande bonne humeur. « Il faut voir, déclare-t-il à propos de *Kean*, la solennité des acteurs lorsque réciproquement ils se donnent du milord et la gravité, la bonne foi parfaites avec lesquelles écoute l'auditoire. » Mais surtout ce qu'il faut voir, ce sont *les Mystères de Londres* et dans *les Mystères de Londres* l'archevêque de Canterbury. « Il portait une toque de velours décorée d'une frange noire abondante et son costume ressemblait à l'habillement de nos vénérés prélats, sauf que la perruque en était infiniment plus élégante et frisée... L'auteur, dit-on, s'en est allé à Londres pour une semaine dans l'intention de se familiariser avec nos manières, et là, sans doute, il a vu des comtesses dont la traîne était portée par des jockeys, des lords allant à la cour, munis d'immenses perruques, et des juges de correctionnelle en uniformes de policemen, avec des chapeaux de toile cirée, des culottes de casimir blanc et des bas de soie (1) ! »

Eternelle répétition des mêmes caractères et simplicité prodigieuse de ces mêmes caractères, abus des artifices de mélodrames, symbolisme incohérent, érudition enfantine, fausseté criarde des peintures historiques ou locales, Thackeray n'a pas eu grand'peine à signaler les trop nombreuses faiblesses du théâtre romantique. Néanmoins, comme toujours, ce qui devait le choquer le plus vivement, était l'immoralité foncière de ce même théâtre. Avec angoisse il se demande l'effet que produira sur le public, même un public français, l'exhibition de ces prouesses de cannibales, la glorification de ces amours de forcenés que les dramaturges de l'époque se vantaient de mettre au-dessus de tous les devoirs, de toutes les lois, de toute morale, et lui, le partisan de

(1) M. Lanoire, *Thackeray et la France* (Revue Hebdomadaire, 10 septembre 1910), p. 233 ; *Critical Papers in art*, p. 40 ; *The Fitz-Boodle Papers*, p. 473.

toutes les libertés, il réclame à grands cris la censure.

Enfin, dans le domaine littéraire, Thackeray trouvait un dernier motif d'indignation et ce motif n'était autre que l'ambition délirante, la folle outrecuidance des auteurs eux-mêmes. Il avait lu leurs préfaces, leurs manifestes; du parterre il avait écouté les monologues interminables où, se substituant aux personnages de la pièce, Hugo ou Dumas s'appliquaient à faire l'éducation des peuples et la leçon aux rois, et malgré le fracas des formules grandiloquentes, les métaphores insolites, les affirmations hautaines, Thackeray n'avait pu s'empêcher de trouver le spectacle à la fois comique et révoltant. Que les Français fissent de mauvaises pièces, c'était leur droit ; qu'ils fussent immoraux, c'était leur habitude ; mais qu'en outre ils se donnassent pour apôtres, cela vraiment passait les mesures !

D'aucuns prétendent qu'en France le ridicule tue. Ce ne fut point l'avis de Thackeray, spécialement en ce qui touche aux romantiques. Avec un acharnement joyeux, une infatigable cruauté, il ne se lassa point de les railler dans leurs prétentions les plus chères, n'eut pas de sarcasmes assez mordants à l'endroit de leurs manies publiques ou privées. Bien haut, il dénonça leurs mœurs inutilement débraillées et tapageuses, leurs aveux intempestifs, leurs effusions de mauvais goût. Mais surtout il s'égaya de voir ces mêmes gens, hommes et femmes, du vaudevilliste au dramaturge, s'adjuger les fonctions de penseur, exhiber chaque jour des méthodes de soi-disant nouvelle philosophie, des recettes infaillibles pour amener le bonheur universel, se poser en *flambeaux*, en *phares* de l'humanité, se croire en communication perpétuelle et directe avec Dieu le Père (1).

« A tout propos, M. Victor Hugo invoque la Providence et se montre intimement au courant de ses des-

(1) *Burlesques*, pp. 422 et suiv. ; 460 et suiv.

seins les plus mystérieux. Il nous parle du ciel familièrement et sur un pied d'égalité, comme une grande puissance parlerait d'une autre. Mais c'est là un privilège où sont admis à présent presque tous les auteurs français : le nom de Dieu est toujours sur leurs lèvres, dans les circonstances de la vie les plus basses et les plus banales. La plupart d'entre eux ont expressément un mission divine. Lamartine a eu des révélations des choses célestes, et a vu le trône de Dieu à travers ses larmes. Mme Dudevant nous laisse entendre qu'elle est une martyre (et peut-être aussi une sainte, ou plus encore). Leroux et Lamennais s'avancent, l'un et l'autre, avec des révélations et des prophéties qu'ils nous somment de mettre à la place des vieux évangiles : et il n'y a pas jusqu'à un Dumas qui, en préface à quelque vilaine histoire de luxure et de sang, n'insinue que cette histoire contient un mystère sacré, et que Dieu lui a donné mission de l'expliquer (1). » Mais correspondre en tête à tête avec Dieu le Père ne leur suffit plus, il faut qu'ils s'attribuent à eux-mêmes des droits à la divinité, qu'ils se campent en personne sur des autels. « C'est un déluge de dieux ; Victor Hugo est un dieu ; Mme Sand est un dieu ; Jules Janin, cet homme de génie prétentieux, a des intuitions divines et il n'y a guère de misérable écrivailleur de poèmes et de prose, sans barbe au menton, qui ne vous parle dans sa préface de la *Sainteté du Sacerdoce littéraire*, ou *un sale étudiant, pompant du tabac et de la bière et titubant en revenant de la Chaumière avec une grisette, qui ne soit convaincu de la nécessité d'un nouveau messianisme et hoqueter à qui voudra l'entendre des chapitres de sa propre apocalypse d'ivrogne* (2). »

(1) T. de Wyzewa, *Un livre de Thackeray sur la littérature et la vie françaises*, (Revue des deux Mondes, 15 avril 1906), p. 941.
(2) M. Lanoire, *Thackeray et la France* (Revue Hebdomadaire, 10 sep-

Sans doute Hugo, Dumas, Janin se couvrent-ils à plaisir de ridicule; néanmoins de tous ces prophètes de beaucoup le plus odieux est encore George Sand. Cette femme-auteur qui s'habille en homme, fume comme un troupier, se marie et se démarie à la face de l'univers, Thackeray ne peut la voir ni la sentir. A aucun prix, il ne manquerait une occasion de l'accabler des invectives les plus désobligeantes : « Vous êtes si étonnamment sagace, lui déclare-t-il, que *vous pataugez dans la boue à chaque pas*, si merveilleusement clairvoyante que vos yeux ne peuvent y voir à un pouce devant vous, car vous avez soufflé, avec ce génie d'éteindre, qui est le vôtre, chacune des lumières qui suffisent à la conduite des hommes ordinaires (1). »

Dans son *Livre d'esquisses parisiennes*, Thackeray lui consacre tout un chapitre et l'on regrette qu'il n'ait point attendu pour l'écrire que fût publiée *la Mare au Diable* ou *François le Champi*. Malheureusement, quand parut cet article, madame Sand venait de se ranger sous la bannière d'un certain philosophe hirsute et crotté, du nom de Pierre Leroux. Hélas ! peu avant, elle s'était de même entichée d'une sorte de paysan jacobin, Michel (de Bourges), qui ne brillait point davantage par la finesse ou la modestie. C'est de toute sa carrière la période la moins plaisante. Après avoir, dans *Indiana*, *Valentine* et *Jacques*, proclamé le « droit au bonheur », après avoir dépeint des amoureux frénétiques et de jeunes épouses incomprises qui voulaient « vivre leur vie », la pauvre femme s'était à corps perdu lancée dans les calembredaines humanitaires et jouait le rôle de pythonisse. Dans ses lettres, ses articles, ses romans, il n'était question que de peu-

tembre 1910), pp. 231 et 232 ; Troloppe, *Paris et les Parisiens en 1835*, vol. III, pp. 125, 142, 162 et 163.

(1) M. Lanoire, *Thackeray et la France* (Revue Hebdomadaire, 10 septembre 1910), p. 232 ; *The Paris Sketch Book*, pp. 185 et suiv.

ples souverains, de phalanstères, de sainte égalité, visions bizarres auxquelles se mêlait je ne sais quel mysticisme extravagant. Thackeray s'avise de consulter *Spiridion*, l'un des romans dont alors George Sand gratifia son pays. Il y voit un couvent où les portraits détachés de leurs cadres se promènent à travers les pièces, où le fondateur Hébronius revit en la personne du père Alexis et où certain vieillard vertueux discourt perpétuellement au moyen de formules énigmatiques, le tout accompagné de soupiraux, de tombeaux, de caveaux, etc.... Thackeray n'y comprend rien et cela se conçoit. Du reste au lieu de *Spiridion* eût-il fait choix des *Sept cordes de la lyre* ou de tout autre roman du même genre qu'il n'y eût pas vu plus clair. Mais le comble était qu'à l'époque ce charabias passait pour le fin du fin, le dernier mot du sublime ; qu'à côté de *Spiridion* paraissait *Ahasvérus* de Quinet, à côté d'*Ahasvérus*, *la Phalange* du citoyen Considérant, sans compter *l'Organisation du Travail* de Louis Blanc et que ni *l'Organisation du Travail*, ni *la Phalange*, ni l'*Ahasvérus* ne valait mieux que *Spiridion*. Vraiment, il y avait alors quelque chose de pourri dans le royaume de France et l'auteur du *Sketch Book* avait trop beau jeu.

Mais à quoi bon toujours s'indigner, à quoi bon même prendre au sérieux ces Français qui, sans suite, sans raison, s'emparent au petit bonheur des modes et des idées de leurs voisins, les interprètent à contre-sens, puis les rejettent avec autant de hâte qu'ils ont mis à les adopter. Il en va de leurs prétentions philosophiques comme de leurs prétentions dramatiques, ou monarchiques, ou démocratiques, et tout cela finalement ne tire guère à conséquence.

« On peut appeler la révolution une caricature de la liberté, comme l'Empire était une caricature de la gloire, et ce qu'ils empruntent des étrangers prend le même

caractère. Ils prennent les bottes à revers et les mackintoshs d'au delà le détroit et caricaturent nos modes ; ils lisent un peu, très peu Shakespeare et caricaturent notre poésie : et tandis qu'à l'époque de David l'art et la religion n'étaient qu'une caricature du paganisme, maintenant, au contraire, ces deux articles sont importés d'Allemagne. » Sur quoi Thackeray décrit tout au long la fièvre de piété qui, vers 1840, sévit chez les Parisiens, le succès des prédicateurs en vogue et des tableaux saints, l'abondance et le luxe des ouvrages de dévotion. Notre-Dame de Lorette est construite au milieu de cet enthousiasme. Il revient dans l'église à quelque temps de là et n'y trouve que le suisse endormi. « Je suis, dit-il, porté à croire que la fameuse réaction est finie; les étudiants se sont remis à leurs pipes et à leurs billards du dimanche et on a ouvert l'année dernière un ou deux cafés qui sont dix fois plus élégants que Notre-Dame de Lorette (1). »

Oui, nous sommes légers, légers en tout, universellement, incurablement légers : « Lorsqu'on sort du triste et brumeux atmosphère londonnien et qu'au lieu de fumée de houille et de brouillard jaune, l'on aspire cet air français, si limpide et si pur, l'on est comme grisé tout d'abord et l'on sent une chaleur vous pénétrer jusque dans les veines, une allégresse vous monter à la tête... Cette griserie serait-elle permanente et quotidienne chez les habitants de ce pays? et ne devons-nous pas attribuer à l'influence toute spéciale de l'air et du soleil de France leur mille et un caprices désordonnés? Depuis le soir jusqu'au matin les philosophes y sont gris, les politiciens sont gris, les gens de lettres chancellent et trébuchent d'une absurdité à une autre; comment, je vous le demande, arriverions-nous à comprendre les fariboles qui leur passent par l'es-

(1) *The Paris Sketch Book*, pp. 185 et 186 (traduc. Lanoire).

prit? » Evidemment le plus simple est encore d'y renoncer (1).

***

Donc, nous sommes immoraux, nous sommes ignorants, nous sommes ingouvernables, hors d'état de nous conduire, inaptes à nous soumettre, bavards et vantards, superficiels et prétentieux. Et tout cela n'est pas flatteur, tout cela nous est dit sans ménagements, tout cela nous donne à réfléchir à la fois sur nous-mêmes et sur celui qui nous juge. Et sans doute, y avait-il chez celui-ci un vieux fonds de puritanisme qui sur bien des points devait à jamais l'empêcher de s'entendre avec nous. Pourtant, quelque pénible que cela puisse être, il faut bien admettre que ses reproches ne sont point toujours dénués de fondements. Je ne voudrais pas un à un reprendre ses griefs contre nous. Toutefois, quand, sur le chapitre des mœurs politiques, il estime que les Français laissent à désirer, c'est une opinion soutenable; quand de même il déclare néfastes les générations d'émeutiers qui se succédèrent en France durant tout le XIX^e^ siècle, on éprouve quelque embarras pour le contredire ; enfin, il n'est pas non plus besoin d'être Anglais pour trouver avec lui qu'un Leroux ou qu'un Michel (de Bourges) offre quelque chose de niais et de méprisable. Lorsqu'il s'attaque aux lettres et qu'il n'y veut voir qu'un instrument de propagande morale, évidemment il part d'un principe discutable ; néanmoins on ne saurait nier qu'il ait tout de suite fort bien deviné quelques-uns des ridicules de l'école romantique et que ce que nous constatons enfin de nos jours, il eut, lui, le mérite de s'en apercevoir quatre-vingts ans plus tôt.

(1) *The Paris Sketch Book*, p. 204.

Reste le ton qu'il emploie pour signaler nos erreurs, et ce ton n'est point précisément celui de la bienveillance. Il semblerait même que Thackeray ne fut pas autrement déçu de nous trouver en faute; mieux, qu'il se fit une joie de publier nos faiblesses, au besoin de les aggraver. Il est cent méthodes pour dire aux gens qu'ils se trompent; mais Thackeray s'empresse de choisir la plus mortifiante. Chaque fois qu'il peut démontrer que nous avons tort, ce sont des cris d'allégresse; il triomphe, il exulte, il se répand en boutades ironiques, en sarcasmes vengeurs, en diatribes interminables, à tel point que si l'on ne connaissait de lui que le *Sketch Book*, on pourrait croire que c'est à nous, véritablement à nous seuls qu'il réserva ses colères et ses indignations. Par bonheur, ses autres livres sont là pour prouver que la raillerie, l'amertume et le dégoût restent, quel que soit le sujet qu'il traite, ses moyens d'expression habituels.

Sans doute, lorsqu'il se mêle de parler de la France, en parle-t-il en satiriste impitoyable et virulent; mais à quel propos et dans lequel de ses livres se montre-t-il plus indulgent ? On oublie toujours d'en faire la remarque lorsqu'est mis en cause le *Livre d'esquisses parisiennes*. Sans doute est-il des vices qu'il ne se plaît à voir que chez les Français; mais n'en est-il pas qu'il réserve, et cela non moins exclusivement, à d'autres qu'à nous. A tout bout de champ et sous tous les prétextes, il nous accuse de légèreté ; mais, le *Livre d'esquisses* mis à part, est-il un seul de ses romans, une seule de ses nouvelles où il ne reproche à ses compatriotes leur dureté, leur orgueil, leur snobisme? Ne leur a-t-il pas expressément dédié l'un de ses ouvrages les plus fameux, le *Livre des Snobs* et *The Book of Snobs* ne vaut-il pas *The Paris Sketch Book* ! A-t-il jamais écrit pamphlet plus féroce? Il taxe nos écrivains d'immoralité; mais est-il plus en humeur de

goûter certains épisodes de la vie de Sterne ou certaines allusions du *Voyage Sentimental*? Il déclare que Louis XIV est un monstre et Louis-Philippe un tyran; mais est-il beaucoup plus élogieux à l'égard des rois d'Angleterre? et pour admirable que puisse être son portrait de George IV, en est-il plus flatteur (1)? Que de fois, il nous a reproché notre chauvinisme, nos vantardises! « Et cependant, conclut-il après un examen sincère, je crois au fond de mon cœur que, pour la fatuité, la suffisance et les rodomontades, le snob britannique l'emporte sur tous les autres. » Suit une peinture de ce snob d'Outre-Manche que partout, en voyage, on rencontre, exhibant sa carrure de boucher, sa face d'apoplectique, ses charmes de valet de ferme. Et, de plus en plus sincère, Thackeray ne peut que s'écrier : « Oh! mon pays, je ne m'étonne point que l'on te chérisse tant! *Comme je te haïrais si j'étais Français!*

« Ce matamore d'Anglais, brutal, ignorant, bourru, on le retrouve dans toutes les villes d'Europe. Le plus stupide de tous les êtres de la création, il s'en va foulant sous son pied le sol du Continent, se frayant à coups d'épaules son chemin dans les musées et dans les cathédrales, se pavanant dans les palais, revêtu de son uniforme de bougran. Qu'il soit à l'église ou qu'il soit au spectacle, qu'il figure dans un gala ou qu'il visite une collection, son visage reste également insensible. Mille charmants spectacles défilent devant ses yeux injectés de sang et ces spectacles ne le touchent en rien... Il entre à l'église et juge les pratiques sacrées avilissantes et superstitieuses, comme si son autel à lui était le seul acceptable. Il s'en va voir des tableaux et là dessus le premier décrotteur français lui rendrait des points. L'art et la nature lui prodiguent leurs merveilles et

(1) *The Four Georges* (George IV).

jamais dans son œil imbécile on ne perçoit trace d'admiration; rien, absolument rien ne l'émeut, sauf toutefois lorsque, sur son chemin, il rencontre un grand de ce monde; alors le rigide, le fier, le présomptueux, l'inflexible snob anglais devient brusquement aussi humble qu'un valet, aussi souple qu'un arlequin (1). »

Tels sont quelques-uns des petits travers qu'à défaut de légèreté Thackeray se plaisait à reconnaître chez ses compatriotes et la liste de ces travers prenait rapidement les proportions d'un volume de deux cents pages. Encore une fois, je le répète, il ne me paraît point que Thackeray se montrât beaucoup plus tendre envers les siens qu'envers nous. Après avoir énuméré quelques passages où celui-ci témoigne en effet à notre égard des sentiments quelque peu hostiles, M. de Wyzewa conclut en ces termes : « Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils (les sentiments de Thackeray sur la France) s'étendaient aussi à la religion catholique, à ce *papisme* que tout bon Anglais avait pris l'habitude d'associer dans une même haine, avec l'ambition, la bravoure et la gaieté françaises (2). » Mais encore là, je ne vois pas que l'auteur du *Sketch Book* ait fait preuve d'une telle injustice, qu'il ait sensiblement préféré la religion protestante à la catholique, ni d'ailleurs qu'il se soit outre mesure préoccupé de l'une ou de l'autre. Peut-être se souvient-on de la description charmante qu'il fait du musée du Louvre, le dimanche. A la vue des gens du peuple dans leurs habits neufs, des grisettes souriantes et des soldats qui de bon cœur viennent à tour de rôle s'extasier devant Léonidas ou Napoléon, il songe aux ouvriers et bourgeois londonniens, incapables de goûter

(1) *The Book of Snobs*, chap. XXIX; *Critical Papers in art.*, p. 170 : *The Fitz-Boodle Papers*, p. 372.

(2) T. de Wyzewa, *Un livre de Thackeray sur la littérature et la vie françaises* (Revue des Deux Mondes, 15 avril 1906), p. 943.

autre chose que les faits divers du *Sunday Paper*. Il compare les premiers aux seconds et, la comparaison n'étant pas avantageuse aux seconds, il n'hésite pas à dire : « Voilà ce que nous a procuré le puritanisme de l'Eglise et de l'Etat — tant il a réussi à matérialiser et à enchaîner à la terre l'imagination des hommes pour laquelle Dieu a créé un monde tout autre.... ce doux et magnifique monde de l'art dans lequel il ne peut y avoir rien d'égoïste ni de vil, dont la stupidité a oublié l'existence et que la bigoterie a essayé de cacher à notre vue. » Où Thackeray se montra-t-il plus impartial et plus juste (1)?

Enfin, si l'on insiste volontiers sur le rôle quelquefois peu flatteur que jouent les Français dans ses romans, on oublie, ce me semble, un peu trop les occasions où ces mêmes Français y figurent sous des traits sympathiques. A côté de Bekky Sharp, de Castillone et de M. de la Motte, pourquoi ne jamais citer la baronne de Smolensk, M^me^ d'Ivry ou Paul de Florac (2)? Elle se met beaucoup de rouge, M^me^ de Smolensk, elle s'affuble de chapeaux ridicules, elle n'est pas d'une extrême distinction, qui mieux est, je crois qu'il est prudent de ne point chercher à faire d'enquête sur son genre d'existence passée ; néanmoins, c'est une bonne et brave créature, serviable, compatissante et toujours en veine de dévouement. Il a donné bien de l'inquiétude à sa mère, M. le comte de Florac ; il a passé bien des nuits, il a bu terriblement de champagne ; n'importe, s'il est généreux, sans morgue et fidèle en amitié ! Mais quoi, est-ce là Thackeray qui parle? est-ce bien le Thackeray que nous connaissons, le censeur des mœurs parisiennes, l'austère, l'intransigeant, l'irréductible Thackeray ? Car

(1) *The Paris Sketch Book*, p. 143 : *The Book of Snobs* (on clerical snobs).

(2) Voir *Vanity Fair*, *The Newcomes* ; *Denis Duval*, *The Aventures of Philip*.

il n'y a pas à dire. Chaque fois que, dans les Newcomes, reparaît M. de Florac, c'est pour donner aux Anglais un exemple de bonhomie, de politesse et de gaieté. Pourtant, à ces qualités brillantes s'opposent de bien tristes défauts. Danser au carnaval, courtiser la première venue, jeter l'argent par les fenêtres sont des peccadilles auxquelles Thackeray généralement trouve assez peu d'excuses et l'on n'en revient pas de voir l'auteur du *Sketch Book* oublier de la sorte ses principes les plus chers.

Mais pour expliquer une semblable contradiction (et les contradictions de ce genre abondent aussitôt qu'il parle de la France), disons-nous bien qu'il existe en quelque manière deux hommes chez Thackeray : le premier, que jusqu'ici nous avons surtout rencontré, moraliste à l'accent railleur ou doctoral, toujours en veine de persifler ou de prêcher, et qui met une si belle insistance à nous faire la leçon; le deuxième que, lors de son arrivée en France, nous avons vu se promenant de côtés et d'autres, en curieux, en amateur, heureux de se trouver chez nous, jouissant du spectacle en tout abandon, s'amusant a crayonner au passage telle silhouette, telle scène ou tel coin de rue. Dans les extraits que nous avons donnés précédemment, il n'est pas douteux que ce ne soit le premier de ces deux personnages auquel nous ayons eu le plus souvent à faire; mais, en plus d'une occasion, il arriva que le second eut de même sa part d'influence. Voilà comment, après nous avoir accusés de tant de vices, Thackeray cependant nous reconnut quelques mérites, voilà comment, après nous avoir jugés de manière si désobligeante, il en vint à nous octroyer certains éloges et finalement déclara de bonne grâce qu'il ne se trouvait nulle part aussi bien que parmi nous.

***

Plus d'une fois, nous avons vu que, sur les questions artistiques, il n'hésitait pas à nous rendre entière et pleine justice. Déjà c'est nous faire la part assez belle. Mais son attachement pour la France avait d'autres causes plus intimes encore et plus agissantes, n'eût-ce été que l'existence douce et commode que l'on y peut mener, l'agrément et la facilité des relations, le rapide commerce des intelligences, le ciel clair sous lequel nous vivons. « Comme ils comprennent mieux que nous le bonheur social ! déclare-t-il non sans regret ; comme il y a plus de virile égalité entre Français qu'entre les riches et les pauvres de chez nous ! et cela malgré que nous l'emportions sur eux pour la richesse, l'instruction et la liberté politique. On trouve ici chez les plus humbles une gaieté, une bonne humeur, une sobriété sans parallèle dans aucune classe de la société anglaise... Si seulement à notre liberté nous pouvions ajouter un peu de leur bonheur ! après tout, c'est l'une des commodités les meilleur marché en ce bas monde, à la portée du premier venu, pour qui veut et sait la mettre à profit. »

Au sortir d'un pays où le triste puritanisme a gardé quelque chose de son ancienne hostilité contre le bonheur, où le raisonnement prime l'instinct, où règnent des habitudes de lutte et d'orgueil, où triomphe la dignité roide et le mépris des faiblesses du cœur, où chacun évite de se livrer, s'enveloppe de froideur, s'enferme dans le silence, quel soulagement, une fois le détroit passé, de pouvoir abandonner le masque britannique, d'oublier un peu certaines distinctions de fortune et de rang, de trouver chez son voisin autre chose que la contrainte ou l'arrogance, de se détendre au milieu d'esprits libres et agiles ! Quelle joie, surtout pour Thackeray, qui

plus cruellement qu'aucun autre souffrit de la morgue insociable de ses compatriotes et ne cessa de batailler contre les règles hypocrites, les bienséances tyranniques, la police mondaine!

Assurément, nous avons encore présentes à la mémoire ses diatribes furibondes à l'adresse des étudiants parisiens et de leur existence de débauche; mais rappelons-nous par ailleurs ce qu'il dit de l'*Hôtel Poussin* et de ses anciens camarades, Laberge et Bouchard, amis fidèles, joyeux et modestes, et comme il s'attendrit de bon cœur chaque fois qu'il reparle des environs de la rue de Seine ou des allées du Luxembourg! Nous n'avons pas non plus oublié certaines de ses réflexions à l'endroit du peuple le plus spirituel de la terre, principalement en ce qui touche à ses discours ampoulés, à ses niais engouements, à ses vaines révoltes. Néanmoins, dès que d'un peu près il observe ce même peuple, voilà qu'il se déride et s'épanouit. Rien ne l'égaie, ne le charme comme de se mêler aux badauds endimanchés. « Si vous voulez voir le peuple français à son avantage, écrit-il lors des fêtes de juillet 1839, il faut aller à une fête comme celle-ci où leur bonne tenue et leur innocente gaieté forment un très agréable contraste avec l'hilarité grossière et vulgaire que montrerait la même classe dans notre propre pays, sur le champ de courses d'Epsom, par exemple, ou bien à la foire de Greenwich... Pour moi, le plus joli spectacle était celui de la vaste foule, tranquille et heureuse, du grand nombre d'enfants et du souci, de la tendresse extraordinaire des parents pour ces petites créatures. Cela fait du bien de voir ces gros et honnêtes épiciers, pères de famille, les porter solidement sur leurs épaules de longues heures, afin que les petits puissent, eux aussi, avoir leur part d'amusement. John Bull, j'en ai peur, est plus égoïste : il n'emmène pas Mrs Bull dans les endroits publics; mais généralement

lui confie la tâche de garder les petits à la maison. »

Oui, les « Français, avant tout et par-dessus tout, aiment leurs enfants et se montrent beaucoup plus simples et tendres dans leurs mœurs domestiques que nous ne le sommes, nous autres, avec nos absurdes attitudes, éternellement dignes et glaciales ». Et quelle exemplaire sobriété (Thackeray l'affirme), quelle sagesse dans ces réunions populaires ! « Sous les arbres il y a des masses de confortables abris, des barils de vin, avantageusement placés, des gigots et des saucisses arrêtant sur le passant un regard amical. Et cependant, bien qu'il soit trois heures, personne ne mange. Les Français ne sont pas un peuple gourmand ; à cette heure et avec un pareil soleil sur nos têtes, dans une foire anglaise, des milliers de douzaines de bouteilles de *porter* auraient moussé dans des gosiers britanniques et des chargements de bœufs... auraient disparu pour toujours. » Si on ne mange pas, en revanche on joue beaucoup aux anneaux polonais et à la roulette. On gagne des macarons et aussi des images « joliment encadrées, représentant le *Bonheur conjugal* ou le prince de Joinville en bottes à l'écuyère, dirigeant l'exhumation de Napoléon, ou tout autre sujet se rapportant à la vie ou à l enterrement du grand héros populaire (1) ».

Chaque fois qu'il arrive à Thackeray de frayer avec les bonnes gens du commun, il revient enchanté, rayonnant de plaisir, et lui que les tragédies de Corneille assomment et que le drame romantique exaspère, il se délecte aux pièces de l'Ambigu. Parlez-lui d'*Hermann l'ivrogne* ou de *la Duchesse de la Veauballière !* Au moins là, les auteurs « n'ont point de prétentions aux dons divins, à l'exemple de madame Sand ou de Dumas », et quant aux spectateurs, peut-être, à eux seuls, valent-

(1) *Critical Papers in art*, p. 156 ; *The Fitz-Boodle Papers*, pp. 332, 334 ; *Paris Sketch Book*, pp. 33, 133 et suiv. (traduc. Lanoire).

ils encore mieux que le spectacle. « Le vice est le vice au boulevard ; et il fait bon entendre l'auditoire, tandis qu'un tyran rugit de cruelles sentences de mort ou qu'une mère éplorée plaide pour la vie de son enfant, faire des remarques sur ce qui se passe sur la scène : « Ah ! le gredin », murmure un campagnard indigné. « Quel monstre ! » dit une grisette en furie. On voit des vieux, de très gros vieux, pleurer comme des enfants et comme des enfants aussi sucer d'énormes morceaux de sucre d'orge. Acteurs et spectateurs se laissent avec ardeur captiver par l'illusion du spectacle ; et ceux-là s'y laissent si bien prendre qu'à Franconi, où l'on représente les batailles de l'empire, il y a des grades réguliers dans les rangs de l'armée pour rire.... Les cosaques forment le degré le plus bas ; on dit même que les individus qui jouent ce rôle sont mieux payés que les grenadiers (1). »

Ah ! les grenadiers, l'empereur, l'armée française ! quel magnifique sujet de plaisanteries, quelle source inépuisable de brocards ! et comme il s'en donna sur leur compte, chaque fois qu'il en put trouver l'occasion ! Pourtant, à peine a-t-il remis le pied sur nos côtes qu'il ne peut s'empêcher de considérer d'un œil indulgent « les petits soldats hauts de quatre pieds, en pantalons rouges, avec d'énormes pompons à leurs képis, bien plus militaires et délurés que les gros lourdauds que l'on voit se dandiner dans les garnisons d'Angleterre (2) ». Il a ri de nos attitudes belliqueuses, il s'est moqué de nos instincts cocardiers. Pourtant, lui-même, dans une ballade fameuse, il a célébré les gloires de la France. Une belle après-midi, non loin de la barrière du Maine, il a rencontré le vieux Pierre qui prenait le frais sur le seuil du cabaret de Mars et, tout en vidant sa chope,

(1) *The Paris Sketch Book*, pp. 244 et suiv. (traduc. Lanoire).
(2) *Ibid.*, p. 6.

ce dernier lui a conté son histoire en même temps que celle de ses aïeux : « Elevés dans le métier militaire, a dit le vétéran — nous l'avons tous été pendant quatre générations ; — mes ancêtres battirent du tambour pour le roi Henri, — le huguenot de Navarre. — Et comme chacun a son lot en ce bas monde, — suivant que le décrète la Fortune, — alors que Condé brandissait son bâton, — mon aïeul faisait rouler ses baguettes (1). » Et depuis Seneffe et Malplaquet jusqu'à Friedland et Waterloo, le vieux guerrier conte à sa manière nos victoires et nos défaites, et ce n'est pas sans émotion que Thackeray prête l'oreille au récit héroïque, et c'est grand dommage que traduite *la Ballade du Tambour* perde la moitié de son charme, car elle figure au premier rang parmi les essais poétiques de notre auteur.

Oui, je l'admets, à distance, il éprouve une instinctive antipathie pour nos exagérations, notre chauvinisme, nos frivolités; mais aussitôt qu'il entre en contact direct avec nous, alors nos défauts s'assaisonnent à ses yeux de tant d'entrain, de cordialité, de bonhomie qu'il ne peut que s'adoucir et pardonner. Que n'a-t-il dit, justes dieux ! sur le carnaval et les bals de carnaval ! Or, passant un jour sur les boulevards, il arriva que Thackeray se trouva nez à nez avec le bœuf gras en personne. Le temps était radieux, l'air plein de fanfares, et, devant la cohue joyeuse et bigarrée, la foule des pierrots et des débardeurs qui livraient bataille à coups d'oranges, de bouquets et de confettis, le rigide moraliste oublia soudain ses rancunes. A son tour, il se sentit gagné par l'allégresse universelle. « On a fait longuement promener le bœuf gras dans Paris, écrit-il en la circonstance, un petit garçon joufflu, assis derrière ses cornes dorées, en culottes roses comme un amour,

(1) *Ballads and verses* (The chronicle of the Drum), p. 32.

et une foule de bouchers et de sous-bouchers, habillés en grands d'Espagne, agas, turcs, sénateurs romains, et quoi encore? suivent l'animal en faisant retentir l'air d'une musique infernale de trompes et d'instruments de cuivre.... Et ce n'est pas seulement à Paris que le bœuf gras se promène. Des bœufs plus ou moins gras processionnent aussi dans les campagnes. Ayant eu l'occasion d'aller à un misérable village moisi, désert et isolé des environs de Paris, où il y avait deux boutiques et deux lamentables cabarets ou auberges avec des peintures fanées de boules de billard et de plats de volaille sur leurs murs humides... je vis que les deux boutiques avaient leur devanture remplie de masques à bon marché et je rencontrai un ou deux polissons de l'endroit, déguisés et faisant leur carnaval (1). » Tout cela est-il d'un homme qui hait la France ?

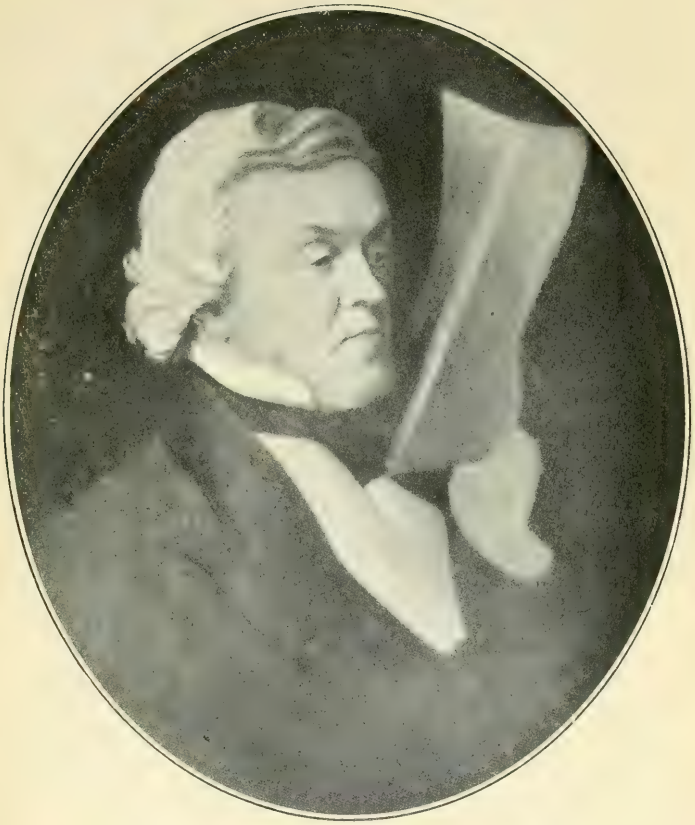
Mais ce qu'il aime en France et préfère à tout, c'est Paris. Et je n'entends pas seulement les Parisiens, je parle de la ville en elle-même, de ses nobles avenues, de son fleuve harmonieux, de ses palais grandioses, de ses beaux jardins d'autrefois. Dès qu'il se retrouve dans la capitale, c'est un enchantement, une extase; il ne cesse de l'admirer, de la louer, l'appelle sa *chère cité*, vante ses embellissements et ses progrès. « Ma chère cité s'améliore à chacune de mes visites et possède quelque nouveau monument, temple, statue ou toute autre jolie chose bien faite pour accueillir le regard. J'y revins il y a quelques années et que vis-je ! sur la colonne de la Place Vendôme, au lieu d'un pauvre chiffon tricolore, brillait la statue de bronze de Napoléon. Ensuite surgit le fameux Arc de Triomphe, noble édifice en vérité ! Si majestueux, si beau, si blanc, si fort et qui paraît dominer la ville entière. Puis vint l'obélisque...; puis, autour de l'obélisque, les magnifiques terrasses d'asphalte; puis

(1) *The Fitz-Boodle Papers*, pp. 341 et 347 (traduc. Lanoire).

les fontaines pour décorer les terrasses. A peine si je me suis absenté l'espace d'un an, et quoi! voilà qu'ils ont doré toutes les naïades et tous les tritons ; ils ont planté une immense fontaine au beau milieu des Champs-Elysées, une grande fontaine étincelante et écumante, qui, pour des yeux poétiques, a toute la mine d'une énorme brosse à barbe ; enfin, du haut en bas de l'avenue, ils ont érigé des centaines de becs de gaz, dorés et flamboyants, qui rendent la promenade du monde la plus joyeuse, plus joyeuse encore (1). »

Mieux qu'aucun Parisien, il connaît de la capitale ses musées riches de tant de chefs-d'œuvre, ses vieilles rues peuplées de tant de souvenirs, sa banlieue décorée de parcs superbes, ombragée de forêts séculaires. Surtout il connaît à fond nos hôtels et nos restaurants. Aussi bien, l'heure est venue d'ajouter qu'outre son goût pour les lettres et la peinture Thackeray nourrissait à l'endroit de l'art culinaire la passion la plus vive. Doué d'un palais délicat, il avait su de bonne heure en apprécier les agréments et les nuances; il avait étudié, comparé les diverses méthodes, et maintes fois, raillant l'ignorance de ses compatriotes, n'avait pas craint de proclamer que les satisfactions de la bonne chère comptaient assurément parmi « les joies les plus pures et les plus précieuses de la vie ». Il va de soi que la cuisine française élargit grandement le champ de ses expériences et ne contribua pas peu à le réconcilier avec nous. Tout comme il s'était plu à reconnaître notre supériorité artistique, il admit volontiers que notre cuisine était unique au monde, et de bon cœur il entreprit de parachever son éducation sur ce point. Je dirais même qu'il y mit une ardeur sans pareille et chanta les plaisirs de la table avec un respect, un enthousiasme, une émotion qui touchait au lyrisme. Enfin, à l'usage de

(1) *The Fitz-Boodle Papers*, p. 399.



W. M. THACKERAY

(Portrait de Samuel Lawrence).

ses compatriotes, il écrivit un véritable guide du gourmet à Paris, ouvrage farci de renseignements inappréciables et témoignant d'un goût très personnel et très fin (1). Il y indique les spécialités de tel traiteur, le vin qu'il importe de commander chez tel autre, et révèle aux ignorants l'art de composer un menu. Au Café Foy ou chez Véry, le mieux est de demander un beefsteak français, celui qui se coupe dans l'entrecôte ; le Rocher de Cancale possède un madère comme on n'en boit nulle part ailleurs, et quant aux Frères Provençaux, il est bien entendu que c'est là seulement que l'on fond le beurre comme il faut. Mais il est à Paris tant d'autres maisons également hospitalières : « le café de M. Voisin, en face de l'église de l'Assomption, un restaurant au coin de la rue du Faubourg-Montmartre et du boulevard, le grand Vatel, qui est bon marché, joli et tranquille », sans compter le Pavillon Louis XIV, à Saint-Germain, l'Hôtel des Réservoirs, à Versailles, et les Marronniers, à Bercy. Ici ou là, mais de préférence encore au Palais Royal, qu'il fait donc bon s'asseoir devant une nappe blanche et des verres qui brillent. « Il y a une bouteille de champagne sur le comptoir, et là-bas arrive François, le garçon, avec deux assiettes contenant juste quatre douzaines d'huîtres comme apéritif au dîner. » Puis, le repas fini, quels délices de musarder le long des vitrines. « Oh ! glorieux jardin ! Tes arbres sont sans feuilles maintenant, mais qu'importe ! les allées sont humides, après ? Toutes les fenêtres s'enflamment de lumière et de gaieté ; au moins deux mille gens heureux font les cent pas sous les colonnades ; on entend le son joyeux de l'argent qui tinte, en passant devant les boutiques des changeurs ; des cris affairés de « Garçon ! » et de « V'là Monsieur ! »

(1) *Memorials of Gormandising*, voir *The Fitz-Boodle Papers* (édit. Macmillan).

sortent des portes à ressort des restaurants.... à la devanture de Véfour s'étalent des homards, des ananas, de grosses perdrix truffées qui me redonnent presque faim (1). »

Poursuivant sa promenade, il gagne les Tuileries et des Tuileries passe aux Champs-Elysées, à ces Champs-Elysées dont une fois de plus il célèbre l'aspect quasi-féerique. « Comme les jeunes élégants s'en donnaient alors de caracoler tout du long de l'avenue, faisant danser leurs chevaux au passage des voitures, avec leurs bottes vernies qui brillaient au soleil ! Les fontaines étincelaient et écumaient comme si elles aussi faisaient de leur mieux en l'honneur du dimanche ; les arbres étaient tout couverts de petits bourgeons luisants ; des représentations sans nombre de Polichinelle et des Fantoches allaient leur train par derrière et des jongleurs et des équilibristes amusaient les gens avec leurs tours. » Et résumant de façon définitive ses impressions d'Anglo-Parisien : « Mon bon Monsieur, s'écrie-t-il, que pourrions-nous faire sans notre Paris !... Il y a quelque chose de fatal dans cette ville ; elle a un charme — mauvais très probablement, mais qui agit sur nous tous — et perpétuellement le vieil habitué de Paris y reprend ses quartiers et on le retrouve comme à l'habitude, se chauffant au soleil dans la rue de la Paix. Peintres, princes, gourmands, officiers en demi-solde, austères vieilles dames mêmes, reconnaissant cette attraction, sont plus à l'aise là que dans n'importe quel autre endroit d'Europe et y reviennent (2). »

***

Or, en effet, l'auteur du *Sketch Book* devait revenir

(1) *The Fitz-Boodle Papers*, pp. 413 et suiv. (traduc. Lanoire).
(2) *Ibid.*, p. 399 (traduc. Lanoire).

bien souvent. Nous n'avons jusqu'ici fait allusion qu'à son premier séjour en France, d'ailleurs le plus important, et qui s'étendit de 1832 à 1837. Mais, en 1840, il regagnait à nouveau les bords de la Seine; même alors une bonne part de sa famille s'y trouvait réunie et l'on peut ajouter que de 1848 à sa mort, en 1863, ce fut chez nous qu'il résida, beaucoup plus que chez ses compatriotes. Franchement, lorsqu'on déteste un pays, y revient-on si souvent? et lorsqu'on y revient, met-on si peu de hâte à le quitter (1)?

Il est vrai que, toute considération générale sur la France mise à part, Thackeray personnellement avait quelques raisons pour ne s'y point déplaire. Rappelons-nous que c'est à Paris qu'il avait pour ainsi dire accompli ses débuts dans l'existence, que tout jeune il y était arrivé, la tête pleine des rêves les plus magnifiques, et qu'en somme de ce premier voyage avaient daté ses premiers succès. Enfin, la vue de tel quartier, de telle maison, de telles fenêtres évoquait en sa mémoire tant de chers souvenirs! C'est là, nous le savons déjà, que, le 20 août 1836, il avait épousé Miss Isabelle Shawe. Lui-même dans une sorte d'autobiographie, *les Aventures de Philippe*, s'est plu, non sans quelle émotion, à se remémorer le temps de ses fiançailles et de son mariage. A cette époque, il ne lui restait que bien peu de fortune; elle, sans doute, en avait moins encore. Mais que n'aurait-il fait pour assurer le bonheur de sa jeune compagne! De toutes ses forces il s'était mis à l'œuvre et cette période de labeur et d'épanchements intimes fut — il n'a cessé de le redire — la période la plus douce de toute sa vie.

Hélas! lorsqu'à trois ans de là le pauvre homme revint en France, il y ramenait deux orphelines, leur mère ayant presque totalement perdu la raison. Pour

(1) Th. Taylor, *Thackeray, Story of his life*, pp. 37 et suiv.

Thackeray ce fut un chagrin profond et qui secrètement le hanta jusqu'à sa mort. Car ce grand homme toujours en colère était aussi l'homme le plus tendre. Toujours il eut le culte de la famille, des plaisirs honnêtes et simples, toujours il fut obsédé de l'idéal du bonheur bourgeois, de la vie domestique, régulière et calme, et de la réalisation de ce rêve il se trouva bien vite à jamais privé. Vieilli, grisonnant avant l'âge, il prit peu à peu l'habitude de beaucoup vivre hors de chez lui. On l'apercevait dans les restaurants et dans les clubs londonniens; surtout on le rencontrait en voyage. Mais presque invariablement le hasard de ses excursions le ramenait en France, dans ce Paris toujours souriant et jeune, où lui-même autrefois il avait été jeune et heureux (1).

Comme Dickens, lorsqu'à l'époque de sa pleine gloire, en 1846 et 1855, ce dernier se vit tour à tour accueilli chez Scribe, Auber, Girardin et Mme Viardot, Thackeray eut son heure de notoriété parisienne. Lui aussi fut adulé, choyé, comblé. Il était célèbre alors, presque riche et, quittant la rive gauche, il venait d'ordinaire s'installer place Vendôme, à l'hôtel Bristol. Néanmoins, en dépit des satisfactions d'amour-propre, instinctivement il s'en retournait aux endroits qui lui rappelaient ses belles années, le Luxembourg, la rue de Seine et les abords de la montagne Sainte-Geneviève. En passant il jetait de même un coup d'œil à certain petit café proche de la Bourse où, sur un coin de table, il avait, à l'époque du *Constitutional*, griffonné maint article

(1) « Lorsque j'allai en Angleterre, en 1862, j'écrivis un mot à Thackeray en lui rappelant notre ancienne connaissance et en lui demandant de venir me voir. Il n'y manqua pas. Je ne le reconnus pas : ce n'était plus le même homme. Il était devenu triste, en devenant riche; sa santé s'était dérangée; il aimait beaucoup sa femme, presque toujours souffrante aussi, et jamais la fable du savetier et du financier ne reçut une application plus positive dans une même personne » Comtesse Dash, *Mémoires des Autres*, vol. V, p. 88.

virulent ; puis il gagnait la rue Neuve-des-Petits-Champs ; longuement il s'arrêtait devant la maison où, la première année de son mariage, il était venu chercher asile ; enfin il entrait chez Terré jeune, le restaurateur, célèbre pour ses plats espagnols et sa bouillabaisse. Rien n'avait changé. La lampe était la même qu'autrefois, la même écaillère aux joues rouges était devant la porte : « Comment va M. Terré, garçon, s'il vous plaît ? » Le garçon me regarde et hausse les épaules. « Voilà beau temps que Monsieur est mort. — C'est le sort des saints et des pécheurs. Ainsi donc l'honnête Terré a fini sa carrière ? — Que désire Monsieur pour dîner ? — Dites-moi, faites-vous toujours la bouillabaisse ? »..... Voici mon vieux coin accoutumé ; la table est encore dans l'angle. Ah ! que d'années laborieuses se sont écoulées depuis que j'ai occupé pour la dernière fois cette chaise que je connais si bien !... Mon Dieu ! comme les jours s'envolent vite ! Je me rappelle un temps disparu où je m'asseyais ici comme maintenant, oui, au même endroit, mais pas tout seul. Une jeune et jolie figure se blottissait contre moi ; un cher, cher regard se fixait tendrement sur moi ; elle parlait doucement et souriait pour m'égayer. Mais à présent personne n'est là pour dîner avec moi (1). »

Non, vraiment, je ne pense point que Thackeray détestât la France.

(1) *Ballads and verses*, p. 47 (traduc. Lanoire).

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS..... 1

CHAPITRE PREMIER

LES PRISONNIERS DE NAPOLÉON

I. Rupture de la paix d'Amiens. — Les arrestations. — II. Les captifs de Verdun. — III. 1814. La délivrance... 1

CHAPITRE II

L'INVASION ANGLAISE APRÈS WATERLOO

I. Les Anglais en France, pendant la première Restauration. — II. Retour des Anglais en 1815. Aspect des rues. — III. Aspect de la société. — IV. Les maisons de jeu. — Le foyer de l'Opéra..... 62

CHAPITRE III

LADY MORGAN ET LADY BLESSINGTON

I. La saison à Paris. — II. Lady Morgan et ses livres sur la France. — III. La société parisienne et les Anglais. — IV. Lady Blessington..... 121

CHAPITRE IV

LA COLONIE ANGLAISE ET LES ANGLOMANES

I. Les Anglais pauvres et les Anglais riches. — II. Un habitué du boulevard : le capitaine Gronow. — III. L'anglomanie..... 206

CHAPITRE V

THACKERAY A PARIS

I. Les débuts de Thackeray. — II. Thackeray et la France. 301

Table des Matières..... 375

A LA MÊME LIBRAIRIE

Un Anglais à Paris. *Notes et souvenirs.* Traduit de l'anglais par J. Hercé. Tome Ier : 1835-1848. *(Épuisé.)*
Tome II : 1848-1871. 3e édition. Un vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

Les Anglais en France après la paix d'Amiens. Impressions de voyage, par Sir John Carr. Etude, traduction et notes, par Albert Babeau, correspondant de l'Institut. Ouvrage accompagné de gravures. Un vol. in-18 . . . . . 4 fr.

Journal du lieutenant Woodberry. Campagnes de Portugal et d'Espagne — de France — de Belgique et de France (1813-1815). Traduit de l'anglais par Georges Hélie. Un vol. in-18, avec fac-similé d'autographe. . . . . 3 fr. 50

Un salon à Paris. **Madame Mohl et ses intimes.** par O'Meara. Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Le Second Empire. **Mémoires du Dr W. Evans.** publiés par Edward A. Crane, M. D. Traduits par E. Philippi. 3e édition. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

L'Anglomanie, par Jean de La Poulaine. Un volume in-18. 3 fr. 50

L'Angleterre et l'émigration française de 1794 à 1801. par André Lebon, ancien élève de l'Ecole libre des sciences politiques. avec une préface de M. Albert Sorel. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Mémoires d'un grenadier anglais (1791-1867), par William Lawrence. Traduits par Henry Gauthier-Villars. 2e édition. Un volume in-18 . . . . . 3 fr. 50

Histoire du peuple anglais, par J.-R. Green. Traduit de l'anglais par A. Monod, et précédée d'une introduction par Gabriel Monod. Deux volumes in-8°. . . . . 16 fr.
(Récompensé par l'Académie française, prix Langlois.)

Sous la couronne d'Angleterre. *L'Irlande et son destin — Impressions d'Ecosse. — Au Pays de Galles*, par Firmin Roz. 3e édition. Un volume in-16 . . . . . 3 fr. 50
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

Paris de 1800 à 1900 *(la Vie parisienne à travers le XIXe siècle)*, d'après les estampes et les mémoires du temps, publié sous la direction de Charles Simond. Ouvrage illustré de 4 000 gravures reproduites en fac-similé, d'après les documents des bibliothèques publiques, musées, collections particulières. Tome Ier : 1800-1830. *Le Consulat. Le Premier Empire. La Restauration.* — Tome II : 1830-1870. *La Monarchie de Juillet. La Seconde République. Le Second Empire.* — Tome III : 1870-1900. *La Troisième République.* Trois volumes grand in-8° jésus. Chaque volume. . . . . 15 fr.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 15646.

DC
715
B6

Boutet de Monvel, Roger
Les Anglais à Paris,
1800-1850

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY